L'Espagne musulmane

André Clot

tempus

L'ESPAGNE MUSULMANE
VIIIe-XVe

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

collection tempus

ANDRÉ CLOT

L'ESPAGNE MUSULMANE

VIIIe-XVe siècle

Perrin
www.editions-perrin.fr

© Éditions Perrin, 1999 et 2004
pour la présente édition
ISBN : 978-2-262-02301-0

tempus est une collection
des éditions Perrin.

À Viviane, Mathieu, Romain et Benjamin.

INTRODUCTION

De toutes les conquêtes que les hommes ont réalisées au cours des deux derniers millénaires, celles des Arabes au Proche et au Moyen-Orient ont sans doute le plus étonné par leur rapidité et plus encore peut-être par le petit nombre de ceux qui les accomplirent.

Moins d'un an après la mort de Mahomet, en 632, son successeur, le calife Abou Bakr, s'était emparé de presque toute la péninsule Arabique et avait converti sa population à l'islam. En 637, le puissant empire perse sassanide était vaincu à la bataille de Kadisiyya puis, quelques années plus tard, définitivement écrasé. Presque en même temps, la Syrie, l'Irak, la Mésopotamie tombaient sous l'autorité du calife. En 639, le général Amr, au nom du calife Omar, entrait en Égypte avec 3 000 hommes seulement et marchait sur la forteresse de Babylone, près du Caire actuel. Un an après, Alexandrie était évacuée par les troupes byzantines, qui tentèrent de la reprendre par la mer, sans succès. En 646, la ville était définitivement abandonnée par les Byzantins. Moins de vingt ans après la mort du prophète, les Arabes avaient conquis la quasi-totalité des pays du Croissant fertile et du plateau iranien avec le Khorasan, et une partie des provinces byzantines d'Afrique du Nord. Les conquêtes qui vont venir ne seront pas toutes aussi faciles mais un fait d'importance capitale était là : presque inconnus jusque-là, les Arabes brusquement sortis de leurs déserts étaient apparus sur la scène orientale et internationale, dont ils ne sortiront plus jamais. Les conséquences politiques et économiques seront immenses.

Avant de poursuivre le récit de l'avance des Arabes vers l'Ouest, à certaines époques stupéfiantes, une question se pose, à laquelle les historiens ont diversement répondu : pour quelles raisons, ces foudroyantes conquêtes ? À quels idéaux obéissaient ces cavaliers du désert devenus en quelques brèves années les maîtres de quelques-uns des

plus grands pays et des plus grands centres du Moyen-Orient ? Les mobiles de ces foudroyantes chevauchées ont été longtemps recherchées dans le fanatisme religieux que l'islam aurait tout de suite inspiré aux Arabes. Il est exact que la religion du Prophète reçut rapidement l'adhésion, non quelquefois sans difficultés, de ceux qui l'entouraient. Mais leur nombre était limité et le gros des « combattants pour la foi » étaient des hommes qui ne connaissaient rien, ou presque rien, de l'islam. Ce qu'ils recherchaient, c'étaient avant tout le butin que procure le pillage des villes, les jouissances que leur donnait la conquête des riches agglomérations d'hommes et de femmes. Les Arabes qui se lançaient à la conquête des villes persanes ou byzantines étaient le plus souvent des bédouins polythéistes auxquels l'islam était entièrement étranger. Mises à part quelques déviations au cours des siècles, l'islam est une religion tolérante qui ne recherche pas les conversions par la force {1}. Les califes ont surtout su mettre habilement à leur service le goût des bédouins pour les fructueux combats.

Les conquêtes ont été aussi grandement facilitées par l'état de faiblesse dans lequel se trouvaient alors les empires voisins. Les provinces de Byzance – la Syrie, la Palestine, l'Égypte – étaient profondément irritées par l'intolérance religieuse des empereurs de Constantinople. Monophysites et nestoriens, qui étaient alors la majorité, étaient prêts à se détacher de Constantinople tant leur mécontentement était vif. Ils avaient la conviction d'être gouvernés par des ennemis de leur foi alors que les Arabes étaient indifférents aux convictions religieuses de leurs sujets. Ils leur demandaient de se tenir en paix et de payer des impôts, avant tout la *djiziyya*, que devait verser tout non-musulman. De plus, les troupes byzantines cantonnées dans les provinces étaient, pour la plupart, dans un mauvais état, mal organisées, mal commandées, mal entraînées et irrégulièrement payées. Leurs chefs se déchiraient entre eux. Les gouverneurs des provinces, incompétents et indifférents au sort des populations, en faisaient autant. Les grands propriétaires terriens s'étaient rendus indépendants de fait du gouvernement. « La conquête de l'Égypte », dit l'historien anglais N.J. Bell, ne fut « ni un miracle, ni un exemple de la vengeance divine sur la chrétienté dans l'erreur ; ce fut

seulement l'affaissement inéluctable d'un édifice pourri jusqu'à la moelle ». L'autre adversaire des Arabes, l'empire perse sassanide, n'était pas dans une meilleure situation. Au début du VII^e^ siècle, Chosroès II s'était emparé de la Syrie et de l'Égypte, au moment même où les Avars, des Mongols venus de l'Asie centrale et orientale, campaient devant Constantinople et menaçaient de s'emparer du mur de Théodose, l'une des trois murailles qui protégeaient la ville. Héraclius, un empereur énergique, parvient à acheter la retraite des Avars, prend l'offensive contre les Perses, qu'il repousse. Comme les Byzantins, les Sassanides sont à bout de forces. Les uns et les autres sont exsangues quand les Arabes fondent sur eux. Presque chaque année, les cavaliers du désert parcourent l'Asie Mineure, qui est pour eux comme un immense champ de pillage. Ils ravagent les côtes de Chypre, razzient Rhodes et en 654, déjà familiers avec les choses de la mer, ils anéantissent la flotte byzantine commandée par l'empereur Constant II en personne. Quelques années plus tard, les troupes du calife sont à Chalcédoine, en face de Constantinople, sur la côte d'Asie. La ville est attaquée par terre et par mer, elle est sur le point de se rendre lorsque le feu grégeois {2} décime la flotte arabe.

L'empire sassanide, lui, n'avait pas le feu grégeois, « cette arme de Satan », et il disposait de moins bonnes défenses naturelles que Byzance. Il s'effondra rapidement. À Nakihavand, en 642, l'armée de Yazdigird, le dernier roi sassanide, fut battue. L'occupation du pays par les Arabes se fit sans difficulté. Une partie de l'armée se rallia aux occupants. La pression se poursuivit dans la direction de l'Est jusque dans les premières années du VIII^e^ siècle. Le Belouchistan et le Sind sont occupés en 707-710, l'Indus est atteint en 712-714.

La conquête de l'Afrique du Nord

La conquête de l'Égypte avait été facile. Mais les Byzantins tenaient la mer et possédaient de vastes territoires, dont la Libye actuelle. Pour mener à bien leur conquête, les Arabes doivent à la fois tenir la côte et l'intérieur. Avec 4 000 hommes, la plupart venus du Yémen et du Hedjaz, le général

Amr, qui gouverne l'Égypte, prend en 643 l'offensive en direction de Barka, la principale ville de Cyrénaïque, qu'il occupe facilement, puis un de ses généraux, Okba, conquiert sans difficulté de vastes territoires à l'intérieur. La ville de Tripoli tombe, non sans résistance de la part des Byzantins ; des ports de la côte de Tripolitaine sont conquis. Amr est remplacé par un de ses lieutenants, Abi Sahr, qui monte une grande expédition de 7 000 à 10 000 hommes des tribus d'Arabie. Il bat les Byzantins, s'empare de Kairouan et de Sbeitla, puis de Gafsa. Toute la région est aux mains des Arabes lorsque le général Abi Sahr accepte de se retirer moyennant une forte somme. Stratège de premier ordre, il se rend compte que ses conquêtes, pour être conservées et poursuivies, doivent être appuyées par une forte flotte, qu'il ne possède pas. Trois années plus tard, des navires construits, l'offensive reprend. En 670, Okba s'établit à Kairouan, dans une région fertile et loin de la mer, qui sera dès lors la grande base militaire et le centre administratif de la région. De là, dès l'année suivante, il lance une offensive en direction du Sud tunisien. Elle réussit d'autant mieux que les Byzantins sont alors occupés à défendre Constantinople contre les Arabes. Les campagnes se succèdent dans l'Est algérien et devant Carthage, que les troupes d'Okba assiègent sans parvenir à s'en emparer. C'est seulement en 695 que la ville tombe, pour être reprise peu après par les Byzantins, et réoccupée définitivement cette fois, par les Arabes, trois ans plus tard. Succès et revers alternent ainsi, sans résultat marquant. On est loin de la facilité avec laquelle avaient été occupés et islamisés les pays d'Asie. Le grand problème qui se pose aux généraux qui se succèdent à la tête des Arabes est celui de la résistance des Berbères de l'intérieur, notamment ceux de l'Aurès qui sont sous les ordres d'une femme, la *Kahina* (la Prophétesse), selon certains la reine d'une tribu convertie au judaïsme avant l'islam. Elle aurait été l'épouse d'un Grec chrétien, ce qui expliquerait ses relations avec les Byzantins. Elle affronte les Arabes dans de grandes batailles, les bat, pour être tuée elle-même au cours d'un combat dans l'Aurès. Hasan, le général arabe, face à la résistance berbère, comprend que la seule voie pour se concilier les Berbères est celle de l'assimilation. Il leur propose une paix avantageuse, leur envoie des missionnaires. Il traite d'égal à égal avec

ceux qui se convertissent. À la même époque, Tunis est fondée près de Carthage. Position imprenable, elle deviendra la base de la flotte arabe en Afrique du Nord. Celle-ci sera rapidement construite avec l'aide d'un millier de familles coptes envoyées par le calife, flotte assez puissante pour obliger les Byzantins à abandonner l'Afrique du Nord à l'exception de quelques possessions éloignées, Ceuta notamment, redoutable forteresse construite par l'empereur Justinien et que gouvernait un exarque byzantin. À l'avenir, les généraux arabes utiliseront les troupes arabes et berbères d'Afrique du Nord sans leur adjoindre des unités envoyées du Levant. Cette politique d'assimilation donnera d'excellents résultats. L'Afrique du Nord sera rapidement islamisée, à l'exception de quelques tribus de l'intérieur et de la région du détroit. Appuyé sur des tribus nombreuses et fidèles, les généraux arabes – Musa est l'un des principaux – soumettront avec énergie les tribus rebelles, juives ou chrétiennes. Musa se sentira assez assuré de sa force pour opérer un débarquement en Sicile, s'emparer de Syracuse que ses troupes pilleront consciencieusement. Soixante-dix années auront suffi aux Arabes pour conquérir toute l'Afrique du Nord jusqu'à l'Atlantique.

Un pays à prendre

Comme les pays de la Méditerranée orientale et l'empire byzantin, comme l'empire sassanide aussi, l'Espagne traversait alors de graves crises qui en avaient quasiment fait, elle aussi, un « pays à prendre ». Chèrement conquise au IIe siècle par les Romains sur les clans locaux, celtes et ibères, « première province conquise, dernière asservie », la Péninsule avait été jusqu'au Ve siècle une des plus grandes et des plus riches de l'Empire. Des empereurs – Trajan, Adrien, Marc-Aurèle, Théodose –, des écrivains et des philosophes – Sénèque, Martial, Lucien, Quintilien – y avaient vu le jour. Les Romains avaient construit de grandes villes – Tarragone, Valence, Carthagène, Cordoue, Cadix, Séville. De grandioses et nombreux vestiges perpétuaient le souvenir des monuments qu'ils y avaient élevés. Ils avaient construit des routes, établi la sécurité, la *pax romana* qui avait ouvert les portes de la Péninsule à une civilisation raffinée et intelligente dans

laquelle le christianisme avait rapidement fleuri et donné à l'Église de célèbres couvents et de grands saints. Mais en 395, à la mort de Théodose, l'Empire se brise : les provinces occidentales gardent leur centre à Rome, où la papauté imposera bientôt sa puissance spirituelle ; les autres, celles d'Orient, autour de Byzance. Coïncidence, ou conséquence de la crise de l'empire romain, au début du v^e^ siècle, les peuples de l'Asie, qui s'étaient avancés, pour des raisons qui n'ont pas été vraiment élucidées, jusqu'au Main, au Danube et au Rhin, se mirent en marche vers l'Ouest. Les Vandales sont les premiers, puis les Suèves suivis des Goths, « le plus formidable des peuples germaniques », qui se sont divisés en deux, les Ostrogoths et les Wisigoths, ceux-ci les plus attirés par le luxe et la richesse des Romains. Les Wisigoths d'Alaric brûlent Rome en 410, d'où ils partent à la conquête des territoires du sud de la Gaule et de la péninsule Ibérique. Les Vandales et les Suèves franchissent à leur tour les Pyrénées. Wallis, le roi des Goths, les refoule. Ils passent alors en Afrique, ce qui aurait pu permettre aux Romains de reconquérir la Péninsule. Mais ils sont à bout de souffle et les Wisigoths, eux, sont nombreux et organisés {3}. En 507, Alaric est battu, à Vouillé, par Clovis qui assure sa domination sur l'Aquitaine. C'est la chance des Wisigoths, qui sont contraints à se replier sur la péninsule Ibérique. Ils mettent sur pied une administration, bâtissent des villes, légifèrent. Un grand avenir s'ouvre devant eux. Mais l'anarchie ne tarde pas à tout compromettre. La désagrégation politique s'aggrave de querelles religieuses entre ariens {4}, tenants de la religion officielle, et catholiques. Ils font appel aux Byzantins, ce qui n'arrange rien, bien au contraire. Difficulté supplémentaire, la royauté était élective, comme dans beaucoup de royaumes barbares, ce qui entraîne toujours des querelles entre les partisans des fils du roi et ceux d'un ou plusieurs guerriers « portés sur le pavois ». Les guerres entre « élus » se succédèrent. Certains rois parvinrent à réaliser un semblant d'unité, mettant sur pied des institutions, promulguant un code, favorisant l'essor d'une culture. Plusieurs s'appuyèrent sur l'Église, qui avait repris le dessus après la conversion du roi Recared et fourni à la Chrétienté un grand saint, Isidore de Séville. Les Wisigoths persécutent aussi les Juifs, auxquels il est interdit d'avoir des synagogues, de posséder des terres, des maisons, de pratiquer

leur religion. 600 000 d'entre eux – ce qui paraît beaucoup – sont contraints de se faire baptiser. Ils sauront s'en souvenir au moment de la conquête arabe. Affaiblis par les dissensions, gouvernés le plus souvent par des rois médiocres et faibles, trop peu nombreux aussi et comme noyés dans la masse des autochtones, les Wisigoths seront une proie facile pour des guerriers audacieux et avides.

L'effondrement de l'Espagne wisigothique devant les envahisseurs sera d'autant plus rapide et la conquête facile que la population de la Péninsule était composée d'éléments divers, superposés au gré des invasions et que rien n'unissait : anciennes populations celtes et ibères plus ou moins romanisées, Wisigoths figés dans leurs vieilles traditions de clans et de tribus, Juifs de la diaspora que les Wisigoths, loin de les assimiler, ont persécuté mais dont le nombre croîtra. Ils tiendront bientôt une large place dans le domaine de l'économie et celui de la culture. Bon nombre de Levantins – les Syri – sont là aussi, surtout dans le commerce. Ils sont concentrés dans les grandes zones de passage des deux côtés des Pyrénées où l'on voit approximativement le même peuplement à Narbonne et à Saragosse, à Tarragone, à Barcelone et le long de la côte, près du détroit de Gibraltar, à Carthagène, à Elvira, etc. Ces diverses populations vivent les unes à côté des autres sans guère se mélanger, sans s'assimiler. Leur résistance aux Arabes sera faible, quand ils ne les aideront pas, tels les Juifs notamment.

Premiers débarquements arabes

Le débarquement des Arabes en Espagne, en 711, qui devait avoir d'immenses prolongements dans la Péninsule et en Europe, commence comme une histoire d'amour.

Le comte Julien, qui gouvernait Ceuta au nom des Byzantins, avait envoyé sa fille parfaire son éducation à la cour de Tolède. Le roi Roderic l'ayant vue alors qu'elle se baignait dans le Tage fut frappé par sa beauté et obtint ses faveurs. Julien, ayant appris le déshonneur qui le frappait, aurait juré de se venger et serait allé persuader Tarik, gouverneur

musulman de Tanger, d'envahir l'Espagne, un pays facile à conquérir, dit-il. Ses troupes se joindraient aux siennes.

Tarik

Il n'y a rien de vrai dans cette jolie histoire, forgée longtemps après le débarquement arabe, mise à part l'existence, bien réelle, du comte Julien. La vérité est moins romantique. Tarik, qui commandait à Tanger de fortes unités berbères et connaissait l'état de faiblesse des Wisigoths, forma le projet de traverser le détroit avec le but bien arrêté de se tailler une principauté dans la Péninsule. Ses soldats savaient que l'Espagne était un pays riche et déchiré par les rivalités de ceux qui le gouvernaient. Une fois l'Afrique du Nord soumise, la conquête de l'Espagne, le « ventre mou de l'Europe occidentale », était alors, pensait Tarik, dans la nature des choses.

En 710-711, Tarik prépara son plan de débarquement. Il envoya d'abord, sous les ordres d'un officier nommé Tarif, cent cavaliers et quatre cents hommes à pied. La petite expédition aborda, près d'Algésiras, sur un point de la côte que l'on appellera plus tard Tarifa, s'avança à l'intérieur sans rencontrer de résistance puis en ramena un riche butin. Le succès de ce raid encouragea Tarik à pousser plus loin sa conquête et il décida de prendre lui-même le commandement d'une expédition. Douze mille Berbères et soldats de couleur traversèrent avec lui le détroit. Afin de ne pas attirer l'attention des gardes wisigoths, ils abordèrent de nuit en un lieu isolé nommé *Mons Calde*, que l'on appellera plus tard Djebel Tarik (Gibraltar). Ce grand événement se passait en avril 711.

Dès qu'il eut débarqué, Tarik occupa une forteresse au sud-ouest de Gibraltar puis toute la région du détroit et d'Algésiras, qui tomba facilement. Dans toutes ces opérations, Julien, qui connaissait bien la région, l'aida considérablement. Il était convaincu que toute la Péninsule pouvait être conquise, ce qui, au début au moins, était vrai. Les Wisigoths furent lents à réagir. Roderic était alors occupé à repousser une attaque des Francs en Navarre et ses troupes, dans le Sud, étaient peu nombreuses. Elles étaient commandées par le chef goth Théodomir, qui essaya en vain

d'arrêter l'avance de Tarik. Totalement surpris par cette invasion que rien ne laissait présager, Théodomir demanda du secours à Roderic en lui disant : « Nous avons été attaqués par des forces ennemies… Je ne sais pas si elles sont tombées du ciel ou si elles ont surgi de la terre. » Roderic comprit que l'ennemi qui effrayait tant son général venait d'Afrique du Nord que les Arabes avaient occupée avec des forces puissantes augmentées de Berbères, redoutables soldats. Il partit aussitôt pour Cordoue où il convoqua les chefs de toutes les unités disponibles, tout ce que l'Espagne wisigothique comptait d'hommes valides et disposés à repousser les agresseurs. Il réunit ainsi de 40 000 à 100 000 hommes selon les historiens, mal armés et mal commandés. Les deux armées manœuvrèrent pendant plusieurs semaines. Elles se rencontrèrent enfin dans la région de Sidonia, à l'extrémité sud-ouest de la Péninsule, non loin de Cadix. La bataille dura huit jours et se déroula en plusieurs endroits. Y eut-il trahison, comme on le dit souvent après des défaites peu glorieuses ? Ce n'est pas certain. Ce qui l'est davantage, c'est que de nombreux chefs wisigoths abandonnèrent Roderic sur le champ de bataille parce qu'ils croyaient que les musulmans faisaient seulement une razzia et qu'ils quitteraient la Péninsule avec leur butin. Roderic, tué et dont le corps disparut, fut vaincu parce que son armée, composée en grande partie d'esclaves que l'on avait armés pour la circonstance, était faible et n'obéissait pas à ses chefs. Les Wisigoths étaient à bout de souffle. Trois mille musulmans furent tués, ce qui était beaucoup mais n'affaiblissait pas irrémédiablement leur armée. Cette bataille aux immenses conséquences eut lieu vers le 20 juillet 711.

Les Wisigoths écrasés

Tarik, qui pensait que la conquête ne serait pas complète tant que le pouvoir des Wisigoths ne serait pas totalement détruit, décida de se lancer à leur poursuite sans attendre davantage. Il occupa Medina-Sidonia puis Ecija où s'étaient regroupés les quelques milliers d'hommes qui n'avaient pas été tués ou qui ne s'étaient pas enfuis. Battus une nouvelle fois, leurs unités dispersées, ils s'enfuirent dans la montagne. Ils étaient maintenant

sûrs que les musulmans ne faisaient pas une razzia mais qu'ils étaient là pour conquérir tout le pays. Le royaume s'effondra. Les provinces se rendirent indépendantes, chacune gouvernée par un duc. Les Wisigoths étaient vaincus, dispersés, mais un chef pouvait surgir, s'imposer, et refaire l'armée. Tarik, probablement sur le conseil de Julien, ne leur en laissa pas le temps. Il décida de marcher sans délai sur Tolède, la capitale. De petites unités occupèrent Elvira, Murcie, Malaga et d'autres villes. Un général d'origine byzantine, Mughit al-Rumi, reçut la mission d'aller occuper Cordoue, dont les murs étaient en ruine. Les musulmans entrèrent dans la ville, dont le gouverneur s'était retranché dans la cathédrale avec une petite troupe. Fait prisonnier, il fut exécuté et ceux qui l'entouraient avec lui. À Tolède, Tarik trouva la ville déserte. Toute la population s'était enfuie, à l'exception d'un petit nombre de Juifs qui, là comme dans d'autres villes, se souvenaient des persécutions que leur avaient infligées les Wisigoths et appuyèrent les musulmans. Tarik prit possession des énormes richesses qui s'étaient accumulées dans Tolède au cours des siècles, dont une « table » d'or, d'argent et de diverses matières précieuses, qui était sans doute l'autel de la cathédrale. Il occupa ensuite Guadalajara, qui n'offrit pas de résistance, traversa la montagne et entra dans Alcala de Hénarès. Il n'alla pas plus loin, car la mauvaise saison approchait, et il revint à Tolède.

La nouvelle des succès de Tarik en Espagne, qui dépassaient tout ce que l'on pouvait imaginer, causa en Afrique du Nord une énorme sensation. Des Berbères, de plus en plus nombreux à mesure que la rumeur de l'effondrement des Wisigoths se répandait, traversèrent le détroit pour aller occuper les terres que ceux-ci avaient abandonnées. Musa ibn Nusair, qui gouvernait l'Afrique du Nord pour le compte des Omeyyades de Damas, fut informé par Tarik qui, semble-t-il, lui demanda des renforts de troupes. Contrairement à ce que l'on aurait pu penser, le gouverneur entra dans une grande fureur : c'était à lui-même et non à un de ses soldats agissant sans son agrément qu'auraient dû revenir la tâche et la gloire de conquérir ce grand pays chrétien et ses immenses richesses. Il donna l'ordre à Tarik de ne plus entreprendre d'opérations jusqu'à son arrivée. Tarik n'en tint aucun compte. Il voulait réduire les poches de

résistance de la région de Tolède, et le vainqueur, c'était lui. Un conflit avec le gouverneur général était inévitable.

Une occupation rapide

Une année tout juste après le débarquement de Tarik à Gibraltar, Musa arrivait en Espagne à la tête de 18 000 Arabes, en majorité des Yéménites et des Berbères, accompagné de personnalités éminentes de Kairouan, généraux, administrateurs et hommes de religion. Deux de ses fils étaient avec lui. Il débarqua sur la côte voisine d'Algésiras et de là il prit la direction de Séville dont il s'empara sans difficulté. Il y laissa une petite garnison. Mérida fut moins facile à conquérir. Un long siège parvint cependant à la faire capituler. Pendant ce temps les fils de Musa poursuivaient la conquête du sud et du sud-ouest de la Péninsule : Malaga, Elvira, Carthagène où Musa inaugura une politique de coopération avec la population, à l'opposé de celle de Tarik qui voulait faire disparaître tout le système de gouvernement des Wisigoths et le remplacer par des Berbères, ce que refusait Musa, qui n'avait guère d'estime pour eux.

Les deux hommes, qui ne s'étaient pas encore rencontrés depuis le débarquement, eurent une première entrevue, très orageuse, près de Talavera. Musa aurait frappé Tarik de son fouet en lui reprochant d'avoir outrepassé ses pouvoirs en entreprenant une conquête sans son accord. Tarik l'apaisa avec le meilleur argument : il lui offrit tous les trésors qu'il avait pris à l'ennemi depuis le début de la conquête. Ainsi réconciliés, ils allaient poursuivre ensemble l'occupation de la Péninsule. Fait capital : Tarik persuada Musa que leur raid en Espagne ne devait pas être une simple razzia plus importante que les autres mais que son objectif devait conduire à un établissement permanent des musulmans en Espagne, à la conquête du pays tout entier.

Musa et Tarik passèrent l'hiver à Tolède, d'où, au printemps de 714, ils reprirent la conquête du pays. Saragosse fut occupée, puis Barcelone, Lérida et Huesca. C'est probablement à ce moment-là que Musa envoya une délégation, conduite par Mughit al-Rumi, rendre compte au calife de

Damas de la prodigieuse conquête qui allait s'ajouter à toutes celles de la Méditerranée orientale. Peu après, semble-t-il, sans qu'on en soit très sûr, Musa aurait franchi les Pyrénées, et atteint le Rhône et Avignon. Avait-il l'intention, que lui ont prêtée des historiens {5}, de poursuivre sa campagne vers l'Est en traversant toute l'Europe jusqu'à Constantinople ? Son séjour de l'autre côté des Pyrénées fut bref, car on le voit, environ à ce moment-là, conquérir la vieille Castille, la Galice et les Asturies où il installe des garnisons. Les Wisigoths sont alors dispersés, humiliés, réduits à l'état de fugitifs, à tel point que les chefs musulmans renoncent à les poursuivre. La domination des Goths appartient alors au passé. Un peu plus de trois années s'étaient écoulées depuis le débarquement de Tarik à Gibraltar. Jamais les armées arabes – qui avaient pourtant conquis tant de pays ! – n'avaient en si peu de temps occupé tant de territoires, accumulé tant de trésors. Comme Musa était entré dans une violente colère après le débarquement de Tarik et ses premières victoires, le calife Walid, dès qu'il apprit l'ampleur des conquêtes de Musa, rappela immédiatement celui-ci, afin qu'il lui rendît compte de l'initiative qu'il avait prise sans son accord. Outre le fait, inacceptable dans un État où l'autorité du souverain ne de se discutait pas, Walid craignait que la conquête de l'Espagne ne mît en danger celle de l'Afrique du Nord et ne l'obligeât, pour poursuivre des opérations dans la péninsule Ibérique, à envoyer des troupes de Damas et à dégarnir des régions frontières de l'Est dans le seul but d'occuper à l'Ouest un pays presque inconnu et qui ne figurait pas parmi ses objectifs, pour le moment du moins. Il paraissait invraisemblable à Walid que le royaume wisigoth se fût effondré aussi facilement. Pour lui, le recul des armées wisigothes n'était qu'un repli provisoire qui cachait des stratagèmes. La prudence exigeait que l'on arrêtât des opérations peut-être dangereuses pour l'Empire. Musa ne répondit pas tout de suite à l'ordre du calife. Il restait des provinces à conquérir et il n'ignorait pas que si le calife le rappelait à Damas, il courait un grave danger, celui au moins de ne pas revoir les immenses territoires qu'il avait conquis. Il prit son temps. Par Tolède et Cordoue, il se rendit à Séville, dont il fit la capitale d'Andalus. Séville était près de la mer et du détroit, de là il était facile de communiquer avec les pays étrangers. Il nomma son fils Aziz gouverneur

de la ville et des pays conquis et, en septembre 714, il s'embarquait pour l'Afrique du Nord où le rejoignait son second fils Marwan. Tarik était avec lui.

Son convoi mit longtemps à atteindre l'Égypte puis la Syrie tant il était suivi de prisonniers portant d'énormes quantités d'objets et de métaux précieux, or, argent, perles, objets d'art ainsi que la fameuse « table » de Tolède. Quand il arriva à Damas, Walid était très malade. Comme il s'y attendait le calife lui reprocha d'avoir pris en Espagne des initiatives – et quelles initiatives ! – sans son accord. Il lui fit aussi grief d'avoir obéi avec lenteur à son ordre de rentrer à Damas. Le calife mourut quelque temps après. Musa eut alors à supporter la colère de Soliman, le successeur de Walid, qui lui reprocha d'avoir enfreint l'ordre qu'il lui avait envoyé de retarder son arrivée à Damas afin que le butin qu'il apportait fût remis à lui et non à son frère. Les deux hommes se réconcilièrent et avaient même fait ensemble le pèlerinage de la Mecque, mais Musa perdit son poste de gouverneur général de l'Afrique du Nord. Ses parents et ses compagnons subirent aussi les effets de la colère du calife. Musa mourut en 715 ou 716, privé de toute fonction. Quant à Tarik, le calife avait eu, semble-t-il, l'intention de le nommer gouverneur général mais Mughit qui jouissait, semble-t-il, des faveurs de Soliman l'en dissuada, et l'homme qui avait donné à son souverain un empire mourut dans l'obscurité. Abdul Aziz demeura ainsi pendant quelque temps gouverneur d'Andalus. Il épousa la veuve de Roderic, Egilona. C'est lui qui conclut avec un duc du sud-est de la Péninsule un des rares traités parvenus jusqu'à nous par lequel le chef des Wisigoths s'engageait à verser une certaine somme moyennant quoi il continuerait à exercer le pouvoir et conserverait sa religion, pour lui-même et ses sujets. Peu de temps plus tard Abdul Aziz sera assassiné à Séville, en 716, probablement sur ordre du calife. Sa tête sera envoyée à Damas. Selon certains textes – *La Chronique de 754* notamment – il aurait voulu rétablir pour lui-même la royauté wisigothe et rejeter l'autorité du calife. Ce sera le seul cas d'insoumission d'un gouverneur d'Andalus. Les autres, jusqu'à l'avènement des Omeyyades d'Espagne, demeureront fidèles au calife de Damas.

Avec la mort des premiers conquérants de l'Espagne, une période s'achevait. Il subsistait de larges parties de territoire insoumises où les chrétiens exerçaient leur autorité. Il y en aura toujours et ce qu'on appelle la *Reconquista* commencera dès les premières années de la domination arabe, avec le mouvement de Pilayo (Pélage). Mais la royauté wisigothe était morte et la résistance, avant de s'organiser autour des souverains et des évêques chrétiens, demeurera sporadique et sans chefs. Les gouverneurs puis les souverains musulmans auront de plus gros soucis du côté des Berbères et des Arabes, en discorde ou en rébellion, querelleurs et avides.

Une lourde tâche : maintenir la paix

La conquête de l'Andalousie, on l'a déjà vu, fut largement facilitée par les querelles des Wisigoths entre eux, les guerres civiles, la passivité des populations locales. Les Juifs ont-ils vraiment aidé les Arabes à conquérir l'Espagne ? C'est hautement probable, mais jamais de façon déterminante. La monarchie wisigothe était alors considérablement affaiblie. Elle n'avait, en fait, jamais réussi à donner à l'État une structure politique et elle s'effondra aux premiers assauts d'un adversaire vigoureux, décidé et attiré par des richesses que les troupes d'Afrique du Nord imaginaient comme celles d'un paradis sur la terre. La pénétration des Arabes fut aussi favorisée par les conditions qu'ils faisaient aux villes qu'ils investissaient. Les traités qu'ils proposaient assuraient aux autorités locales le maintien de leur pouvoir et la liberté religieuse moyennant une reddition sans condition et le versement d'un tribut. En cas de résistance toute la population était réduite en esclavage. Des régions entières acceptèrent de se soumettre, libérant les armées arabes pour d'autres conquêtes dans la Péninsule.

Abdul Aziz supprimé, la souveraineté du calife sur les possessions arabes d'Espagne sera rarement contestée, jusqu'à la restauration dans la Péninsule de la dynastie omeyyade. Une vingtaine de gouverneurs nommés par Damas ou par le gouverneur général de Kairouan se succéderont pendant une quarantaine d'années. Ils auront tous, à des

degrés divers, la lourde tâche de maintenir la paix en Espagne musulmane où se succéderont quasi sans interruption les affrontements, d'abord entre les clans arabes, qui ont transporté dans la Péninsule les querelles qui les opposent en Syrie, et aussi entre Arabes et Berbères.

Les luttes entre Arabes d'Espagne n'étaient que la transposition dans la Péninsule de celles qui opposaient depuis les premières années de l'islam les clans qui se disputaient le pouvoir en Syrie. Deux clans s'opposaient, les Kaisites et les Kalbites. Les premiers étaient des nomades qui parcouraient, dès avant l'Hégire, le centre et le nord de l'Arabie puis étaient venus s'établir sur les terres plus hospitalières de la Syrie et de la Mésopotamie. Les Kalbites, eux, se disaient Yéménites mais les nomades qu'ils étaient parcouraient surtout la steppe entre la Syrie et l'Irak. Kalbites et Kaisites se détestaient, sans que l'on connût exactement les raisons de cette haine, peut-être les mêmes que l'on trouve, dans d'autres pays, en Orient surtout, à toutes les époques, entre nomades et sédentaires. Les oppositions se manifestaient souvent avec violence, notamment lors des conflits pour la succession au califat, chacune des deux factions soutenant un candidat. En 743-744, le calife Walid II fut assassiné par les Yéménites qui soutenaient Yazid III. Celui-ci étant mort, quelques mois plus tard les Kalbites portèrent au pouvoir par la force Marwan IV.

Transportées en Espagne, ces luttes meurtrières eurent des conséquences politiques d'autant plus graves que les Berbères, qui étaient en forte proportion, se rebellèrent contre ce qu'ils appelaient l'oppression des Arabes qui leur accordaient un statut différent du fait qu'ils étaient des Kharidjites, des hérétiques de l'islam {6}. Originaires de régions montagneuses, ils s'établirent principalement dans les parties de l'Espagne qui ressemblaient le plus à leurs terres d'origine. Ils formaient des groupes compacts, héritiers des traditions guerrières des Berbères d'Afrique du Nord. Nous les retrouverons souvent.

Le premier gouverneur, Ayyub, qui succéda à l'infortuné Abd el-Aziz, fut porté au pouvoir plusieurs mois seulement après la mort de celui-ci. Ce furent probablement les Berbères qui le désignèrent, après d'âpres discussions avec les Arabes. Ayyub était un homme de religion, pieux et

sans grande autorité, sinon il n'aurait pas été choisi. Il régna six mois seulement et porte la responsabilité d'une seule décision, mais d'importance : c'est lui qui transporta la capitale de Séville à Cordoue. Obéissant très certainement à la volonté des Berbères, qui étaient nombreux dans la région, il ne consulta ni Suleiman, le calife de Damas, ni le gouverneur général d'Afrique du Nord à Kairouan, signe évident de la ferme intention de ceux qui avaient conquis la Péninsule de gouverner eux-mêmes les nouvelles provinces et de n'envoyer à Damas ni impôt ni tribut. Suleiman ne réagit pas tout de suite, mais quelques mois plus tard le gouverneur général d'Afrique du Nord envoyait un nouveau gouverneur, du nom de Hurr, avec quatre cents hommes, ayant pour mission de prendre de sévères mesures. Il ne semble guère avoir réussi puisque deux années et demi plus tard, il était remplacé par un général du nom de Sahm, nommé directement par le calife. Sahm avait pour instructions de ramener la concorde entre les divers groupes de conquérants qui se disputaient la terre et les biens. À ces querelles s'ajoutait l'agitation des Berbères en Afrique du Nord qui avait presque toujours des répercussions en Espagne. Sahm réussit provisoirement dans sa tâche en donnant, autant qu'il était possible, satisfaction à la fois aux Berbères, en faisant preuve de libéralisme à leur égard, et aux autres, en leur octroyant une certaine proportion des revenus destinés au calife. Ce « règlement » sera tout provisoire. L'époque dite « des gouverneurs », qui s'achèvera avec l'arrivée du premier des Omeyyades, sera surtout marquée par les querelles sans fin des divers groupes musulmans et l'extrême confusion politique qui en résultera.

Expéditions au-delà des Pyrénées

Sahm laissa cependant un nom dans l'Histoire. Ce fut lui le premier musulman d'Espagne qui entreprit une véritable expédition au-delà des Pyrénées. Déjà, au temps de Tarik, des détachements arabes auraient atteint le Rhône, Avignon et Lyon puis se seraient retirés. Vers 720, Sahm, lui, franchit les Pyrénées en direction de Narbonne avec des moyens plus importants, une véritable armée, dit-on – ce qui semble exagéré. Il donna

l'assaut à la ville, dont il s'empara sans difficulté, puis se dirigea vers Toulouse devant laquelle il mit le siège, qui traîna en longueur. Eudes, le duc d'Aquitaine, eut ainsi le temps d'arriver et de délivrer la ville. De nombreux musulmans furent tués, parmi lesquels Sahm lui-même. Les Arabes d'Espagne choisirent un des leurs, Ghafiri, pour le remplacer, à la grande colère du gouverneur d'Afrique du Nord. Une fois de plus se posait la question de l'autonomie d'al-Andalus ou de son rattachement à l'Afrique du Nord. Après de nouvelles querelles, ce fut Anbasa, un des hommes du gouverneur, que celui-ci imposa.

Les Arabes avaient-ils l'intention, après avoir conquis l'Espagne, de s'emparer de territoires au-delà des Pyrénées et de s'y installer ? Certains indices le montreraient, tels les convois de familles musulmanes vers la Gaule. Il est plus probable que ces déplacements vers le nord de groupes de musulmans des deux sexes se limita, à ce moment-là, à un nombre restreint de familles, dont on a perdu la trace. Des déplacements de populations auraient certainement été organisés si les armées musulmanes avaient durablement conquis des régions entières de Septimanie, ce qui ne fut pas le cas. L'occupation arabe se limita au bas Languedoc et dura au maximum une quarantaine d'années. Il est plus probable que les chevauchées arabes en Gaule avaient alors pour but de razzier les villes supposées les plus riches, et probablement aussi la guerre sainte, le *djihad*, afin d'agrandir le *dar-el-Islam*, le territoire où règne l'islam. Celles que conduisit le général Anbasa, en 725, n'avaient pas d'autre but. Les Pyrénées franchies avec, cette fois, une armée plus nombreuse et mieux organisée, Anbasa alla occuper Narbonne, puis Carcassonne et Nîmes, qui se rendit sans résistance. Une garnison installée dans cette ville, il se dirigea vers le Rhône puis la Saône, les Alpes et la Bourgogne. Mâcon, Chalon tombent, des colonnes vont dévaster Dijon et Langres. Les seigneurs locaux font leur soumission, Anbasa construit des *ribat* (camp fortifié, avec une connotation religieuse), notamment dans la région d'Avignon. En 725, Autun est prise et livrée au pillage, enfin Sens et Luxeuil, selon certains historiens, subissent le même sort. Les Arabes reprennent alors le chemin de l'Espagne.

Que se passa-t-il alors entre les musulmans et certains seigneurs d'au-delà des Pyrénées, peut-être sensibles aux procédés généreux, quand il était besoin, des « barbares d'Orient » ? Entre 726 et 730, un accord, semble-t-il, fut conclu entre le chef berbère Manuza et Eudes, le duc d'Aquitaine, dont il épousa la fille. Simple tentative de mettre un terme, ou un frein aux combats entre chrétiens et musulmans ? Ou première étape de transferts de souveraineté, en faveurs des musulmans du sud de la Gaule ? Tout était possible, en ces années chaotiques, en Espagne, entre 725 et 730.

Poitiers

Le général Ghafiki, qui remplace Anbasa en 730, ne partageait sans doute pas cette politique pacifique et quelque peu aventureuse. Après de longs préparatifs, il concentra, en 732, son armée à Pampelune, franchit les Pyrénées à Roncevaux et se dirigea d'abord vers Arles puis Bordeaux qui fut pris sans résistance et pillé. Eudes, qui tenta de l'arrêter sur les bords de la Dordogne, fut battu, et son armée mise en fuite. Il demanda alors à Charles Martel, le roi des Francs, de venir à son secours. Charles se porta tout de suite à la rencontre des musulmans qui se dirigeaient vers Tours et les fabuleuses richesses que contenait sa cathédrale, avait-il appris. Les deux armées se rencontrèrent entre le 25 et le 31 octobre 732, près de la voie romaine de Châtellerault à Poitiers, en un lieu appelé aujourd'hui Moussais-la-Bataille, à une vingtaine de kilomètres de Poitiers. Pendant près d'une semaine, des escarmouches précédèrent la bataille. Celle-ci eut finalement lieu. Les musulmans la perdirent, Ghafiki fut tué. Les survivants s'enfuirent en Espagne {7}.

Que s'était-il passé ? Pourquoi l'armée musulmane, assez nombreuse et aguerrie, subit-elle pareille défaite ? Une des explications les plus vraisemblables réside dans l'éloignement des musulmans de leurs bases {8}. L'armée musulmane, par ailleurs, était composée en majorité de Berbères dont beaucoup avaient amené leur famille avec eux, ce qui gênait les manœuvres de l'armée et retardait son avance. Les hommes avaient le souci de protéger leurs femmes et leurs enfants. Lors du combat final, le

duc d'Aquitaine aurait attaqué le camp où étaient rassemblées les familles, ce qui aurait entraîné la débandade des musulmans.

Trois ans plus tard, une nouvelle expédition quittait Saragosse, commandée par Okba, un gouverneur dont les chroniqueurs arabes et chrétiens louent les qualités militaires. Okba fit construire de nombreux ribats dans le Languedoc jusqu'au Rhône, entra à Arles, dont il fit main basse sur les richesses, puis dans Avignon. La plus grande partie de la Provence tomba entre ses mains. On cite notamment parmi les localités qu'il occupa Saint-Paul-Trois-Châteaux et Donzère puis il remonta la vallée de la Durance. Lyon est occupée, la Bourgogne envahie, il atteint les Alpes du Dauphiné et le Piémont.

La réaction de Charles Martel ne tarda pas. Avec son frère Childebrand, il reprend plusieurs places importantes, Avignon entre autres, puis il s'avance vers Narbonne, la plus importante base du sud de la France, coupée alors de l'Espagne du fait de la résistance des chrétiens des Pyrénées. Okba, qui était rentré à Cordoue, envoie en 737 de forts contingents au secours de la garnison arabe enfermée dans la ville. En dépit de la défaite que Charles Martel infligea à ces unités avant même qu'elles aient pu atteindre Narbonne, il ne put reprendre la ville, qui restera aux mains des musulmans jusqu'à l'époque des Omeyyades d'Espagne, quelque quinze années plus tard.

Rivalités entre musulmans

L'histoire de la période des gouverneurs jusqu'à l'arrivée des Omeyyades n'est qu'un long et monotone récit des querelles entre les factions des premiers occupants arabes, berbères et syriens envoyés par le calife de Damas. Lutte des clans kaisites, kalbites, nord-africains, etc. pour imposer chacun sa domination ? Ces affrontements « raciaux », qui remontaient loin dans le passé, ont sans doute tenu leur place dans la perpétuelle agitation des conquérants de l'Espagne de ces années-là. Mais combien plus important parmi les causes de ces rivalités fut le désir de s'approprier les meilleures terres, les plus grandes richesses du pays ! Les

rivalités se traduisaient notamment dans le choix des gouverneurs, tantôt nommés par le calife de Damas ou le gouverneur général de Kairouan, tantôt choisis par les Arabes d'Andalus. Pendant plusieurs années, ces rivalités et ces ambitions se traduisirent par des coups de main des uns et des autres, des combats plus ou moins sévères, des enlèvements, des appropriations de biens et de terres. Vers 740, la tension s'accrut. À la suite de graves affrontements en Afrique du Nord entre Berbères et Arabes, les luttes entre eux se transportèrent en Espagne où les Berbères se plaignaient, non sans raison, des mauvais traitements que leur infligeaient les Arabes. On cite des instructions données par un gouverneur arabe de châtier durement les Berbères qui cachent des richesses « en les enfermant dans des tours infestées de serpents et de poux, enchaînés et torturés ». Méprisés des Arabes, aucun des Berbères ne fut jamais nommé gouverneur dans les décennies qui suivirent la conquête, à laquelle ils avaient pourtant largement participé. Les Berbères voulaient par-dessus tout garder les terres qu'ils avaient conquises et qui étaient sans cesse menacées d'être saisies par les Arabes.

Les premiers Berbères à se révolter furent ceux de Galice et de Léon, d'où ils expulsèrent tous les Arabes, puis leur armée se dirigea vers le sud, où les Berbères de Talavera et de Mérida se joignirent à eux. Puis ils se divisèrent en trois groupes, deux d'entre eux se dirigeant vers Tolède et Cordoue. La mission du troisième était d'empêcher des renforts de débarquer dans le détroit. Cette division des forces berbères eut pour principal résultat de permettre aux Syriens et aux Arabes d'Andalus de battre et de disperser leurs adversaires groupe après groupe. Les survivants des Berbères s'enfuirent dans les montagnes. Le pays était plus que jamais à feu et à sang.

Visiblement le gouverneur n'avait rien pu faire pour maintenir la paix. Le calife de Damas le remplaça. Abou al-Khattani sera le dernier nommé par les Omeyyades. À peine était-il arrivé que l'agitation recommença dans toute la Péninsule. Les révoltés finirent, après de longues discussions, par s'accorder pour porter au pouvoir Yousouf al-Fikri, un musulman appartenant au groupe des premiers Arabes infiltrés dans la Péninsule, un choix qu'approuva al-Sumayl, le chef d'une importante faction de Syriens,

ceux qui étaient arrivés parmi les premiers, eux aussi. Ce sera lui qui gouvernera de fait al-Andalus, et pendant longtemps. Ce moment est crucial pour l'Espagne : c'est alors que des envoyés d'Abdar Rahman arrivent auprès de Sumayl afin de négocier le passage en Espagne du prince omeyyade qui ambitionne, au nom de son illustre famille déchue de son titre califal, d'unir sous son autorité tous les musulmans d'Espagne.

PREMIÈRE PARTIE

LES ÉMIRS OMEYYADES

La longue errance d'Abdar Rahman l'émigré

En janvier 750 le calife omeyyade Marwan II, dont la dynastie régnait depuis plus de cent ans à Damas, était vaincu par une armée abbasside, ses troupes écrasées et dispersées. Poursuivi par ses ennemis, il sera assassiné quelques mois plus tard en Égypte. Les Abbassides, qui avaient fait de Bagdad – qu'ils avaient créée – leur capitale, étaient au pouvoir pour cinq siècles.

Le nouveau calife, as-Saffah, « le Sanglant » ou « le Généreux », avait ordonné l'exécution de tous les Omeyyades afin qu'il n'en restât pas un seul. La tête de Marwan fut envoyée à Saffah. Les autres furent recherchés et tués. Plus de soixante auraient été assassinés à coups de barre de fer. Seuls deux frères, Yahya et Abdar Rahman, petits-fils de Hicham, un des derniers califes, parvinrent à s'enfuir avec leurs deux sœurs et le fils d'Abdar Rahman, un enfant de quatre ans. Yahya fut pris par les soldats abbassides alors qu'il traversait l'Euphrate et égorgé. Seul Abdar Rahman parvint à s'enfuir. Il gagna ainsi la Palestine puis l'Égypte, l'Afrique enfin qui était en dehors de l'autorité des Omeyyades. Des aventures aussi périlleuses que pittoresques l'y attendaient, notamment lorsque Habib, un gouverneur qui s'était rendu indépendant en Ifrikiya (la Tunisie actuelle), le soupçonna de vouloir lui ravir le pouvoir. Abdar Rahman s'enfuit à nouveau vers l'ouest, commençant avec Badr, son fidèle *mawla* (non-musulman converti et « client ») une longue errance de cinq années de tribu en tribu tout le long de l'Afrique du Nord. Il ne pensait pas, alors, à l'Espagne mais à l'Afrique où il espérait se tailler une principauté. Intriguant sans cesse, s'efforçant de gagner des partisans à sa cause, il

arriva ainsi à Sabra, au Maroc actuel, dans la tribu berbère de Nafza, à laquelle appartenait sa mère. Il était parvenu à la conclusion que ses chances de se tailler une principauté au Maroc étaient faibles. Il était seul et n'avait aucun véritable appui parmi les nombreuses tribus qui parcouraient ces grands espaces. Il existait, en revanche, de l'autre côté de la mer un fort noyau de mawlas omeyyades, cinq cents ou six cents, semble-t-il établis dans la région de Jaen et d'Elvira. Ce fut Badr qu'il chargea d'aller sonder les chefs des partisans des Omeyyades. Badr était porteur d'une lettre d'Abdar Rahman dans laquelle il racontait comment, depuis cinq ans, il parcourait l'Afrique du Nord en fugitif. C'est auprès de vous que je dois m'établir, disait-il, non comme un simple particulier mais, du fait que je suis issu de la famille des califes, comme émir. Je n'irai en Espagne, ajoutait-il, qu'« après avoir reçu l'assurance de vous qu'il y a pour moi quelque chance de succès, que vous m'appuierez de tout votre pouvoir et que vous considérerez ma cause comme la vôtre ». En juin 754, Badr traversa le détroit et porta la lettre aux chefs des mawlas émigrés de Damas qui se réunirent et donnèrent un avis favorable. Ils y avaient tout intérêt, assurés qu'ils étaient de tirer tous un grand profit d'un pouvoir exercé par un des leurs. Toutefois, avant de donner une réponse définitive ils décidèrent de consulter al-Sumayl, qui détenait tous les pouvoirs au nom du gouverneur en titre, Yusuf al-Fikri. Plusieurs mois s'écoulèrent puis al-Sumayl, qui avait vaincu ses adversaires, donna sa réponse. Elle était positive. Mais c'était une « réponse du matin » après une nuit d'orgies et de beuveries. Quand les fumées de l'ivresse se furent dissipées, ce qu'il venait de faire lui apparut comme une énorme erreur : Yusuf était un brave homme facile à manier, Abdar Rahman n'était pas de la même trempe et il appartenait à une illustre famille. Sumayl abandonna donc le descendant de Marwan et menaça de « tirer son épée » contre tous ceux qui l'appuieraient. Consternés tout d'abord, les envoyés d'Abdar Rahman se tournèrent vers les Yéménites, les adversaires traditionnels des Kaisites, qui acceptèrent d'enthousiasme de se ranger sous la bannière de ceux qui leur promettaient un massacre de leurs ennemis traditionnels. Forts maintenant de l'appui d'une des deux grandes tribus arabes, nantis d'une somme importante, Badr et ses compagnons se rendirent sans perdre un

instant au point de la côte le plus proche, achetèrent un navire qui cingla vers le village de la côte d'Afrique où les attendait Abdar Rahman bouillant d'impatience, partagé entre l'espoir et l'inquiétude. Sans attendre d'avoir accosté, Badr se jeta à l'eau et fit signe de loin à Abdar Rahman que tout était réglé. Le navire, avec le prétendant omeyyade à son bord, fit immédiatement demi-tour et aborda quelques jours plus tard à Al-Munakab (dans la province de Grenade).

Les Omeyyades restaurés en Espagne

Le jeune prince – il avait à peine vingt-six ans –, se rendit d'abord près de Loja, chez Ibn Halid, un des chefs omeyyades d'Espagne, puis auprès d'Ubaid Allah, un autre chef omeyyade dont le prestige et l'autorité étaient considérables, qui demanda aussitôt aux tribus d'accepter l'autorité du prétendant. Les Yéménites furent tous d'accord, les Berbères moins. Les Kaisites étaient divisés. Chacun se préparait à la guerre, les uns dans les rangs de Yusuf, l'émir en titre d'Andalus dont l'autorité débonnaire satisfaisait de nombreux chefs de tribus, d'autres, pour des raisons diverses, appuyaient le prétendant, l'héritier des grands califes de Damas. Les forces étaient sensiblement égales. Abdar Rahman marcha d'abord sur Séville puis, quand il eut appris que Yusuf s'avançait pour l'attaquer, il se dirigea vers Cordoue, la capitale, dont il pensait qu'elle serait dégarnie de troupes. Les deux armées se livrèrent à diverses manœuvres pour se retrouver, le 13 mai 751, aux portes de Cordoue, séparées par le Guadalquivir. Yusuf tomba dans le piège que lui avait tendu Abdar Rahman. Celui-ci lui avait demandé de la viande pour ses troupes affamées ainsi que de les laisser franchir le fleuve « afin de mieux discuter entre eux ». Yusuf s'aperçut trop tard qu'il avait été dupé. Ses troupes étaient moins nombreuses que celles de son rival, qui avait reçu le renfort de Yéménites d'Elvira et de Jaen. Le combat tourna très rapidement au détriment de Yusuf. La cavalerie d'Abdar Rahman culbuta son aile droite et son centre. Avant que le soleil fut au zénith, la victoire était entre ses mains. Les Yéménites se livrèrent aux pillages habituels. Puis le prince se

rendit à la grande mosquée où il prononça, en qualité d'imam, la prière habituelle. Il était émir d'Andalus.

C'eût été mal connaître Abdar Rahman lui-même et ses compétiteurs que de penser que la paix était définitivement assurée. Tous les exemples montrent que jamais, dans l'histoire des pays d'islam, les rivaux d'un chef ne se considèrent comme battus tant qu'il est en vie. Tout au long de son règne il aura à combattre les siens. Il aura la chance que jamais ils ne parviennent à s'unir, la chance aussi d'être doté d'un courage indomptable et que soient arrivés peu de temps auparavant du Proche-Orient de nombreux partisans des Omeyyades, membres des *djund* (groupes armés) syriens révoltés par les méthodes brutales qu'utilisaient les Abbassides de Bagdad. Il se constituera ainsi rapidement autour du nouvel émir comme une garde de sujets fidèles et d'autant plus loyaux qu'ils avaient rompu sans esprit de retour tout lien avec la nouvelle dynastie qui régnait à Bagdad et à Damas, et que le souverain omeyyade d'Andalus les comblait de privilèges.

Yusuf, le vaincu, s'était rallié à Abdar Rahman du bout des lèvres. Il ne pouvait oublier qu'il avait occupé le siège suprême d'al-Andalus. Sumayl, de son côté, se rappelait avec amertume qu'il avait occupé une très haute position pendant plusieurs années. Tous les deux, au palais, étaient apparemment satisfaits des hautes fonctions qui leur avaient été attribuées : chacun ne pensait, en réalité, qu'à reprendre celles qui avaient été les leurs avant le coup de force d'Abdar Rahman. Yusuf quitta une nuit clandestinement le palais. Comme l'émir soupçonnait, non sans raison, Sumayl d'être son complice, il le fit arrêter et emprisonner. Yusuf réunit une forte troupe et se dirigea vers Séville où le gouverneur de la ville l'attendait avec ses soldats. Abdar Rahman réagit avec une extrême vigueur. En quelques heures l'affaire fut réglée, Yusuf tué alors qu'il s'enfuyait du champ de bataille. Sumayl fut étranglé dans sa prison.

Les rivaux les plus dangereux d'Abdar Rahman éliminés, la dynastie omeyyade était ainsi restaurée à l'autre extrémité de la Méditerranée, six années à peine après avoir été presque anéantie à Damas. Elle gouvernera al-Andalus pendant près de trois siècles.

De longues luttes

Les philosophes arabes de l'Histoire qui se sont penchés sur cette étonnante et fulgurante restauration d'une dynastie sur des territoires aussi éloignés du pays dont elle avait été chassée l'expliquent avant tout par le maintien de la tradition légitimiste chez les contingents syriens qui avaient gagné al-Andalus quelques années auparavant et qui accueillirent tout naturellement comme leur souverain le descendant des califes de Damas doté, il faut fortement le souligner, d'une puissante personnalité d'homme d'État et de chef de guerre. Il fallait toutes ces qualités à Abdar Rahman pour se maintenir. Ses adversaires étaient nombreux, ils se renouvelaient sans cesse, attirés par un pouvoir susceptible, pour des hommes audacieux, de s'étendre bien au-delà des frontières – ô combien mouvantes – des possessions de l'émir.

Un des plus dangereux ennemis d'Abdar Rahman fut le général Mughit, que le calife de Bagdad al-Mansour – le fondateur de la ville – envoya en 763 avec pour mission de supprimer l'usurpateur omeyyade et de rattacher à l'empire des Abbassides les possessions qu'il avait conquises dans la péninsule Ibérique. Brandissant le drapeau noir des Abbassides, Mughit débarqua la même année venant d'Afrique et avec lui d'importants effectifs. Abdar Rahman s'enferma dans Carmona. Le moment était décisif pour l'émir qui montra là son courage et ses capacités militaires. Il fit une sortie foudroyante et en une seule bataille anéantit son adversaire. Un grand nombre de ses officiers furent tués, leurs têtes envoyées à Kairouan, alors possession abbasside. En apprenant la défaite de son général, le calife Mansour se serait écrié : « Dieu soit loué qui a mis la mer entre moi et pareil démon ! » Plus tard, les Abbassides tenteront une nouvelle fois d'établir leur pouvoir sur al-Andalus. Ce sera le calife Mahdi qui enverra, en 777, un de ses hommes de guerre tenter de détrôner l'« usurpateur omeyyade ».

Les hommes de guerre que les califes abbassides envoyaient en Espagne pour tenter d'abattre Abdar Rahman étaient pourtant moins dangereux que ses adversaires de l'intérieur. Lorsqu'il s'était proclamé, en 751, émir d'al-Andalus, la conquête de la Péninsule était loin d'être

achevée. Assurer l'autorité omeyyade sur des étendues de plus en plus grandes de l'Espagne à partir de la vallée du Guadalquivir sera une longue et difficile entreprise. L'Omeyyade émigré la conduira avec courage et intelligence – et sans pitié pour qui que ce fut.

Les dangers et les menaces venaient de tous les côtés, tant la proie que représentait al-Andalus était riche et tentante. Nombreux étaient aussi les potentats locaux qui ne reconnaissaient d'autre autorité que la leur. On vit ainsi, vers 769, un chef berbère du nom de Shaya proclamer qu'il était un descendant de Fatima, fille de Mahomet et épouse d'Ali, et qu'il était ainsi l'imam du chiisme, « la seule voie religieuse pour un croyant », affirmait-il. Son pouvoir s'étendit rapidement sur de larges territoires de la région de Cuenca où ses partisans défiaient ouvertement l'autorité de l'émir, qui dut envoyer un corps d'armée pour le réduire. Shaya fut assassiné un peu plus tard par ses partisans. D'autres, Arabes ou Berbères, qui se rebellaient contre l'émir étaient simplement mus par leur volonté d'indépendance. Abdar Rahman devait chaque fois les réduire par la force.

Charlemagne

L'insubordination des chefs était telle qu'en 777 plusieurs rebelles n'hésitèrent pas à s'adresser à un souverain étranger, et quel souverain ! Charlemagne, le roi des Francs, pour lui proposer une alliance contre l'émir de l'Espagne. Ce fut Ibn Arabi, un aventurier devenu gouverneur de Saragosse, qui prit cette extraordinaire initiative, « la première où l'on vit des musulmans solliciter le concours de non-musulmans contre leurs coreligionnaires {9} ». Ibn Arabi s'assura d'abord le concours d'autres aventuriers hostiles à Abdar Rahman, puis il lança un appel à la révolte. Il fit prisonnier le chef des troupes envoyées par Cordoue, un nommé Ubaid al-Djudhami, puis, dans l'hiver 777-778, il partit pour Paderborn, en Saxe, où résidait le roi des Francs. Plusieurs autres chefs arabes l'accompagnaient ainsi que Ubaid al-Djudhami.

À Paderborn il livra au roi son captif en otage. Charles accepta les propositions des Arabes. Il avait alors les mains libres. Les Saxons s'étaient

soumis à sa domination et s'étaient convertis en masse au christianisme. Witekind, le plus redoutable de leurs chefs, avait dû chercher asile auprès d'un prince danois. Ibn Arabi affirma à Charlemagne qu'il serait maître en peu de temps de toute la Catalogne.

Au printemps de 778, la grande expédition s'ébranla, Charles à sa tête. Il commandait lui-même une colonne, qui se dirigea vers Saragosse par Pampelune et la vallée de l'Èbre. Une autre traversa les Pyrénées en direction de Barcelone. Cette coalition menaçait d'être très dangereuse pour Abdar Rahman. Elle était puissante et aurait pu entraîner avec elle d'autres chefs musulmans avides d'indépendance. Elle échoua cependant. Les populations et les chefs arabes et berbères avaient-ils réalisé, quand ils avaient appelé à la révolte, la monstruosité de combattre des musulmans en s'alliant à des chrétiens ? Lorsque les armées de Charles arrivèrent sous les murs de Saragosse et de Barcelone, elles furent accueillies par les soldats et la population en armes, révoltés contre ceux qui avaient commis pareil crime contre l'islam. La garnison de Saragosse s'enferma dans la ville et un siège commença. Il dura peu de temps. Des nouvelles inquiétantes étaient parvenues à Charles. Les Saxons avaient repris les armes et, mettant tout à feu et à sang, étaient parvenus jusqu'au Rhin et à Cologne. Le roi leva sans délai le siège de Saragosse pour regagner son royaume. Obligé de traverser les Pyrénées par d'étroits chemins, son armée, à Roncevaux, tomba victime de Vascons qui dévalèrent la montagne, écrasèrent les hommes sous les rochers qu'ils faisaient tomber sur eux, pillèrent les bagages et jetèrent dans les ravins tout ce qu'ils ne pouvaient pas emporter. Puis ils disparurent à la faveur de la nuit. « Il n'y eut pas moyen de venger cet échec car après son coup de main l'ennemi se dispersa si bien qu'on ne put recueillir aucun renseignement sur les lieux où il aurait fallu le chercher. » Trois hauts dignitaires francs avaient été tués, le sénéchal Eginhard, le comte du palais Anselme, et Roland, duc de la Marche de Bretagne, le prétendu neveu de Charlemagne, qui sera le héros d'une des plus anciennes chansons de geste.

L'échec de Charles était complet. Toute alliance avec les musulmans d'Espagne était condamnée d'avance à l'échec car elle ne pouvait reposer sur aucune base si ce n'est sur les querelles et les ambitions des chefs

locaux, aussi prompts à s'unir entre eux, et éventuellement à un étranger, qu'à abandonner leur parole. Instruit par son désastre espagnol, Charles comprit que la prudence commandait de constituer une marche de défense sur le versant méridional des Pyrénées, dans cette zone contestée où s'exercent les influences du Nord et du Sud, chrétienne et musulmane. En 785 une armée entrait dans Gérone que la population livrait sans combattre, en 795 les Arabes venaient incendier Narbonne, mais ils se faisaient écraser un peu plus tard. Peu de temps après les Francs échouaient devant Huesca mais en 801 ils parvenaient à prendre Barcelone et, dix ans plus tard, Tortosa. De l'autre côté des Pyrénées, en territoire franc, Charles créa un royaume d'Aquitaine d'où son souverain surveillera l'activité des seigneurs musulmans et interviendra quand il sera nécessaire.

Un grand souverain

Abdar Rahman I^er^, un homme de taille élevée, aux cheveux blonds, mourut le 3 septembre 788 à Cordoue. La postérité a rangé le fondateur de la dynastie des Omeyyades parmi les plus grands souverains qui ont gouverné les empires des Arabes d'Orient et d'Occident. Son courage, son ardeur étaient immenses, à l'égal de son habileté, de son intelligence et de sa connaissance des hommes. De surcroît, il était bon poète. Conquérir à vingt-cinq ans une province après l'autre d'un grand pays, traqué par des ennemis ligués contre lui pour le tuer puis, quand il se fut imposé, réduire sans cesse des rébellions que l'ambition de chefs locaux – qui souvent lui devaient tout – sont des exploits que peu de soldats et de politiques ont accompli dans l'Histoire. Pas une année de son long règne ne s'écoula sans qu'il eût à mater une révolte, châtier des rebelles. Perfide, cruel, impitoyable, pouvait-il en être autrement face à des populations d'ethnies, de religions si diverses, divisées au surplus en tribus et clans qui se haïssaient, tous ambitieux et avides. D'une extrême habileté, diplomate autant qu'homme de guerre, Abdar Rahman savait admirablement jouer des rivalités des clans. L'expérience lui avait appris l'ingratitude des hommes, qui oublient vite tous les bienfaits. Plusieurs de ceux sur lesquels

il aurait pu compter dans les jours difficiles qu'il traversa souvent l'abandonnèrent ou se tournèrent contre lui. Son fidèle Badr, qui lui avait ouvert le chemin du trône et qu'il avait comblé de bienfaits, se montra irrespectueux et indifférent. Il dut l'éloigner de Cordoue et l'envoyer dans une ville-frontière. Sa famille elle-même conspira contre lui. Des princes omeyyades qu'il avait fait venir tentèrent de le renverser et il dut les faire exécuter. Un autre complot eut comme inspirateur un de ses neveux, qu'il fit mettre à mort, lui aussi. « Quels parents que les miens, dit-il un jour à un confident. Lorsque je tentais de m'assurer un trône au péril de mes jours, je songeais autant à eux qu'à moi-même. Ayant réussi dans mon projet je les ai priés de venir ici et je les ai fait partager mon opulence. Et maintenant ils veulent m'arracher ce que Dieu m'a donné ! » On raconte que le calife abbasside al-Mansour, une des plus grandes figures de son temps – contemporain d'Abdar Rahman –, demanda un jour à ses courtisans quel était celui qui avait mérité d'être appelé « le Sacré {10}» des Kouraich {11}. Croyant que le calife ambitionnait ce titre, les courtisans répondirent sans hésiter : « C'est toi, commandeur des croyants, toi qui as vaincu des princes puissants, dompté maintes révoltes, et mis un terme aux désordres civils. » « Non, ce n'est pas moi », reprit le calife. Les courtisans citèrent les noms des premiers califes, Omar Osman, et d'autres de la tribu des Kouraich. « Non, repartit Mansour, aucun d'eux. Le Sacré des Kouraich, c'est Abdar Rahman, fils de Muawya, lui qui, après avoir parcouru seul les immenses espaces de l'Asie et de l'Afrique, a eu l'audace de s'aventurer sans armée dans un pays inconnu de lui et situé de l'autre côté de la mer. N'ayant pour tout soutien que son habileté et sa persévérance, il a su humilier ses orgueilleux adversaires, tuer les rebelles, mettre ses frontières en sûreté contre les attaques des chrétiens, fonder un grand empire et réunir sous son sceptre un pays morcelé entre différents chefs. Voilà ce que personne n'avait fait avant lui. »

L'ébauche d'un État

Plus homme de guerre qu'administrateur mais supérieurement intelligent, Abdar Rahman fut le premier qui pensa à organiser une

ébauche d'État que les gouverneurs qui l'avaient précédé n'avaient même pas esquissée, occupés qu'ils étaient à se défendre contre leurs rivaux et à étendre chacun son pouvoir autour du territoire qu'il dominait. L'anarchie des dernières décennies des Wisigoths {12} et la confusion entretenue par les rivalités des tribus et des clans vont faire place à un embryon d'institutions inspirées de la Syrie omeyyade. Elles demeureront, considérablement transformées et perfectionnées par les successeurs de l'Immigré, jusqu'à la fin de la dynastie, quelque deux cent cinquante ans plus tard.

À la tête de l'État, l'émir *(amir)* ou roi *(malik).* Jamais Abdar Rahman ni ses premiers successeurs n'oseront prendre le titre de calife *(khalifat al-Rasul)* – vicaire de l'Envoyé de Dieu – qu'avaient porté les quatre premiers successeurs du Prophète {13} puis les Omeyyades de Damas et après la chute de ceux-ci les Abbassides de Bagdad. Deux siècles plus tard seulement, Abdar Rahman III se proclamera lui-même calife. L'émir gouverne lui-même le pays, nomme les hauts fonctionnaires, les chefs de l'armée, les juges. Il prend aussi toutes les décisions importantes. Il part rarement en campagne. Le plus souvent ce sont ses fils qui commandent l'armée. Il demeure le plus souvent à Cordoue où il a fait construire sur l'emplacement d'une église chrétienne une mosquée que ses successeurs agrandiront pour en faire le chef-d'œuvre de l'architecture religieuse musulmane en Occident. À quelque distance de la capitale il a fait bâtir pour lui-même une superbe résidence que ses successeurs agrandiront et embelliront aussi et à laquelle il a donné le nom de *Rusafa*, sans doute par nostalgie de la Rusafa syrienne.

L'émir est assisté d'un chambellan (*hadjib*), qui rappelle plus les maires du palais des cours d'Occident que les vizirs de l'Orient. Comme l'organisation du gouvernement, celle de l'administration rappelle sous beaucoup d'aspects celle de la Syrie des Omeyyades : Abdar Rahman était un Syrien entouré de Syriens qui ne connaissaient guère d'autre pays que la Syrie, d'autre régime que celui établi par Muawya et ses successeurs, eux-mêmes très influencés par la Perse sassanide. Ce n'est que plus tard, lorsque les contacts avec Bagdad et les Abbassides se développeront, qu'on assistera à un accroissement, dans tous les domaines, des influences

abbassides. Le pays est divisé en provinces à la tête de chacune desquelles est placé un *wali* (gouverneur) qui réside au chef-lieu et rend compte directement de son administration au gouvernement de Cordoue. La province porte le nom de son chef-lieu, la plus importante étant celle de Cordoue. Leur nombre varie suivant les époques.

On ne doit pas oublier qu'au temps d'Abdar Rahman Ier l'organisation de l'État est encore quasi embryonnaire et qu'elle s'applique à des territoires restreints, souvent disputés entre musulmans et chrétiens aussi bien qu'entre chefs de tribus et de clans. L'Espagne est encore, si l'on peut dire, en pointillé. L'unité, dans la partie musulmane, est loin d'être faite. Ainsi les divisions administratives, à l'époque d'Abdar Rahman, sont plus théoriques que réelles. Ce n'est que plus tard, au siècle suivant, qu'administrations civile et militaire prendront une forme définitive.

La population

Dans la deuxième partie du VIIIe siècle, les distinctions entre tribus prédominent et ce fait demeurera longtemps, accru encore par les éléments venus de Syrie et d'Afrique du Nord. Les Arabes dominaient dans la plus grande partie du Sud-Est où leur richesse, la solidarité qui existait entre eux, leur sentiment de supériorité causaient souvent des soucis à l'émir. Venus au moment de la conquête au nombre alors de quelques milliers, leur nombre s'accrut avec les Syriens arrivés avec Abdar Rahman et par leurs mariages avec des femmes indigènes. Les Berbères étaient plus dangereux du fait de leur immigration incessante. Beaucoup étaient des Marocains qui s'établissaient surtout dans les montagnes, dont les larges espaces étaient semblables à ceux de leur pays d'origine et où ils pouvaient mener l'existence de cultivateurs et de pasteurs qui avait toujours été la leur. Très solidaires, nombreux et de caractère indépendant, ils prendront du temps pour s'assimiler. Ils seront l'élément que l'émir aura le plus de difficultés à gouverner.

Les Espagnols – chrétiens, Juifs, muwallads {14} et tous les non-musulmans non autochtones installés dans la Péninsule avant l'arrivée des

Arabes – étaient nombreux, souvent bien organisés. Ils causaient généralement peu d'agitation. Ils tenaient dans la société une place plus importante que les musulmans de naissance. La plupart perdront jusqu'au souvenir de leurs origines espagnoles (ibérique ou gothique). Leur fusion sera totale, favorisée par un mode de vie identique à celui des musulmans. Les mozarabes, quant à eux, étaient tous ceux qui avaient gardé leur religion, chrétienne ou juive, au moment de la conquête. Dans les villes ils étaient organisés en communauté sous le contrôle du pouvoir musulman, avec un chef responsable, le *comes* (*kumis*), à la fois administrateur, autorité suprême judiciaire et responsable de la perception de l'impôt. Les Juifs, plus ou moins nombreux suivant les régions, habitaient dans leur très grande majorité les villes où la plupart étaient commerçants, artisans ou fonctionnaires de l'État. Ils étaient actifs dans le domaine des échanges commerciaux.

Les non-musulmans, au début surtout, eurent, dans l'ensemble, peu à souffrir de la conquête arabe, mais à mesure que la reconquête chrétienne se développera, on assistera à des révoltes de mozarabes auxquelles répondront des persécutions souvent dures. Au temps d'Abdar Rahman I^{er}, quelques décennies après la conquête, on n'en est pas là.

Les premières décennies de la conquête arabe furent marquées par une période d'anarchie pendant laquelle les musulmans pillèrent, brûlèrent les villes, se livrèrent à toutes sortes de sévices contre les populations, surtout celles réputées pour leur richesse ou qui résistaient aux spoliations. Puis, tout, ou presque, rentra dans l'ordre. Les musulmans, au début du moins, laissèrent aux populations leurs lois et leurs magistrats. Les gouverneurs locaux se bornaient à percevoir les impôts et à maintenir, dans la mesure de leurs possibilités, un semblant de paix civile. Le régime imposé aux chrétiens était relativement doux. Comme par le passé, les cultivateurs, qui étaient nombreux, avaient l'obligation de remettre les quatre cinquièmes des récoltes aux propriétaires. Au temps des Wisigoths c'était l'État qui le percevait. Sous les musulmans, les feudataires, qui s'étaient partagé les terres, en recevaient le produit.

Dans les villes, la position des chrétiens dépendait des traités qu'ils avaient passé avec les autorités. Certains conservèrent tous leurs biens,

sauf la propriété et les ornements des églises, dans la région de Mérida notamment. Dans les provinces d'Alicante et de Lorca ils versèrent seulement un tribut, partie en nature, partie en argent. Les chrétiens devaient aussi payer la capitation (*djiziyya.*), comme dans tous les pays conquis par l'islam. L'impôt variait avec le degré de richesse : 48 dirhams pour les riches, 24 pour les classes moyennes, 12 pour les travailleurs manuels. Les femmes, les enfants, les malades, les esclaves en étaient exemptés. La capitation cessait d'être payée quand on devenait musulman. Le *haradj* était un impôt sur la terre payé par tout exploitant. Les Arabes favorisaient d'autant moins les conversions que l'infidèle devenu musulman cessait de verser la *djiziyya.* On ne cite pas de persécution importante de chrétiens au cours du premier siècle de l'Espagne musulmane.

Au temps des Wisigoths, le clergé et la noblesse jouissaient d'importants privilèges dus en partie au fait que les terres leur appartenaient en majorité. Les Arabes en morcelèrent une large partie, qui fut attribuée à un grand nombre de personnes, favorisant ainsi la petite propriété. Les cultures en furent améliorées, les rendements augmentèrent. L'esclavage perdit son caractère brutal et coercitif. Il n'était, le plus souvent, ni très dur, ni long. L'esclave était généralement libéré après quelques années. Quand il avait embrassé l'islam, il était immédiatement affranchi. Affranchir un esclave est une bonne action. « Qu'est-ce qui t'apprendra la Voie ascendante ? C'est affranchir un esclave » (Coran, XC 12 et 13). Les serfs chrétiens avaient un moyen de se libérer. C'était de s'enfuir sur la terre d'un musulman et de prononcer la formule rituelle : « Il n'y a de Dieu qu'Allah et Mahomet est son Prophète. »

L'abandon du christianisme était d'autant plus fréquent que celui-ci, en Espagne musulmane, n'avait pas poussé de profondes racines. Païenne sous les Romains, l'Espagne était devenue chrétienne – catholique ou arienne – au temps des Wisigoths. L'impact de la nouvelle religion n'avait pas été très profond. La plupart des descendants des Romains étaient des sceptiques. Les Wisigoths, comme beaucoup de peuples venus d'Asie, n'avaient guère l'esprit religieux. Beaucoup de prélats wisigoths étaient plus attirés par les biens matériels de ce monde qu'intéressés par la

prédication de l'Évangile. La population était passée de l'arianisme au catholicisme sans difficulté. Sauf dans les classes instruites, peu nombreuses, l'éducation religieuse était quasi nulle, ce qui ne pouvait manquer de faire de la chrétienté espagnole, à cette époque, une communauté de médiocre qualité, très inféodée au pouvoir de l'État. L'Église n'était pas plus libre qu'elle ne l'était au temps des rois wisigoths. C'était l'émir qui, comme eux, convoquait les conciles, nommait et déposait les évêques. Il vendait la dignité d'évêque au plus offrant, quel qu'il fût.

Hisham Ier, un brillant souverain

Hisham, le second fils d'Abdar Rahman, succéda à son père. Il avait alors trente ans. Il était donc né après l'arrivée de son père en Espagne. Blond aux yeux bleus, c'était un homme sérieux, pieux et cultivé. On raconte qu'avant de le désigner comme son successeur, Abdar Rahman fit faire une discrète enquête sur ses deux fils, Suleiman qui était l'aîné, et Hisham. La personne qui lui fit son rapport lui dit : « Quand ton fils Hisham reçoit des compagnons, ce sont des hommes instruits, des poètes et des historiens qui parlent des exploits des héros, de questions militaires, etc., alors que ceux qui entourent Suleiman sont des flatteurs, des déséquilibrés et des lâches… » Hisham était-il fait pour succéder à un père d'une telle stature dans l'état de troubles où se trouvait alors al-Andalus, trente ans à peine après la conquête du pouvoir, à un moment où les querelles intestines étaient toujours aussi vives ? La chance voulut qu'à ce moment-là Andalus bénéficiât d'une courte accalmie des querelles locales et qu'il put combattre, sans graves soucis à l'intérieur, les adversaires du Nord, les princes chrétiens et francs.

Le premier problème qu'il eut à régler fut – comme presque toujours – celui de son accession au trône. Comme on devait s'y attendre, son frère Suleiman – celui que son père avait écarté – se révolta et, de Tolède où il se trouvait alors, se lança avec ses troupes à la conquête de Cordoue et du pouvoir. Il rencontra l'armée de Hisham dans la région de Jaen et fut battu.

Il se replia sur Tolède, d'où Hisham le chassa et le laissa se retirer en Afrique du Nord. À l'exception de révoltes sans conséquences dans la région de Tortosa, à Saragosse et dans le Sud où des Berbères se soulevèrent, le court règne de Hisham s'écoula dans un calme relatif, à l'intérieur au moins. Cette paix favorisa, dans l'ordre religieux, juridique et philosophique, un événement dont les conséquences se prolongeront pendant toute la durée de la dynastie des Omeyyades et même, mais avec moins d'acuité, jusqu'au départ des musulmans d'Espagne : l'adoption par les musulmans du *malékisme*, qui deviendra rapidement l'une des quatre grandes écoles juridiques et philosophiques de l'islam orthodoxe (les trois autres étant le *hanbalisme*, le *hanéfisme* et le *chaféisme* {15}).

Le malékisme tenait son nom de Malik ibn Anas, qui était mort récemment à Médine où il avait vécu et prêché son interprétation des lois de l'islam, fortement inspirée de son entourage local. Le malékisme a été, à juste titre, qualifié de *fondamentaliste* du fait que son interprétation du Coran est la plus littérale et la plus sévère. Adversaire de toute innovation et de toute discussion mettant en cause la doctrine la plus stricte de l'islam, Malik considère que les pensées religieuses et morales doivent pénétrer la totalité des prescriptions de Dieu. D'une intransigeance totale à l'égard des schismatiques, qu'ils qualifient de perturbateurs et d'agents de corruption, c'est à des juges malékites que s'adressaient presque toujours les souverains qui voulaient faire condamner – à mort le plus souvent – les hérétiques ou ceux considérés comme tels. En Espagne, après son adoption sous l'influence de Hisham, puis de Hakam, le malékisme demeurera la doctrine juridique officielle qu'appliqueront sans tolérance les juges devenus rapidement une véritable aristocratie cléricale dont le pouvoir perdurera jusqu'à la fin de la dynastie omeyyade {16}.

Premières guerres saintes

Le calme, à vrai dire assez relatif, qui régnait alors dans la Péninsule ne pouvait qu'inciter l'homme très pieux qu'était Hisham à profiter de cette circonstance peu fréquente pour entreprendre des opérations : une « guerre sainte » contre les principautés du Nord, dans ces marches

toujours instables d'où les princes et les seigneurs catholiques envoyaient des raids, harcelaient les musulmans, profitaient de la désunion de leurs voisins chaque fois qu'une occasion se présentait. En 791 ce fut Hisham qui prit l'initiative. À la tête de son armée il se dirigea vers la Vieille Castille et la rive gauche de l'Èbre pendant que, plus à l'ouest, un de ses généraux attaquait et battait le roi Vermudo des Asturies. En 793, le même général expulsait les Francs de Gérone et de Narbonne. Guillen, le duc de Toulouse, qui était intervenu en toute hâte, subit là, au confluent de l'Orbieu et de l'Aude, un véritable désastre. Son armée fut écrasée, un grand nombre de ses soldats faits prisonniers et emmenés à Cordoue. L'année suivante, nouvelle expédition en direction des Asturies dont le roi est sur le point d'être fait prisonnier. En 795, le général Ibn Mughit s'emparait d'Astorga, dans les Asturies. L'année suivante, même expédition. Chaque année, à la belle saison, quand les circonstances le permettent, les généraux d'Hisham conduisent ainsi des raids plus ou moins importants en direction du nord. Aucune de ces batailles entre chrétiens et musulmans n'est décisive, des guérillas dans lesquelles tantôt l'un tantôt l'autre remporte des succès. Chacun s'efforce d'épuiser l'autre. Les musulmans pillent les villes et les villages chrétiens, les soldats des princes catholiques tuent le plus possible d'ennemis. D'un côté comme de l'autre, chacun sait qu'il n'en sortira rien de décisif. Les attaques des musulmans portent sur les zones frontières des royaumes de Pampelune et des Asturies, jamais ils ne cherchent à pénétrer jusqu'au cœur de ces États. Leurs campagnes sont saisonnières, comme s'ils craignaient de passer un hiver loin de chez eux, encore davantage de s'installer durablement dans ces pays du Nord. Le but de ces expéditions est principalement de ramener du butin, mais aussi de maintenir constamment l'armée bien entraînée et en état d'éveil – et plus encore aussi sans doute de rappeler aux gouverneurs que l'émir a à sa disposition des forces capables d'affronter les ennemis de l'extérieur, et de mater n'importe quelle rébellion de leur part.

Le terrible al-Hakam

En 796, al-Hakam succéda à son père qui l'avait désigné – pour des raisons que l'Histoire n'a pas retenues – plutôt que son frère aîné Abd el-Malik. À la différence de celui de Hisham, son règne sera marqué par de nouvelles flambées de révoltes, qu'il réprimera avec une extrême dureté.

Cinq ans après son avènement Hakam doit assister impuissant à la perte de Barcelone. Comme on l'a vu en des circonstances semblables – par exemple lorsque Ibn Arabi appela Charlemagne –, ce furent des musulmans qui incitèrent des armées chrétiennes à envahir le *dar-el-Islam*. Un chrétien avait d'ailleurs précédé le musulman. En 796, le roi des Asturies Alphonse II avait fait savoir à Charlemagne qu'il était prêt à l'appuyer s'il voulait entreprendre des opérations militaires au-delà des Pyrénées. Presque en même temps, Abdallah, un oncle de Hakam, allait de son côté à Aix-la-Chapelle et faisait à l'empereur les mêmes propositions. Le gouverneur de Barcelone, certainement d'accord avec l'un des deux premiers sinon avec les deux, partait alors lui aussi pour Aix-la-Chapelle et promettait à Charles que la ville se rendrait à lui sans combat. L'empereur, qui n'avait pas oublié son dramatique échec en Espagne, hésita longtemps. Ce ne fut qu'en 798, à Toulouse, en présence des chefs musulmans que Louis le Pieux annonça qu'il allait porter la guerre en pays d'islam.

L'occupation du nord-est de la Péninsule se fit en plusieurs fois. En 800, l'année du couronnement de Charles à Rome, Louis pille Lérida et Huesca puis met le siège devant Barcelone avec une forte armée. La ville résistera pendant deux ans. Hakam est occupé à combattre des rebelles et les secours envoyés de Cordoue sont détournés pour venir au secours de ses troupes débordées par ses adversaires de l'intérieur. Le siège traîne en longueur et c'est en 803 seulement que la ville se rend… Une enclave franque est créée au-delà des Pyrénées. Le comte de Barcelone prend le titre de *marquis de Gothie*. Les combats entre chrétiens et musulmans se poursuivirent pendant plusieurs années encore. Leur enjeu est alors la possession de Tortosa, Tarragone et Huesca, pour ne citer que les principales villes qui passent tour à tour aux mains des uns et des autres. Finalement une trêve est conclue entre Hakam et Charlemagne, sans grave échec ni vrai succès pour les uns ni pour les autres.

Régner par la peur

Comme tous les émirs de sa dynastie, la préoccupation constante d'al-Hakam était de maintenir son pouvoir sur Andalus, de combattre les adversaires de toute sorte dans ce vaste pays aux populations diverses, attachées à un chef issu le plus souvent du même clan ou de même religion qu'elles-mêmes, prêtes aussi à en reconnaître un autre suivant les circonstances et leur intérêt. Des gouverneurs ambitieux tentaient d'établir leur pouvoir personnel sur la province. La famille des Banu Qasi, qui dominait la haute vallée de l'Èbre, alliée par mariage au roi de Pampelune, était une des plus ambitieuses et des plus turbulentes. Ces bandits berbères, muwallads ou autres, organisés en unités semblables à celles de l'armée, tendaient des embuscades aux soldats de l'émir, se livraient à une incessante guérilla. Le relief montagneux de la Péninsule s'y prêtait. Les Berbères surtout exploitaient toutes les possibilités géographiques du pays, si semblable au leur. Les unités de l'armée étaient incapables de combattre ces hommes qui se livraient à des coups de main contre des villes et des villages et s'enfuyaient ensuite dans la montagne, où personne ne les atteignait jamais. Les soldats réguliers étaient aussi trop peu nombreux. Hakam leur adjoignit 5 000 mamelouks (soldats esclaves) et des cavaliers d'origine chrétienne, des étrangers aussi, des Slaves notamment dont il fit sa garde personnelle {17}.

Hakam suppléait par la terreur à l'insuffisance de ses moyens militaires. Excellent diplomate, habile à louvoyer entre les factions, sa brutalité égalait son art de manipuler les hommes. Pour l'exemple il faisait promener dans Cordoue et d'autres villes les têtes de ses ennemis plantées au bout de piques, après quoi ses soldats clouaient les cadavres aux portes des villes. Ces féroces répressions, à Mérida, Tolède, Saragosse et dans bien d'autres villes n'empêchaient pas les révolutions d'éclater. Tout était prétexte à rébellion, toujours terriblement réprimées. Le massacre des notables de Tolède, connu sous le nom de *Journée de la Fosse*, est resté dans l'Histoire. Quelques années après l'avènement de Hakam, un agitateur nommé Ubaid Allah prit le pouvoir. Hakam envoya remettre de l'ordre un de ses généraux les plus fidèles, Amrus, qui dès son arrivée fit

exécuter le chef rebelle, puis invita à un dîner dans la citadelle les muwallads les plus importants de la ville. Des soldats d'Amrus les attendaient à la sortie d'un passage étroit. À mesure que les invités arrivaient ils les abattaient et jetaient leur corps dans une grande fosse dont la terre avait servi à la construction du bâtiment. Plusieurs centaines d'hommes périrent dans ce massacre commis seulement pour impressionner la population – qui se rebella à nouveau quelques années plus tard. À Mérida la répression dura sept ans. Cordoue connut, elle aussi, de sanglantes journées. En 818, à l'annonce d'un nouvel impôt – très souvent prétexte sinon cause des rébellions –, la foule envahit les rues et manifesta. Les soldats crucifièrent sur-le-champ plusieurs personnes. La foule, grossie d'éléments incontrôlables, tenta alors de forcer les portes du palais. Une violente bataille s'ensuivit entre soldats et manifestants. La soldatesque massacra et pilla pendant trois jours. Trois cents notables furent mis en croix et l'émir décida que le faubourg d'où la manifestation était partie serait rasé. Ce soulèvement reçut le nom de *Révolte du Faubourg,* qu'il a gardé dans l'Histoire. La plupart des habitants quittèrent la ville, un assez grand nombre pour aller au Maroc. Certains s'installèrent en Égypte, en Crète et ailleurs sur le pourtour méditerranéen où ils eurent des fortunes diverses.

L'ébauche d'un grand État

À sa mort en 822, al-Hakam laissait un royaume qui n'était, certes, pas totalement pacifié mais dans lequel régnait un calme relatif, résultat autant de la terreur qu'il avait fait régner que d'une politique – quand il le voulait – souple et habile. Ses adversaires francs avaient avancé les limites de la Chrétienté, mais ils n'avaient pas remporté des succès à la mesure des moyens qu'ils avaient employés ni de ce que l'Occident pouvait attendre de son empereur Charlemagne. Les quelques territoires abandonnés au Nord-Ouest étaient loin de pouvoir être comparés à l'énorme gain que représentait pour les musulmans l'affermissement du pouvoir de l'émir sur une grande partie de la Péninsule. L'État quasi inexistant d'Abdar Rahman I^{er} a maintenant fait place à un royaume qui

n'en porte pas encore le nom mais qui a déjà les traits principaux des grands États de l'Orient, avec une administration encore mal organisée mais qui a le mérite d'exister, une armée dont les hommes – une partie au moins – ne vit plus seulement de pillage mais est régulièrement payée, une économie qui se développe, en partie grâce aux méthodes nouvelles apportées de l'Orient et à de nouvelles cultures. Sans se reconnaître en rien vassale des Abbassides, qui ont abandonné la prétention d'incorporer Andalus à leur empire, les emprunts des musulmans d'Occident à ceux d'Orient se multiplient dans tous les domaines. Les liens peu à peu se resserrent avec Bagdad alors au temps de ses grands califes, Haroun al-Rachid, Mamoun. L'influence de l'Irak s'imposera bientôt à mesure que diminuera le nombre des Arabes venant de Syrie et la nostalgie du pays des Omeyyades, la « patrie perdue », maintenant simple province du califat.

Hakam mourut fier de l'œuvre qu'il avait accomplie. Il le dit dans un poème qu'il écrivit peu avant sa mort à l'intention du fils qui allait lui succéder : « De même qu'un tailleur se sert de son aiguille pour coudre ensemble des pièces d'étoffe, de même je me suis servi de mon épée pour réunir mes provinces disjointes. Car depuis l'âge où j'ai commencé à raisonner, rien ne m'a répugné autant que le démembrement de mon empire. Demande maintenant à mes frontières si quelque endroit y est au pouvoir de l'ennemi. Elles te répondront non, mais si elles te répondaient oui, j'y volerais revêtu de ma cuirasse et l'épée au poing. Interroge aussi les crânes de mes sujets rebelles qui, semblables à des pommes de coloquinte fendues en deux, gisent sur la plaine et étincellent aux rayons du soleil. Ils te diront que je les ai frappés sans leur laisser de relâche. Saisis de terreur, les insurgés fuyaient pour échapper à la mort. Mais moi, toujours à mon poste, je méprisais le trépas.

« Quand nous eûmes fini d'échanger des coups d'épée, je les contraignis à boire un poison mortel. Mais ai-je fait autre chose qu'acquitter la dette qu'ils m'avaient forcé à contracter envers eux ? Certes, s'ils ont trouvé la mort, ce fut parce que leur destinée le voulait ainsi.

« Je te laisse donc mes provinces pacifiées, ô mon fils. Elles ressemblent à un lit sur lequel tu peux dormir tranquille, car j'ai pris soin qu'aucun rebelle ne trouble ton sommeil. » (R. Dozy)

Al-Andalus est maintenant prête à être gouvernée par un grand souverain et à donner naissance à une grande civilisation.

DEUXIÈME PARTIE

LES GRANDS OMEYYADES
L'apogée de l'Espagne musulmane

Abdar Rahman II

Abdar Rahman II, que son père avait désigné pour lui succéder, était né à Tolède et avait trente ans {18}. On connaît peu de chose de sa personnalité, de même que de celle de la plupart des souverains et des hommes qui ont alors laissé des traces à cette époque en Orient dans les pays d'islam. On sait qu'il avait reçu une éducation complète, qu'il connaissait bien le métier des armes et qu'il versifiait, ce qui était alors courant dans les cours et l'aristocratie.

Mécène, protecteur des arts et des lettres, son règne verra une floraison littéraire et artistique qui durera longtemps. Il sera un des chefs d'État musulmans les plus cultivés de son temps et celui qui, le premier, exercera une influence sur le développement de la science arabo-andalouse. « Amoureux de la superbe prodigalité des califes de Bagdad, de leur vie de pompe et d'apparat, ce monarque dit Dozy, s'entoura d'une nombreuse domesticité, embellit sa capitale… Il aimait la poésie et, si les vers qu'il faisait passer pour les siens n'étaient pas toujours de lui, du moins il récompensait généreusement les poètes qui lui venaient en aide. Au reste, il était doux, facile et bon jusqu'à la faiblesse… » De la vie privée d'Abdar Rahman, on ne connaît presque rien, moins certainement que d'autres souverains de son temps, Haroun al-Rachid par exemple. Il était un grand amateur de femmes, dont il aurait eu quarante-cinq fils et quarante-deux filles. Des « rabatteurs » lui envoyaient les adolescentes les plus belles, celles que leurs origines familiales rendaient dignes de figurer au harem du souverain et de lui donner des enfants. On connaît les noms de plusieurs d'entre elles : Muamara, qui fit construire un cimetière à

Cordoue, Tarub, une de celles qui exercèrent le plus d'influence sur lui, les chanteuses Fadl, Alam et Kalab, toutes trois originaires de Médine qui avait perdu son influence politique mais était devenue un des centres artistiques les plus importants en Orient. Les concubines d'Abdar Rahman, comme très souvent à cette époque – plus tard aussi –, jouaient dans les cours orientales un rôle important, surtout si elles avaient la chance de donner un enfant mâle au souverain.

L'émir sort rarement de son palais si ce n'est pour la chasse au faucon ou forcer le cerf. Une étiquette rigide régit sa vie et celle de tout le palais, à l'imitation des cours orientales, elles-mêmes influencées à cet égard comme à beaucoup d'autres par les Sassanides et les Byzantins. Abdar Rahman n'est ainsi guère au courant par lui-même de ce qui se passe dans Cordoue et en province, contraint à se fier à ses gouverneurs et à ses hauts fonctionnaires. Haroun al-Rachid parcourait la nuit les rues de Bagdad, accompagné de son porte-hache, écoutait les propos de ses habitants et faisait arrêter, afin qu'ils servent d'exemple, ceux qui en tenaient de séditieux. Il est peu probable qu'Abdar Rahman en fit autant. Les historiens du temps ne disent rien sur ce sujet.

L'arrivée d'Abdar Rahman au pouvoir fut d'autant mieux accueillie par la population que le nouvel émir donna tout de suite des preuves de ses dispositions pacifiques et de son esprit de justice. Dès son arrivée au pouvoir, il prit des mesures d'adoucissement fiscal, des hauts fonctionnaires qu'on savait corrompus furent châtiés et il fit savoir aux gouverneurs ambitieux qu'à la première velléité d'indépendance ils seraient destitués et durement punis. La population, lasse des querelles sanguinaires et qui désirait jouir de la paix qui régnait, comprit rapidement que le pouvoir était maintenant en d'autres mains. Aussi les révoltes seront-elles rares. En 828, cependant, à Tolède toujours prompte à s'agiter, des hommes sortis des classes les plus basses de la société suivirent un individu dont on ne savait rien, mais qui leur promettait l'« indépendance ». Abdar Rahman se limita d'abord à quelques punitions et coups de bâton puis constatant que ces châtiments bénins étaient insuffisants il envoya l'armée régulière qui rétablit le gouverneur dans ses

fonctions, dont il avait été chassé, et mit un terme à l'agitation. Ce fut la seule révolte de quelque importance du règne.

L'agitation des chrétiens

Le pays et les hommes qu'Abdar Rahman va gouverner sont bien différents de ceux des premières années du règne de son père. En peu d'années les conversions à l'islam se sont multipliées, et, surtout, l'assimilation se fait maintenant très rapidement, au point que beaucoup de chrétiens ne s'expriment plus que dans la langue des vainqueurs. Ils les imitent dans de nombreux domaines, certains entretenant un harem, écrivant des vers arabes, vivant à l'arabe et connaissant la littérature arabe mieux que beaucoup d'Arabes cultivés. Ils fournissent à l'État des fonctionnaires de plus en plus nombreux. Il arrive que des évêques soient envoyés en mission diplomatique. D'autres servent dans l'armée, occupent des emplois lucratifs à la cour ou chez les nobles arabes. Chrétiens, juifs et convertis sont organisés en communautés, plus nombreuses, dit-on, que partout ailleurs dans le monde musulman, plus pacifiques aussi, chacun étant satisfait de son sort et ne désirant pas en changer.

Cette rapide assimilation, cette adoption des goûts et des habitudes des musulmans n'étaient pas du goût des autorités chrétiennes, loin de là. L'ignorance du latin, la langue de l'Église, était telle que l'archevêque de Séville fit traduire la Bible en arabe afin que les chrétiens puissent la lire. Alvaro, un écrivain chrétien de cette époque, qui habitait Cordoue et était à la tête d'un groupe de chrétiens exaltés, observe avec tristesse : « Mes coreligionnaires, dit-il, aiment à lire les poèmes et les romans des Arabes, ils étudient les écrits des théologiens et des philosophes musulmans, non pour les réfuter mais pour se former une diction arabe correcte et élégante. Où trouver aujourd'hui un laïque qui lise les commentaires latins sur les Saintes Écritures ? Qui d'entre eux étudie les Évangiles, les prophètes, les apôtres ? Hélas, tous les jeunes chrétiens qui se font remarquer par leurs talents ne connaissent que la langue et la littérature arabes ; ils lisent et étudient avec la plus grande ardeur les livres arabes, ils s'en forment à grands frais d'immenses bibliothèques… Parlez-leur, au

contraire, des livres chrétiens. Ils vous répondront avec mépris que ces livres-là sont indignes de leur attention. Quelle douleur ! les chrétiens ont oublié jusqu'à leur langue et sur mille d'entre nous vous en trouverez à peine un seul qui sache écrire convenablement une lettre latine à un ami… »

Cette arabisation des chrétiens ne pouvait manquer de provoquer des réactions chez les chrétiens les plus attachés à leur religion. Voyant leur troupeau s'amenuiser, la culture et les mœurs arabes remplacer celles de leur héritage chrétien et romain : les évêques mettaient souvent en garde leurs ouailles contre cette croyance et cette morale inspirées par Satan. Leur colère était d'autant plus grande que leur connaissance de l'islam était inexistante. Ils se bornaient à répéter les fables colportées dans les milieux populaires chrétiens sur Mohammed et la religion musulmane, sans prendre la peine d'aller aux sources, qu'ils avaient à portée de main. « Cet ennemi de notre Sauveur, disait Alvaro en parlant de Mohammed, a consacré le sixième jour de la semaine à la bonne chère et à la débauche… Le Christ a prêché le mariage, lui le divorce ; le Christ a recommandé la sobriété et le jeûne, lui les festins et les plaisirs de la table… » Et ainsi de suite. L'émotion suscitée chez les chrétiens par cette propagande eut pour principal résultat, outre de violentes querelles entre musulmans et chrétiens, d'inspirer aux plus fanatiques des chrétiens mozarabes le désir de montrer qu'ils étaient prêts à donner leur vie pour prouver la grandeur de leur religion et l'infamie de l'islam. Sous l'influence de vieux chrétiens exaltés, en tête le prêtre Euloge et Alvaro, un laïc, des chrétiens insultaient volontairement le Prophète et l'islam, faisaient irruption avec fracas dans les mosquées uniquement pour être dénoncés, arrêtés et suppliciés. « Ceux-là entreront dans la béatitude des élus qui s'offrent volontairement au martyre », répétait Euloge.

Une floraison de martyrs volontaires

Une véritable épidémie de martyre se répandit parmi les chrétiens. Exaltés par des hommes tels qu'Euloge, certains allaient jusqu'à souffleter des hommes de religion, manifester dans les rues en proférant des cris et des insultes contre le Prophète. Décapitations et pendaisons se succédèrent, certaines ordonnées par l'émir lui-même qui voulait mettre fin à ces désordres qui troublaient la paix dans Cordoue et d'autres villes. Il estima que le meilleur moyen de ramener le calme était de convoquer un concile et de lui faire rendre un décret qui défendrait aux chrétiens de rechercher le martyre. Recafred, l'évêque de Séville, le présida. Ce fut peine perdue. Le désordre s'accrut encore, en même temps que se multipliaient les provocations des chrétiens. Les arrestations reprirent, les exécutions aussi. La plus fameuse fut celle d'une jeune femme nommée Flora, disciple d'Euloge, qui mourut avec un courage digne d'une sainte. Combien de chrétiens moururent alors ? Plusieurs centaines sans doute, peut-être davantage car l'exaltation des foules chrétiennes durera longtemps, jusqu'à la mort d'Abdar Rahman en 852.

Cette agitation intérieure, fondée sur une mystique sans doute mal interprétée, fut une des rares du règne d'Abdar Rahman qui fit autant de victimes et dura aussi longtemps, jusqu'à la mort de l'émir.

Elle sera alors durement combattue. Comme Euloge, devenu archevêque de Séville, soulevait les populations en prêchant le martyre volontaire, Mohammed, le successeur d'Abdar Rahman, qui était partisan de la manière forte, le fit arrêter et mettre à mort. Sa disparition ramena rapidement le calme. Les rangs des martyrs volontaires s'éclaircirent et la paix fut alors rarement troublée par les chrétiens.

L'engouement pour l'Orient abbasside

On ne peut manquer d'observer que cette agitation chrétienne antimusulmane se produisit au moment où en Espagne se développait, dans des proportions inconnues jusqu'alors, l'influence, dans tous les domaines, de l'islam d'Orient, celui des Abbassides de Bagdad, accueilli avec enthousiasme à Cordoue et dans les hautes classes de la Péninsule.

Tout ce qui arrivait alors de la cour des califes était l'objet d'une telle vogue qu'il y avait certainement de quoi accroître l'inquiétude des chrétiens, qui voyaient emporter leur civilisation et leurs croyances dans ce torrent d'enthousiasme pour tout ce qui représentait la religion de leurs envahisseurs.

On doit ajouter aussi qu'au moment où nous en sommes, bien des signes indiquent que, avec le temps, le souvenir et les habitudes des Omeyyades de Syrie et de leur époque s'estompent. Damas est maintenant une ville de province, en proie au désordre et souvent à l'anarchie. La plupart des monuments sont en ruine. Rien, sinon des débris, ne subsiste de sa splendeur passée. Les Syriens qui le peuvent émigrent de plus en plus en Andalus, apportant avec eux les descriptions navrantes des marques de déchéance de leur ancienne capitale. On regarde de moins en moins vers elle, de plus en plus vers Bagdad. Devenue en quelques décennies « la ville qui n'a d'équivalent ni en Orient ni à l'Occident de la Terre » (Yakub), « celle d'où vient tout ce que l'on considère, toute l'élégance y retourne… » (Mukadassi), elle compte, au temps d'Haroun al-Rachid (début du IXe siècle), un million d'habitants. Le monde arabe tout entier se tourne vers elle et ses splendeurs. Un homme, une sorte de Brummel d'Orient, donnera, en Andalus, le coup de pouce qui fera de Cordoue en peu de temps une rivale de Bagdad.

Zyriab

Cet homme, un chanteur à la voix d'or, sera l'instrument du véritable bouleversement que subira la civilisation de l'Espagne musulmane. Il se nommait Zyriab et était né en Mésopotamie. Il était probablement d'origine kurde. Du nom de Ali ibn Nafi, son surnom de Zyriab désignait un oiseau au plumage noir. Élève d'un fameux chanteur du nom de Ichak al-Mawsili, sa renommée était arrivée jusqu'à Haroun al-Rachid, qui désira l'entendre. Comme le calife le questionnait sur ses connaissances musicales, il répondit : « Je sais chanter comme d'autres savent le faire, mais je sais ce que d'autres ne savent pas. » Et comme on lui apportait un

luth à quatre cordes, il se fit apporter le luth à cinq cordes qu'il avait inventé et il entonna un air à la louange du calife, qu'il avait lui-même composé. Haroun en fut enchanté et il reprocha ensuite à Ichak de ne pas lui avoir présenté plus tôt ce merveilleux chanteur. Lorsqu'ils furent seuls, Ichak fit une scène effroyable à Zyriab en lui disant qu'il savait bien que c'était lui maintenant qui serait le chanteur favori du calife. « Je pourrais te tuer, lui dit-il, mais je ne le ferai pas. Mais va-t'en d'ici. » Zyriab, qui savait bien que son maître et maintenant ennemi risquerait tout pour le faire disparaître, quitta Bagdad sans attendre. Il se rendit d'abord à Kairouan où il se produisit devant le sultan aghlabide qui désira garder auprès de lui cet homme au talent prodigieux, inconnu jusqu'alors. Mais Zyriab savait que l'avenir qui l'attendait auprès d'un souverain de second rang ne serait pas digne d'un homme tel que lui. Il écrivit à Hakam pour lui faire savoir qu'il était disposé à se rendre à sa cour et à s'y établir. L'émir, qui avait entendu parler de lui, lui répondit en lui disant qu'il l'attendait et qu'il recevrait des émoluments « considérables ». Mais à peine Zyriab avait-il débarqué à Algésiras qu'il apprit la mort de l'émir et l'avènement d'Abdar Rahman II. L'arrivée d'un nouvel émir ne changea rien aux engagements envers Zyriab qui reçut dès avant son arrivée l'assurance qu'il aurait les appointements qui lui avaient été promis, en même temps que de somptueux cadeaux… L'accueil qu'il reçut à Cordoue dépassa ce qu'il aurait pu imaginer. Traité avec les plus grands égards, il reçut tout de suite une grande propriété aux environs de la ville, des maisons de rapport et 200 pièces d'or. L'émir lui promit qu'il recevrait périodiquement la même somme ainsi que de grosses quantités de céréales qu'il revendrait pour son compte. Il serait traité à Cordoue comme un prince.

Le Brummel des Arabes d'Espagne

L'illustre chanteur devint rapidement un intime de l'émir, ce qui était exceptionnel pour un homme de son rang. Abdar Rahman appréciait la conversation du musicien, sa culture, ses connaissances dans tous les domaines. Celles-ci étaient immenses, bien faites pour charmer un homme

aussi délicat et cultivé qu'Abdar Rahman. Celui-ci créa à Cordoue une école, un conservatoire où l'on enseignait suivant les méthodes de Zyriab – le luth à cinq cordes notamment – qui exercèrent une grande influence dans le domaine musical par son système de notation inscrit sur les luths, guitares et instruments de la même famille, qui donnait au musicien un moyen sûr de trouver les hauteurs de ton et n'avoir plus à se fier seulement à son oreille. Zyriab introduisit aussi en Espagne la cithare et le *chant médinois* – qui devait inspirer le *canto jondo.*

Excellent poète, Zyriab avait aussi étudié l'astronomie et la géographie, ce qui intéressait l'émir au plus haut point. Il savait par cœur, disait-on, plus de dix mille chansons.

Plus encore que son immense savoir, ce qui frappait en lui, c'était son esprit, son goût, l'extrême élégance de ses manières. Causeur étincelant, il avait comme innés le sens de la beauté, de l'art, le goût des beaux vêtements, des beaux objets. Ses manières étaient à la fois simples et distinguées. Il introduisit des changements considérables dans le mode de vie de la haute société de Cordoue et des grandes villes. Ce qui restait des habitudes syriennes fut rapidement balayé. Bagdad triompha partout. On ne porta plus les cheveux longs et séparés mais coupés en couronne autour de la tête.

On se mit des déodorants sous les bras. Les vases d'or et d'argent, les nappes de lin furent bannis au profit des nappes de cuir et des verres de cristal. Zyriab décréta qu'on s'habillerait au printemps de couleurs vives et claires, l'été de blanc et l'hiver de fourrures et de manteaux ouatés. Le nom de Pétrone vient évidemment sous la plume.

Par Zyriab se répandirent en Andalus d'autres jeux, d'autres coutumes aussi, la plupart venus de la Perse, la célébration de la fête du *Naurouz* (Jour de l'an), les régates totalement inconnues du fait que les Arabes détestaient l'élément liquide. Influencée très largement à ses débuts, l'Espagne d'Abdar Rahman et de ses successeurs ne cessera plus de s'ouvrir aux produits étrangers et aux influences extérieures.

La vie transformée

Le chanteur, dont les compétences s'étendaient à toute la vie mondaine, établit des règles de la table, jusque-là assez désordonnées, telles qu'on les pratiquait à Bagdad. Il décida que tout repas digne de ce nom doit commencer par les potages, continuer par les viandes, les poissons et les mets de goût relevé, pour terminer par les desserts, les gâteaux et les sucreries. Il inventa de nouveaux mets – confitures, massepain, nougat –, introduisit en général plus de raffinement dans la cuisine de la cour et de la haute société. C'est lui qui apporta l'asperge en Espagne, qui s'engoua de ce nouveau légume au point que des poètes la chantèrent, comme quelques décennies plus tôt ceux de Bagdad. « Nous possédons des lances dont la pointe se recourbe ; elles sont tordues et tressées comme des cordes, mais belles et sans nœud ; leur tête est proéminente sur leur tige… Un dévot, un grave docteur, en voyant ce plat délicieux se prosternerait avec convoitise et romprait le jeûne… »

Zyriab, qui passa tout le reste de sa vie à Cordoue, transforma littéralement la vie de la haute société andalouse. Les manières devinrent plus raffinées, il enseigna l'art de soigner son corps, de se farder le visage, de s'épiler, d'utiliser certaines plantes comme dentifrices, et non d'autres. Beaucoup de ces recettes venaient de la cour abbasside où la civilisation avait atteint, en même temps qu'une prospérité inouïe, un degré inconnu jusque-là. L'influence de Zyriab s'exerça dans tous les domaines de la vie sociale, dans les jeux et les distractions autant que dans les sports. Il introduisit en Andalus le jeu d'échecs, auquel s'adonnaient déjà les Sassanides au IVe siècle. Il contribua à répandre le jeu de polo qui tenait une grande place chez les Abbassides, très férus de tout ce qui concernait le cheval. Jeu qui venait lui aussi de la Perse.

De nouvelles plantes alimentaires et industrielles, dont certaines étaient connues dès l'Antiquité mais n'étaient pas utilisées, prirent alors un développement considérable grâce à de nouvelles techniques, notamment des méthodes d'irrigation venues de Perse, où elles sont encore utilisées. Ce système {19}, qui remonte à Ourartou (IX-VIe s. av. J.-C.), consiste à creuser la terre jusqu'à la nappe phréatique, d'où l'eau est amenée en suivant la pente par des tuyaux souterrains, les *kanat,* appelés aussi *majrat* {20}, de la partie supérieure jusqu'à des réservoirs, des bassins

de retenue, des appareils d'élévation (les *norias*). Un système de vannes répartissait ensuite l'eau entre les cultivateurs suivant des règles précises {21} qui permettent d'étendre les surfaces cultivées, entre autres par des cultures en terrasse.

On utilise aussi mieux les engrais. La culture des légumes et des arbres récemment introduits dans le pays se répand : coton, canne à sucre (dès 714), riz, artichaut, aubergine, épinard, pastèque, citronniers et orangers, abricotiers, bananiers, palmiers-dattiers, amandiers, pommiers, poiriers, figuiers, grenadiers, etc. La culture du safran et des autres plantes aromatiques se répand. Elles sont rapidement largement utilisées en Espagne, d'où elles gagneront les pays au nord de l'Espagne, celui des Francs parmi les premiers. Toutes les terres fertiles sont cultivées pour nourrir une population qui s'accroît dans des proportions vertigineuses. Le chiffre total de trente millions pour les seuls Arabes vers le milieu du IXe siècle, qu'ont donné certains historiens, est difficilement croyable {22}. Dans les régions particulièrement fertiles la terre produit trois ou même quatre récoltes de céréales. Les années sèches, cependant, la production est insuffisante et on importe des grains d'Afrique du Nord, ce qui n'est pas sans exercer une influence sur la politique, du fait que les émirs et les califes ont le plus grand intérêt à demeurer en bons termes avec les chefs des États qui les ravitaillent.

La grande production de l'Espagne était toutefois l'olive qui s'étendait, alors comme aujourd'hui, sur toute l'Andalousie actuelle. Ce fruit existait en Espagne avant l'arrivée des musulmans, mais ils développèrent considérablement les surfaces cultivées grâce à de nouvelles méthodes de culture. Ils perfectionnèrent les moulins, moulins à une ou deux roues à aube, moulins à vent, moulins actionnés par des bêtes de somme.

La réorientation d'Andalus

L'influence de Zyriab fut considérable, mais elle tombait sur un terrain prêt à la recevoir. Abdar Rahman II avait tout naturellement le goût des belles-lettres, de la philosophie, des arts – et par-dessus l'attrait pour la

nouveauté, pour ce qui venait de l'étranger, Occident et Orient, et pouvait enrichir al-Andalus, matériellement et intellectuellement. Sa culture était grande. Il avait un profond penchant pour la poésie arabe préislamique, la médecine, l'occultisme, l'astrologie, tout ce qui donnait l'occasion de penser. Son père Hakam était un homme de guerre vivant parmi les généraux, Abdar Rahman, lui, s'entourait de poètes, de lettrés et d'hommes adonnés à toutes les branches du savoir, y compris dans ses formes les plus aberrantes. C'était un curieux. Il ne mettait personne au-dessus d'un versificateur. Le poète quasi officiel, al-Ghazal *(la Gazelle*), était un des hommes les plus proches de l'émir auprès duquel il avait toutes ses entrées. Il était redouté pour son esprit caustique. Un autre poète, Ibn Firnas, s'était introduit auprès d'Abdar Rahman grâce à son goût pour l'occultisme, sa capacité à déchiffrer les textes anciens dont l'émir croyait qu'ils recelaient des secrets. Par ses calculs, il était parvenu à prédire la fin du règne de Hicham I^er^, ce qui avait encore accru la considération qu'on avait pour lui à la cour. Il aurait découvert le procédé de la fabrication du cristal, et un jour, tel Icare, il mit sur lui une sorte de vêtement sur lequel il avait fixé des ailes en plumes et il s'élança du haut du falaise. Avec plus de chance que son légendaire rival il tomba dans un champ sans grave dommage. Cette anecdote compte peu au regard de l'œuvre scientifique de Firnas qui introduisit en Espagne – et en Europe – les théories astronomiques indiennes, qui construisit une horloge, un planétarium. Encouragée par l'émir, la science, bien que souvent engagée sur des chemins erronés, tenait dès ce moment-là une large place dans les discussions entre intellectuels.

C'est à cette époque aussi que l'on commence à s'intéresser aux animaux exotiques, pour leur singularité, mais aussi pour les étudier. Abdar Rahman II fait construire à Cordoue une ménagerie, avec des girafes, des autruches, des « oiseaux qui parlent », une mode qui sera imitée par de nombreux souverains étrangers, Henri d'Angleterre et Frédéric II, parmi d'autres.

Le pressoir à vis fut probablement introduit par les Syriens dès le VIII^e^ siècle. En dépit des interdictions coraniques de consommer des boissons alcoolisées, les vignes se multiplièrent, notamment dans les régions

sèches. On trouvait des cabarets partout, dans les petites aussi bien que dans les grandes villes. Les autorités fermaient les yeux pourvu que le tenancier ne fût pas un musulman. Il arrivait que quelque religieux influent obtînt la fermeture des cabarets qui rouvraient peu après. Les raisins secs, ceux de Malaga, à cette époque comme aujourd'hui, étaient très vantés. On en mettait abondamment dans la cuisine. Dès cette époque on assiste aussi au développement de l'élevage, celui des chevaux notamment, dans le bas Guadalquivir.

L'exploitation agricole – et minière aussi – sur une échelle inconnue jusque-là entraîna tout naturellement une élévation du niveau de vie. Grâce à leur système d'irrigation et à leurs machines hydrauliques, et selon certains auteurs à la fertilisation artificielle, des régions incultes dès le début du IXe siècle devinrent alors prospères. Les cultures en terrasse, inconnues jusque-là, se multiplièrent. On obtint trois et même, affirme-t-on, quatre récoltes par an, dans des endroits particulièrement fertiles. Ainsi se produit en Andalus la même révolution agricole qu'en Orient qui, dit P. Guichard, « comporte en premier lieu l'extension à tout l'espace dominé par l'islam d'une prodigieuse diversité d'espèces végétales utiles, dont la plupart ont été diffusées de l'Inde. Parallèlement se poursuit une transformation des pratiques agricoles et de la répartition des cultures dans l'année. »

Cette révolution agricole venue essentiellement de Bagdad et de la Mésopotamie – et plus loin à l'est – s'inscrit dans la vaste réorientation, symbolisée par Zyriab, de l'Espagne musulmane qui achève de tourner le dos à son passé romain et wisigoth, et même aux traditions syriennes apportées par les premiers occupants musulmans.

Un grand souverain

À la tête d'un pays puissant et riche, l'émir d'Andalus n'est plus le souverain discuté et attaqué par les clans et les tribus, les Syriens, les Berbères et les autres, du siècle qui a suivi la conquête. Son pouvoir est solidement établi, son autorité est totale. Abdar Rahman II est un

souverain absolu, aux pouvoirs quasi illimités – à l'exception du domaine religieux où le grand cadi et le grand mufti peuvent, avec précaution, lui faire comprendre que telle ou telle décision n'est pas conforme au dogme ou à la Tradition.

Tous les fonctionnaires de l'administration centrale, les gouverneurs des districts – les *kura* – qui correspondent aux anciens diocèses wisigoths, tous ceux auxquels il délègue une partie de son autorité – fonctionnaires des finances, intendants, comptables – sont responsables devant lui seul. Lui-même se tient le plus souvent confiné dans son palais, ce qui ne l'empêche pas de surveiller de très près la marche des affaires. Il reçoit à tout moment les comptes rendus des gouverneurs des provinces, fait appeler tel ou tel fonctionnaire dans la salle de son palais réservée à ses audiences de travail. Les hauts fonctionnaires des finances sont collectivement et individuellement responsables devant lui. Cette organisation de l'État, sur laquelle nous reviendrons, s'inspire, dans ses grandes lignes, de celle des Abbassides de Bagdad, semblable elle-même en bien des points aux traditions de gouvernement et d'administration de la Perse sassanide.

Abdar Rahman, qui avait lui-même peu de dispositions pour le métier des armes, consacra une grande partie de son temps à réorganiser son armée. Ses deux prédécesseurs avaient déjà plus qu'ébauché une réforme en remplaçant les groupes indisciplinés et sans formation issus des tribus par des soldats soumis à des chefs eux-mêmes aux ordres du gouvernement central et mieux exercés au maniement des armes et au combat collectif. Il acheta des esclaves à l'étranger, en Europe notamment, qu'il encadra par des officiers eux-mêmes éduqués pour le combat. Il fit acheter notamment un grand nombre de jeunes gens dans les pays nordiques, avec lesquels il constitua une garde personnelle de plusieurs milliers de cavaliers et de fantassins. Là aussi, l'émir andalus suivait l'exemple des califes de Bagdad, qui achetaient des esclaves, la plupart Turcs, pour se constituer une armée qui leur fût entièrement dévouée – et ne mettra guère de temps à confisquer le pouvoir à son profit. Les Vikings étaient de grands fournisseurs d'esclaves, hommes et femmes, qu'ils vendaient ou qu'ils capturaient et qu'ils rendaient contre rançon. Mais ils

n'étaient pas que cela. Ils étaient devenus, au fil des années, de redoutables ennemis pour les pays d'Occident, pour l'Espagne musulmane notamment.

Les Vikings

Les Vikings étaient apparus en Europe occidentale au début du IXe siècle, semant la terreur, pillant villes et villages. Ils avaient pris Nantes en 833, Bordeaux un peu plus tard puis s'étaient dirigés vers le sud en longeant les côtes de la péninsule Ibérique. Le 20 août 844 ils apparaissaient avec une centaine d'embarcations de toutes tailles dans l'estuaire du Tage où ils livraient trois dures batailles puis, quelques semaines plus tard, ils reprenaient la mer en direction du sud. La nouvelle de l'arrivée des *Madjus* – ainsi les désignait-on en arabe – atteignit à Cordoue Abdar Rahman, qui donna des ordres pour mettre la côte de la région en état de défense. Une partie des Vikings débarqua près de Sidona et occupa le port de Cadix tandis que la plus grande partie de la flotte remontait le Guadalquivir et campait dans une île à une vingtaine de kilomètres de Séville. Les Sévillans essayèrent d'organiser une résistance mais, dépourvus de défense, ils ne purent rien contre les Madjus. Leurs quelques navires furent vite incendiés, les hommes massacrés puis les Vikings entrèrent dans la ville. La plupart des habitants s'étaient enfuis. Ceux qui étaient restés furent exterminés, sauf les femmes et les enfants, qui furent faits prisonniers. Les maisons incendiées, les Vikings tentèrent de mettre le feu à la grande mosquée, sans y parvenir. Le sac dura sept jours. L'armée d'Abdar Rahman, qui comprenait quelques-unes de ses meilleures unités, notamment un corps de cavalerie, arriva alors. La bataille décisive eut lieu le 11 novembre 844 au sud de Séville. L'armée musulmane était très supérieure, à tous égards, à celle des Vikings dont un millier furent tués, quatre cents autres faits prisonniers, qui furent passés par les armes sous les yeux de leurs compagnons, qui rembarquèrent. Une trentaine de vaisseaux que les Madjus avaient abandonnés furent incendiés. Les pirates tentèrent de débarquer sur la côte de l'Algarve, sans y parvenir. Ils prirent alors la direction de l'Aquitaine. Les pirates ne reviendront pas en Espagne sous le règne d'Abdar Rahman. L'émir, qui

avait pris conscience du danger, ordonna de construire sans délai des défenses, avec remparts, tours de guet, un arsenal et surtout une importante flotte de guerre. Un autre arsenal fut construit à Carmona.

La seconde opération, quelques années après celle contre Séville, se situa dans le prolongement de celle-ci. Partis des mêmes bases de Norvège, les Vikings tentent d'abord un débarquement en Galice, qui est repoussé. Ils descendent alors, comme la première fois, le long de la côte ouest de la Péninsule jusqu'à l'embouchure du Guadalquivir, où ils découvrent qu'une armée musulmane avance le long du fleuve. Ils prennent alors la direction de Murcie. Une rencontre avec la flotte musulmane leur fait perdre quarante navires. Le reste de leur flotte va alors ravager les îles Baléares puis, par la vallée de l'Èbre, s'avance jusqu'à Pampelune où le roi est fait prisonnier et rançonné de 60 000 pièces d'or. Les Vikings quittent alors l'Espagne pour la France où ils dévastent Arles, Nîmes et jusqu'à Valence d'où ils iront ravager les villes d'Italie du Nord. Ils reviendront cependant en Espagne un siècle plus tard. Les sages précautions qu'avait prises Abdar Rahman en bâtissant des forteresses et des tours de guet, et plus encore en faisant construire une flotte capable d'affronter celle des envahisseurs, montreront leur efficacité. Ils n'essayent même pas de débarquer à l'embouchure du Guadalquivir que leurs barques avaient atteint. Ils se bornent à incendier la grande mosquée d'Algésiras, font une incursion au Maroc, puis font prisonnier (859) le roi chrétien de Pampelune, qu'ils libèrent contre rançon.

Abdar Rahman II et les pays étrangers

Parler de politique étrangère au sujet des relations de l'émir andalus avec les autres pays plus ou moins proches de l'Espagne ne serait guère approprié. À l'époque où nous en sommes, avec des moyens de transport primitifs et des communications difficiles, on a des relations – de paix ou de guerre – avec ses plus proches voisins. Les autres, par la force des choses, on les ignore ou on échange, très irrégulièrement, des ambassades dont l'objet est plus de montrer sa propre puissance et sa richesse que de

nouer et d'entretenir des relations de pays à pays. Andalus, au surplus, sous l'autorité du grand prince qu'était Abdar Rahman II, était un État encore jeune, à peine débarrassé des révoltes et des querelles intestines que ceux qui le gouvernaient avaient à peine fini de réprimer. Établir des relations diplomatiques avec tel ou tel royaume, proche ou lointain, eût été pour le moins prématuré.

Les rapports avec Bagdad, exécrables dans les décennies qui avaient suivi le massacre de la famille des Omeyyades de Damas et l'établissement en Espagne du seul qui eût échappé à la mort, ne sont certes pas bons, mais le temps a fait son œuvre. Les témoignages que Bagdad donne de son haut degré de civilisation – qui inspire de plus en plus la cour de Cordoue – firent ainsi considérer d'un autre œil, au milieu du IXe siècle, le califat abbasside. Celui-ci, au surplus, est maintenant établi à Samarra, à une centaine de kilomètres au nord de Bagdad. Il est aux mains des mercenaires turcs et il commence à perdre de sa vigueur.

Plus proches et plus redoutables quelquefois sont les petits États qui se sont créés en Afrique du Nord au cours des cent dernières années.

L'Égypte se place sous la suzeraineté de plus en plus nominale du calife, Ibn Tulun, descendant d'un esclave turc de la garde du calife, qui se rend indépendant de Bagdad et fonde l'éphémère dynastie des Tulunides. Il s'empare de la Syrie mais doit céder la place aux Ikchidides venus du Ferghana, en Asie centrale. Quant au gouverneur de l'Ifrikiya – approximativement la Tunisie actuelle –, Ibrahim b. ak Aghlab, qui avait reçu de Haroun al-Rachid un pouvoir quasi total puisqu'il pouvait le léguer à tel ou tel de ses frères ou de ses fils qu'il choisirait, il fonde une dynastie qui durera un siècle. À Tiaret, au centre de l'Algérie actuelle, Ibn Rustam, un Iranien, a fondé, lui aussi, une principauté indépendante, celle des Rustamides, des Kharidjites – hétérodoxes à tendances égalitaires –, qui garderont eux aussi le pouvoir pendant un siècle, jusqu'au début du Xe siècle. Au Maghreb occidental enfin, un descendant d'Ali – le neveu de Prophète –, dont se réclamait l'immense majorité des chiites, fonde une dynastie, les Idrissides, en même temps qu'il crée la ville de Fès, non loin des ruines de l'antique Volubilis.

Envers ces dynasties installées sur le continent africain, de l'autre côté du détroit, l'émir de Cordoue nourrit peu de sympathie. Sans être mauvaises, les relations sont distantes, à l'exception notable des Rustamides qui recherchent son amitié dans la mesure où ils partagent avec lui des sentiments dépourvus de cordialité envers Bagdad. Ces principautés, de taille et d'importance diverses, qui n'ont jamais cherché sérieusement à s'unir, ne sont pas un danger pour l'émir d'Andalus. Elles bornent le plus souvent leurs relations avec son gouvernement à des échanges commerciaux, des ventes de céréales notamment, dont Cordoue a besoin les années de mauvaises récoltes dans la Péninsule.

Byzance

À l'exception du royaume carolingien, défenseur de la foi chrétienne en Occident et adversaire par vocation des musulmans d'Espagne ou d'ailleurs, aucun pays n'existe, à une distance raisonnable, avec lequel des relations avantageuses pour l'un et l'autre pourraient être nouées. Il y a bien l'empire byzantin, à l'autre extrémité de la Méditerranée, mais quelle communauté d'intérêts pourrait l'unir aux Arabes d'Espagne, sinon un commun sentiment d'hostilité envers les Abbassides ? Encore que chez les Omeyyades de Cordoue la haine du premier siècle après la conquête ait fait place à l'indifférence politique et à une admiration que l'on ne cache pas envers la civilisation de Bagdad pour son raffinement et le goût de ses classes dirigeantes pour les choses de l'esprit. Les relations entre les deux gouvernements étaient, en fait, quasi nulles.

En 839-840, Abdar Rahman II fut cependant avisé qu'un ambassadeur de l'empereur de Byzance, Théophile, de la dynastie amorienne, avec lequel ses relations avaient été jusque-là inexistantes, avait débarqué en Espagne et se dirigeait vers Cordoue. Ce personnage, du nom de Kratiyoz, qualifié d'interprète à la cour de Constantinople, qui était entouré d'une nombreuse suite chargée de présents à l'intention de l'émir, avait pour mission de remettre à celui-ci une lettre par laquelle Théophile proposait de conclure un traité d'amitié. Une demande plus précise était jointe : la restitution de la Crète qu'occupaient des Andalous, au nombre de

plusieurs milliers, qui avaient fui l'Espagne après la Révolte du Faubourg en 818 et étaient allés s'établir en Crète. Ils avaient pour chef un certain Abu Hafs Umar al-Balluti, qui y avait fondé une dynastie (qui régnera sur l'île jusqu'en 961). Cette demande intervenait à un moment où les territoires byzantins d'Italie étaient menacés par les musulmans d'Ifrikiya et de Sicile qui s'étaient emparés de Tarente et avaient pillé et ravagé les côtes de Calabre et le sud de la Péninsule jusqu'à la région de Salerne. Théophile avait adressé le même appel à Louis le Pieux et à Venise. Il craignait que les Aghlabides d'Ifrikiya n'entreprennent une guerre de conquête en Méditerranée centrale qu'il aurait, si on ne l'aidait pas, de grandes difficultés à repousser, à un moment où il était attaqué périodiquement par les troupes du calife de Bagdad. Il désirait que l'émir, dont il connaissait probablement mal les possibilités militaires dans cette région, prît les armes pour chasser les Aghlabides de leurs possessions, pour attaquer les provinces byzantines du sud de l'Italie.

La réponse de l'émir fut prudente. Concernant l'alliance que souhaitait Théophile il se borna à souhaiter « que nous nous en tenions à la ligne de conduite suivie par nos prédécesseurs et aux règles que les souverains qui avaient régné avant nous s'étaient engagés à suivre, en les respectant les uns vis-à-vis des autres et en y tenant la main », ce qui était un refus de l'alliance, poli mais sans ambiguïté. Quant aux occupants espagnols de la Crète, « gens de la lie la plus vile du peuple, ils ne sont plus dans nos possessions, ils ne sont plus astreints à nos lois. Pourquoi, dès lors, serions-nous sensibles à leur conduite et te débarrasserions-nous des soucis qu'ils peuvent te causer ? ». Là aussi, la fin de non-recevoir est nette. Abdar Rahman est cependant flatté que le grand empereur chrétien de l'Orient ait pris l'initiative de lui envoyer des ambassadeurs. Le fait est trop rare pour que l'émir d'Andalus n'en ait pas conçu une grande satisfaction. Les États musulmans de l'Orient, sauf exception, attachaient peu d'importance à l'extrémité occidentale de la Méditerranée et au grand territoire conquis par l'Espagne dans la péninsule Ibérique. L'envoi à Abdar Rahman par Théophile d'une imposante ambassade et de beaux présents était un événement assez exceptionnel pour que l'Andalus chargeât deux ambassadeurs de haut rang de rendre la politesse à

l'empereur de Constantinople. L'un était un poète, l'autre un homme de science qui avait inventé un instrument comparable à la clepsydre qu'envoya Haroun al-Rachid à Charlemagne. Les deux envoyés furent très bien reçus, l'empereur et l'impératrice, dit-on, apprécièrent leurs manières et leur esprit. Les présents qu'ils rapportèrent à l'émir furent assez beaux pour satisfaire la vanité d'Abdar Rahman. Et ce fut tout. D'alliance politique il ne fut plus question, de campagne de l'émir contre les aventuriers qui avaient occupé la Crète non plus. Les deux pays des deux extrémités de la Méditerranée n'eurent à l'avenir pas plus de relations que dans le passé, sinon dans les domaines artistique – échanges de productions de l'un et de l'autre pays – et, sporadiquement, intellectuel.

Intrigues de fin de règne

La fin du règne d'Abdar Rahman fut assombrie, comme bien souvent dans les monarchies du Moyen Âge, par les intrigues de ceux qui, voyant la mort du souverain approcher, intriguaient soit pour parvenir eux-mêmes au trône, soit pour favoriser le chef d'une coterie qui promettait ses faveurs à ceux qui l'aideraient à le conquérir. L'héritier présumé était Mohammed, l'aîné des quarante-cinq fils d'Abdar Rahman mais l'esclave favorite Tarub voulait que l'héritier fût son fils Abdallah. Ses intrigues auprès de l'émir pour le faire proclamer héritier désigné ayant échoué, elle demanda à l'eunuque Nasr, qui haïssait Mohammed, de l'aider à se débarrasser de Abdar Rahman et de Mohammed. L'eunuque demanda à un médecin connu à Cordoue pour l'efficacité de ses remèdes de préparer un poison qu'il s'arrangerait pour faire absorber par l'émir. Le médecin accepta, mais il fit prévenir secrètement Abdar Rahman par une femme du harem de ce qui se tramait contre lui et lorsque Nasr présenta à l'émir le poison en lui conseillant de prendre ce remède très actif contre les maux dont il souffrait, Abdar Rahman lui dit de le prendre d'abord et qu'il le prendrait ensuite. N'osant désobéir, ce qui eût dévoilé ses intentions homicides, il absorba le breuvage puis se précipita chez le médecin qui lui fit prendre comme contrepoison du lait de chèvre, évidemment sans résultat.

Deux ans plus tard, en 852, Abdar Rahman mourait subitement. Les eunuques qui avaient assisté à ses derniers moments gardèrent le secret, firent fermer les portes du palais et proclamèrent émir Abdallah, mais l'un d'entre eux, un homme pieux que les mœurs dévergondées et l'impiété d'Abdallah effrayaient, prit la parole et expliqua aux eunuques que ce serait eux-mêmes qui auraient à supporter devant les hommes pieux et la foule des musulmans sincères les conséquences de l'élévation au trône d'un homme connu pour la dépravation de ses mœurs et son impiété. L'opinion des eunuques fut retournée et Mohammed proclamé émir. Il régnera trente-quatre ans, quatre de plus que son père.

Mohammed

L'époque du milieu du IXe siècle est certes bien différente du siècle précédent. Une grande partie du pays est occupée et administrée depuis Cordoue devenue rapidement une des plus grandes villes du monde connu. Al-Andalus, pourtant, porte la marque, qui ne s'effacera pas, des pays conquis à la pointe de l'épée et occupés par des hommes d'origines diverses et rivaux, sur des populations elles-mêmes d'origine et de civilisation disparates. La fusion de ces éléments composites ne se fera jamais, aux temps musulmans au moins. La civilisation que produiront ces populations sera l'une des plus belles et des plus riches en œuvres de l'esprit du Moyen Âge oriental et occidental : jamais les hommes qui l'ont créée n'ont cessé de se combattre. Les émirs puis les califes auront à lutter sans cesse – sauf rares périodes de paix –, contre les gouverneurs qui veulent faire de leur chef-lieu de province la capitale d'une principauté, les aventuriers qui profitent de circonstances troublées, ou simplement qui tentent leur chance, sans parler des menaces que font peser aux frontières – combien incertaines et mouvantes ! – les princes chrétiens du nord de la Péninsule appuyés par les rois et les ducs d'au-delà des Pyrénées.

À peine Abdar Rahman avait-il rendu l'âme que Mohammed, le nouvel émir, se trouva devant une nouvelle révolte de la population de Tolède, dont l'importante composante mozarabe, qui avait plus que sympathisé

avec les mouvements chrétiens d'opposition, était toujours prête à se soulever. Des groupes armés attaquèrent Calatrava et démolirent ses fortifications. Mohammed se mit en campagne et les mozarabes demandèrent son appui à Ordono, le prince chrétien des Asturies, qui la leur donna sans hésiter. Les deux armées se rencontrèrent non loin de Tolède. Le désastre des Tolédans et des Asturiens fut complet : une vingtaine de milliers de morts de leur côté, dont les têtes furent dressées en forme de tours. Jamais Tolède n'avait reçu pareille défaite de la part de Cordoue. Jamais l'éloignement des deux villes, moralement et politiquement, n'avait été aussi grand. Une délégation de Tolédans alla demander le pardon de l'émir, qui l'accorda. Dix ans plus tard Mohammed devra aller les mater à nouveau.

Nous passerons rapidement sur une autre dissidence, dans la région de Mérida, où un muwallad de Galice, Ibn Djilliki, se révolta, en 868, puis, trop faible pour poursuivre une résistance, se réfugia auprès du roi des Asturies, Alphonse III, pour s'établir finalement dans le sud-ouest de la Péninsule, où il édifia la ville de Badajoz *(Balyaws)* dont il fit la capitale de sa principauté. Il n'en sera chassé que quarante ans plus tard, par Abdar Rahman III.

La grande insurrection d'Ibn Hafsun

Beaucoup plus grave fut l'insurrection de Omar ibn Hafsun, le descendant d'un Wisigoth, le comte Alphonse, dont le petit-fils s'était converti à l'islam. Le père de Omar avait accru la fortune de la famille. Turbulent et batailleur, un jour qu'il s'était querellé avec un de ses voisins il le tua. Son père, pour lui éviter la potence, le fit partir et il alla se réfugier dans les montagnes. Il y devint un bandit, pareil à beaucoup d'autres qui parcouraient la Péninsule en pillant et en tuant à l'occasion. Le gouverneur de la province parvint pourtant à se saisir de lui et le fit fouetter. Il essaya de rentrer chez lui, mais son père le chassa. Omar passe alors en Afrique du Nord, à Tahart, chez les Rustamides. Reconnu par un de ses compatriotes qui lui prédit qu'il « vaincra les Omeyyades et qu'il régnera sur une grande nation », il rentre en Espagne. Aidé par un de ses

oncles qui voit en lui un remarquable chef de bande, il retourne dans la montagne, à Bobastro, dans la province de Malaga. Il s'installe dans un château en ruine, qu'il rend habitable, au sommet d'un piton inexpugnable. De là, il se livre au métier de voleur de grand chemin, fait des incursions dans les villes, rançonne les voyageurs. Le gouvernement s'alarme, entre en contact avec lui. Omar alors négocie et va à Cordoue. Il n'y restera pas longtemps. Après une altercation avec le préfet de la ville à qui il reproche le pain noir qu'il donne à ses soldats, il retourne dans ses montagnes et reprend Bobastro. Il n'est plus alors un simple brigand mais un insurgé, un justicier qui veut que le pouvoir allège les impôts qui écrasent les populations. Il leur adresse des proclamations : « Trop longtemps, dit-il, vous avez supporté le joug de ce sultan qui vous arrache vos biens et vous écrase de contributions forcées. Vous laisserez-vous fouler aux pieds par les Arabes qui vous considèrent comme leurs esclaves ?… Ne croyez pas que l'ambition me fasse parler ainsi. Je n'ai d'autre ambition que de vous venger et de vous délivrer de la servitude… » Chaque fois qu'Ibn Hafsun parlait ainsi, dit l'historien arabe Ibn Idari, ceux qui l'écoutaient se déclaraient prêts à lui obéir.

En prenant de l'âge, cependant, Omar avait changé. D'arrogant et querelleur, il était devenu affable et courtois, même envers ses simples soldats qui l'adoraient et lui obéissaient quel que fut l'ordre qu'il leur donnât. Il les récompensait largement, maniant la lance et l'épée avec eux, partageait leur vie, faisait régner la justice et la sécurité dans la région qu'il administrait à tel point, dit Idari, qu'« une femme chargée d'argent pouvait aller seule partout, sans avoir rien à craindre ». Personne n'osait l'attaquer.

Mundhir

Deux ans s'écoulèrent pendant lesquels le pouvoir central laissa Omar en paix. Mais au printemps de 888, Mundhir, l'héritier présomptif de l'émir, attaqua un allié d'Omar, le seigneur d'Alhama. Omar accourut à son secours et s'enferma dans sa forteresse avec lui. Mais Mohammed allait bientôt mourir et Mundhir, « un prince actif, prudent et brave », lui

succéder. Omar profita de ces circonstances troublées pour étendre encore sa domination, jusqu'à Jaen cette fois-ci. De nombreux seigneurs se joignirent à lui. Il devenait le quasi-souverain du sud de l'Espagne. Il n'était pas possible que Mundhir laissât cette situation se perpétuer. Il entreprit lui-même une grande offensive avec des troupes plus nombreuses que jamais. Il alla d'abord mettre le siège devant le château de Bobastro où Omar s'était enfermé. Prudence ou fourberie ? Omar fit transmettre à Mundhir des propositions de paix. Un traité fut conclu. « Je viendrai habiter Cordoue avec ma famille, dit Omar. Je serai un des généraux de ton armée et mes fils deviendront tes clients. » Il demanda une centaine de mulets pour transporter ses bagages… et la nuit même qui devait précéder le départ il s'enfuit avec quelques soldats, fit main basse sur les mulets et retourna s'enfermer dans Bobastro. Mundhir jura de recommencer le siège de Bobastro et de s'emparer d'Omar mort ou vif. La mort ne lui en laissa pas le temps. Le 29 juin 888, il rendait le dernier soupir devant Bobastro. Auparavant il avait fait venir de Cordoue son frère Abdallah qui devint aussitôt émir d'Andalousie. Les intimes du nouvel émir lui avaient conseillé de garder secrète la mort de Mundhir, mais il refusa. Il demanda alors à Omar de ne pas attaquer le convoi qui ramènerait la dépouille du souverain. Chevaleresque, l'insurgé accepta. Comme il arrivait presque toujours en pareil cas, les troupes du nouvel émir se débandèrent pour rentrer chez elles. Quand il arriva à Cordoue son escorte comptait à peine une quarantaine d'hommes. Il prenait le pouvoir dans des conditions difficiles.

Abdallah, généreux du sang des autres

Le nouvel émir a quarante-quatre ans. Taille moyenne, yeux bleus, chevelure presque rousse car sa mère est une princesse franque, il est peu porté sur le luxe, il ne boit pas de vin. De bonne culture il est d'abord facile, il lui arrive de rendre lui-même la justice. Sa piété est appréciée de ses sujets musulmans. D'autres aspects de sa personnalité sont moins sympathiques. Il verse facilement le sang des autres, ce qui lui a valu la réputation de cruauté. Mais pouvait-il faire autrement, attaqué de tous

côtés comme il l'était ? La mort de son frère Mundhir, qu'il fit probablement assassiner pour prendre sa place, jette sur sa personnalité une ombre plus que douteuse. À sa décharge on pourrait dire qu'il ne fut ni le premier ni le dernier des princes orientaux – occidentaux aussi – à utiliser des méthodes brutales pour « aider la nature » à parvenir au pouvoir. Il fera aussi exécuter un de ses fils sur le simple soupçon qu'il « trahissait ses intérêts ». Il vit dans la crainte perpétuelle de complots tramés contre lui, à quoi il répond en faisant abondamment assassiner par le poison ou par l'épée. Ses craintes sont souvent justifiées : rivaux prêts à le tuer pour prendre sa place et, plus encore, tous ceux que soudoient les chefs locaux, les rebelles qui veulent se rendre indépendants en rejetant par tous les moyens l'autorité de l'émir qui maintient dans de telles conditions, plutôt mal que bien, l'unité de l'émirat.

Pour des raisons mal élucidées par les historiens, l'arrivée d'Abdallah au pouvoir donne comme le signal de révoltes dans toute la Péninsule. Multiplication des muwallads devenus de dangereux rivaux pour les tribus arabes, rivalités de celles-ci avec les esclaves qui tiennent une place croissante dans l'armée, résurgence des rivalités entre Arabes et Berbères ? Il y avait de tout cela dans l'explosion de ces années du IXe siècle finissant. S'y ajoutait aussi la rivalité entre Cordoue – avec sa nombreuse population de muwallads et d'esclaves favorisés par les largesses du pouvoir, les exemptions d'impôts, etc. – et la population des campagnes et des autres villes. Tous ces problèmes latents jusqu'à ce moment atteignirent, avec l'arrivée d'Abdallah, une acuité sans précédent à laquelle la personnalité de celui-ci, enfoncé dans ses intrigues et ses vengeances, ne fut certainement pas étrangère.

Des années de désordres et de brigandages

Raconter les combats, les alliances, les trahisons, les assassinats, les quelque trente insurrections qui jalonnent ces années serait fastidieux dans ses horreurs. La plupart des hommes qui sont à la tête de ces insurrections sont des muwallads, ces néo-musulmans non arabes élevés

dans la religion islamique qui se sentent discriminés et réclament l'assimilation complète à laquelle ils estiment avoir droit. Les Arabes les traitent de « vile canaille », qu'ils méprisent et haïssent. C'est au nom de cet égalitarisme qu'ils s'insurgent, tel Omar ibn Hafsun, que nous connaissons déjà, un muwallad récemment islamisé, dont la figure domine ces années de désordres et de brigandage, solidement installé dans son « fief » entre Cordoue et la Méditerranée. De là, il lance des coups de main, attaque les troupes de l'émir, fait la paix avec lui pour la rompre quelques mois plus tard. Voulait-il libérer Andalus de la domination des Omeyyades ? Plusieurs fois, tout donna à le penser. Il fit fortifier le château de Poley (Aguilar de la Frontera), puis envoya une ambassade à Kairouan demander au prince aghlabide Ibrahim son appui pour qu'il obtienne celui du calife abbasside afin de renverser en son nom l'« usurpateur omeyyade » d'Andalus. Ibrahim répondit par des paroles d'encouragement mais refusa. Ibn Hafsun poursuit néanmoins son projet, jusqu'au jour où l'émir Abdallah lance contre lui une vigoureuse attaque, le bat et l'oblige à s'enfuir dans la montagne. L'émir reprend des places dont Hafsun s'était emparé et rentre à Cordoue. On voit alors Ibn Hafsun se convertir au christianisme – ce qui lui aliène tous ses alliés musulmans –, faire à nouveau la paix avec Abdallah, lancer dans toutes les directions ses troupes contre celles de l'émir. Cette activité brouillonne lui fait perdre du terrain en même temps que, de défaite en défaite, l'initiative des opérations.

Au milieu des querelles et des désordres qui font du règne d'Abdallah une inextricable et interminable série de combats, de trahisons et d'assassinats, Ibn Hafsun et ses fils qui lui succéderont parviendront pourtant à maintenir un semblant de pouvoir sur diverses régions du sud de l'Espagne, jusqu'au jour où Abdar Rahman III les brisera définitivement, en 927. Bobastro, la forteresse inexpugnable, se rendra l'année suivante. Ibn Hafsun était mort en 917, sans s'être jamais incliné devant le pouvoir d'un émir d'Andalus. Abdar Rahman III ira lui-même prendre possession de la forteresse.

La mort d'Ibn Hafsun ne ramène pas la paix en Espagne, il s'en faut. D'autres révoltes éclatent ou continuent en ces années de la fin du IX^e^

siècle-début du x^e siècle. D'autres muwallads, d'autres Arabes et Berbères se créent des principautés, grandes ou petites, qui s'allient, se combattent plus encore. Certaines disparaissent rapidement, d'autres les remplacent, tout aussi éphémères : Ubaid Allah, dans la province de Jaen, qu'Abdallah ne vaincra jamais ; Ibn Mastana, entre Cordoue et Jaen, les Banu Halil, au nord-est de Jaen, etc. Au Portugal des principicules se taillent des fiefs qui résisteront longtemps. Dans les montagnes, des Berbères font de même. Isolés dans les forêts et protégés par des ravins, ils ignorent Cordoue et ses représentants. Dans la région de Grenade, dans celle d'Elvira aussi, on ne compte plus les aventuriers qui se soulèvent et résistent pendant des années aux troupes de l'émir. Les conflits entre Arabes et muwallads sont fréquents, ce qui ajoute à la confusion et au désordre. Dans la région de Grenade, on voit les Arabes d'Elvira attaquer les muwallads, s'emparer de plusieurs de leurs châteaux forts dont ils font prisonniers les gouverneurs. Après une courte suspension d'armes, Arabes et muwallads reprennent les hostilités avec des troupes plus nombreuses. Les morts se comptent par milliers. Puis, les Arabes s'entretuent…

À Séville, les choses prennent une autre tournure. La ville la plus prospère d'Andalus, composée des populations les plus diverses, était dominée par plusieurs grandes familles arabes parmi lesquelles celle des Banu Hadjadj, d'origine arabe yéménite, qui comptait aussi parmi ses ascendants des princes wisigoths. Elle exerça pendant longtemps un pouvoir que personne ne cherchait à lui disputer. Ibrahim, le chef des Banu Hadjadj, prendra en 899 le titre de « roi » de Séville. Il recevra l'investiture de l'émir, mais en tant que gouverneur de la ville il s'y comportera en véritable souverain : atelier de *tiraz* avec son nom tissé dans l'étoffe, cour de poètes, de chanteuses, de danseuses, mécénat, etc., tout ce qui fait, au Moyen Âge arabe, la capitale d'un État. On vit des écrivains quitter Cordoue pour la « seconde capitale ». À la mort d'Ibrahim, ses fils lui avaient succédé, l'un à Séville, l'autre à Carmona, l'un et l'autre vassaux purement fictifs de l'émirat de Cordoue. Les choses iront ainsi jusqu'au jour où Abdar Rahman III, après une courte campagne peu après son avènement, reprendra Séville et sa province.

TROISIÈME PARTIE

LE CALIFAT

Abdar Rahman III, le Grand

Abdallah mourut en 912, après un règne de vingt-quatre ans. Il avait soixante-huit ans. L'héritier du trône était Abdar Rahman III, le petit-fils de l'émir défunt, le fils de son fils aîné. Il avait été désigné depuis longtemps par Abdallah comme le futur souverain et il en avait reçu l'éducation. Comme il n'y avait pas de loi de succession il était à craindre que des prétendants – ses oncles notamment – ne tentent de faire valoir leurs droits. Rien ne se passa. Le sérieux du nouvel émir, l'impression de majesté qui émanait de sa personne, son sens de la justice qui l'avait rendu populaire, firent que personne ne s'éleva contre la décision qu'Abdallah avait prise depuis longtemps de le voir lui succéder. Tous les membres de sa famille lui prêtèrent aussitôt le serment de fidélité, suivis des hauts dignitaires de l'État.

À son avènement, Abdar Rahman avait vingt-deux ans. Sa mère, elle aussi, était une captive franque qui lui avait donné la blondeur de sa chevelure et des traits plus nordiques que méditerranéens. Les chroniqueurs le décrivent comme intelligent et ambitieux, lettré sans excès, d'une piété modérée, à l'esprit large et tolérant. Il est généreux et bienveillant mais sait être impitoyable pour ses ennemis et ceux à qui il a donné sa confiance et qui le trahissent. Il a le sens de la majesté et le goût de la pompe. Ses audiences rappellent par leur splendeur et leur étiquette rigoureuse celles des califes abbassides et des empereurs de Byzance. Sa cour sera l'une des plus luxueuses du monde arabe et son règne restera dans l'histoire de l'Espagne musulmane comme l'un des plus glorieux.

Les projets de gouvernement du jeune émir sont simples : restaurer l'autorité de Cordoue partout où elle est battue en brèche, amener à se soumettre les seigneurs de tous rangs et de toutes origines se disant indépendants de l'autorité de l'émir. Il commence par renouveler largement l'appareil de l'État. Il s'entoure d'hommes fidèles et sûrs. Ceux qui l'ont desservi auprès d'Abdallah quand il était prince héritier sont durement traités, voire mis à mort. Le premier but d'Abdar Rahman est d'établir la paix intérieure et de ramener à la couronne les territoires que les seigneurs, grands et petits, en ont détaché. Il y parviendra sans difficulté excessive, tant l'état d'esprit des uns et des autres, musulmans et chrétiens, petit peuple, bourgeois et seigneurs, a maintenant changé. Tout le monde est las des combats sans fin, des moissons ravagées, des arbres coupés, des exécutions et des tueries, des villages incendiés. De tous côtés on est fatigué de cette guerre civile qui n'en finit pas de faire des victimes, et qui n'aboutit à rien. Les seigneurs devenus de simples brigands guettent les voyageurs du haut des tours de leurs châteaux et fondent sur eux pour les piller et presque toujours les tuer. Les grands chefs, Ibn Khaldun, Ibn Hadjadj et les autres, ont presque tous disparu et il ne se trouve personne pour les remplacer. Ceux qui leur succèdent sont des médiocres.

Quatre mois à peine après être monté sur le trône, Abdar Rahman III partait lui-même en campagne, ce qui ne s'était pas vu depuis longtemps. Il prit la direction de Jaen, réduisant sur son passage une à une les forteresses. Il ne se bornait plus, comme son prédécesseur, à exiger un tribut tout en laissant les seigneurs maîtres de leurs terres. Avec Abdar Rahman, la reddition était sans condition, le seigneur était totalement soumis à l'émir, ses soldats aussi. Archidonia, Elvira, d'autres villes sont prises sans difficulté. En trois mois une grande partie des territoires au sud-ouest de Cordoue – les provinces de Jaen et d'Elvira – est occupée jusqu'à la Méditerranée en dépit des interventions d'Ibn Hafsun aux côtés des seigneurs ses alliés. Séville revint un peu plus tard dans le domaine de la couronne. Il ne fallut pas moins de deux ans de siège pour réduire la cité rebelle. Le roi de Léon, Ramiro II, s'était lui-même porté au secours des assiégés. Il fut battu. Abdar Rahman, qui avait commencé le siège en personne, revint pour assister à la reddition puis fit son entrée à cheval

dans la ville, qu'il pourvut sans délai d'une forte garnison. Le retour de Séville et de sa région sous l'autorité de l'émir avait été facilitée par la disparition du dernier des Banu Hadjadj. Les nobles de la ville avaient tenté de résister, avec le concours d'Ibn Hafsun. Tout échoua. La partie était définitivement perdue. Le jeune prince Mohammed se soumit et accepta des fonctions à la cour.

Calife

Vers 930 les rébellions, au moins les plus dangereuses, avait été matées, l'unité d'al-Andalus refaite. L'autorité de l'émir n'était plus sérieusement contestée. C'est ce moment qu'Abdar Rahman III choisit pour se proclamer lui-même calife, sans se soucier du califat abbasside de Bagdad.

Abdar Rahman III descendait des califes omeyyades « successeurs de Mahomet ». Mais, on l'a vu, les descendants d'Abbas, l'oncle du Prophète, s'étaient emparés du titre de calife après avoir assassiné tous les membres de la famille omeyyade. Si peu à peu le nom du calife de Bagdad fut prononcé dans la prière du vendredi, cela n'impliquait nullement l'acceptation de son autorité. En 928-929, Abdar Rahman, alors au faîte de sa puissance et de sa gloire, décida de mettre fin à cette situation. Il se proclama *amin al-muminin,* c'est-à-dire issu d'une famille investie par Dieu du droit de diriger et de commander les croyants. Par ce geste il rétablissait le prestige de la Maison des Omeyyades ignominieusement et cruellement chassée. Le calife d'al-Andalus reniait la dynastie abbasside « coupable de spoliation et qui porte un titre usurpé ». Abdar Rahman déclara qu'il n'avait fait que transporter le pouvoir califial de Damas à Cordoue. Il décida que la couleur officielle serait le blanc, celle des Omeyyades, et non plus le noir qu'avaient adopté les Abbassides. Il ordonna aussi que les titres du calife seraient à l'avenir inscrits sur les monnaies et les tissus officiels.

Il y avait aussi d'autres raisons à la décision d'accomplir un geste qui ne pouvait qu'être interprété comme un sacrilège. Depuis longtemps déjà

le califat de Bagdad traversait une grave crise. Le calife, au x^e^ siècle, n'est plus le souverain glorieux et infiniment respecté du temps de Haroun al-Rachid et de Mamoun. Il a peu à peu perdu de son autorité au profit du vizir qui, d'abord simple directeur administratif, a maintenant en main la politique générale. Le calife doit s'appuyer sur des groupes de partisans parmi lesquels il choisit ses vizirs sans lesquels il lui est impossible de gouverner. Bientôt viendra le moment où le calife cessera d'exercer cette prérogative et des dynasties de grands vizirs s'institueront. On verra le fils d'Haroun al-Rachid transporter sa résidence à Samarra, à 125 km de Bagdad. Des provinces échappent totalement à l'autorité du calife, l'Égypte notamment, où Ibn Tulun, puis son fils se comportent en véritables souverains. Des dynasties locales prendront la place du calife au Khorasan, en Égypte et ailleurs. Seule demeurera l'investiture que tous ces gouverneurs de province devenus indépendants solliciteront longtemps du calife, si discrédité fût-il, « comme si sa personne, au fond de son palais de Samarra ou de Bagdad, était nécessaire à l'ordre du Monde ». Ibn Khaldun, le grand historien arabe, ira jusqu'à expliquer le geste d'Abdar Rahman III par le fait que « le califat en Orient était devenu comme inexistant ».

Une autre raison, plus immédiate, à la fois religieuse et politique, militait en faveur de la proclamation d'Abdar Rahman comme calife : sa rivalité avec les Fatimides d'Afrique du Nord.

D'origine syrienne, Ubaid Allah, le fondateur de la dynastie des Fatimides – qui tient son nom de Fatima, la fille du Prophète, dont ils prétendent descendre –, ayant quitté Salamiyya, le centre syrien de la propagande ismaélienne, se rendit vers 910 en Afrique du Nord auprès d'un missionnaire du nom d'Abou Abdallah qui parvint à le faire proclamer *mahdi* (celui qui reviendra avant la fin du monde pour rétablir un islam purifié). Il établit sa capitale à Rakkada, dans la région de Kairouan, puis à Mahdia. Pour des raisons à la fois politiques et religieuses, les Fatimides ne tardèrent pas à entrer en conflit avec les Omeyyades d'Espagne, fervents sunnites. Leur projet était de prêcher leur religion dans toute l'Afrique du Nord puis en Andalus. Abdar Rahman III s'y opposa et recruta des partisans en Afrique du Nord pour les combattre. En 927, il faisait occuper Melilla, dans le Rif, première tentative sérieuse

d'un Omeyyade de s'étendre de l'autre côté du détroit. Quelques années plus tard, Ceuta était occupé. Ubaid Allah ayant pris le titre de calife, Abdar Rahman ne pouvait faire moins que de se proclamer champion du sunnisme, *amin al-muminin.* Un peu plus tard, il sera assez habile pour obtenir le ralliement d'une partie du Maghreb central et du nord du Maroc. Ce « protectorat » omeyyade subsistera jusqu'à la fin du x^e^ siècle, puis il disparaîtra, la lutte que le calife andalus devra mener contre les royaumes chrétiens du nord de l'Espagne l'empêchant d'avoir les mains libres au sud. Les Fatimides occuperont bientôt l'Égypte, d'où Saladin les chassera à la fin du xi^e^ siècle. Le califat omeyyade d'Espagne aura alors disparu.

Au-dessus de tous les autres hommes

L'élévation, par lui-même, d'Abdar Rahman à l'éminente dignité de calife confère à celui qui portait jusque-là le simple titre d'émir – prince, gouverneur – une dignité et une majesté qui le placent, dans des proportions inouïes, au-dessus de tous les autres hommes. Le *lieutenant de Dieu sur la terre* devient un personnage à part, qui n'a plus rien de commun avec le reste des mortels. Son pouvoir est illimité, son autorité absolue, sa justice sans contestation possible. Il règne dans une sorte d'empyrée, entouré de quelques membres de sa famille et de dignitaires, dans une magnificence comparable à celle qui entoure le calife de Bagdad, elle-même inspirée des cours des souverains de l'ancien Orient, Sassanides ou Achéménides. L'auréole qui l'entoure en fait un personnage lointain et quasi mythique, qui vit dans un luxe impossible à imaginer par le commun des mortels, une crainte aussi que renforcent son éloignement et le protocole compliqué qui règle tous les gestes de sa vie. Personnage mystérieux, il ne se mêle jamais à son peuple, auquel il n'apparaît qu'en de rares occasions. Il ne communique avec lui que par une hiérarchie compliquée de fonctionnaires. Détenteur de la puissance suprême, le calife ne rend de comptes à personne. Les « nobles » d'origine omeyyade ont été écartés au profit de nouveaux venus issus de milieux sans prestige ou d'origine servile tels, quelques siècles plus tard, les dignitaires de l'empire

ottoman, des enfants de chrétiens « enlevés » à leur famille et élevés au palais du sultan qui en fera son proche entourage – le moyen le plus sûr de s'attacher des hommes sans passé ni famille, qui lui devront tout.

Les membres de la famille d'Abdar Rahman ne comptent guère, les fils du calife pas davantage que les parents éloignés. Leur circoncision accomplie, ils font des études au palais sous la direction des précepteurs les plus compétents puis, le plus souvent, ils vont habiter, avec leur harem, dans la maison de la capitale ou de la banlieue qui leur a été assignée. À l'opposé des princes des autres empires ou des royaumes de l'Orient islamique auxquels un commandement ou une fonction, le plus souvent celle de gouverneur, étaient attribués, ils vivent dans un effacement complet, seulement interrompu par les cérémonies des fêtes religieuses qui s'échelonnent le long de l'année musulmane. Ils se rendent alors au palais présenter leurs vœux au calife, assistent aux cérémonies et aux réjouissances puis reprennent le chemin de leur demeure. Il arrive qu'un fils du calife tente, par une intrigue, un complot, de hâter son arrivée au trône. Le châtiment est alors impitoyable. Le coupable est livré au bourreau, parfois même exécuté de la main même du calife.

La place des princes à la cour est quasi inexistante, celle des nobles le plus souvent mince au regard de celle des esclaves, presque toujours des eunuques capturés dans les pays slaves et anglo-saxons, la proche Asie, les régions de la mer Noire, voire dans le sud de l'Italie. Ils transitaient par Itil, la capitale des Khazars, et Verdun {23}. L'influence que ces *sakalibas* est considérable. Ils atteignent souvent des positions élevées, certains le vizirat, mais le premier collaborateur du calife est le *hadjib*, qui est très rarement un eunuque. Choisi parmi les vizirs, il est en fait le Premier ministre. C'est lui qui dirige les trois grands services de l'administration civile : la Maison du souverain, la Chancellerie, les Finances. Il deviendra plus tard, sous Hakam II, une sorte de maire du palais, celui que, dans les autres pays musulmans, on appelle le *vizir*. D'une fidélité à toute épreuve, les sakalibas ne font courir aucun risque au souverain, à qui ils doivent tout. Au temps des Taifas (on le verra plus loin), des sakalibas gouverneront des provinces.

Le calife en ses palais

Abdar Rahman III et sa cour résidaient, au moins pendant la première partie du règne, dans le vieil alcazar de Cordoue bâti par Abdar Rahman Ier et agrandi par ses successeurs. C'est là que se déroulèrent pendant plus de cent cinquante ans la vie politique de l'Espagne andalouse, aussi bien que la vie privée des souverains, les manifestations de la puissance des émirs, les révolutions qui mirent souvent le trône en péril. C'est là aussi que les dignitaires prêtaient serment à l'émir – la *baya* –, là aussi que celui-ci recevait les ambassadeurs des chefs d'État étrangers.

Le palais comportait trois parties principales : les bureaux occupaient le premier espace, l'émir et ses proches le deuxième, prolongé lui-même par des jardins et des fontaines, des bassins, des jets d'eau. Des ateliers, ceux du Tiraz notamment, étaient installés dans l'enceinte du palais. Des pavillons, édifiés dans le jardin, recevaient les hôtes de marque.

Abdar Rahman III passa dans l'alcazar une vingtaine d'années. En 936, devenu calife, il estima que cette demeure n'était pas digne du personnage puissant, glorieux et sacré qu'il était devenu, et il décida de faire construire une grande résidence à quelques kilomètres à l'ouest de Cordoue. Selon des écrits à demi légendaires, une de ses concubines du nom de Zahra lui aurait légué une grosse somme en lui demandant de construire un palais qui porterait son nom et dont le portail d'entrée serait surmonté de son buste, ce qui fut fait, on en possède des témoignages. Abdar Rahman fit aussitôt commencer les travaux de Madinat al-Zahira.

Madinat-al-Zahira

Selon les chroniqueurs orientaux, qui ont une forte tendance à l'exagération, 1 000 ouvriers assistés chacun de douze manœuvres auraient travaillé à la construction du palais pendant seize ans, 6 000 pierres de taille auraient été posées chaque jour, 4 313 colonnes auraient été enlevées aux monuments antiques d'Espagne ou apportées des pays voisins,

notamment de Carthage, qui en aurait fourni 1 013. Pendant toute la durée de la construction, les dépenses auraient absorbé le tiers des revenus de l'État.

La direction de cette gigantesque opération avait été confiée au prince héritier Hakam. Construite sur les pentes de la sierra qui descend vers le Guadalquivir, la résidence – en vérité une véritable ville que le calife faisait édifier là – était disposée sur trois plans. Le palais occupait le plus élevé, les habitations et la grande mosquée la partie basse où furent aussi construites des boutiques pour les commerçants, encouragés à s'y installer. La grande mosquée, assure-t-on, fut édifiée en 48 jours par 300 maçons, 200 charpentiers et 500 autres artisans. Des jardins, des vignobles séparaient la partie haute et la partie basse.

La ville était construite à l'intérieur d'un rempart rectangulaire d'environ sept cent cinquante mètres du nord au sud et mille cinq cents de l'est à l'ouest. Formé de deux murailles parallèles, il était ponctué de tours barlongues régulièrement espacées. Sur les collines voisines, d'autres remparts protégeaient la ville, dans laquelle on entrait par une grande porte voûtée, Bab al-Akba. Après avoir traversé une cour d'honneur, on parvenait à une seconde porte, la vraie porte du palais, Bab al-Sudda, qui s'ouvrait sur une longue galerie couverte, qui donnait elle-même accès aux immenses salles d'apparat bâties sur des terrasses adaptées au relief. Une de ces salles – *madjli* –, qui a pu être reconstituée avec son décor original, montre le degré de perfection et de goût des bâtisseurs et des décorateurs. Abdar Rahman en avait fait venir de nombreux pays étrangers, orientaux surtout. L'empereur de Constantinople, avec lequel le calife d'Andalus avait des relations – espacées mais bonnes –, lui envoya plusieurs fois des artisans de haut niveau et des matériaux rares. On apporta de Carthage, où régnait le calife fatimide, l'ennemi juré d'Abdar Rahman, de superbes dalles de marbre, des colonnes de marbre rose et vert. Le calife se faisait apporter de tous les pays où il apprenait qu'existaient des matériaux rares, des objets précieux, des œuvres d'art, tout ce que ses envoyés pouvaient trouver de plus beau sans regarder à la dépense. C'est ainsi qu'il fit venir de tous les pays où l'on pouvait en trouver des oiseaux rares pour

constituer une somptueuse volière, comme à Bagdad au temps des grands Abbassides.

Une ville éblouissante

Les influences les plus diverses ont ainsi inspiré la construction et, plus encore sans doute, le décor de Madinat al-Zahira. Les niches aveugles (à fond plat, avec un arc en fer à cheval) s'inspirent de toute évidence de l'art syro-omeyyade, de même que les reliefs figurés, souvent venus aussi de l'Antiquité, et les panneaux décoratifs sculptés analogues à ceux du palais de Mchetta (Jordanie). L'art abbasside est loin d'être absent, avec l'arc polylobé et surtout le décor épigraphique d'écriture coufique. On a trouvé en abondance parmi les ruines des fragments de céramique lustrée de provenance typiquement mésopotamienne, avec ses motifs d'animaux et de danseuses aux mèches en accroche-cœur tombant sur la joue, si typiques de ces céramiques, notamment celles qui ornaient le palais de Samarra. D'influence abbasside aussi, les cuves à ablutions rectangulaires avec leurs motifs animaliers. Des ivoires découverts à Madinat al-Zahira rappellent eux aussi l'art des califes de Bagdad : scènes animées de personnages et d'animaux insérées dans des médaillons (prince assis à la turque, une coupe à la main, deux lions allongés à ses pieds, etc.).

Byzance est aussi présente à Madinat par ses artisans qui ont apporté à l'art d'Andalus, en même temps que des motifs inspirés de l'art chrétien, le savoir-faire de ses remarquables céramistes et mosaïstes, toute une synthèse de ce que peuvent produire alors les arts de l'Orient et des pays de la Méditerranée. Au milieu des ruines, dont certaines ont été largement dégagées, on peut imaginer la somptuosité des cérémonies et des fêtes qui se déroulèrent pendant plusieurs décennies dans ce beau décor.

Centre de l'État comme l'avait été l'alcazar de la ville, Madinat al-Zahira étalait, sur les terrasses en escaliers, les vastes bâtiments des services du calife : Maison royale, Maison militaire, Maison civile. On peut imaginer, même aujourd'hui, les fêtes célébrées dans l'immense madjli, réceptions en l'honneur des grands dignitaires, ambassadeurs arrivant de

pays lointains suivis de dizaines, quelquefois de centaines de bêtes de somme portant des cadeaux – tous plus beaux les uns que les autres qu'ils remettraient au calife –, ou simplement cet immense espace au moment des grandes fêtes religieuses ou au retour d'un général victorieux. Madinat al-Zahira, si l'on en juge d'après les parties qui ont été dégagées, était une éblouissante ville qui offre aujourd'hui encore un exceptionnel spectacle. Le madjli de réception reconstruit avec son décor original donne une idée du sens de la beauté et du goût de ceux qui inspirèrent et édifièrent ce monument, un des plus beaux sans doute de son époque.

Abdar Rahman III s'installa avec sa cour à Madinat al-Zahira en 945. Tous les bâtiments n'étaient pas achevés mais la plupart des grandes salles d'audience étaient construites, le harem aussi. Le fils du calife, Hisham II, mènera à bien cette gigantesque entreprise.

Palais, salles d'audience et bureaux ne seront cependant utilisés que pendant une période assez brève. Incendiée et pillée par les Berbères au début du xi^{e} siècle, Madinat al-Zahira ne sera plus qu'une superbe ruine. Il restait des bassins, des ruisselets, des arbres, une tonnelle qui rappelaient le temps de la douceur de vivre. Des poètes se souvenaient des beaux jours de jadis :

Je me suis arrêté à al-Zahira pleurant et méditant comme si je me lamentais sur des membres dispersés de ma famille

Ô Zahira, ai-je dit, reviens donc ! et elle m'a répondu : est-ce que revient celui qui est mort ?

Je n'ai pas cessé de pleurer, de pleurer en ce lieu ; mais hélas, à quoi peuvent servir des larmes ?

On dirait que les vestiges de ceux qui sont partis sont des pleureuses qui se lamentent sur des morts (as-Sumaisir, cité par H. Pérès).

Le sort d'al-Zahira s'aggravera avec les années. Pillée d'abord par les Berbères, puis par les souverains chrétiens, elle deviendra une carrière dont on extraira des pierres pour un couvent, construit sur remplacement. Les guerres civiles qui jalonnent l'histoire de l'Espagne à la fin du Moyen

Âge achèveront sa destruction. On travaille depuis plusieurs dizaines d'années à sa reconstruction.

Les relations extérieures du calife d'al-Andalus

Éloigné du monde proche-oriental et plus près des États d'Occident avec lesquels ses relations traversent des périodes de tension et, sinon d'amitié, du moins de calme relatif, Abdar Rahman, comme ses prédécesseurs, n'a de rapports étroits avec aucun souverain de son temps. Andalus n'est pas renfermé sur elle-même et accepte, recherche même, les influences, dans plusieurs domaines, des uns et des autres, ceux de l'Orient surtout, mais on ne note entre son souverain et d'autres chefs d'État aucune de ces manifestations de collaboration active, que rapportent les chroniqueurs, entre princes d'une même région ou de même religion.

Les Abbassides
et les royaumes d'Afrique du Nord

Avec les Abbassides sur leur déclin les relations sont, par nature, peu amicales. Mais l'influence de Bagdad dans de nombreux domaines – artistique, intellectuel mode de vie – est toujours présente. La capitale des descendants du Prophète est toujours la ville vers laquelle on regarde, celle qui inspire les modes, celle aussi dont le rayonnement intellectuel demeure, bien que moins vif sans doute qu'au siècle précédent. Les relations politiques, en revanche, n'ont guère plus d'importance que celles avec les rois et princes du Proche-Orient, de l'Afrique orientale et de la mer Rouge. Éloignement, absence d'intérêts communs – sauf circonstances exceptionnelles –, le souverain d'Andalus les ignore, même si ses navires vont jusqu'à leurs rivages pour échanger des produits. Le seul État musulman que le calife de Cordoue connaît et qu'il fait surveiller sérieusement par ses espions, car il lui donne du souci, est celui des Fatimides, ces chiites abhorrés dont le fondateur de la dynastie Ubaid

Allah a osé se proclamer *amin al-muminin* en prétendant descendre du Prophète par sa fille Fatima.

Ubaid Allah, qui avait pris possession d'Ifrikiya après avoir chassé les Aghlabides, possède une puissante flotte. Il étend son influence vers le Maroc occidental, fait attaquer par un de ses généraux la principauté de Nakur, dans le Rif, la prend, puis la perd, à la grande satisfaction d'Abdar Rahman qui suit avec une extrême attention ce qui se passe de l'autre côté du détroit. Succès et revers des Fatimides alternent mais pour le calife de Cordoue le danger est toujours présent. Par précaution il fait occuper Melilla.

Pour la première fois, les Omeyyades d'Espagne annexent une partie du territoire marocain. Un peu plus tard il s'empare de Ceuta (929). Abdar Rahman fait alors alliance avec Musa Abi Afiya, un grand chef berbère qui avait établi son autorité sur la Moulouya et la région de Taza, et avait pris le parti des Fatimides mais qui avait compris, après la chute de Ceuta, que pour lui le danger que représentait le calife de Cordoue était beaucoup plus grand. Abdar Rahman était maintenant solidement établi sur la côte marocaine et loin à l'intérieur. Il entretenait des relations très étroites – une sorte de protectorat – avec les chefs des tribus de la région, qu'il utilisera chaque fois qu'une intervention sera nécessaire de l'autre côté des détroits. Il n'envoie pas de troupes au Maroc. C'est par ses alliés en terre africaine qu'il combat les Fatimides. Il encourage, par exemple, et appuie le chef kharidjite Abou Yazid, dont il réprouve l'adhésion à l'hérésie mais qui sert ses intérêts en attaquant ses ennemis, ses véritables ennemis, les plus dangereux. Il accueille ainsi, en 945, un important groupes d'envoyés d'Abou Yazid, qu'il reçoit en grande pompe : l'ennemi de mes ennemis est mon ami. L'année suivante, le calife envoyait à son ami l'hérétique une grosse somme d'argent destinée à l'aider à combattre les Fatimides. Les Idrissides, qui régnaient à Fès, reconnurent, eux aussi, l'autorité des Omeyyades, tout en pratiquant un jeu de balance entre le calife orthodoxe et l'hérétique. On voit arriver à Cordoue des cortèges ayant à leur tête des princes d'Afrique du Nord, grands et petits, même celui d'Alger. Abdar Rahman exploite leur querelles, fréquentes entre eux,

on peut l'imaginer – pour mettre la main sur des villes et des portions de territoires, Alger par exemple en 951.

L'influence des Omeyyades s'étend d'Alger à l'Atlantique non sans éclipses, notamment au moment où la puissante confédération berbère des Banu Maghrawa, jusque-là vassale de l'Omeyyade, répudie celui-ci pour se soumettre aux Fatimides au moment même où les choses s'aggravent entre ceux-ci et Abdar Rahman à la suite de l'attaque d'un bâtiment fatimide par un navire andalou et de la riposte fatimide contre Alméria, dont tous les navires dans le port furent incendiés. Le calife riposte en faisant ravager des villes fatimides, Sousse notamment. Le Fatimide envoie alors son général en chef à la tête d'une forte armée, avec pour mission de débarrasser le Maghreb de tous les alliés ou vassaux du chef andalou, ce qui fut fait. Toutes les villes du Maroc tombèrent aux mains des Fatimides, Fès comprise, sauf Ceuta et Alger, seuls témoins de la domination que le calife de Cordoue avait exercée sur le Maroc. Son successeur vengera bientôt les défaites d'Abdar Rahman, alors presque à la veille de sa mort.

L'Empire Byzantin

Avec Byzance, à l'autre extrémité de la Méditerranée, Abdar Rahman III entretient, comme ses prédécesseurs, des relations intermittentes. Une commune hostilité les unit contre les Abbassides mais du fait de leur éloignement et de leurs quasi-absence d'intérêts communs, ces relations demeurent superficielles. La dernière manifestation de leurs intérêts réciproques remontait au temps d'Abdar Rahman II, lorsque l'empereur de Byzance Théophile avait à la fois proposé à l'émir omeyyade de conclure avec lui un traité d'amitié et demandé la restitution de la Crète où s'étaient établis des musulmans d'Espagne et une intervention contre les Aghlabides de Tunis qui menaçaient les possessions byzantines du nord de l'Italie. L'émir avait tout rejeté et les relations s'étaient interrompues, pour longtemps. Au milieu du x^{e} siècle seulement, Abdar Rahman III prit l'initiative d'envoyer à Constantinople une ambassade dirigée par un évêque mozarabe, Rabi ibn Said, dans le but

de rapporter des objets d'art destinés à Madinat al-Zahira. C'est lui qui avait rapporté à Cordoue la fameuse vasque de marbre sculpté ornée de statues. Était-ce là la seule raison de cette mission ? La vasque était admirable, mais il semble bien qu'à Constantinople on parla aussi d'un problème politique plus important pour les uns et les autres : les activités des pirates andalous qui infestaient alors la Méditerranée.

En 949 l'empereur Constantin Porphyrogénète envoya à son tour à Abdar Rahman III une mission de plusieurs ambassadeurs qui furent splendidement reçus. « Jamais prince avant lui ne déploya telle pompe et ne fit ainsi ressortir sa puissance… La lettre que les envoyés remirent au calife au nom de leur souverain était écrite en lettres d'or sur du parchemin teint en azur. Elle portait un cachet en or pesant quatre dinars… » Les envoyés étaient porteurs d'un manuscrit illustré de splendides enluminures de l'ouvrage de Dioscoride sur les plantes médicinales, le *Materia Medica*, et comme le calife lui avait fait savoir que personne, à Cordoue, ne connaissait la langue – l'ionien ancien – dans laquelle le livre était écrit, peu de temps après l'empereur byzantin lui envoya un moine qui, non seulement traduisit le livre, mais fabriqua la thériaque « en déterminant les plantes qui entrent dans la composition ».

Les échanges diplomatiques, au milieu du x^e^ siècle, entre Cordoue et Constantinople ne se limitaient cependant pas à l'envoi d'objets d'art et de manuscrits. Les ambassadeurs de Constantin étaient venus surtout pour parler à nouveau du problème des pirates Andalous en Méditerranée, qui capturaient des hommes et des femmes réduits ensuite en esclavage.

Les souverains des pays qui étaient l'objet de ces razzias, l'Italie et l'empire byzantin surtout, mais d'autres aussi, en étaient extrêmement irrités. En 953 Otto I^er^ d'Allemagne envoya le moine Jean de Gorze demander au calife de supprimer la piraterie des Andalous qui avaient leurs bases sur ses territoires en Afrique du Nord et sur les côtes d'Italie et de Provence, notamment à Fraxinetum (La Garde-Freinet) et autres localités de la région (Grimaud, Ramatuelle, Cogolin, Gassin, Fréjus, etc). Les Allemands n'avaient guère l'habitude de la diplomatie. La lettre était rédigée sur un ton comminatoire. La teneur de la lettre avait été communiquée au calife qui refusa de la prendre entre ses mains. La

piraterie continua de plus belle. Il ne pouvait en être autrement tant les hommes et les femmes capturés un peu partout en Europe étaient indispensables à Andalus.

Andalus à son apogée

Abdar Rahman III mourut en 961. Il laissait à son fils al-Hakam un royaume prospère et pacifié. Avec la défaite et l'humiliation d'Ibn Hafsun, le dernier foyer de résistance d'Andalousie du Sud avait été brisé et aucune révolte de quelque importance n'inquiéta le calife jusqu'à sa mort. En revanche, il dut à plusieurs reprises livrer combat à ses voisins chrétiens, notamment, au début de son règne, contre le roi des Asturies et du Léon, Ordono II. Battu à Junquera, Ordono dut lui livrer plusieurs châteaux forts sur la ligne stratégique du Douro. La Castille et le Léon sont ravagés en 925. Les succès et le prestige d'Abdar Rahman III lui permettent alors de s'ériger en arbitre des princes chrétiens menacés par leurs rivaux. On voit le roi de Léon, Sanche le Gros, que les nobles avaient détrôné, arriver à Cordoue accompagné de sa grand-mère, la reine de Navarre, demander au calife à la fois un médecin pour le guérir d'une maladie et une armée pour le remettre sur son trône. Abdar Rahman le fera soigner par le rabbin Hasdai et lui fournira une aide militaire. Des ambassades chrétiennes arrivent ainsi à Cordoue demander le secours du calife en faveur de princes détrônés qui offrent en échange de reconnaître sa vassalité, des places fortes, etc.

Avec le nouveau roi du Léon, Ramiro II, le calife eut moins de succès. Le roi l'attaqua et, après plusieurs combats sans résultat, une armée commandée par le comte de Castille parvint à le battre en 939 près de Valladolid, à Simancas, à la « bataille des fossés » (des fossés camouflés par des branchages dans lesquels sont venus tomber et s'emmêler les cavaliers du calife).

Lorsque Abdar Rahman III Nasir (le Victorieux) disparaît et que monte sur le trône son fils Hicham II, l'Espagne musulmane est à son apogée.

Organisée sur le modèle abbasside par Abdar Rahman II et perfectionnée par Nasir, Andalus, au milieu du x^e^ siècle, passe, aux yeux des souverains musulmans et même chrétiens, pour un modèle d'administration. Tenus en main avec une extrême vigueur par le calife lui-même, les rouages de l'État sont sous son autorité absolue. La paix règne à l'intérieur de ses frontières, la renommée d'Andalus atteint maintenant les pays les plus éloignés de l'Orient et de l'Occident. On compare Cordoue, à son avantage, à Kairouan, Bagdad, aux capitales de l'Europe qui sont encore à l'aube de leur développement – et, bien sûr, à Constantinople, la Ville des Villes, splendeur de l'Orient. La religieuse saxonne Hroswitha, dans un poème qui exalte saint Pélage, martyrisé sous Abdar Rahman III, écrit : « À l'Occident de la Terre, brillait comme un ornement une véritable cité, hautaine à cause de son extraordinaire puissance, invaincue à la guerre, bien cultivée, que les Espagnols tenaient en leur possession, riche et fameuse par son nom de Cordoue, illustre par ses charmes et aussi renommée pour toutes ses ressources, spécialement pour sa possession des sept courants du savoir, et toujours fameuse pour ses victoires continuelles. » Tous ces éloges sont mérités. D'autres aussi. Aux yeux des musulmans orthodoxes, Abdar Rahman III était d'abord celui qui maintint le sunnisme en Espagne et en Afrique du Nord face à l'expansion des Fatimides hérétiques et à la rébellion de Ibn Hafsun qui, eût-elle réussi, aurait fait tache d'huile et peut-être poussé l'Espagne vers le chiisme, et avec elle toute l'Afrique du Nord, en tout cas eût provoqué un immense trouble dans tout l'Islam occidental. En se rapprochant de Byzance pendant quelque temps au moins, tout en gardant ses distances avec le basileus, il a voulu marquer son égalité de rang avec le grand empereur d'Orient dont le prestige, surtout après les échecs répétés des Arabes – les Abbassides, au premier rang, contre Constantinople « la Ville Bien Gardée » –, était alors immense dans toute la Chrétienté et dans tout l'Orient {24}.

Mais avant tout et quels que soient ses autres mérites, Abdar Rahman III est surtout celui qui, le premier, fit régner la paix en Espagne musulmane. L'État en proie aux divisions, aux querelles ethniques, à la guerre civile quasi perpétuelle connaît, pour la première fois depuis le

débarquement de l'Immigré, un calme quasi total. Ni les escarmouches dans les territoires des Marches ni les attaques, qui ont alors beaucoup perdu de leur vigueur, des princes chrétiens, n'ébranlent la solide construction que le calife a édifiée, peut-il penser, pour durer longtemps après sa mort. Cet État, dont les trésors s'accumulent dans les forteresses spécialement conçues à cet effet, de Cordoue et de Madinat al-Zahira, est aussi immensément riche, le plus riche de tous ceux de l'univers connu, affirme-t-on à l'étranger.

Rarement un souverain aura laissé à son successeur un pays aussi prospère, aussi protégé de ses ennemis, aussi glorieux aussi que celui dont héritait, le 15 octobre 961, l'homme mûr qu'était al-Hakam II al-Mustansir billah *(celui qui recherche l'aide victorieuse d'Allah).*

Hakam II, la culture au pouvoir

Comme le règne de son père, celui de Hakam II est demeuré, dans l'histoire de l'Espagne musulmane, comme une période de paix, de stabilité et de grandeur. Fort de sa puissante armée, il ne pouvait être attaqué par les rois et les princes chrétiens qui recherchaient plutôt son amitié, quelquefois son appui, pour triompher de leurs rivaux. On voit Ordono, dit le Mauvais, roi du Léon qui avait été éliminé dans un arbitrage rendu en faveur de son cousin Sancho, venir à Cordoue solliciter l'appui du calife pour essayer de recouvrer son trône. Son entrée dans la capitale fut l'occasion de ces déploiements de faste et de pompeuses cérémonies que le calife de Cordoue offrait à ses visiteurs étrangers afin qu'ils répandent partout la renommée de la puissance et de la richesse du calife.

Ibn Hayyan, un des plus grands historiens de l'Espagne musulmane au XI^e^ siècle, nous a laissé une description de la réception d'Ordono par Hakam. Logé dans un des plus somptueux palais de Cordoue, Ordono se rendit deux jours plus tard à Madinat al-Zahira vêtu d'une robe et d'un manteau blancs – en hommage aux Omeyyades dont le blanc était la couleur –, coiffé d'un bonnet ceint de pierres précieuses. À la porte du palais, ceux qui l'accompagnaient descendirent de cheval. Lui-même mit

pied à terre près de la salle d'audience. Lorsqu'on lui eut dit d'avancer et qu'il se trouva devant le trône où était assis le calife entouré de ses frères et de ses neveux, du vizir, du cadi et autres personnages de la cour, il s'agenouilla à plusieurs reprises et, faisant quelques pas en avant après chaque génuflexion, il arriva tout près du calife. Celui-ci lui donna sa main à baiser, puis Ordono revint en arrière en prenant soin de ne pas tourner le dos au calife. Il s'assit à quinze pieds du trône. Les seigneurs léonais s'approchèrent alors du calife avec le même cérémonial, Hakam garda le silence quelques instants pour laisser à Ordono le temps de se remettre de l'émotion « que la vue de cette auguste assemblée ne pouvait manquer d'avoir suscité dans son esprit ». Puis il parla en ces termes : « Réjouis-toi d'être venu ici et espère beaucoup de notre bonté, car nous avons l'intention de t'accorder encore plus de faveurs que tu n'osais attendre. » Quand le sens de ces gracieuses paroles eut été expliqué à Ordono par l'interprète, la joie éclata sur son visage. Il se leva et, ayant baisé le tapis qui couvrait les marches du trône, il parla en ces termes : « Je suis l'esclave du Commandeur des Croyants, mon seigneur et maître. Je me fie à sa magnanimité. Je cherche mon appui dans sa haute vertu. Je lui donne plein pouvoir sur moi-même et sur mes hommes. J'irai partout où il m'ordonnera d'aller. Je le servirai sincèrement et loyalement. » Puis il plaida sa cause. « Mon cousin Sancho, dit-il, a obtenu contre moi l'appui du précédent calife, mais il n'a pas rempli ses obligations envers le Commandeur des Croyants. Moi, au contraire, j'ai quitté mon royaume de mon plein gré et je suis venu pour mettre à votre disposition ma personne, mes hommes et mes forteresses. » Le calife promit qu'Ordono recevrait autant de bienfaits que son compétiteur « en avait reçus de notre père d'heureuse mémoire ». Ordono fut revêtu des habituels vêtements d'honneur puis sortit de la salle toujours à reculons, « montrant par sa contenance la crainte révérencielle que lui inspiraient la magnificence et la splendeur déployées dans ce palais, témoignages du pouvoir et de la force du califat. Comme il traversait une salle, les yeux d'Ordono tombèrent sur le trône vide du Commandeur de la Foi. Incapable de réprimer ses sentiments, il se prosterna et demeura longtemps dans cette position

d'humilité, comme si le calife lui-même fût assis sur ce siège ». Puis il repartit « le cœur plein d'espoir ».

Ainsi le calife de l'islam, au faîte de sa puissance, daignait-il arbitrer entre ses ennemis, appuyer celui-ci contre celui-là, au mieux de ses intérêts propres, on peut aisément l'imaginer. Les uns et les autres avaient pour objectif de le renverser. Il ne l'ignorait évidemment pas, mais sa supériorité était telle qu'en appuyant celui-ci contre celui-là, en jouant habilement de leurs rivalités – même familiales –, il n'affaiblissait en rien la position du califat, alors débordant de puissance bien au contraire. C'est ce qui arriva avec Ordono. Sancho changea de politique et décida de remplir les obligations qu'il avait souscrites envers Abdar Rahman III. De son côté le calife « oublia » les engagements qu'il avait pris envers Ordono et il l'abandonna. Contraint à la guerre, le calife envoya des troupes contre Sancho, le battit et la paix fut enfin conclue non seulement avec le Léon mais aussi la Navarre et presque tous ses ennemis chrétiens. Elle durera longtemps. Hakam était trop pacifique pour la rompre et un tel désordre régnera dans le camp chrétien qu'ils ne pourront de longtemps tourner leurs armes contre les musulmans.

Rien n'illustre mieux le prestige de Hakam et du califat de Cordoue que la succession d'ambassades de princes chrétiens qui viennent alors rendre hommage au calife. Des envoyés du comte de Barcelone, du roi Sancho, du comte de Salamanque, des princes, des comtes des Asturies, de Galice, arrivaient presque chaque année à Cordoue. Les uns et les autres demeurent cependant aux aguets. Ils attendent la première occasion pour se tourner contre Hakam, tel le comte de Castille Garcia Fernandez rejoint par d'autres princes chrétiens, qui attaqua une place forte sous le commandement d'un chef berbère. Hakam étant malade, les circonstances étaient favorables. Le calife avait assez de forces pour réagir. Il envoya le général Ghalib, qui se trouvait alors au Maroc où il combattait les Idrissides – qui régnaient à Fès –, qui arriva en toute hâte et infligea à Garcia Fernandez une totale défaite sur le Duero, tandis que le gouverneur de Saragosse pourchassait les Vascons et les écrasait à Teruel. Al-Hakam n'aura plus à intervenir contre les chrétiens. Les ambassades continuent à se succéder à Cordoue. On voit, en 972, un ambassadeur de l'empereur de

Byzance, Jean Tzimiscès, puis deux années plus tard, une autre grande ambassade, d'Othon II cette fois, le nouvel empereur de Saxe, qui a restauré le titre impérial et se pose en nouveau Charlemagne. De puissants souverains qui règnent sur de lointains pays, d'Asie et d'Afrique, font savoir le prix qu'ils attachent à l'amitié du calife de Cordoue.

La fin des Fatimides du Maroc

Le 1er juillet 969, un événement considérable se produisit. Le général fatimide Djawar entra à Fustat, la capitale de l'Égypte, après une conquête facile sur les Ikchidides qui régnaient là depuis 949 après avoir rejeté la suzeraineté des Abbassides de Bagdad. Le calife chiite al-Muizz fit aussitôt construire une nouvelle capitale, *al-Kahira* (Le Caire, « La Victorieuse ») et l'année suivante posait la première pierre de la mosquée d'al-Azhar.

Les Fatimides se détacheront peu à peu de l'Ifrikiya. Peu d'années plus tard, la rupture sera consommée, non sans des secousses qui amèneront Hakam à intervenir.

Les Idrissides du nord du Maroc, des chiites modérés qui s'étaient ralliés à la cause des Fatimides, avaient étendu leurs possessions et régnaient maintenant sur Tetouan et Tanger. Ils devenaient menaçants pour Hakam qui décida d'envoyer de l'autre côté du détroit des forces commandées par Ghalib, son meilleur général, avec pour consigne « de répandre l'or à pleines mains parmi ceux qui soutenaient les Idrissides et de ramener ceux-ci à Cordoue », ce qui fut fait. Somptueusement traités, trop au gré du grand argentier de Hakam, celui-ci fit mettre Hasan et sa suite sur un navire qui les déposa quelques semaines plus tard en Égypte. La question des Idrissides et, avec elle, celle du soutien des Fatimides au Maroc étaient réglées, sans sang répandu.

Des arbitrages entre princes chrétiens, une intervention armée au Maroc contre les Idrissides : rien qui menaçât vraiment la paix en Andalus. Le règne de Hakam est un de ceux qui virent rarement le sang couler. En 966, cependant, un messager arriva à Cordoue annonçant que les *Madjus* (les Vikings) avaient été vus au sud du Portugal. C'était la première fois

depuis plus d'un siècle que les Normands apparaissaient en Andalus où, comme toujours, ils ravageaient villes et villages, capturaient hommes et femmes pour en tirer rançon ou les vendre comme esclaves sur les marchés. Ils s'étaient établis en Normandie, avaient conclu avec Charles le Simple, en 911, le traité de Saint-Clair-sur-Ept qui leur avait concédé ce territoire – la Normandie. Une première bataille fut livrée contre leur vingt-huit navires qui furent mis en fuite après un dur combat à l'embouchure du Silves. Cette rencontre fut particulièrement sanglante pour les Madjus qui, disent les historiens, subirent de lourdes pertes. Ils allèrent alors ravager la Galice, notamment Saint-Jacques-de-Compostelle et les Asturies. Le calife, qui prévoyait de nouveaux débarquements de pirates, en profita pour renforcer sa flotte. Il fît construire des navires du même type que les leurs afin de pouvoir mieux les affronter. Les renseignements qu'on lui avait communiqués étaient exacts. Au milieu de 974, des navires vikings apparurent à nouveau au sud du littoral occidental. Hakam envoya immédiatement l'amiral de sa flotte pour préparer celle-ci à un grand affrontement. Les Normands, qui étaient au courant de l'accueil que les troupes du calife leur préparaient, ne tentèrent pas de débarquer. Y eut-il bataille navale ? C'est probable mais les sources arabes n'en font pas mention.

Un calife de haute culture

Le temps d'al-Hakam, qui marque le point culminant de la période de paix et de prospérité des califes de Cordoue, est aussi celui où l'on voit à la tête du grand État musulman d'Occident un des princes les plus cultivés et les plus passionnés de sciences, de belles-lettres et de beaux-arts du monde arabe au Moyen Âge, « le plus lettré des califes andalous ». Ses prédécesseurs, Abdar Rahman II et Abdar Rahman III, étaient loin d'être des hommes incultes, l'un et l'autre très influencés non seulement par le système de gouvernement, les modes et les manières de Bagdad, mais plus encore sans doute par l'exemple que les califes abbassides donnaient de protecteurs de la culture sous toutes ses formes.

Mamoun, le véritable fondateur de la dynastie abbasside, en même temps que de Bagdad, envoie à Byzance un savant de son entourage demander à l'empereur des Grecs des ouvrages de mathématiques, notamment le livre d'Euclide. Un peu plus tard, vers 790, des émissaires d'Haroun al-Rachid partent eux aussi pour Constantinople à la recherche de manuscrits grecs pour les faire traduire en syriaque et en arabe. Mamoun, son fils et successeur, sans doute le plus cultivé des Abbassides, crée vers 825 à Bagdad la *Maison de la Sagesse (Bayt al-Hikmat*), une sorte d'académie responsable des traductions et de la recherche scientifique. C'est cette culture que les califes omeyyades d'Andalus adoptent à leur tour, apportée par les intellectuels de toutes disciplines, philosophes, historiens, mathématiciens, poètes et tant d'autres, commerçants, réfugiés, de même que de simples voyageurs désireux de connaître le califat d'Occident, accueillant à tous, qu'ils soient lettrés, hommes de religion ou autres, pourvu qu'ils soient d'orthodoxes et loyaux musulmans, en « une véritable course vers la capitale andalouse de savants orientaux {25} ». « Cordoue est le centre de la science {26}. »

Au temps de Hakam II, cette ruée vers la connaissance atteint son apogée, sous la protection du calife lui-même, qui avait eu la chance d'arriver au pouvoir relativement âgé et que son père, qui avait rapidement compris ses dons exceptionnels, avait entouré des professeurs les plus savants dans toutes les branches du savoir. Il avait aussi veillé à ce que son entourage soit composé des hommes les plus doctes, les plus faits pour développer chez un jeune homme l'amour des sciences, de toutes les sciences, de l'Histoire à la médecine, au droit et aux sciences coraniques. L'Espagne musulmane eut ainsi l'incomparable chance d'être gouvernée pendant une quinzaine d'années par un homme au savoir encyclopédique, un très généreux mécène, un véritable puits de science comparable aux grands érudits de l'époque de la Renaissance. « Jamais un prince aussi savant n'avait encore régné en Espagne. »

Ce penchant pour l'étude et le savoir, dont on trouve peu d'exemples chez les souverains de son temps – d'autres temps aussi –, avait laissé une trace avec l'immense bibliothèque qu'il réunit à Cordoue, à l'Alcazar même. Constituée, dit-on, de 400 000 volumes (chiffre probablement plus

symbolique que réel), elle contenait tous les ouvrages qu'il était possible de réunir à cette époque, religieux et profanes. L'énorme Trésor dans lequel il pouvait puiser à pleines mains lui donnait toutes les possibilités d'acquérir des livres, fût-ce à l'extrémité du monde connu, ce qu'il faisait en envoyant à l'étranger des missions dont le seul objet était d'en acheter à n'importe quel prix. Arrivés à Cordoue, ces livres étaient remis à des équipes de savants qui les répertoriaient, les résumaient, les faisait copier et, bien sûr, les étudiaient. Le catalogue de sa bibliothèque, selon Dozy, formait à lui seul quarante-quatre cahiers dont chacun avait vingt feuillets selon les uns, cinquante selon les autres… Et tous ces volumes, al-Hakam les avait lus et, qui plus est, en avait annoté la plupart. Les livres composés en Perse et en Syrie lui étaient souvent connus avant que personne les eût lus en Orient. En Andalousie, presque tout le monde savait lire et écrire tandis que dans l'Europe chrétienne les personnes les plus haut placées, à moins qu'elles appartinssent au haut clergé, ne le savaient pas. Bien que les écoles fussent bonnes et nombreuses le calife fonda dans la capitale vingt-sept écoles pour les classes les plus pauvres.

À l'imitation du calife, les princes et les nobles, les grands commerçants rassemblaient de grandes bibliothèques. Dans Cordoue même, il existait une vingtaine de bibliothèques où chacun pouvait se rendre pour lire ou consulter des livres.

La passion du calife de Cordoue faisait des émules. Le roi de Saragosse, Muktadir, par exemple, était un excellent mathématicien et astronome. Celui de Badajoz écrivit une encyclopédie de cent volumes rassemblant toutes les connaissances de son époque. À l'imitation du calife, des intellectuels chrétiens écrivirent aussi. À la demande de Hakam l'évêque de Gérone écrivit une *Histoire des Francs* et celui de Cordoue lui dédia son livre *Sur la division du Temps et la résurrection des Corps.*

« Almanzor »

Le 1er octobre 976, al-Hakam mourait à Cordoue. Il avait régné quinze ans, les deux derniers troublés par une hémiplégie qui avait

considérablement diminué ses forces et l'avait contraint à abandonner la direction des affaires à un vizir. Peu avant sa mort il avait fait reconnaître son fils unique Hisham, un adolescent, comme son successeur.

Comme toujours quand un calife était très jeune, une intrigue se noua pour s'emparer du pouvoir. Les deux protagonistes du premier complot – un second suivra – furent les deux principaux eunuques. L'un, Faik, était Maître de la Garde-Robe, l'autre, Djawdhar, Grand Fauconnier. Ils pensaient, sans doute à juste titre, que le jeune calife n'exercerait pas le pouvoir et que ce serait le premier ministre al-Mushafi, le hadjib, qui gouvernerait. Leurs pouvoirs, considérables sous Hakam, malade et diminué, disparaîtraient probablement ou seraient au moins réduits. Ils complotèrent donc de tuer le hadjib pour mettre à sa place al-Mughira, l'oncle du jeune calife. Al-Mushafi, qui avait eu vent du complot, réunit ses partisans. Tous furent d'accord pour faire assassiner al-Mughira qui vivait retiré et n'avait jamais été mêlé aux affaires de l'État, mais personne ne voulait prendre la responsabilité de tuer cet homme innocent. Ibn Abi Amir al-Mansur, un homme parti de rien mais qui était devenu un personnage important de l'État, s'en chargea. Le lendemain eut lieu la cérémonie de prestation du serment au nouveau calife – la *baya.* Mushafi fut nommé hadjib et Mansur vizir. Pour faire oublier leur forfait par l'opinion publique, ils firent annoncer la suppression de certains impôts, notamment celui sur les huiles, qui était très impopulaire. Ils organisèrent aussi un défilé du jeune calife à travers la ville, ce qui réjouit les habitants de Cordoue, toujours friands de ce genre de spectacle. Puis, avec l'appui de la princesse Subh, la mère du sultan – dont on disait qu'elle entretenait des relations plus qu'amicales avec Mansur –, ils s'attaquèrent à Faik et à Djawdhar, les deux eunuques qui disposaient de forces assez importantes pour pouvoir les inquiéter. Un procès pour malversations mit Faik hors d'état de nuire. Djawdhar offrit sa démission, persuadé qu'elle serait refusée. Mansur et Mushafi étaient maîtres du terrain. Les deux eunuques étaient à tel point détestés que la popularité du gouvernement s'en trouva renforcée.

Une occasion se présenta bientôt de donner une autre satisfaction à l'opinion musulmane. Mettant à profit les années de maladie de Hakam,

les royaumes chrétiens avaient repris leurs attaques contre les villages musulmans, notamment dans la région de Salamanque, certains même non loin de Cordoue. La princesse mère était inquiète pour le trône de son fils, l'opinion musulmane effrayée. Al-Mushafi n'était pas un homme de guerre et il hésitait à proposer une campagne militaire. Mansur saisit l'occasion. Les vizirs ayant décidé d'organiser une expédition, Mansur se proposa lui-même pour la commander, « mais à la condition que j'aie la liberté de choisir moi-même mes troupes et qu'on mette à ma disposition cent mille pièces d'or ». La somme paraissait élevée et une discussion s'engagea. Finalement comme personne ne se sentait capable de commander une armée, on accorda à Mansur ce qu'il voulait. Il choisit les meilleures troupes, leur versa une large avance sur leur solde et, au début de 977, il allait assiéger la forteresse de Los Banos, dans la province de Salamanque. Son succès fut complet et en avril 977 il rentrait à Cordoue traînant derrière lui un long cortège de prisonniers. Bien que d'une importance relative, cette campagne remplit de joie la population de Cordoue qui, depuis longtemps, n'avait eu l'occasion de fêter une victoire sur les chrétiens. Mansur exploita habilement ce succès que ses partisans transformèrent en une grande victoire. Il assura aussi sa popularité dans l'armée en distribuant largement ce qui restait de la grosse somme qui lui avait été attribuée avant son départ pour sa campagne contre les chrétiens. Il multiplia envers les officiers les gestes d'amitié, il tenait pour eux table ouverte, leur prodiguait récompenses et promotions. Le général Ghalib, le meilleur général d'al-Hakam, qui s'était illustré en Afrique du Nord et qui commandait alors la Marche Moyenne (la région de Madrid, Tolède, Talavera), devint un de ses chauds partisans. Amir pouvait compter sur l'appui de l'armée pour s'élever encore plus haut.

Des intrigues sanglantes et compliquées

Il devait maintenant éliminer son partenaire al-Mushafi. Porté au pouvoir par un concours heureux de circonstances plus que par ses qualités morales et intellectuelles, il était, au surplus, d'une probité douteuse. Il avait placé tous ses fils à des postes importants, ce qui lui

valait une réputation de népotisme. Homme d'État médiocre, il n'était pas plus populaire parmi les Cordouans qu'il n'était estimé des milieux de la cour et du gouvernement. Enfin, et, plus dangereux encore, Ghalib, le général toujours victorieux, ne cachait pas son mépris envers un homme qui était devenu Premier ministre sans avoir jamais tiré l'épée. Mansur ne faisait évidemment rien pour le rendre populaire, bien au contraire. Par d'habiles manœuvres il travailla aussi à le perdre dans l'esprit de Subh, la princesse mère. Enfin, il se rapprocha de Ghalib et tous deux résolurent de travailler ensemble à la chute du hadjib.

Les intrigues qui s'ensuivirent sont trop compliquées et d'un trop mince intérêt pour les décrire toutes. Sur le conseil de Ghalib, Mansur se fit nommer préfet de police de la capitale en remplacement du fils de Mushafi dont la réputation d'avidité et de corruption n'était plus à faire. Mansur commença par rétablir l'ordre dans la capitale, qui était devenue un véritable coupe-gorge. Sa sévérité fut telle qu'il fit battre son fils si violemment que le jeune homme en mourut. Mushafi comprit alors que le danger le menaçait. Il tenta de gagner Ghalib à sa cause en lui demandant la main de sa fille Asma pour un de ses fils. La ruse échoua. Ghalib avait donné son consentement mais Mansur écrivit à Ghalib en lui disant que Mushafi lui tendait un piège, qu'au surplus il n'était qu'un parvenu et que s'il voulait marier sa fille à un homme honorable, c'était à lui-même, Mansur, qu'il devait la donner. Puis il partit en campagne, s'empara de plusieurs forteresses chrétiennes et des faubourgs de Salamanque. Il en revint une fois de plus couvert de gloire. Le mariage d'Asma et de Mansur eut lieu au milieu de splendeurs telles que « les Cordouans ne se rappelaient pas avoir vu de cortèges aussi superbes ». Le calife avait payé tous les frais de ces somptueuses noces.

Mushafi comprit qu'il était perdu. Le vide se faisait autour de lui. Il avait perdu tout pouvoir. Toutes les décisions importantes étaient prises sans lui. Il ne pouvait qu'attendre avec résignation ce que son ancien complice préparait contre lui. Enfin, le 26 mars 978, il fut arrêté, lui, ses fils et ses neveux. Leurs biens furent mis sous séquestre jusqu'à leur jugement – s'il leur était favorable. Ils furent conduits à la prison d'État de Madinat al-Zahira. Le procès commença presque aussitôt. Il dura longtemps. Il ne

fut pas difficile d'accuser Mushafi de malversations, tant il avait profité de son pouvoir pour extorquer des biens et de l'argent à de plus faibles que lui. Ses biens furent confisqués les uns après les autres. Ce fut pour lui une interminable torture morale et physique que Mansur, poussé par une haine sans motif apparent, s'ingéniait à prolonger encore par de nouvelles accusations. Des hommes qu'il avait obligés vinrent l'accabler. Dans une totale pauvreté, il ne survivait que par la charité de pieux musulmans. Dans sa prison, il écrivit ces vers douloureux : « Ne te fie jamais à la fortune car elle est variable ! Naguère encore les lions me craignaient et maintenant je tremble à la vue d'un renard. Ah ! quelle honte pour un homme de cœur que d'être obligé d'implorer la clémence d'un scélérat ! » L'ancien hadjib traîna ainsi pendant cinq ans une affreuse existence faite de tortures quotidiennes et d'humiliations. Mansur semblait prendre plaisir à le tourmenter. Il lui avait voué une haine de tous les instants, inexplicable. Seul son tempérament physique, robuste, explique que ce malheureux résista à tant d'épreuves. Finalement on l'étrangla (ou, selon une autre version, on l'empoisonna).

Vers la dictature…

Le jour même de l'arrestation de Mushafi, Mansur avait été promu hadjib, Premier ministre en titre. Il ne partageait sa puissance qu'avec le calife, le malheureux adolescent qui n'était plus qu'un jouet entre ses mains.

Au moment où nous en sommes, en 978, Ibn Amin Amir était sur le chemin de la dictature, mais il ne l'avait pas encore atteinte. Un parti se constitua pour essayer de lui barrer la route. Son chef était l'eunuque Djawdhar, l'homme qui avait essayé, quelques années plus tôt, de mettre sur le trône un oncle du jeune calife mais qui avait échoué. Mansur, à ce moment-là, n'était guère populaire. On brocardait sa liaison avec Subh par des vers tels que celui-ci : « Le Monde touche à sa fin. Tout va périr car les choses les plus détestables se passent. Le calife est à l'école et sa mère est grosse du fait de ses deux amants. » Le peuple de Cordoue, qui l'avait acclamé après ses victoires militaires, s'était détourné de lui. La

conspiration de Djawdhar avait pour but de mettre sur le trône Abdar Rahman Ubaid Allah, un autre petit-fils d'Abdar Rahman III, dont le premier geste serait, évidemment, de se débarrasser de Mansur. Elle eut tout de suite de nombreux partisans dans les milieux de lettrés et de cadis qui reprochaient au hadjib son impiété, parmi les amis de Mushafi qui demeuraient fidèles à son souvenir et tous ceux aussi qui voyaient avec crainte l'ascension d'Ibn Amin Amir. Le préfet de police de la capitale, Ziyad b. Aflah, était lui-même du complot. Ce fut Djawdhar lui-même qui se chargea de l'attentat. Ziyad manœuvra de telle façon que la plupart des gardes habituels de Mansur soient absents. Djawdhar, qui avait ses entrées au palais, se jeta sur Mansur pour le poignarder. Mais un membre de l'entourage du hadjib, qui était tout près de là, détourna les coups. Djawdhar fut arrêté sur-le-champ avec la plupart des membres du complot. L'eunuque fut crucifié, le prétendant Abdar Rahman mis à mort lui aussi. Le poète Ar-Ramadi, qui avait écrit contre Mansur des satires virulentes, fut épargné mais la sentence de son jugement indiquait qu'il garderait un silence perpétuel et que tous ceux qui lui adresseraient la parole seraient sérieusement punis.

Ni la fin lamentable du complot de Djawdhar ni la condamnation des conjurés n'avaient cependant rétabli la popularité de Mansur. Il était particulièrement haï des milieux religieux et des hommes de forte culture musulmane. Il passait pour accorder peu d'intérêt à la religion et la pratiquer avec tiédeur. On l'accusait aussi de s'adonner en secret à la *falsafa* (la philosophie), un courant issu des traductions des philosophes anciens, surtout grecs, qui faisait une place à la raison à côté de la religion. De telles accusations lui causaient un tort considérable. Passer pour un mauvais musulman pouvait ruiner sa réputation, mettre en danger son pouvoir. Il lui fallait rapidement montrer que ces accusations n'étaient que des calomnies.

Par tous les moyens

Il lui était difficile de déclencher une persécution contre les chrétiens. Sans motif grave, ce geste ne serait pas compris, et sa portée religieuse

limitée. Il résolut de faire une grande démonstration qui le laverait de l'accusation de favoriser les tendances hérétiques de la *falsafa.* De nombreux ouvrages de la grande bibliothèque de Cordoue avaient été détruits peu après son arrivée au pouvoir. Sous l'influence, semble-t-il, de Zubaidi, le précepteur du calife, il ordonna, cette fois, de brûler et de détruire les ouvrages traitant des sciences anciennes. Il convoqua les ulémas les plus renommés, les conduisit dans la grande bibliothèque de Hakam II, où il leur dit qu'il avait résolu de détruire les livres qui traitaient de philosophie, d'astronomie et d'autres sciences interdites par la religion. Il les pria de trier eux-mêmes les livres à détruire. Quand ils eurent accompli leur besogne, il en fit jeter une partie dans des puits, enfouir d'autres sous la terre. Puis il fit dresser des bûchers auxquels il mit lui-même le feu. C'était un acte de vandalisme impardonnable. Il y avait parmi les livres détruits des œuvres que Hakam s'était procurées avec beaucoup de difficultés et à grand prix, certaines d'une extrême rareté, que le feu de Mansur avait détruits à jamais. « Qui sait, demande Levy-Provençal, dans quelle mesure ce geste d'opportunité déplorable de Mansur n'a pas, dès la fin du x^{e} siècle, ralenti sensiblement l'élan de l'Occident arabe dans la course qu'il avait entreprise pour raviver le flambeau que l'Orient de l'Islam venait de lui transmettre ? »

Comme il s'y attendait, cet acte odieux produisit un excellent effet parmi les ulémas et le peuple, d'autant plus qu'à partir de ce moment il manifesta une piété ostentatoire. Il se proclama le soutien de la religion et l'ennemi juré des philosophes. Il avait besoin des religieux, une des composantes fondamentales de la société d'Andalus, pour réaliser les grands desseins dont il ne voyait sans doute pas les contours précis mais qu'il nourrissait en lui et se préparait à réaliser à la première occasion. Il s'arrangea pour que l'on sût qu'il avait copié un Coran de sa propre main et, quand il partait en voyage, il emportait toujours cette copie avec lui. Il s'entoura d'ulémas qu'il faisait mine de consulter sur toutes les questions importantes et à qui il témoignait le plus profond respect. Il les comblait de faveurs. Tout se passait comme si c'étaient eux qui avaient en main les destinées de l'empire. D'une extrême habileté – sa rapide ascension le montrait –, il était maître dans l'art de l'intrigue, dans celui de dresser les

hommes les uns contre les autres, et plus encore dans celui de les espionner. Il savait tout, était au courant de tout ce qui se passait au palais et dans l'armée. Il était le centre d'une immense toile d'araignée dans laquelle il faisait tomber tous ceux qu'il redoutait ou qu'il soupçonnait de travailler contre lui.

Il était le maître de tout et de tous – sauf d'un seul homme, le calife lui-même. Mansur avait fait de ce jeune homme, que l'on disait intelligent et d'une grande disposition pour les études, un bigot efféminé occupé seulement de religion. Hisham II, confiné dans son harem, menait une vie de reclus mou et incapable d'initiative, ses journées partagées entre ses exercices de piété et les plaisirs de son harem qu'il avait connus si tôt que ses capacités sexuelles en étaient, disait-on, prématurément usées. Le danger existait cependant qu'un jour quelqu'un du palais, où se traitaient toutes les affaires de l'État, ouvrît les yeux du jeune prince et l'incitât à prendre en main le gouvernement. Cette pensée hantait jour et nuit le hadjib. Il réfléchit longtemps à ce problème dont il comprenait toute la gravité maintenant que Hisham devenait capable de vouloir montrer son autorité. Il conclut finalement qu'il existait une seule solution : séparer le siège du gouvernement du palais califal. Il fit ainsi bâtir à l'est de la capitale, sur le Guadalquivir, un nouveau palais pour lui-même et d'autres pour les hauts dignitaires. Le calife serait ainsi coupé de tous ceux qui traitaient des affaires de l'État. Tout danger d'intrigues ou de complots serait ainsi supprimé. Deux ans plus tard, tout était terminé, cette nouvelle ville reçut le nom de al-Zahira « la Ville brillante », une appellation à dessein proche celle de Medinat al-Zahira. Les hauts fonctionnaires y établirent leurs demeures, des marchands s'y installèrent. La nouvelle ville prit un rapide développement. Le calife resta dans son palais entouré de murailles et de fossés, il était interdit de s'en approcher. Tenu dans une ignorance absolue des affaires de l'État, totalement reclus, abêti dans son harem, bientôt son nom ne fut même plus prononcé. Mais Amin n'essaya jamais de chasser le calife. Il tenait à respecter à la lettre la *Loi des Musulmans* selon laquelle seul un membre de la tribu de Kuraich légitimement intronisé peut accéder au califat. Dans son testament, il recommande à son fils d'agir de même.

Mansur réorganise l'armée

Une des premières initiatives de Mansur, dès qu'il eut entièrement les mains libres, fut de poursuivre la réorganisation de l'armée qu'avait entreprise Abdar Rahman III et que sa mort avait interrompue.

Cette réforme consistait essentiellement à fondre dans de grandes unités les troupes tirées des djunds {27}, de manière à disposer d'une armée homogène personnellement attachée au souverain – c'est-à-dire à Mansur, puisqu'il exerçait tous les pouvoirs. Par ailleurs, de l'autre côté du détroit, à Ceuta sous souveraineté andalouse, s'étaient installés des Berbères qui s'étaient abrités là à la suite de combats entre le vice-roi d'Ifrikiya et les princes indigènes vassaux du califat de Cordoue. Ils subsistaient là très difficilement, sans occupations et sans ressources. Mansur saisit l'occasion d'y recruter de bons soldats, et il leur offrit des soldes alléchantes. De nombreux cavaliers acceptèrent, d'autant plus que le bruit de la générosité d'Amin s'était rapidement répandu. Ils devinrent les soldats préférés du hadjib, qui, outre le moyen d'étoffer son armée en vue des guerres qu'il préparait, pouvait contrebalancer l'influence des sakalibas, ces esclaves en majorité d'origine slave sur lesquels il appuyait en partie son pouvoir. Ils formaient une sorte de caste et pouvaient devenir dangereux. L'aristocratie arabe, de son côté, se prévalait de ses origines pour montrer une arrogance qui pouvait devenir menaçante pour le pouvoir d'Amin Mansur. Arrivèrent aussi à Cordoue des Maghrébins d'autres tribus, tunisiennes et marocaines. Amin recruta aussi des soldats parmi les chrétiens, castillans, navarrais, léonais et autres, la plupart des pauvres gens, paysans sans terre, garçons de familles nombreuses, etc. Attirés par les sommes, pour eux considérables, que leur offrait Amin, ils arrivèrent en masse à Cordoue, où on les embrigada après leur avoir donné une éducation militaire sommaire. Ils constituèrent rapidement une sorte de Légion étrangère très attachée à Amin, qui les traitait avec bienveillance, à l'exemple d'autres souverains de l'Orient, les Abbassides notamment, qui s'appuyaient sur leurs mercenaires turcs, les sultans ottomans et leurs janissaires… Ces unités devinrent rapidement un corps redoutable. Ce changement fondamental du système de recrutement fut accueilli sans

réaction par la population musulmane. Le temps était loin où ces hommes, arrivés à l'époque de la conquête, s'identifiaient à leur tribu. La plupart avaient oublié le nom même de celle à laquelle ils appartenaient, tant, avec les années, l'assimilation s'était parfaitement faite, au moins en apparence.

Dans un premier temps, il est peu douteux que, après la fusion des hommes venus des différents djunds et l'arrivée des bons soldats qu'étaient les Berbères, l'armée califale s'en trouvât renforcée, et l'autorité de Mansur aussi. Des questions se posaient cependant, qui n'effleuraient certainement pas l'esprit de celui-ci.

L'introduction de nombreux Berbères, que rien n'attachait à l'Espagne et qui s'ajoutaient à ceux, arrivés il y a peu, qui tenaient certaines régions montagneuses, ne pouvait-elle entraîner une grave crise dans le pays – par exemple amener l'opposition entre eux et les Arabes à refaire surface ? L'affaiblissement des djunds militaires et de l'aristocratie arabe ne risquait-il pas de priver les provinces d'Andalus d'une défense locale dont bien des indices – la présence, notamment, d'armées chrétiennes aux frontières – laissaient penser qu'elle serait indispensable ? Le renforcement du pouvoir de Mansur – maintenant un dictateur – n'entraînerait-il après lui des convulsions dangereuses pour un pays aux populations diverses et antagonistes, au surplus toujours menacé ? Ces questions n'effleuraient visiblement pas l'esprit d'Amin Mansur, tout à sa satisfaction d'avoir à sa disposition une armée d'une totale fidélité qui lui permettrait d'entreprendre les campagnes militaires qu'il avait en projet depuis longtemps, et plus encore d'assurer son pouvoir personnel.

Ces conséquences, seuls quelques esprits clairvoyants les discernaient à plus ou moins long terme. D'autres se manifestèrent plus rapidement. Une des premières fut le coût très élevé de l'armée d'étrangers que Mansur s'était forgée. Pour payer, très largement, nous l'avons vu, tous ces hommes guidés par leur seul intérêt, le pouvoir amiride dut tout de suite imposer lourdement tous les Andalous, même les aristocrates arabes, ce qui provoqua rapidement un mécontentement général. La nouvelle armée était aussi trop visiblement un instrument de répression interne pour ne pas être impopulaire. On accusa les soldats étrangers, et le gouvernement,

d'appauvrir le pays et, en fin de compte, d'être la cause d'une baisse du niveau général de vie des Andalous.

La grande mosquée de Cordoue

Manifestant toujours une piété ostentatoire, Mansur décida de faire achever la grande mosquée de Cordoue, symbole du triomphe de l'Islam sur l'Occident chrétien.

Afin de permettre au lecteur d'avoir une vue d'ensemble de la construction de cette œuvre aussi complexe que belle, nous avons passé sous silence ses étapes successives, auxquelles les grands émirs et les grands califes ont tous contribué. Commencée en 787, une vingtaine d'années après la conquête omeyyade, elle sera achevée seulement deux siècles plus tard, quelques décennies avant la chute de la dynastie et le début de la déchéance de l'islam hispano-arabe.

Dès les premières années de l'occupation de l'Espagne, aussitôt après le transfert de la capitale de Séville à Cordoue, les musulmans s'inspirèrent de la méthode préconisée par le calife Omar – le deuxième successeur de Mahomet – concernant le sort des églises. Au lieu de les démolir, ils négocièrent avec les chrétiens, afin de s'entendre sur un partage équitable des bâtiments. C'est ce qui avait été fait pour l'église Saint-Jean de Damas, devenue la mosquée des Omeyyades. Musulmans et chrétiens s'entendirent ainsi pour partager l'église Saint-Vincent, située sur la rive droite du Guadalquivir, en face de l'ancien pont romain, célébrant chacun leur culte dans la moitié qui leur avait été attribuée. Mais en 755, le jeune prince omeyyade Abdar Rahman arrive de Damas et à sa suite de nombreux musulmans. Les conversions de chrétiens à l'islam se multiplient aussi. La mosquée était devenue trop petite en dépit d'additions de fortune, notamment celles de tribunes et de piliers de bois pour les soutenir. Abdar Rahman décida de construire une nouvelle et grande mosquée. Il proposa aux chrétiens de leur racheter la partie de l'église qui leur avait été attribuée. Les discussions se poursuivirent pendant longtemps, les chrétiens exigeant de s'en tenir aux termes du

premier accord. Ils cédèrent enfin moyennant le versement d'une grosse somme, à condition aussi qu'il leur soit permis de construire une autre église. Les travaux de la mosquée commencèrent aussitôt. Ils durèrent seulement un an. La mosquée ne devait être ni grande ni somptueuse en dépit de l'intention de l'émir d'élever un monument comparable à la mosquée de Damas. Le coût des travaux fut prélevé sur la vente du butin de l'expédition de Narbonne et une partie des matériaux prélevée sur les édifices détruits à Tolède. Hisham I^er^, fils et successeur d'Abdar Rahman, agrandit le bâtiment, notamment par l'adjonction de bâtiments réservés aux femmes, d'un bassin d'ablutions et la construction d'un minaret. Des agrandissements seront apportés à la première mosquée en même temps que s'accroîtra la population. Ils seront facilités par l'adoption du type hypostyle : un plafond soutenu par des colonnes qui permet de « moduler » la taille et la forme du bâtiment suivant l'augmentation du nombre des fidèles, comme à Koufa, Basra, Bagdad, au Caire, ou sa diminution, comme à al-Aqsa (Jérusalem), un des rares exemples de mosquée dont la taille fut réduite. Pratique, puisqu'elle permet d'adapter le bâtiment aux besoins, la mosquée hypostyle est moins heureuse du point de vue de l'esthétique, car elle perd de sa monumentalité, ainsi que le voulait l'exigence d'austérité des premiers siècles de l'islam. Les architectes qui agrandiront et embelliront la mosquée de Cordoue montreront moins de souci de simplicité.

La première mosquée comportait douze rangées de colonnes formant onze travées, la travée centrale conduisant au *mirhab*, la niche qui indique la direction de la Mecque. Le bâtiment s'ouvrait, et s'ouvre encore, sur une vaste cour. La plupart des colonnes sont des colonnes de remploi empruntées à des monuments romains ou wisigoths, de même que les chapiteaux corinthiens, tous différents. Certaines colonnes, trop courtes, ont dû être exhaussées. Elles supportent de grands arcs doubles en fer à cheval à deux étages et en plein cintre qui se superposent, unique exemple dans l'art musulman de pareille combinaison architecturale. De grands arcs en fer à cheval séparent les onze travées dirigées perpendiculairement au mur de la *qibla* (mur du mirhab). La construction de la mosquée se serait-elle arrêtée là, on se trouverait, avec la disposition des arcs à deux

étages, devant une des constructions les plus originales de l'art musulman. Peut-on y voir une influence des aqueducs romains, dont certains subsistent (comme le dit G. Marçais), de la grande mosquée de Damas, ou dérive-t-elle « des besoins internes de la mosquée » ? (O. Grabar.) Quelle qu'en soit l'origine, le résultat de cette disposition des colonnes et des arcs à deux étages est saisissant.

Un monument gigantesque

La population de Cordoue, cependant, s'accroissait d'année en année et, avec elle, le nombre des fidèles. Abdar Rahman avait fait de l'émirat encore chancelant un État sinon fort du moins capable de tenir tête victorieusement à ses ennemis. Lui-même et ses successeurs agrandirent la mosquée primitive à la mesure des besoins religieux d'une grande ville, à la mesure aussi de leurs moyens financiers, de plus en plus importants. Abdar Rahman II, le premier, exploita les possibilités que donne le type hypostyle de la mosquée. Il fit bâtir en direction du sud huit travées avec dix rangs de colonnes, la qibla fut reculée de plus de dix mètres. Ce nouvel agrandissement respectait strictement l'ordonnance architecturale et s'insérait parfaitement dans l'ensemble, témoignage, s'ajoutant à beaucoup d'autres, de la technique incomparable et du goût des architectes de cette période de l'Espagne musulmane.

Abdar Rahman III Nasir, le glorieux calife, lui, se borna à doter la mosquée, maintenant déjà vaste, d'un nouveau minaret au nord de la cour d'ablutions. Haut de plus de trente-cinq mètres sur une base carrée d'une dizaine de mètres de côté, il servira de modèle à d'autres superbes monuments, entre autres aux minarets de Séville et de Rabat. L'historien Morales en a donné une description quelques années avant sa démolition, en 1593 : « Cette tour est très large et très haute, tenant plutôt du style romain que du style moresque comme on le voit à sa forme générale et à ses quatorze fenêtres. Ces fenêtres sont flanquées de colonnes de jaspe blanc et rouge, le tout suivant le style, la symétrie des Romains. Dans le haut, au-dessus de toutes les fenêtres règne tout autour un couronnement de petits arcs portés sur des colonnettes du même jaspe, ce qui présente un

admirable aspect. Les colonnes, tant des fenêtres que du couronnement, sont au nombre de cent. La tour mesure soixante pieds sur chaque face mais les dimensions vont en diminuant légèrement vers le sommet {28}. »

Ainsi chaque souverain « apportait-il sa pierre » à un monument qui finira, en dépit des destructions des chrétiens et des tremblements de terre, par apparaître quasi gigantesque, un des plus vastes et des plus originaux du monde de l'islam. Hakam II le pieux calife constate à son tour, quelques décennies après son agrandissement par Abdar Rahman, que la mosquée ne suffit déjà plus à contenir la foule des croyants qui s'y pressent tous les vendredis et il fait ajouter encore douze travées. La nef centrale reçoit une coupole à chacune de ses extrémités, celle proche du mirhab est flanquée de deux coupoles identiques. Les colonnes de remploi que l'on avait apportées de toute l'Espagne et d'Afrique du Nord étant maintenant de plus en plus rares, on en fit tailler de nouvelles dont les chapiteaux sont différents de leurs modèles antiques, ce qui n'enlève rien à leur élégance. Les travées, dont chacune fut couverte d'un toit de tuiles à deux pentes, furent prolongées en direction du sud de près de cinquante mètres et on construisit un nouveau mirhab, superbe, recouvert de trois coupoles. Cette partie de la mosquée est décorée de marbres sculptés et de mosaïques, celles-là mêmes pour lesquelles le calife avait demandé à l'empereur de Constantinople Nicéphore Phocas qu'il lui envoie des ouvriers. Le mirhab lui-même est en forme d'octogone et sa façade s'inscrit dans un rectangle entouré d'inscriptions coufiques. Les surfaces sont couvertes de mosaïques à fond d'or. Des stucs figurent des fleurs, des feuilles de vigne stylisées, des acanthes, des palmettes, un décor très voisin de celui qui entoure les portes de la mosquée.

La mosquée agrandie – et superbement –, ce furent les bassins à ablutions qui étaient devenus insuffisants pour un aussi grand nombre de fidèles et Hakam fit creuser de nouveaux réservoirs à eau et des bassins destinés à recevoir des cuves de pierre. L'Histoire {29} a conservé le récit du transport de ces deux énormes récipients travaillés près des carrières, « disposés sur un plateau de bois, enveloppés dans une forme arrondie renforcée d'armatures de fer, placés sur un chariot que traînèrent soixante robustes bœufs sur une route établie à cet effet. Au bout de soixante jours,

le convoi parvenait à la mosquée et les cuves étaient encastrées dans les excavations préparées pour les recevoir ». Le pieux calife ordonna aussi de construire une maksoura {30} en bois, sculptée à l'intérieur et à l'extérieur, de près de quarante mètres sur onze et un nouveau mimbar {31} incrusté de bois de santal rouge et jaune, d'ébène, d'ivoire et d'aloès. On mit cinq ans à l'exécuter.

La mosquée agrandie, peu de temps – une vingtaine d'années – s'écoula avant qu'elle n'apparût une nouvelle fois trop petite. Mansur avait fait venir, on s'en souvient, des flots de Berbères dont une partie s'était installée dans les faubourgs est de la ville. Un nouvel agrandissement était nécessaire. Et surtout Mansur voulait apparaître comme un croyant modèle. Il alla, dit-on, jusqu'à travailler de ses mains à la construction des murs de la mosquée. Il y fit aussi travailler des captifs chrétiens, ce qui, de sa part, disait-il, était faire œuvre pie. Il n'était plus possible d'étendre le bâtiment vers le sud, où coulait le Guadalquivir, ni, pour diverses raisons, à l'ouest et au nord. Restait l'est, occupé par des maisons d'habitation. On les expropria, et Mansur fît construire sept nouvelles travées, de même style que celles existantes, et sobrement décorées. La mosquée était agrandie mais la travée qui conduit au mirhab n'était plus au centre, ce qui rompt l'esthétique de ce chef-d'œuvre de l'art arabe occidental, de l'art arabe tout court, dans lequel se rencontrent, dans l'architecture et dans la décoration, les influences et les apports les plus divers, depuis ceux des Omeyyades de Damas et des Abbassides de Bagdad, jusqu'aux Romains et aux chrétiens de Byzance.

La mosquée de Cordoue – la *Mezquita,* comme on la nomme en Espagne – ne devait plus recevoir d'agrandissement. Elle sera, en revanche, gravement mutilée en 1523 lorsque les chanoines de Cordoue décideront de faire construire au centre de l'édifice un *coro* et une *capilla major* trois fois haute comme la mosquée, avec le résultat esthétique que l'on peut imaginer. Charles Quint, qui avait donné son autorisation sans savoir ce qu'elle entraînerait, aurait dit aux chanoines, quand il vit ce désastre : « Si j'avais su ce que vous vouliez faire vous ne l'auriez pas fait, car ce que vous avez exécuté là se trouve partout et ce que vous aviez auparavant n'existe nulle part dans le monde {32}. »

Des guerres à outrance

Les grands travaux qu'il faisait exécuter dans la mosquée de Cordoue, la réorganisation de l'armée n'éloignaient pas pour longtemps Amin Mansur de ce qui était son lancinant souci : combattre jusqu'à leur élimination ses adversaires de l'intérieur, puis combattre les chrétiens jusqu'au dernier. Homme de guerre de premier ordre, d'une ambition féroce, il avait éliminé tous les obstacles qui conduisaient au pouvoir absolu, tous sauf un, son beau-père Ghalib, le vieux général qui demeurait un partisan inconditionnel des Omeyyades et ne cachait à personne à quel point il condamnait le sort injuste qu'Amin faisait au calife. De ces deux hommes, l'un était de trop. Une scène, qui eût pu tourner au drame, acheva de les dresser l'un contre l'autre. Un jour qu'ils se trouvaient dans un château accroché aux pentes d'une montagne, une altercation éclata entre eux. Ghalib, dans sa fureur, aurait dit à Amin : « Chien que tu es ! En t'arrogeant l'autorité suprême, tu prépares la chute de la dynastie ! » Et il se serait précipité sur lui, l'épée à la main. Ghalib fit un faux pas et tomba du haut du mur du château ; il parvint cependant à s'accrocher à des broussailles. La rupture entre les deux hommes devint totale et chacun de son côté se prépara à se battre. Ghalib obtint l'appui du roi du Léon, Ramiro III. Les troupes de Amin Mansur étaient nombreuses et puissantes, ce qui ne les empêcha pas de faiblir après quelques heures de combat. Le sort des Omeyyades se jouait probablement à ce moment-là lorsque, dans la bataille, Ghalib heurta malencontreusement le pommeau de sa selle, tomba, et ses soldats ne le voyant plus s'enfuirent de tous côtés. Le dernier champion du souverain légitime avait disparu. On apporta sa main à Amin.

La guerre était cependant loin d'être finie. En réalité, elle venait de commencer. Le hadjib était trop clairvoyant pour ne pas se rendre compte que le roi de Léon, ses forces intactes, demeurait le véritable danger et, sans attendre, il exploita son avantage. Il envahit le royaume de Léon, s'empara de Zamora, mettant le pays à feu et à sang. Quatre mille chrétiens furent tués, autant faits prisonniers, mille villes et villages détruits – tous ces chiffres paraissant sensiblement exagérés. Pour les rois

chrétiens, le danger s'accroissait. Prenant conscience de la menace qui pesait sur eux, Ramiro, le roi du Léon, le comte de Castille Garcia Fernandez et le roi de Navarre conclurent une alliance. La bataille se déroula près de Simancas, dans la région de Valladolid, dont les défenseurs furent passés au fil de l'épée : les chrétiens avaient perdu la bataille. Amin les poursuivit jusqu'aux portes de Léon mais la mauvaise saison l'empêcha d'exploiter son avantage. De toute manière, il venait de remporter une grande victoire. Il rentra à Cordoue en triomphateur. C'est alors qu'il prit le surnom honorifique, le lakab de *al-Mansur billah (le Victorieux avec l'aide de Dieu)* et exigea tous les honneurs que l'on rendait à un souverain, le baise-main notamment.

Tout puissant que Mansur fût, il lui restait un rival, au moins en puissance, le général Djafar. Celui-ci ne s'était jamais déclaré contre lui, mais il était d'une grande famille yéménite, et était populaire. Mansur n'avait aucun motif de le soupçonner de quelque complot que ce fût. Mais il suffisait qu'il existât, avec sa haute naissance et sa renommée, pour qu'il portât ombrage à Mansur qui finissait par en être comme hanté. Un soir il l'invita à une fête fortement arrosée. Comme Djafar rentrait chez lui passablement éméché, deux sbires de Mansur se jetèrent sur lui et le tuèrent. Sa tête fut envoyée à Mansur qui feignit une profonde tristesse.

Ses adversaires éliminés – tout au moins ceux qu'il présumait tels – et des troubles ayant éclaté en Galice, qui avaient amené le renversement de Ramiro III et l'avènement de son cousin Bermudo II, Mansur saisit l'occasion de l'appel que lui lançait ce dernier. En peu de temps tout le Léon fut occupé par les musulmans et Bermudo devint vassal du calife d'al-Andalus. Bien renseigné sur ce qui se passait à l'étranger, le dictateur de Cordoue décida que le moment était venu de reprendre Barcelone, alors fief du roi de France. La France était plongée dans les convulsions qui précédèrent la fin des Carolingiens (Hugues Capet sera élu roi et couronné en 987) et Mansur savait que les Catalans n'avaient rien à espérer de ce côté-là. En mai 985 il partit de Cordoue en grand arroi vers le nord, accompagné d'une quarantaine de poètes qui chanteraient sa gloire et ses victoires. Après un séjour fastueux à Murcie chez un riche propriétaire il s'avança vers la Catalogne, battit le comte Borrell II, le comte souverain de

Barcelone, et moins d'une semaine plus tard, le 6 juillet 985, il entrait dans la ville, qui fut pillée et brûlée. Des milliers d'hommes et de femmes furent massacrés. Mansur lui-même resta peu de temps à Barcelone et la garnison qu'il y laissa se replia aussi quelques mois plus tard. Aussi s'interroge-t-on sur les raisons de cette campagne en Catalogne, probablement simple démonstration de force lancée pour impressionner de possibles adversaires intérieurs et probablement les pays étrangers, ses voisins du nord et du sud.

Campagnes militaires et chasses aux comploteurs

Les années qui s'écouleront alors jusqu'à la mort du dictateur seront occupées, l'une après l'autre, par des campagnes militaires, presque toutes contre les chrétiens – cinquante-deux au total suivant les uns, cinquante-six selon d'autres historiens –, souvent mêlées de complots pour tenter de renverser Mansur et de mesures de terreur de celui-ci.

Sitôt achevée la campagne contre la Catalogne, il se tourna vers le Maghreb. Ibn Ghanum, un prince idrisside exilé à Tunis par Mushafi, était revenu au Maghreb pour reconquérir son royaume. Mansur y envoya des troupes sous les ordres de son cousin Askalaya qui fit prisonnier Ghanum. Celui-ci eut la tête tranchée. Le même sort fut infligé à Askalaya, qui avait critiqué cette condamnation. C'est alors que Mansur, afin d'apaiser l'opinion qui s'indignait de ces meurtres jusque dans sa propre famille, fit commencer l'agrandissement de la mosquée de Cordoue. Puis il prit une nouvelle fois la direction du nord, contre le Léon cette fois. Les troupes musulmanes, qui étaient restées dans la royaume après la dernière campagne dans ce pays, s'y conduisaient si mal qu'à bout de patience Bermudo les avait chassées. Mansur s'empara d'abord de Coïmbre en juin 987, qu'il démolit de fond en comble puis pénétra dans le Léonais, tuant et détruisant tout sur son passage, villes, châteaux, cloîtres, églises, villages, hameaux, rien ne fut épargné. Mais la capitale, protégée par ses puissantes murailles de vingt pieds d'épaisseur, ses grosses tours et ses énormes portes, résista longtemps. Les musulmans entrèrent finalement par la porte du Sud contre laquelle les hommes de Mansur avaient concentré

leurs attaques. Un massacre général commença, puis une destruction totale de la ville. Mansur ne laissa debout qu'une seule tour, témoin de la puissance passée de la ville qu'il avait rasée de la surface de la terre.

Les années de la domination absolue de Mansur se poursuivirent ainsi, alternant campagnes militaires et chasses aux comploteurs, les nostalgiques des Omeyyades qui voulaient renverser Mansur pour rétablir le calife dans ses droits et ceux qui tout simplement voulaient prendre sa place. Un des complots les plus dangereux fut celui que monta un des fils de Mansur, le prince Abdallah, âgé de vingt-deux ans. Les deux hommes ne s'aimaient guère, le père parce qu'il avait des raisons de penser qu'Abdallah n'était pas son fils, celui-ci parce que Mansur préférait ostensiblement son jeune frère, qui était loin de le valoir. Aussi, lorsque le vice-roi de Saragosse Abdar Rahman Mutarrif, qui soupçonnait Mansur de vouloir le destituer, proposa au prince de s'unir pour renverser le dictateur, Abdallah accepta. Si le complot réussissait, Abdar Rahman régnerait sur la région nord de la Péninsule, le prince sur celle du sud. Des dignitaires et de hauts fonctionnaires se joignirent à eux, notamment le gouverneur de Tolède, Abdallah Pierre Sèche. Le complot avait pris d'énormes dimensions et il était inévitable que Mansur l'apprît. Il appela sous un vague prétexte son fils auprès de lui puis il enleva le gouvernorat de Tolède à Abdallah Pierre Sèche. Le jeune prince avait tout de suite compris que c'était lui qui était visé. Il se réfugia auprès du comte de Castille Garcia Fernandez. Mais celui-ci, ayant dû livrer bataille à Mansur, fut battu et obligé de livrer Abdallah. Avant même d'arriver à Cordoue, il eut la tête tranchée. Elle fut envoyée au calife qui la reçut avec l'horreur que l'on peut imaginer, la terreur aussi, car ce présent était clairement un avertissement à ceux – Hisham II le premier – qui se mettraient sur la route du redoutable *Victorieux avec l'aide de Dieu.* La population exprima son horreur de ce crime mais Mansur était assez puissant pour dédaigner l'opinion publique. Il voulait avant tout se venger de ceux qui avaient comploté avec son fils. Le comte de Castille fut tué, Bermudo battu et contraint à livrer Abdallah Pierre Sèche que la soldatesque promena enchaîné sur un chameau dans les rues de Cordoue avant d'être jeté en prison, où il restera jusqu'à la mort de Mansur.

Deux ans plus tard, Mansur, toujours infatigable, partira à nouveau en campagne, celle qui laissera le plus de traces dans l'histoire et bouleversera le monde chrétien quand il apprendra le sacrilège commis contre Saint-Jacques-de-Compostelle, le lieu le plus vénéré en Occident après Saint-Pierre-de-Rome. Mais avant de partir pour cette campagne, sinon la plus glorieuse du moins celle qui jetterait le plus de trouble dans la Chrétienté, il allait avoir à déjouer un complot, le plus dangereux qui le menaçât jamais.

Le complot de Subh

Mansur avait tous les pouvoirs sans exception, mais il n'était pas calife et personne de sa descendance ne régnerait après lui. Vers 996 il pensa sérieusement à chasser Hisham et à se faire proclamer calife. Le peuple, sur lequel il régnait de fait depuis si longtemps, ne s'était-il pas habitué à le voir exercer le pouvoir ? N'avait-il pas oublié le souverain depuis si longtemps prisonnier dans son palais ? L'homme intelligent et clairvoyant qu'était Mansur avait compté sans le sentiment de légitimité envers les Omeyyades qui animait la population, chrétiens compris, même pendant les années où elle avait eu le plus à s'en plaindre. Se préparait-il alors à franchir le dernier obstacle qui le séparait du trône et à faire proclamer la déchéance de Hisham ? Ce fut, en tout cas, une étrange coïncidence que, à ce moment précis, Subh, la mère du calife, une Navarraise qui avait été jadis la maîtresse de Mansur, montât une opération pour chasser le dictateur. Elle convainquit peu à peu son fils de se comporter en souverain et briser le joug que Amin, ce parvenu de petite noblesse provinciale, lui imposait depuis trop longtemps. Hisham agit suivant les conseils de sa mère. Il montra d'abord de la sécheresse puis il critiqua les décisions du Tout-Puissant Victorieux. De son côté Subh répandait le bruit que son fils serait bientôt libre et qu'il allait enfin régner. Elle envoya aussi secrètement de l'argent à Ziri, le vice-roi du Maghreb (le fondateur d'Oujda {33}), qui s'était révolté contre Mansur, bien que celui-ci lui eût conféré le titre de vizir. Il s'était découvert subitement des sentiments de loyauté et de fidélité envers Hisham, séquestré par le dictateur. Mansur se

trouva très embarrassé et il craignit pour sa vie. Il savait Ziri, qui possédait une puissante armée, capable de tout, et l'opinion publique de Cordoue lui était franchement hostile. Habile et retors, il entreprit un siège en règle du souverain. Amolli par la claustration et incapable d'une vigoureuse réaction, il ne fut guère difficile à Mansur de le convaincre qu'il aurait du mal à régner lui-même sur un pays aussi difficile, aux populations aussi diverses, avec une capitale à l'opinion changeante, menacé en permanence par les royaumes chrétiens du Nord, sans parler des puissances étrangères toujours prêtes à exploiter tout ce qui leur apparaîtrait comme des défaillances de l'Espagne musulmane. Le calife reconnut aisément son manque d'expérience et l'extrême difficulté qu'il aurait à gouverner. Mansur n'en demandait pas plus. Il fit consigner par écrit la renonciation de Hisham à gouverner lui-même et répandit dans toute la ville le bruit que le calife continuait à mettre toute sa confiance dans le *Victorieux avec l'aide de Dieu.* Quelques jours plus tard le calife, accompagné de Mansur, parcourut la ville à cheval revêtu des insignes de ses éminentes fonctions. Subh était vaincue. Elle se retira dans un couvent où elle finit le reste de ses jours dans la dévotion.

Ziri, au Maroc, était demeuré impuissant devant l'effondrement des projets de la princesse mère. Mansur régla son sort, non sans difficulté. Wadih, un général esclavon qu'il envoya contre lui, se fit battre et dut se réfugier à Tanger. Mansur se rendit en personne à Algésiras et envoya son fils Malik à son secours. Celui-ci débarqua à Ceuta où les émirs berbères qui avaient soutenu Ziri vinrent faire leur soumission. La bataille contre Ziri, dans de telles conditions, ne pouvait se terminer que par sa déroute. Blessé par un Noir dont il avait tué le frère, ses troupes faiblirent puis s'enfuirent devant la charge des cavaliers d'Abd el-Malik. Les territoires de Ziri passèrent sous la domination des Andalous.

Compostelle

La campagne contre Ziri était loin d'être terminée (997) lorsque Mansur décida d'en lancer une autre, contre le roi Bermudo de Léon cette fois, qui avait refusé de lui verser le tribut annuel. Bermudo comptait sur

l'éloignement du dictateur, trop occupé à sa guerre au Maghreb, pour se libérer une fois pour toutes de ses liens de vassal. Mansur voulait montrer qu'avec sa puissante armée, la plus puissante en Occident disait-il, il était capable de vaincre à la fois au Maghreb tout en combattant le Léonais, et d'aller frapper les chrétiens dans ce qu'ils avaient de plus sacré en Espagne.

L'origine de ce pèlerinage, un des plus fameux de la Chrétienté, est entouré de prodiges et de légendes. Un ermite de Galice, du nom de Pélage, aurait vu en songe le corps de saint Jacques le Majeur, l'évangélisateur de l'Espagne, qui aurait été miraculeusement ramené sur les côtes de Galice. Une étoile aurait indiqué le lieu, *campus stellae*, où il avait été enterré. On y retrouva son corps. « Un sanctuaire fut élevé au-dessus du tombeau qui devint rapidement pour les chrétiens ce qu'est la Kaaba pour nous ; ils l'invoquent dans leurs serments et s'y rendent en pèlerinage des pays les plus éloignés, de Rome et de pays au-delà », dit Ibn Idhari qui ajoute que « nul prince musulman n'avait eu l'envie d'attaquer cet endroit ni de pousser jusque-là en raison des difficultés d'accès, de son emplacement tourmenté ainsi que de sa grande distance ».

Mansur se dirigea d'abord vers Ciura, puis Viseu, où plusieurs comtes chrétiens qui étaient ses vassaux « se présentèrent avec leurs guerriers et en grande pompe, pour se joindre aux musulmans et ensuite engager les hostilités de leur côté ». À Porto, la flotte de Mansur l'attendait, avec l'infanterie, des vivres, de l'approvisionnement et des armes. L'armée se mit alors en marche vers le nord non sans rencontrer de grosses difficultés dues à la configuration du terrain. Des ouvriers, dit Ibn Idhari, durent employer le fer pour élargir les crevasses et aplanir les sentiers. Les troupes purent passer mais Mansur fut alors sur le point d'être victime d'une trahison des Léonais – des chrétiens qui regrettaient leur participation à une coalition contre leur grand saint et firent savoir à leurs compatriotes par un messager déguisé en vieillard que d'un certain côté le camp était mal gardé et qu'il leur serait facile de l'attaquer. Le messager fut démasqué, on lui coupa la tête ainsi que celle des traîtres qui l'avaient envoyé. L'armée musulmane atteignit Vigo, pillant et brûlant tout sur son passage. Après avoir franchi l'Ulla, raconte Ibn Idhari, « ils parvinrent à

des oratoires consacrés à saint Jacques qui, aux yeux des chrétiens, viennent par rang de mérite après celui qui renferme le tombeau. Aussi les dévots s'y rendent-ils des régions les plus éloignées. Après l'avoir entièrement rasé ils allèrent camper devant l'orgueilleuse ville de Saint-Jacques le mercredi 2 *chaban* (10 août). Tous les habitants l'avaient abandonnée et les musulmans s'emparèrent de tout le butin qu'ils trouvèrent et en abattirent les constructions, les murailles et l'église, si bien qu'il n'en resta plus trace. Cependant des gardes placés par Mansur firent respecter le tombeau du saint et empêchèrent qu'on y fît aucun dommage. Mais tous ces palais solidement bâtis furent réduits en poussière et l'on n'eût pas soupçonné qu'ils avaient existé la veille. Les troupes conquirent ensuite toute la région et arrivèrent jusqu'à La Corogne où les cavaliers s'arrêtèrent {34} ».

Mansur récompensa ses alliés chrétiens par des cadeaux, surtout des étoffes précieuses, puis il rentra par petites étapes dans sa capitale. Il était accompagné de nombreux prisonniers chrétiens portant sur leurs épaules les portes de la ville de Compostelle. Elles furent utilisées pour la construction de la charpente de la mosquée. Les cloches de la basilique Saint-Jacques furent suspendues dans l'édifice « pour y servir de lampes ».

Les dernières campagnes et la mort

Malade et épuisé par des crises de goutte, Mansur trouvait encore la force d'entreprendre de nouvelles campagnes militaires contre Pampelune en 999, et l'année suivante contre le comte de Castille qui pensait que le moment était venu d'infliger au vieux dictateur musulman une défaite qui vengerait tous les affronts qu'il avait infligés aux chrétiens. Il se porta à la rencontre de Mansur, qui avait appris les préparatifs de ses ennemis et pris l'offensive. Les armées se rencontrèrent dans la région de Pena Cervera, proche du cours moyen du Douro. Les troupes musulmanes fléchirent d'abord puis, usant d'un stratagème, Mansur obligea les chrétiens à se replier. Les troupes de Mansur se lancèrent à leur poursuite, non sans laisser plusieurs centaines d'hommes sur le terrain. Il l'avait emporté mais l'alerte avait été chaude. Il se vengea en allant razzier les régions voisines,

Saragosse, la Navarre, Pampelune. Plus épuisé que jamais, il rentra à Cordoue pour repartir l'année suivante, une fois de plus en direction du nord. Il s'avança vers la Rioja jusqu'à Canales. Près de là il détruisit le cloître de saint Émilien, le patron de la Castille. Il était alors à bout de forces. Incapable de se tenir à cheval, il se faisait porter dans une litière. Il souffrait atrocement. « Vingt mille soldats sont inscrits sur mes registres, mais il n'y en a aucun parmi eux, aucun qui soit aussi misérable que moi. » Il refusait le service des médecins, qui n'étaient pas d'accord entre eux sur sa maladie. Il était surtout obsédé par la pensée qu'une révolte n'éclatât après sa mort et que sa dynastie perdît le pouvoir. Arrivé à Medinaceli, il s'arrêta. Il appela près de lui son fils aîné Abdel Malik, lui donna ses dernières instructions en lui recommandant de donner le commandement de l'armée à son frère Abdar Rahman et d'aller lui-même aussitôt après sa mort à Cordoue pour prendre le pouvoir et réprimer toute tentative de révolte. Comme il se sentait un peu mieux, il fit venir ses grands officiers pour leur dire adieu. Le 10 août 1002 il expirait. Le dictateur fut enterré à l'alcazar de Medinaceli avec cette épitaphe : « Les traces qu'il a laissées sur la terre t'apprendront son histoire, comme si tu la voyais de tes yeux. Par Allah ! le temps n'en amènera jamais un semblable ni personne qui, comme lui, défende nos frontières. » Un moine chrétien en fit une, toute différente : « Dans l'année 1002 mourut Almanzor. Il fut enseveli dans l'enfer {35}. »

Au regard de la postérité, « les traces qu'Almanzor laissa sur le trône », pour reprendre les mots d'un historien, furent diverses, pour dire le moins. Auréolé d'une gloire militaire que nul ne lui conteste, les conséquences de ses très nombreuses campagnes militaires – si nombreuses que personne n'a encore su en établir le chiffre exact –, presque toutes couronnées par la victoire, ne tarderont pas à se révéler. Les premières, quasi immédiates, mettront en évidence un effondrement presque total des structures de l'État andalou qui entraînera rapidement sa ruine. « Plus de noblesse, plus d'équilibre social, l'ancienne société arabe n'existait plus. On était mécontent de ce qui existait et par le développement de cette situation, la

société était poussée vers une révolution. » Tout le monde était d'accord sur un point : le départ des Amirides était comme une bénédiction du Ciel. Ils avaient contre eux la noblesse – ou ce qui en restait –, dont Mansur avait réduit le rôle au profit des Berbères et des étrangers qui servaient dans l'armée musulmane, les religieux qui demeuraient attachés à la dynastie des Omeyyades, les classes populaires brimées par le pouvoir de Mansur, l'ensemble de la société enfin qui voyait dans la présence des Berbères la cause de tous les maux.

De tous les malheurs qui avaient frappé le pays, celui-ci, aux yeux de l'opinion, était le pire. Sa première conséquence avait été la disparition de l'esprit de cohabitation ethnique qui avait été une des forces de l'État musulman d'Espagne. Les guerres entre musulmans et chrétiens avaient rarement été autre chose que des coups de main, des escarmouches. Les grandes batailles avec de lourdes pertes avaient été rares. Princes chrétiens et émirs arabes échangeaient des visites. L'Histoire a gardé la description de réceptions fastueuses de princes chrétiens à la cour de Cordoue. Les expéditions qui partaient de Cordoue avaient surtout pour but d'entraîner les unités musulmanes, de faire du butin, plus encore peut-être de montrer aux gouverneurs des provinces la puissante armée du calife et quelle folie ce serait de leur part de se rebeller contre lui. Avec Mansur tout changea. Les combats pour l'entraînement et le pillage firent place à de sanglantes batailles qui faisaient de nombreuses victimes, même parmi la population des villes et des campagnes. Ceux qui, de part et d'autre, n'avaient jamais subi les malheurs de la guerre furent atteints dans leurs personnes et dans leurs biens. Un esprit de haine et de vengeance se développa parmi les chrétiens avec pour corollaire la volonté d'en finir avec ces musulmans que l'on avait pris pour des civilisés et qui étaient en réalité des barbares au point d'avoir ravagé Saint-Jacques. Les rivalités entre les États chrétiens s'atténuèrent, sans disparaître totalement, pour faire place à une solidarité qui sera le ciment de la Reconquête.

QUATRIÈME PARTIE

LA FITNA

Abd el-Malik au pouvoir, les choses, pendant quelques années au moins, continuèrent comme elles étaient depuis longtemps. Les manifestations de ceux qui demandaient que les Aminides – famille de Mansur – cèdent enfin le pouvoir à Hisham furent assez facilement réprimées. Le calife continua sa vie retirée à Zahira parmi ses religieux et ses femmes. Des conspirations éclatent cependant, facilement déjouées. Tarafa, un esclavon qui occupait une haute charge de l'État, tenta un soulèvement. Dénoncé, il fut arrêté et exécuté. Isa, un vizir, fomenta lui aussi un complot dont le but de renverser à la fois Abd el-Malik et Hisham pour les remplacer par un descendant d'Abdar Rahman III. Dénoncé eux aussi, l'un fut assassiné, l'autre jeté en prison où il mourut de mauvais traitements. Abd el-Malik mourut de mort naturelle en 1008. De même tempérament belliqueux et poussé par la même ambition que son père, peu de temps avant la mort de celui-ci il avait repris le combat contre l'Europe chrétienne, contre la Catalogne d'abord, à laquelle il infligea une facile défaite, contre le Léon, et surtout plusieurs fois contre Sancho Garcia, le comte de Castille. Au moment où il mourut, il projetait certainement d'autres campagnes qui n'auraient servi sans doute qu'à retarder de quelques années la grave crise, la *Fitna,* qui emportera à la fois la succession du dictateur et le califat de Cordoue lui-même.

Abdar Rahman, le frère d'Abd el-Malik, lui succéda. Sa mère, une chrétienne, était la fille du roi de Pampelune Sancho Garcia. Elle lui avait donné le nom de Shanjul (Sanchuelo, le petit Sancho) en mémoire de son grand-père. Sa descendance devait encore, plus tard, aggraver une situation déjà passablement compliquée. Ses relations avec Hisham, au début au moins, furent bonnes, amicales même, avec l'un et l'autre un goût prononcé pour les femmes et les réunions nocturnes largement arrosées. Soudain, quelques mois à peine après que Abdar Rahman eut

accédé au pouvoir, une nouvelle se répandit dans Cordoue à laquelle personne ne voulut croire tant elle était inouïe : Abdar Rahman-Sanchuelo s'était fait désigner par Hisham comme son successeur au califat. Selon les historiens du temps, le hadjib aurait menacé Hisham de le tuer s'il n'acceptait pas ; selon d'autres sources, Hisham aurait cédé aux arguments des religieux, le grand cadi de Cordoue en tête, selon lesquels Hisham n'ayant pas d'enfant et les descendants d'Abdar Rahman Nasir ayant disparu, le califat disparaîtrait aussi si un successeur n'était pas désigné. Quatre jours après l'annonce de l'accord entre Hisham et Sanchuelo, les troupes bloquaient l'entrée du palais, les dignitaires arrivèrent et lecture fut donnée de l'acte de succession. Celui-ci s'appuyait notamment sur une parole du Prophète qui donnait implicitement à Abdar Rahman le droit au califat : « L'heure du jugement n'arrivera pas, disait Mahomet, sans qu'un homme de la tribu de Kahtan {36} ne conduise les Arabes avec son bâton. » Or, la famille d'Abdar Rahman appartenait à la tribu de Kahtan. Les hauts fonctionnaires et les ulémas prêtèrent serment, puis des copies de l'acte de succession furent envoyées dans les provinces, où il fut ordonné que dans toutes les cérémonies le nom de Sanchuelo serait nommé immédiatement après celui du calife. Comme dans la capitale, l'impression fut partout désastreuse. Abdar Rahman avait commis une énorme erreur.

Chacun pressentait que ce « coup d'État » ouvrait la porte à un sombre avenir pour le califat et pour al-Andalus. Une autre erreur fut d'ordonner que la coiffure officielle ne serait plus le bonnet de couleur mais le turban berbère.

La révolution

La dernière bévue fut celle qui eut les conséquences les plus graves. Ayant appris que le roi du Léon, Alphonse V, se préparait à l'attaque – ce qui n'était pas entièrement faux –, inconscient aussi de la situation qui régnait dans la capitale, Sancho partit aussitôt en campagne. Alphonse V s'était retranché dans la montagne et évita les stratagèmes de celui qui voulait l'en faire descendre. Sancho partit alors pour Tolède d'où il attaquerait Alphonse. C'est là qu'il apprit qu'une révolution avait éclaté à

Cordoue, où un prince omeyyade du nom de Mohammed Djabbar avait réuni une bande d'individus des bas quartiers de la capitale et préparait une véritable révolte. Lorsque la nouvelle arriva de l'entrée de Sancho en territoire chrétien, Djabbar passa à l'action. Ses hommes pénétrèrent dans l'alcazar de Cordoue (15 février 1009), qu'ils pillèrent de fond en comble. Ils entrèrent ensuite dans les appartements du calife, que Djabbar somma d'abdiquer en sa faveur – ce que Hisham fit aussitôt sans même élever une protestation. Personne n'était intervenu pour le défendre. Il se démit lui-même de ses fonctions. Il envoya même à l'usurpateur les habits et les insignes de ses fonctions. Djabbar annonça qu'il prenait le *lakab* de *al-Mahdi billah (l'envoyé de Dieu).* Dès le lendemain, des centaines d'individus, la plupart de moralité douteuse – presque tous les mêmes que ceux qui avaient donné l'assaut à l'alcazar –, arrivèrent pour s'enrôler dans l'armée régulière. Djabbar mit à leur tête un de ses cousins et les lança à l'assaut d'al-Zahira, le superbe palais édifié par Abdar Rahman III aux environs de la ville. En une journée tout fut pillé ou détruit, toutes les richesses qu'il contenait emportées ou arrachées, même les portes. On y trouva un million et demi de pièces d'or et plus de deux millions d'argent. Quand le palais fut vide, Djabbar ordonna qu'on y mît le feu. Ainsi se réalisait la prédiction que Mansur avait faite un jour qu'il se promenait avec un ami dans al-Zahira : « Malheureuse Zahira ! Ah ! Je voudrais connaître celui qui te détruira bientôt. » Et s'adressant à celui qui l'accompagnait : « Toi-même, lui dit-il, tu seras témoin de cette catastrophe. Je le vois déjà saccagé et ruiné, ce beau palais, je vois le feu et la guerre civile dévorer mon pays {37}. »

En apprenant les dramatiques événements qui s'étaient déroulés à Cordoue, Sanchuelo, contre l'avis de son entourage, décida de quitter Tolède et de rentrer au plus vite. Le moral de son armée était au plus bas. Ses soldats l'abandonnaient les uns après les autres. Un des rares à lui demeurer fidèle fut un comte chrétien, Garcia Gomez, « le Grand Comte », probablement un de ses lointains parents par sa mère, qui lui déconseilla d'aller à Cordoue dans les conditions qu'on lui décrivait. Sanchuelo n'écouta personne et poursuivit sa route jusqu'à une résidence qui lui appartenait, non loin de Cordoue. Le lendemain matin une troupe envoyée

par Djabbar les arrêta, lui et le comte. Amenés à Cordoue, ils furent l'un et l'autre exécutés et leurs dépouilles exposées sur la place publique près du palais, clouées à une croix. Djabbar était le maître d'Andalus, mais de son règne – très bref – d'aventures et de troubles, de révolutions et de coups d'État, l'Espagne musulmane sortira exsangue et déchirée.

La guerre civile

D'une intelligence limitée, maladroit et brutal, entouré d'incapables, Djabbar-Mahdi indisposa les Berbères – ceux-là mêmes qui s'étaient ralliés à lui – par des vexations inutiles. Il agit de même à l'égard des esclavons. Il craignait avant tout que le calife Hisham ne devînt un point de ralliement pour tous ceux qu'il avait mécontentés, mais il pouvait difficilement le faire exécuter. La seule solution qu'il trouva fut de le faire passer pour mort. Il fit porter dans un tombeau à l'alcazar le cadavre d'une personne, un Juif dit-on, qui ressemblait vaguement au calife (26 avril 1009), tandis qu'il confinait celui-ci dans une petite maison aux environs de la ville (au palais, selon une autre version). Comme les partisans du calife protestaient, il le fit arrêter. Sa maladresse avait abouti à la constitution d'une opposition avec, à sa tête, Suleiman, âgé d'environ cinquante ans, un arrière-petit-fils d'Abdar Rahman III, dont les Berbères firent leur *imam*. Comprenant enfin l'erreur qu'il avait commise Mahdi leur envoya une promesse de pardon. Ils la rejetèrent sans même la discuter.

Les Berbères étaient appuyés par Sancho Garcia, le comte de Castille, qui les avait assurés de son concours en échange de la promesse de cession de places fortes détenues jusqu'à présent par les musulmans. Sancho les ravitailla et leur envoya des troupes. On voit alors intervenir le gouverneur de la Marche Moyenne, un nommé Wadih, que Sancho avait pressenti mais qui avait sans doute estimé que le moment était venu d'exploiter la situation à son profit, et non à celle des Berbères et des Castillans, qu'il attaqua aussitôt. Il se replia sur Cordoue où il rejoignit des unités réunies à la hâte dans la ville par Mahdi et les rebelles. Il eut alors la singulière idée de faire sortir de sa cachette Hisham, auquel il avait fait de

solennelles funérailles, ce qui fit bien rire les Berbères. Hisham fit de Wadih son hadjib. Suleiman et les Berbères d'un côté, Hisham et ses troupes hétéroclites de l'autre se préparèrent à s'affronter. Mais auparavant Hisham, qui n'avait pas oublié le traitement que Mahdi lui avait infligé, le fît arrêter et le mit en accusation. Amené devant un tribunal présidé par Hisham lui-même, il fut condamné à mort et exécuté. Sa tête fut envoyée aux Berbères, son corps jeté à la rue.

Le siège de Cordoue

Les Berbères s'établirent à Secunda, un faubourg de Cordoue au sud du Guadalquivir, puis ils bouclèrent la ville, dans laquelle régnèrent bientôt la famine et la misère. Des épidémies se déclarèrent. Tout s'aggrava avec l'arrivée de populations des campagnes voisines, qui venaient se réfugier dans la ville. Pour mettre le comble au désastre, le Guadalquivir déborda, détruisant de nombreuses maisons et noyant plusieurs milliers de personnes (5 000 selon un chroniqueur). Suleiman envoya une lettre aux Cordouans, les adjurant de se rendre. Ils rejetèrent sa proposition, et d'autres qu'il fit un peu plus tard, et continuèrent la résistance. Un homme qui s'était écrié dans une mosquée « Ô Dieu, donnez-nous la paix ! » fut tué sur-le-champ. Au début de mai les assiégés tentèrent une sortie, qui échoua, de même que celles des jours suivants. Enfin, exténués, affamés et ruinés, ils se décidèrent à envoyer en délégation aux Berbères le cadi de la ville accompagné de plusieurs juristes. Les négociations furent brèves. Les Berbères acceptèrent la reddition de la capitale moyennant une forte somme. Le 10 mai 1013 – une date qui marque à jamais la fin des jours glorieux de la Cordoue omeyyade –, ils entrèrent dans la ville, massacrant et incendiant les maisons après les avoir consciencieusement pillées. Les exactions continuèrent pendant longtemps. Cordoue fut en grande partie dévastée et de nombreux habitants, notamment parmi les notables et les intellectuels, furent tués, parmi lesquels le célèbre chroniqueur Faradi, le cadi de la grande mosquée, Yahya b. Wafid, et son neveu… Suleiman s'installa dans l'alcazar et fit comparaître Hisham devant lui. Accablé d'accusations, le calife fut exécuté sur-le-champ. Selon d'autres sources il

serait parvenu à s'enfuir et serait mort dans l'obscurité, plusieurs années plus tard, peut-être à Alméria.

Suleiman commence alors un second règne. « Simple instrument entre les mains des Berbères », ils lui imposent de leur attribuer des fiefs dans les provinces de presque tout le califat, ou ce qu'il en reste, notamment dans le Centre et le Sud. Les Sahanja s'emparent de la région d'Elvira, les Banu Birzal et les Bani Ifran de celle de Jaen. La grande confédération des Maghrawa prend le nord du pays, les Banu Dammar la région de Medina-Sidonia. Des Arabes reçoivent aussi des fiefs, notamment dans la région de Saragosse et dans la Marche Supérieure. Suleiman est aussi contraint de donner, au Maroc, des places qui dépendent encore de Cordoue, telles que Tanger, Algésiras et Ceuta, ces deux dernières aux Idrissides, la dynastie qui avait régné sur le Maroc de 769 à 926, représentée alors par Kasim et Ali, deux frères. L'entourage de Suleiman ne cache pas son étonnement car les deux frères, Ali surtout, sont connus pour leur hostilité envers Suleiman. Peu de temps va s'écouler avant qu'elle se manifeste ouvertement.

Sous le fallacieux prétexte de vouloir libérer Hisham – dont ils disent qu'il est toujours vivant, et prisonnier –, ils se déclarent indépendants à Ceuta, traversent le détroit et s'emparent de Malaga. Puis ils se dirigent vers Cordoue avec d'importantes forces. Suleiman, incapable d'organiser une résistance, est rapidement submergé et battu. Le 17 juin 1016 Suleiman est capturé et aussitôt mis à mort ainsi que son père et son frère. Selon certains historiens, Ali lui aurait ordonné de tuer lui-même son père. Le 7 juillet 1016 Ali était proclamé calife. Lui aussi aura un règne bref. D'abord apprécié par la population pour son esprit de justice, il ne tarda pas à se rendre impopulaire pour la sévérité avec laquelle il traitait peuple et bourgeois. À la fin du mois de mars 1018 il était assassiné, sans doute par des gardes du palais. Quelques jours plus tard son frère Kasim était proclamé calife.

Peu enclin à risquer sa vie, assez âgé, Kasim commença paisiblement son règne. Il proclama une amnistie et prit un certain nombre de mesures, dans le domaine fiscal notamment, qui le rendirent rapidement populaire – ce qui ne suffisait pourtant pas à assurer la sécurité de son pouvoir. Un

de ses neveux, du nom de Yahya, comprit vite qu'il y avait là une occasion à saisir. Il recruta des partisans et, dans l'été de 1021, avança sur Cordoue où Kasim n'opposa qu'une brève résistance et se retira, pour revenir quelques mois plus tard, et s'enfuir définitivement devant Yahya qui mettra fin à ses jours peu après. Yahya lui-même, qui avait vite compris qu'il n'échapperait pas au sort tragique de la plupart de ceux qui l'avaient précédé, partit pour Malaga.

La fin du califat omeyyade

Pour désigner leur souverain, les Cordouans eurent alors recours à une étrange innovation : l'élection. En décembre 1023, à la grande mosquée, trois candidats se présentèrent à leurs suffrages, tous descendants d'Abdar Rahman III. Mais le procédé était trop étranger à toutes les habitudes pour pouvoir aller jusqu'à son terme. L'un des candidats, Abdar Rahman ibn Abd Djabar, n'attendit pas le vote. Revêtu de son armure et entouré de ses guerriers, il entra dans la mosquée où il reçut sans discussion le serment des Cordouans. Proclamé calife sous le nom d'al-Mustanzhir, son règne durera quarante-sept jours. Le Trésor était vide, il édicta de lourds impôts et chercha appui auprès des Berbères. C'était plus qu'il n'en fallait pour déchaîner la population contre lui. La foule envahit le palais, tua la garde berbère, viola les femmes du harem. Un autre descendant d'Abdar Rahman III, tremblant de peur, fut proclamé calife sous le nom de Mustakfi, et Mustanzhir exécuté.

Le nouveau calife se révéla tout de suite un ignorant et un paresseux, et surtout le Trésor était aussi vide que celui de ses prédécesseurs. Menacé de tous côtés, il ne cherchait qu'à s'enfuir. Il parvint à gagner Medinaceli (mai 1025). Il fut assassiné peu après.

Cordoue n'était plus une proie tentante. Son territoire était si exigu qu'il ne rapportait plus de quoi alimenter le Trésor. Son rôle dans la Péninsule était terminé. En novembre 1025 Yahya revint pourtant, passa quelques semaines dans la ville et se retira de nouveau à Malaga. Deux esclavons (descendants d'esclaves Scandinaves), Khairan et Mudjahid,

prirent cependant le pouvoir au début de 1026. Devant l'impossibilité d'établir un gouvernement dans cette ville en proie à l'anarchie, ils repartirent quelques semaines plus tard, le premier pour Alméria, l'autre pour Denia.

Les Cordouans, sans se lasser, cherchèrent un homme qui pourrait rétablir la situation, un marwani de préférence, attachés qu'ils étaient à la dynastie qui avait donné de si grands califes. Leur choix se fixa sur Hisham B. Mohammad, un descendant lui aussi d'Abdar Rahman III. Il fut proclamé calife en juin 1028. Il attendit longtemps avant de venir prendre possession de son trône (fin 1029). Il prit le nom d'al-Muttad. Le pouvoir était exercé en fait par un certain Hakam, un individu sans scrupule, corrompu et ivrogne, qui parvint cependant à faire rentrer, de façon plus ou moins légale, quelque argent dans le Trésor. Mais la bourgeoisie de Cordoue suscita contre lui un soulèvement populaire. Il fut tué et décapité. Quant au calife al-Muttad, ordre lui fut donné par les notables de quitter immédiatement la capitale. Il partit, probablement pour Lérida, où il mourut plusieurs années plus tard, le 18 décembre 1036 selon certains historiens, oublié de tous, dernier descendant d'Abdar Rahman l'Immigré venu de Syrie il y avait plus de trois siècles pour bâtir à la force de son épée un des plus glorieux États du monde musulman.

Pourquoi ?

Le califat omeyyade s'était effondré comme un château de cartes. Sa chute avait été trop rapide, trop brutale pour que l'on pût espérer le voir revivre un jour. Les causes du mal qui a détruit la construction, en apparence d'une solidité à défier les siècles, d'Abdar Rahman et de ses successeurs des deux siècles qui suivirent tiennent en quelques mots : l'introduction en Espagne d'éléments ethniques étrangers de plus en plus nombreux au fil du temps et incapables de s'intégrer dans la masse de la population. Mansur, un ambitieux sans scrupules, en porte largement la responsabilité.

L'arrivée dans la Péninsule de ces étrangers avait commencé tôt, les premiers, les sakalibas ou esclavons, prolongeant une tradition des Omeyyades de Damas qui avaient utilisé des Slaves dans leur armée comme, un peu plus tard, les Abbassides constitueront une importante garde turque. Relativement peu importants numériquement leur nombre s'accroîtra considérablement sous le califat. Ils sont employés comme domestiques, soldats, fonctionnaires de la cour où certains atteignent des postes élevés. Sous Hakkam II on voit un esclavon directeur des Postes, un autre Grand Orfèvre, un autre Grand Fauconnier. Au temps de Hisham II des esclavons jouent un rôle militaire important. Nous avons vu l'un d'eux, Wadin, commandant de la Marche Moyenne. Les sakalibas (ou esclavons) employés à des tâches domestiques ou administratives, les fonctionnaires du Palais étaient généralement des eunuques castrés soit à l'étranger au marché où ils avaient été achetés, soit en Espagne. Les cadres de l'armée n'étaient pas castrés. Beaucoup n'avaient pas été achetés mais capturés, ou étaient venus d'eux-mêmes, attirés par les avantages – qui pouvaient être considérables – de leur enrôlement dans les forces du calife et par l'avenir auquel ils pouvaient prétendre. Ceux-là gardaient leur religion et leur langue.

C'est surtout à l'époque de Mansur que grandissent la place et le rôle dans l'État des sakalibas, comme des divers groupes ethniques venus ou non de l'étranger. Certains tinrent alors une place de premier plan dans les événements qui devaient conduire à l'effondrement du système centralisé omeyyade. Parmi les pouvoirs locaux qui se créent alors sur les ruines du califat, plusieurs sont aux mains des sakalibas qui, dès avant la ruine de celui-ci, s'étaient mis à la tête de régions entières – à Alméria et à Denia, à Tortosa entre autres – pratiquement indépendantes du pouvoir central.

Les Berbères

Plus déterminant, parce qu'ils étaient plus nombreux et plus puissants, fut le rôle des Berbères dans l'éclatement du califat.

Au VIIIe siècle, au même moment que les Arabes mais en plus grand nombre – de 20 000 à 100 000 suivant les estimations –, des groupes de Berbères avaient traversé le détroit de Gibraltar pour s'établir en Andalus. Il semble que tout en ayant conscience d'appartenir à une communauté différente ils se soient plus ou moins rapidement intégrés. Peu active au premier siècle, l'immigration des Berbères reprit à l'époque d'Abdar Rahman III, pour se développer davantage encore avec Hakam II. Il en incorpora plusieurs centaines dans son armée, appartenant à la tribu des Hasani. D'autres suivirent, largement récompensés par des cadeaux et des terres prises sur celles des adversaires – les siens – que le calife désignait, comme le voulait sa politique d'utiliser les tribus les unes contre les autres. Quelques milliers arrivèrent alors, sans influence sensible sur l'équilibre des groupes ethniques.

Avec Mansur, ce fut tout autre chose. L'immigration berbère d'Afrique du Nord prit d'énormes proportions. En 980, un premier groupe de six cents Berbères débarqua en Andalousie, dit Ibn Idhari, « avec des vêtements en lambeaux et montés sur des haridelles, mais bientôt habillés de soie brodée et autres riches étoffes. Il leur donna des chevaux de race, les installa dans des palais qu'ils n'auraient jamais vus, même en rêve ». Des groupes d'autres tribus arrivèrent. Le but de Mansur, en faisant venir du Maghreb des hommes de diverses tribus berbères, était de se les attacher personnellement tout en faisant en sorte qu'aucune de ces tribus ne parvienne à établir son contrôle sur l'armée. Son but était aussi, nous l'avons vu, d'accroître celle-ci pour combattre les chrétiens. Ambition personnelle ? Volonté de reprendre victorieusement le djihad ? Ces motifs n'auraient pas entraîné les conséquences désastreuses de la *Fitna* si Mansur n'avait pas pris la décision d'établir dans l'armée le système de la solde à la place du paiement au moyen de concessions de terre, ce qui engendra rapidement des abus (favoritisme, détournement de fonds, etc.) et, en définitive, affaiblit l'armée.

Mais la conséquence la plus grave de l'arrivée en masse des hommes venus de l'étranger fut le renforcement de leur esprit communautaire. Maintenant qu'ils représentaient des masses compactes, leurs particularismes s'accentuaient : solidarité tribale, traditions, tout ce qui

constitue des liens de même origine, de même langue, de mêmes intérêts, etc. Des tensions entre eux et les autres groupes étaient inévitables. En d'autres temps, un pouvoir central fort aurait gardé en main la situation et imposé son autorité. L'incapacité des derniers marwanides et de leurs « maires du palais » ne pouvait conduire qu'à l'anarchie et à l'émergence de similaires États berbères avec pour conséquence l'apparition de principautés formées par d'autres groupes ethniques, les sakalibas, nous l'avons vu, les Arabes avec à leur tête des représentants de quelques familles nobles, etc. Vers 1040, vingt-six « États » s'étaient ainsi constitués aux mains d'aventuriers, ou de gouverneurs qui avaient profité de la vacance du pouvoir central pour se rendre indépendants. Les auteurs espagnols leur ont donné le nom de *reyes de taifas.*

CINQUIÈME PARTIE

LES REYES DE TAIFAS

Ces dynasties d'usurpateurs qui s'étaient constituées entre 1010 et 1030 régnaient sur des territoires d'importances très diverses. L'autorité des unes ne dépassait guère une ville et ses faubourgs, d'autres gouvernaient des régions entières, les plus faibles subissaient le joug des plus puissantes. La guerre était leur état permanent. Pour se maintenir elles font appel aux princes chrétiens auxquels elles versent des tributs annuels en argent, les *parias*, à moins qu'elles n'abandonnent leurs possessions lambeau par lambeau. Les parias, qui représentent des sommes importantes, seront une des causes de l'effondrement des taifas. Paradoxalement, notons-le dès à présent – nous y reviendrons –, cette période agitée, ces années qui voient villes et principicules en état de guerre permanente, sont une des époques les plus brillantes de la civilisation arabo-musulmane, une de celles où son rayonnement intellectuel brille de l'éclat le plus vif et qui laissera les traces les plus profondes en Espagne et en Occident.

Séville

La première en importance de ces dynasties, du fait de l'étendue de ses possessions et du rôle qu'elle joua en Espagne, était celle qui régnait à Séville. Les Abbassides, d'origine arabe, avaient à leur tête, de 1023 à 1093, Mohammed I^{er} b. Abbad, un illustre juriste, cadi de la ville, qui se borna à établir son pouvoir par d'habiles intrigues. Abbad Mutadid lui succéda, puis Mohammed ad Mutamid ; ces deux derniers, habiles et courageux, agrandirent considérablement la principauté, surtout du côté de l'Atlantique. Sans cesse en guerre avec les reyes de Badajoz, d'Algésiras, de Grenade, de Huelva et autres, Mutamid parvint à annexer tous leurs territoires. Tous les moyens lui étaient bons. Il prétendit avoir retrouvé le

dernier calife omeyyade, Hisham II, mort quelques années auparavant, et vouloir lui restituer son empire intégralement reconstitué. Les petits chefs berbères, qui le craignaient, firent semblant de croire cette fable et prêtèrent hommage à la fois à lui, Mutamid, et au calife, qui demeurait invisible, et pour cause. Un jour Mutamid lui-même en eut assez de cette fiction. Il convoqua tous ces petits seigneurs berbères et les enferma dans des thermes dont il fit boucher les ouvertures. Tous périrent asphyxiés, et l'expansion de la principauté se poursuivit. Algésiras tomba, Cordoue était menacée. Il mourut en 1069. Son fils Mohammed II lui succéda. Le jeune prince s'empare de Cordoue puis de tout le nord du royaume de Tolède. C'est le temps où la *Reconquista* a repris son avance vers le sud. L'anarchie des musulmans leur donne l'occasion de progresser vers des régions où ils n'avaient jamais encore porté leurs armes, vers le cours inférieur du Douro notamment, bientôt à Coïmbre. Mutamid se trouve ainsi menacé par Alphonse de Castille. Contraint à négocier il obtient la paix moyennant le versement d'un important paria. Mutamid tente d'annexer la principauté de Murcie avec le concours du comte de Barcelone, et il y parvient. Des intrigues aboutissent à amener Alphonse VI jusqu'à Tarifa et Sidonia (région d'Algésiras-Malaga). Bientôt Tolède est prise, le roi de Castille exige la remise de provinces entières, celles aujourd'hui de Ciudad Real et Cuenca. Pour Mutamid et les autres princes musulmans l'heure est grave. Après s'être longuement consultés, ils comprennent à quel point dramatique les ont amenés leurs divisions. Sans une aide extérieure ils seront rapidement submergés par les chrétiens. Ils décideront alors de demander le secours du sultan almoravide Yusuf b. Tashfin, qui s'est emparé de tout le Maroc. C'est ainsi, on le verra, que commença l'occupation de l'Espagne musulmane par les Almoravides.

Ceuta, Algésiras, Malaga…

À côté de la place qu'occupent pendant quelque soixante-dix ans les Abbadides de Séville, les autres dynasties éphémères du XI^e^ siècle se bornent le plus souvent à offrir le spectacle de leurs querelles intérieures et des combats qu'elles se livrent entre elles avec un résultat qui, après un

temps plus ou moins long, est toujours le même : leur disparition au bénéfice d'un autre *rey de taifa* ou, le plus souvent, de l'ennemi chrétien.

Les Hammudides, deux frères, Ali et Kasim, devaient leur pouvoir, le premier sur Ceuta, le second sur Algésiras, au calife Mustain qu'ils avaient contribué, comme d'autres Berbères, à élever au trône. Ils appartenaient à la grande famille chiite des Idrissides, les fondateurs de Fès. Ali tenta, comme d'autres avant et après lui, de devenir calife. Il s'empara de Cordoue, fit déterrer le cadavre de Hisham II pour prouver qu'il avait été assassiné puis se fit reconnaître comme calife. Après une période de modération, il soumet la capitale à un régime de terreur. Il est assassiné par trois serviteurs esclavons. Son frère est proclamé calife, s'enfuit à Séville, revient et est fait prisonnier. Il sera assassiné quelques années plus tard. Son fils parvient à se maintenir un certain temps à Malaga et à Algésiras, puis il est détrôné au profit des Abbadides.

Saragosse, Alméria, Denia

À Saragosse, les Banu Tudjib, une dynastie arabe, exerce le pouvoir de 890 à 1038. Remplacée par les Banu Hud, ceux-ci demeurent jusqu'en 1110 les maîtres de la ville et de sa région particulièrement importante du fait du voisinage des Pyrénées. Saragosse est pendant toute cette période un puissant centre musulman. Au XI^e^ siècle l'arrivée de poètes et d'écrivains de Cordoue fait de Saragosse un centre important de culture. Elle développe ses relations avec le Maghreb et l'Orient, qu'elle intensifiera au temps des Almoravides.

Alméria, elle, est avant tout célèbre pour ses étoffes, qui donnent à la ville une grande prospérité. D'abord sous la domination de Valence, elle se rend indépendante avec à sa tête Abu al-Tudjibi qui accroît encore la prospérité de la ville avec « une cour littéraire parmi les plus notables d'Andalus ». Sous les Almoravides, Alméria atteindra un développement, dans tous les domaines, encore plus grand.

Denia, à l'extrémité sud-est du golfe de Valence, tient à l'époque de son indépendance une place sans rapport avec sa faible importance

territoriale. En 1013, après la chute du califat, un affranchi de Mansur, du nom de Abu Mudjahid, s'empare de Denia et des Baléares et parvient en peu de temps à faire de cette région une des plus prospères et des mieux exploitées d'Andalus. On raconte que les champs y étaient cultivés sans interruption pendant toute l'année. Aucune ville d'Andalus, ajoute-t-on, ne dépassait Denia pour sa prospérité et le niveau intellectuel de ses élites. Base maritime importante, Denia construisait dans ses chantiers des navires qui étaient surtout utilisés ensuite pour la piraterie, ce qui accroissait la richesse de ses habitants.

Mudjahid – le plus grand pirate de son temps – s'empara des Baléares qui furent ensuite reprises par les chrétiens. Son fils Ali, incapable de succéder à un homme de pareille envergure, dut rapidement céder la province à son beau-frère, al-Muktadir, qui emmena Ali à Saragosse où il mourut. Les Almoravides s'emparèrent alors de la ville.

Mudjahid et son corégent Muayti surpassèrent, affirmait-on, tous les autres *reyes de taifas* par leur esprit combatif, leur richesse et surtout leur niveau intellectuel. Grâce à eux et à ceux qui les entouraient, Denia atteignit alors, dans le domaine de la culture, la renommée d'une des villes au niveau le plus élevé de son temps en Occident. C'est à Denia, par exemple, que se réfugie l'illustre astronome Ahmad ibn al-Saffa, l'auteur de célèbres *Tables astronomiques.*

Valence, Carmona, Badajoz, Grenade et les autres…

Valence, elle aussi, se rendit indépendante. En 1010-1011 elle se donna à deux affranchis d'Amir, deux sakalibas du nom de Mubarak et Muzaffar, deux hauts fonctionnaires qui se partagèrent le pouvoir. À leur mort les habitants mirent à leur tête un autre sakaliba nommé Labib, puis la principauté passa à un petit-fils de Mansur, du nom d'Abd el-Aziz, qui donna à Valence une grande prospérité. Les *reyes* se succédèrent ensuite. Elle fut quelque temps incorporée à Tolède puis recouvra son indépendance jusqu'à l'époque du Cid, à la fin de laquelle les Almoravides prirent possession de la ville et de la région. Comme les autres *taifas*,

Valence et sa région ne pâtirent guère de la domination des *reyes*, chacun d'eux recherchant surtout pour sa principauté la paix et la prospérité afin de demeurer au pouvoir. Valence fut une des rares *taifas* qui ne se distingua pas particulièrement par le nombre et la renommée de ses intellectuels. Ce n'est que plus tard, lors des dévastations que subit la ville à l'époque du Cid, et après, que Valence pourra s'enorgueillir du nombre et de la qualité des poètes qui pleureront leur ville quasi anéantie.

D'autres villes se proclament indépendantes à la même époque. Huelva, Cuenca – qui prend son indépendance dans la *taifa* de Tolède –, Carmona gouvernée par des Berbères, les Banu Birzal. Grenade avec aussi des Berbères, Zawi et son neveu Habus, qui lui succédera. À Badajoz ce sont aussi des Berbères, les Aftasides. À Lérida, les Banu Hudd de Saragosse exercent le pouvoir. Ces principautés qui dominent une large partie de l'Espagne musulmane se querellent, souvent durement, mais donnent pour la plupart l'exemple d'une activité intellectuelle qui fait aujourd'hui encore notre admiration. Leurs affrontements, pour dire le moins, atteignirent un tel degré d'intensité et avaient à tel point affaibli les uns et les autres que les *reyes* les plus influents firent appel aux Almoravides d'Afrique du Nord, qui étaient depuis longtemps prêts à subjuguer l'Espagne musulmane.

Les Almoravides

Les Almoravides (*Murabitum*), une dynastie berbérophone originaire de l'embouchure du fleuve Sénégal, avaient conquis le Maghreb au cours de la première moitié du XI^e^ siècle sous l'autorité de leur chef Yusuf Tachrin. Ils y fondèrent, entre autres, Marrakech. Partisans d'un malékisme très strict, habitant des *ribat* (couvents fortifiés), ils faisaient appliquer la loi musulmane dans toute sa rigueur, ce qui n'avait pas été sans accroître les difficultés de leur apostolat nord-africain.

Plusieurs fois Yusuf avait été sollicité d'intervenir en Espagne pour repousser les invasions des chrétiens, de plus en plus nombreuses et de plus en plus importantes dans les territoires musulmans, et de remettre de

l'ordre dans un pays en pleine anarchie religieuse et fiscale. La perte de Tolède (1085), les conquêtes du Cid, la chute de villes importantes telles que Huesca, Lérida et d'autres, la pression religieuse chrétienne, tout – et d'abord l'opinion musulmane – exigeait que les chrétiens soient rejetés hors des états musulmans et leur influence extirpée d'Andalus. Seuls les Almoravides, avec leur force militaire et leur rigorisme religieux, pouvaient à la fois chasser les envahisseurs et résoudre les problèmes politiques et économiques. Invité à venir mettre de l'ordre dans le pays, Yusuf accepta finalement, avec l'intention bien arrêtée d'annexer al-Andalus. Pour donner à son entreprise un fondement légal, il obtient des *fatwa* condamnant les émirs d'Espagne accusés d'être des impies de percevoir des impôts illégaux et de s'allier aux chrétiens, notamment avec le roi de Castille, l'ennemi le plus implacable de la vraie religion. Ses juristes concluaient qu'ils s'étaient rendus indignes de régner sur des musulmans, que Yusuf était délié de tous les engagements qu'il pouvait avoir pris envers eux, et qu'il était de son devoir de les détrôner sans retard… Il fit envoyer cette fatwa aux plus célèbres savants musulmans de l'islam en Égypte et en Asie afin qu'ils confirment l'opinion des docteurs du Maghreb.

Yusuf passa le détroit en 1086. Il obligea Alphonse VI à lever le siège de Saragosse et, la même année, il le battit près de Badajoz. Mais le Cid lui infligea défaite sur défaite, notamment à Coarte et à Baiten. L'Almoravide reprit cependant Valence – mais non Tolède –, battit à nouveau les chrétiens à Ucclès et réoccupa plusieurs villes importantes dont Talavera, Grenade, Cuenca, etc. Il en perdit d'autres, Lérida, Tortosa, Fraga notamment. En même temps que Yusuf puis ses fils éloignaient provisoirement le danger chrétien, ils installèrent leur pouvoir, tandis que celui des *reyes de taifas* disparut à jamais. La plus grande partie de l'Espagne musulmane passa rapidement sous l'autorité de l'envahisseur, aux applaudissements de toute l'opinion de l'Espagne musulmane d'Andalus « impatiente de prendre part au djihad sans ménager (ses) efforts ».

Un modèle de dévotion

Yusuf est un modèle de dévotion. Il ne fait que prier et jeûner. Sur son ordre les fakihs entreprennent la réislamisation du pays, font la chasse aux buveurs de vin, aux danseuses, etc. Il consulte toujours les religieux sur les affaires du gouvernement, à tel point qu'on dit qu'ils sont en fait les maîtres de l'État. Aussi est-il populaire parmi les hommes de religion. Ses successeurs, Ali et Tasfin, étaient, eux aussi, extrêmement dévots, Ali surtout. « Sa vie durant il ne fit que prier et jeûner. » Les fakihs applaudissaient moins les poètes, les philosophes surtout, auxquels toute étude de la *falsafa* était sévèrement interdite. Le malékisme (un des quatre rites de l'islam, le plus rigide) triomphait, toute autre forme de pensée était interdite. Le livre de Ghazali *Revivification des sciences religieuses*, qu'il avait écrit à Damas et à Tus, fut sévèrement prohibé et brûlé à Cordoue et dans les autres grandes villes. Toute personne qui le possédait était passible de la peine de mort.

Les non-musulmans subirent de plein fouet les conséquences de ce fanatisme religieux. Les Juifs s'en tirèrent en versant de grosses sommes d'argent. Les mozarabes – les chrétiens – souffrirent davantage. Les fanatiques musulmans, avec l'approbation des autorités, entreprirent de démolir les églises. Les fakihs édictèrent une fatwa selon laquelle, conformément à ce que le calife Omar avait ordonné, aucune église, nouvelle ou ancienne, ne restât debout. Yusuf donna son approbation. Les exactions furent telles que les mozarabes envoyèrent une délégation au roi d'Aragon, Alphonse le Batailleur, lui demandant de venir à leur secours. Il accéda à leur demande et monta une expédition de 4 000 cavaliers. Le roi remporta d'abord des succès, arriva jusqu'aux portes de Cordoue, puis de Grenade, dont il ne parvint pas à s'emparer.

Au début surtout, Yusuf avait avec lui l'ensemble de la population musulmane. Sa piété forçait l'admiration, de même que sa sévérité envers les chrétiens et les Juifs. Il avait réduit les impôts aux seuls impôts canoniques, ce qui comblait les vœux de la population. Mais la nécessité de contenir la pression des États chrétiens, et donc de construire des forteresses, de remettre en état les anciens châteaux forts, l'obligation de

recruter, et de payer, des mercenaires pour combler l'insuffisance des effectifs de l'armée, tous ces frais sans cesse croissants obligèrent les Almoravides à alourdir de plus en plus le fardeau fiscal. Les impôts canoniques furent rapidement insuffisants. On en décréta de plus en plus de nouveaux – qui furent d'autant plus mal accueillis par la population qu'ils venaient d'être supprimés.

Des oppresseurs et des tyrans

Déçue, elle considéra bientôt les Almoravides comme des oppresseurs et des tyrans. Aux charges imposées par l'armée et l'organisation de la défense s'ajoutèrent une corruption qui se généralisa rapidement, et des abus de pouvoir dans toute la hiérarchie de l'armée et de la fonction publique. Insolents, pillards, les généraux se comportent comme en pays conquis. Ils s'emparent de tout ce qui leur fait envie, argent, femmes, bijoux, etc. Tous les moyens leur sont bons pour s'enrichir, depuis les vols jusqu'aux trafics d'influence. Aussi médiocres que malhonnêtes, ils sont incapables d'exploiter une victoire, de commander leurs soldats – aussi voleurs qu'eux-mêmes. L'État est rapidement en pleine déliquescence. Les routes sont de moins en moins sûres, envahies par les voleurs et les bandits. Princes et princesses couvrent tout car ils participent souvent aux bénéfices des exactions et des coups de force «… pendant que *Yamir al-Muslimin*, confit en dévotion et en ascétisme, oubliait complètement les affaires de ses sujets ».

Ali, qui remplace Yusuf en 1106, est complètement dominé par ses femmes, à l'image de la plupart de ses dignitaires. Ce sont elles qui distribuent fonctions et prébendes. Les princes et leur entourage s'enrichissent sans accorder attention aux manifestations du mécontentement populaire. La révolution que le peuple avait si souvent souhaitée aboutissait à l'anarchie, au pillage des richesses par les grands et, dans les villes, à la domination d'une soldatesque qui s'enfuyait devant les voleurs et décampait devant l'ennemi. Le coût de la vie ne faisait qu'augmenter, la famine se manifestait dans plusieurs régions. Le seul domaine dans lequel les autorités manifestaient de la fermeté était celui de

la religion. Circulaire après circulaire menacent ceux qui sont soupçonnés de s'occuper du *kalam* (théologie dogmatique). Plus personne ne protège les poètes qui subsistent péniblement en composant des odes en l'honneur des fakihs – qui les paient fort mal. L'un d'eux, Ibn Baki, disait : « Je suis dans la pauvreté et la misère… Votre jardin ne produit pas de fruits, votre ciel ne donne pas une goutte de pluie. »

Après quelques années de domination almoravide, la population d'Andalus, qui avait mis ses espoirs dans Yusuf et sa famille, reconnaissait qu'elle s'était trompée. Non seulement elle était opprimée, maltraitée et pillée mais les Almoravides n'avaient obtenu aucune victoire décisive sur les chrétiens. Tolède n'avait pas été reprise. Saragosse prise par Alphonse d'Aragon, les minces succès de ceux qui étaient maintenant des envahisseurs ne compensaient pas leurs échecs presque partout en Andalousie.

En 1121, la population de Cordoue se souleva contre les troupes étrangères qui tenaient garnison dans la ville – en fait des troupes d'occupation. Le roi Ali, avec des unités africaines, réprima la révolte avec une extrême énergie. Un combat de rue, qui était sur le point de tourner au massacre, commença. Les fakihs intervinrent pour éviter un bain de sang. Ali consentit à retirer ses troupes mais la paix n'était pas rétablie, loin de là.

Dans les autres villes le climat était le même. Les Sévillans adressèrent au roi de Castille un message lui promettant un tribut s'il les délivrait de la tyrannie des Almoravides. Des mouvements mi-populaires mi-religieux éclatèrent à Séville, à Grenade, à Alméria. À Silves ce fut celui des *muridin*, « aspirants à la vie religieuse », formés en milice sous la direction d'un certain Ibn Kasi, un sufi qui prit la tête d'un mouvement à la fois religieux et antialmoravide. Vers 1145 il constitua une sorte de royaume dans la région d'Evora, Beja, Huelva. D'autres chefs rebelles, notamment à Mertola, se rallient à lui pour constituer un semblant de principauté qui collabore avec les Almohades du Maroc et les aidera à débarquer. Ce mouvement et d'autres, à Valence, Jaen, Badajoz, Séville, Arcos, etc., sont d'abord le fait de petits chefs religieux, ou non, qui tentent de reconstituer

à leur profit des principautés analogues à celles des *reyes de taifas*. Puis, devant la résistance des populations qu'ils asservissent pour les exploiter, et les attaques de leurs rivaux des autres principautés, nombre d'entre eux font appel aux Almohades *(Muwahhiduri*), qui avaient pris le pouvoir au Maroc, en milieu berbère, vers 1125, avec à leur tête Ibn Tumart.

Les Almohades

Ibn Tumart était un Marocain qui avait fait des études religieuses, notamment à Tunis, la Mecque et Bagdad puis, à son retour au Maroc, avait fondé un mouvement religieux préconisant un retour aux sources de l'islam. Il revendiquait pour lui-même la qualité de *mahdi (celui qui reviendra à la fin du monde pour y rétablir un islam purifié).* Il enseignait aux Berbères sa doctrine dans leur langue. Ainsi parvint-il à dominer plusieurs tribus et de vastes territoires. Comme à l'accoutumée, ce mouvement religieux se transforme rapidement en mouvement politique. Après la mort d'Ibn Tumart (en 1130), le successeur qu'il avait choisi, Abd al-Mumin, un véritable chef de guerre, occupe une grande partie du Maroc, réprimant sans ménagement tous les mouvements qui n'acceptent pas sa doctrine et son autorité. Son but est d'éliminer les Almoravides. Il s'y emploiera jusqu'à son dernier jour.

Le moment était bien choisi. L'émir almoravide était alors Ali, qui avait remplacé son père Yusuf. La situation dans Andalus n'était pas bonne. Les armées d'Abd al-Mumin et d'Ali se rencontrèrent près de Tlemcen. Ali meurt d'une chute de cheval, les Almoravides sont battus, leurs adversaires poursuivent leur avance. Fès, Oujda et Meknès sont prises, Marrakech enfin après une courte résistance (avril 1147), les Almoravides massacrés. C'est alors qu'Abd al-Mumin prend le titre prestigieux d'*amir al-muminin.* Il s'installe dans le palais des Almoravides, y reste peu de temps et repart à la tête de son armée, en direction de l'est. Alger et Sétif sont pris. Le tour de Tunis vient en 1159 puis Mahdia, Sfax, Gabès, Tripoli, prises aux Normands de Roger II de Sicile.

Ce n'était pourtant là qu'une partie du plan que l'ambitieux souverain almohade s'était fixé. Il connaissait l'état de délabrement dans lequel l'Espagne des Almoravides s'enfonçait année après année et il avait rapidement tourné une partie de son armée dans cette direction. Dès 1147, une armée almohade s'était emparée d'une large partie du sud du pays, Cadix, Jerez, Beja, Badajoz, Malaga, Séville – la construction de la Giralda est commencée en 1156. Abd al-Mumin, qui avait réuni une grande armée (500 000 hommes, a-t-on prétendu) à Gibraltar, Tanger et Algésiras, s'apprêtait à franchir lui-même le détroit lorsqu'il mourut en 1163 après un règne de trente-trois ans qu'il avait fortement marqué de sa personnalité de conquérant et de grand administrateur.

Une nouvelle conquête de l'Espagne

Abu Yakub Yusuf, le fils d'Abd al-Mumin, lui succède, aussi grand soldat qu'homme d'État. La conquête de l'Espagne va se poursuivre sur une large échelle. Il s'installe à Séville et lance tout de suite une offensive en direction de l'Espagne orientale. Ibn Said, le roi de Valence, est tué. Ses fils sont incapables de résister aux forces de Yusuf bien armées et bien entraînées. Composées de Berbères, de mercenaires turcomans et de chrétiens, elles sont invincibles. Le calife almohade possédait aussi une flotte puissante construite dans les chantiers de l'Atlantique et de la Méditerranée – dont Saladin aurait demandé l'appui lors du siège de Saint-Jean-d'Acre. Valence, Murcie, Lorca sont prises. La vallée du Tage est pillée jusqu'à Tolède. À Séville, le calife entreprend de grands travaux : ponts, palais, bains et surtout la grande mosquée, superbe édifice de cent cinquante mètres de longueur sur cent de largeur, une des plus vastes, avec celle de Cordoue, de l'Occident musulman. Et il poursuivit la construction de la Giralda, ce minaret aux sept étages superposés, haut de plus de cinquante mètres, « qui domine Séville comme un phare ». Des baies encadrées d'arcatures éclairent les sept salles superposées qui composent la tour à l'intérieur de laquelle se développe une rampe en pente douce. Au flanc nord de la mosquée subsiste la cour des ablutions, un des rares restes importants de ce beau monument.

En 1176 Yakub Yusuf quittait al-Andalus pour l'Afrique du Nord où l'agitation ne faisait que croître. Absorbé par la tâche de ramener l'ordre au Maghreb, il y demeura huit ans – absence beaucoup trop longue pour que les gouverneurs des provinces d'Espagne n'exploitent pas cette circonstance pour accroître leur indépendance et élargir leurs domaines. On vit surgir de nouveaux *reyes de taifas.* De leur côté, les Portugais se préparaient de toute évidence à une action contre les musulmans. Les rois de Castille et du Léon, qui se querellaient, s'étaient réconciliés et avaient pris l'engagement d'attaquer ensemble les musulmans. Yusuf réunit une grande armée et mit le siège devant Santarem tenue par les Portugais qui s'étaient préparés à soutenir un long siège. L'approche du roi de Léon, la mort de Yusuf tué au combat semèrent la panique parmi les musulmans, qui s'enfuirent. Ce grand succès chrétien avait montré que, en dépit de leurs querelles et de leurs faiblesses militaires, les petits États chrétiens pouvaient être de redoutables adversaires pour les musulmans, qui auraient gagné alors à faire taire leurs discordes et plus encore à mettre fin aux ambitions personnelles de ceux qui les commandaient.

Un grand calife

Abu Yusuf Yakub, le fils de Abu Yakub Yusuf, monta sur le trône califal. Intelligent, modéré et pieux, il sera un des meilleurs califes de sa dynastie et de l'Occident musulman. Comme ses prédécesseurs, comme les Almoravides avant lui, il aura la lourde tâche de gouverner à la fois le Maghreb jusqu'à l'Ifrikiya et les territoires musulmans de la péninsule Ibérique, de combattre les rebelles d'Afrique du Nord et les rois chrétiens d'Espagne de plus en plus ardents à poursuivre la *Reconquista.*

Proclamé calife à Marrakech où il prit le titre d'*amir al-muminin*, il se trouva tout de suite confronté, en Afrique du Nord, à un danger inattendu : le débarquement, à Bougie, d'Ali ben Ghaniya, de la famille des Almoravides, qui s'était installé aux Baléares et lançait une opération destinée à renverser les Almohades et mettre la main sur leurs possessions en Afrique du Nord d'abord, en Espagne certainement ensuite. Il s'était emparé d'Alger, de Miliana de Gafsa, et d'autres villes du Maghreb ; Abu

Yusuf Yakub envoya une forte armée appuyée par une escadre et reprit les villes perdues. Mais la lutte contre les insurgés se poursuivra longtemps en Ifrikiya, notamment jusqu'à ce que le successeur de Yusuf Yakub frappe les Almoravides aux Baléares, le centre de leur puissance en Méditerranée.

SIXIÈME PARTIE

L’ÉTAT ANDALUS

Dans l'histoire de l'islam, les quelque huit siècles de domination sur l'Espagne – une large moitié tout au moins – occupent une place à part. À la fois membre à part entière de la grande civilisation que les conquêtes rapides des successeurs de Mahomet ont fait éclore du Maghreb à l'Asie centrale, elle est toujours demeurée « la province des confins extrêmes », celle le plus en contact avec l'Europe et les terres chrétiennes. Elle n'a jamais pu occuper son « espace naturel ». Jamais les musulmans ne sont parvenus à occuper durablement des territoires en bordure des Pyrénées. Moins de soixante-dix ans après leur débarquement dans la Péninsule ils échouent contre les chefs chrétiens du Nord qui se prétendent les descendants des Wisigoths. À la bataille de Covadonga ils ne parviennent ni à tuer ni à capturer Pelayo – Pélage –, le chef asturien fils d'un duc wisigoth, protégé par saint Jacques, dira-t-on plus tard. Dix ans après Covadonga, les musulmans franchissent le col de Roncevaux, mais ils échouent en Aquitaine. Leur défaite de Poitiers les contraint à refluer. Ils occupent la Catalogne, mais avec l'aide des Carolingiens qui exercent ici une sorte de protectorat, les Wisigoths, ou soi-disant tels, reprennent cette région que les musulmans ne parviendront jamais à occuper durablement. Abdar Rahman II essayera plus tard de s'emparer de la côte Cantabrique mais les révoltes de ses troupes berbères conjuguées avec les offensives chrétiennes anéantissent ses projets. Un royaume d'Asturie s'est constitué qui barre à jamais aux musulmans la route d'Oviedo et de l'Atlantique. D'autres principautés chrétiennes s'établissent à l'ouest et à l'est, que les musulmans tenteront vainement d'éliminer.

Les Marches

Entre ces principautés du Nord qui s'installent peu à peu et l'émirat, puis le royaume musulman, les *marches*, dont il a été plusieurs fois question dans la première partie de ce livre. Disputées par les uns et par les autres sans qu'aucun parvînt à s'en emparer, ces territoires, de largeur et de superficie variables, s'étendent sur toute la largeur de la Péninsule, de la Méditerranée à l'Atlantique. D'inspiration abbasside – Haroun al-Rachid en établit le long de sa frontière avec l'empire byzantin, les *tughur* –, les musulmans en firent des zones stratégiques plus ou moins puissamment fortifiées selon l'importance stratégique de la région. La défense est constituée de châteaux édifiés de point en point sur une éminence et entourés de murs ponctués de tours. Un système de portes et de pont-levis en interdit l'accès. On peut en voir aujourd'hui encore les ruines dans de nombreuses régions d'Espagne. Des ouvrages défensifs plus importants – *kala* – couvraient des régions d'intérêt stratégique particulier ou largement peuplées que l'on voulait protéger.

Les Marches, zones de guerre, ne sont nullement des territoires dépeuplés, où on se livrait bataille, sans autre activité, de même que les tughur abbassides, le long de la chaîne du Taurus et des plaines voisines, étaient des régions fortifiées, ce qui n'empêchait pas qu'elles fussent cultivées et fertiles, en aucune manière des no man's land comme on l'a dit. Il était admis de part et d'autre que ces espaces, où se déroulait une vie normale, étaient des zones de guerre – où les combats étaient loin d'être quotidiens – particulièrement protégées. Les Marches sont gouvernées par des militaires qui disposent de pouvoirs plus étendus que les gouverneurs. Les centres de ces Marches sont Saragosse pour la Marche Supérieure, Medinaceli pour la Marche Inférieure.

Les kuras

Dans le reste d'al-Andalus, c'est-à-dire dans la plus grande partie de la Péninsule, des garnisons composées de levées de soldats, de mercenaires aussi, assurent la défense du pays – ceux d'origine arabe bénéficiant de conditions meilleures et d'un traitement privilégié. L'administration est dans les mains de gouverneurs civils, les *wali*, nommés par le pouvoir

central et assistés de secrétaires, d'agents du fisc, de services pour le recrutement de l'armée, l'estimation des récoltes, etc. Le wali est surveillé par l'administration centrale, plus ou moins étroitement suivant la distance de la capitale et l'importance de la circonscription, le *kura*, un terme, comme la division en circonscriptions, d'origine syrienne – de même que beaucoup d'expressions et d'institutions d'al-Andalus. Il réside dans la *kasba*, un bâtiment fortifié dans le centre de la ville. La kura la plus importante est celle de Cordoue. Le nombre de kuras d'al-Andalus varie considérablement selon les historiens, dix-huit selon Mukadasi, une quarantaine d'après al-Razi et Yakub. Certaines kuras jouissent d'un statut spécial du fait que leur territoire avait été attribué à un djund syrien. Cette division en circonscriptions administratives subsistera jusqu'à la fin de la domination musulmane dans la Péninsule. Les *reyes* de *taifas* feront des chefs-lieux de kura les capitales de leur principauté. Les Almoravides et les Almohades les adopteront comme sièges de leurs gouvernements.

Le souverain et la cour

La division en kuras, de même que les fonctions du souverain et beaucoup d'autres traits de l'organisation administrative d'al-Andalus sont d'origine orientale, largement inspirés de l'empire abbasside et, avant lui, de la Perse sassanide. Tout en demeurant les adversaires de la dynastie qui avait détruit celle des Omeyyades de Syrie, c'est du côté de Bagdad que les émirs et les califes regardent et qu'ils prennent leurs modèles, nous l'avons déjà noté, très peu du côté de ceux qui les ont précédés en territoire ibérique, les Romains et les Wisigoths. Le régime « militaire » des Omeyyades de Syrie, contrairement à ce que l'on pourrait penser étant donné leur identité d'origine, a très peu inspiré les Omeyyades d'al-Andalus.

Comme à Bagdad et auparavant à Ctésiphon, à Cordoue le souverain, qui trône en majesté chaque fois qu'il apparaît, domine – et de très haut – la masse de son peuple. Il possède tous les pouvoirs, sans en excepter aucun, celui de vie et de mort lui-même. Son seul guide est sa conscience personnelle inspirée des règles de la religion dont il est le chef dans son

royaume, plus encore depuis qu'Abdar Rahman III s'est lui-même proclamé calife, émir des croyants, lieutenant de Dieu sur la Terre, guide suprême des Croyants. Il n'est tenu de suivre aucun conseil, sinon ceux dictés par la Loi du Prophète qu'il doit observer suivant les strictes règles du malékisme. Guide souverain de son peuple, c'est son nom qui est prononcé au cours de la prière du vendredi. Son autorité est absolue sur les fonctionnaires et sur l'armée, dont il nomme et révoque les chefs sans être tenu de prendre conseil de qui que ce soit : un régime absolu largement répandu dans les pays musulmans ou non de ce temps, et plus tard. Ses apparitions en public, surtout après qu'il se fut autoproclamé calife, sont rares. Les cérémonies à Medinat al-Zahira obéissent à un protocole compliqué et majestueux, comme tous les actes de la vie publique, souverain protocole lui aussi hérité des Abbassides et de l'Orient perse. Les réceptions d'ambassadeurs fournissent l'occasion de déploiements de pompe inouïs qui donnent aux envoyés étrangers et à ceux qu'ils représentent une image impressionnante du calife d'al-Andalus. Plusieurs de ces diplomates, Jean de Gorze notamment, l'envoyé d'Othon II, ont laissé le récit de leur réception par le calife, tout éblouis, les Occidentaux surtout, des merveilles qu'ils ont vues, les jardins luxuriants et les bassins d'eau vive, la foule des dignitaires et des courtisans somptueusement vêtus entourant le lieutenant de Dieu sur la Terre, auquel sont prodiguées les marques d'un respect allant jusqu'à l'adoration : « La crainte respectueuse qu'inspire la personne du calife et la magnificence qui préside à toutes les manifestations de la vie officielle l'entourent d'une manière d'auréole. »

La cérémonie la plus solennelle, et aussi la plus chargée de sens, est celle de la *baya*, l'hommage prêté au souverain à son avènement par sa famille, oncles, frères, parents, hauts dignitaires de la cour, juges, militaires de haut grade, selon un ordre hiérarchique immuable issu lui aussi du cérémonial abbasside et oriental. C'est Zyriab qui apporta de Bagdad, en même temps que d'autres habitudes, vêtements, nourritures, un cérémonial et un ordre hiérarchique immuables eux aussi, issus des cours abbassides et orientales. Ce cérémonial demeura, dans ses grandes lignes, le même tout au long du califat de Cordoue. Les Almoravides et les

Almohades l'adopteront avec une hiérarchie quelque peu différente mais les Nasrides de Grenade reviendront à celle d'Abdar Rahman et de ses successeurs. Les fêtes de la rupture du jeûne et la fête du Sacrifice, qui commémore le sacrifice d'Abraham, sont célébrées à la cour avec faste et ostentation. Par la richesse des cadeaux, l'abondance et la finesse des nourritures, elles montrent la richesse et la générosité du souverain.

La cour de Cordoue, installée suivant les époques à l'Alcazar ou à Medinat al-Zahira, est un vaste rassemblement d'hommes et de femmes de toutes catégories et de toutes fonctions, les princes du sang en tête dont le nombre est élevé, tant la parenté du calife est nombreuse : frères, oncles, cousins à tous les degrés et de tous les âges. Le calife a le plus grand intérêt à les tenir près de lui et à maintenir les meilleures relations avec eux, tant ils peuvent être dangereux, prendre la tête de complots ou fomenter des révoltes avec des aventuriers. Les services de surveillance et de renseignement du calife sont bons, mais ils peuvent être infiltrés ou « achetés » par ceux – et ils sont toujours nombreux – qui rêvent de prendre la place du calife par tous les moyens, assassinat y compris. Le palais où résident le calife, ses parents, ses femmes et tous ceux qui l'entourent est aussi le siège de toutes les administrations civiles et militaires.

L'Administration

À la tête de l'administration, le *hadjib*, maître des cérémonies, désigne, en Espagne musulmane, le premier des *vizirs*, les conseillers dont s'entoure le prince. Il est en fait le Premier ministre, celui qui dirige les services de l'administration, le bras droit du souverain, avec lequel il est en contact permanent. Il lui rend compte de tout ce qui concerne la marche du royaume. Très largement payé, objet – après le souverain – de tous les honneurs, son prestige est tel que les *reyes de taifas* – souvent d'anciens hadjibs qui avaient usurpé la place du souverain – continuaient à porter ce titre. Le hadjib est responsable de toute l'Administration, nombreuse et compliquée, comme dans tous les États musulmans de cette

époque et plus tard. D'abord installé à l'Alcazar, le hadjib sera transféré à Medinat al-Zahira après la construction de celui-ci.

Trois *diwans* (bureaux) dirigés chacun par un vizir se répartissent la tâche de diriger le royaume. En premier lieu, la Chancellerie et le Secrétariat d'État *katib al-diwan* ou *diwan al-rasail,* en charge de la correspondance officielle et des diplômes et brevets, des nominations et des requêtes. Ce divan comprend aussi le secrétariat personnel du souverain, la correspondance avec les souverains étrangers. Sous son autorité est placé le *barid*, la Poste, hérité des Abbassides, qui est, dans ses grandes lignes, la même dans tous les États d'islam, ainsi que le Service des Renseignements, ici comme dans tous les États de ce temps, et de tous les temps, largement utilisé par le souverain. Un fonctionnaire, le *sahib al-burud*, est particulièrement chargé de ce service, d'une importance considérable du fait que son titulaire a la possibilité de tout connaître dans le royaume. Il n'est pas rare qu'il parvienne ensuite à de hautes fonctions. La Poste, au service exclusif du souverain, moins perfectionnée que dans d'autres pays musulmans, est transportée par des mulets ou des coureurs, des Noirs le plus souvent. On utilise aussi des pigeons voyageurs, des signaux optiques…

Le Trésor

Une organisation financière complexe, le *khizanat al-mal*, sous la responsabilité de trésoriers, centralise tout ce qui concerne les revenus de l'État ainsi que les revenus du souverain. Ces fonctionnaires sont le plus souvent des mozarabes ou des Juifs qui passent pour plus aptes à la finance que les Arabes. À certaines époques il fut interdit d'utiliser des non-musulmans dans l'Administration mais généralement l'interdiction durait peu de temps, de même que les autres interdictions qui leur étaient faites.

Les impôts fournissent la plus grande partie des rentrées du Trésor, complétées par les tributs des vassaux et les recettes extraordinaires. Le total des sommes qui entrent chaque année dans les caisses de l'État et du

prince varia considérablement au cours des siècles de domination musulmane. On cite le chiffre de 250 000 dinars au début de la dynastie omeyyade pour atteindre un million de dinars sous Abdar Rahman II et plus de cinq millions un siècle plus tard, pour demeurer approximativement le même jusqu'à la fin du califat. Ces sommes comprennent la dîme – *ushr* –, impôt du dixième des biens que tout musulman doit verser, les impôts fonciers – *kharadj* – et, pour les non-musulmans, la *djiziyya,* taxe personnelle. Ces taxes, que l'on retrouve plus ou moins identiques dans tous les pays d'Orient, sont payées en espèces ou en nature. S'y ajoutent, en Espagne comme ailleurs, outre la frappe monétaire à partir d'Abdar Rahman II, les recettes extraordinaires saisies, impôts sur les transactions, butin, ainsi que les droits de douane, enfin les impôts levés à l'occasion de guerres qui augmentent, dans des proportions difficiles à calculer, les recettes de l'État. Les impôts décrétés arbitrairement par le prince quand il a besoin d'argent sont perçus directement par les agents de l'État. Ils sont toujours impopulaires.

D'autres impôts sont affermés, notamment la plupart de ceux qui alimentent la cassette royale, dont les besoins sont énormes du fait des réceptions et cérémonies qui engloutissent des sommes considérables, des cadeaux, notamment des robes d'honneur que le souverain offre à chaque fête religieuse, et surtout du train de vie prodigieux qu'il soutient au palais, pourvu d'une immense domesticité. Il entretient aussi un très nombreux harem – 6 000 femmes au temps d'Abdar Rahman III –, concubines, femmes âgées, personnel servile, « une foule innombrable de femmes esclaves, de serviteurs et d'eunuques ». S'y ajoutent les dépenses qu'entraîne la présence d'une parentèle nombreuse et avide. Un autre gouffre financier est celui année après année des constructions – mosquées, palais, ménageries, volières… – qu'entreprennent la plupart des émirs et califes. Enfin, les achats à l'étranger d'objets et de matériaux de grand prix contribuent à alourdir le budget : marbre bleu, rose et vert, par exemple, œuvres d'art telles que le bassin et la vasque apportés de Syrie et de Constantinople et les 4 000 colonnes acquises à Carthage et dans d'autres villes d'Afrique du Nord au moment de la construction de Madinat al-Zahira. Les cadeaux qu'à l'occasion des grandes fêtes

échangent le calife, les princes, les hauts dignitaires, les grands marchands reflètent le luxe inouï dans lequel vivent le souverain et les classes fortunées. Le calife reçoit des centaines de tapis de laine et de soie, des centaines de chevaux et de mulets, de robes de soie, d'armures, de boucliers, de pelisses de fourrure, des milliers de pièces d'or et d'argent. Il fait aussi de somptueux cadeaux, dont la fabrication est payée par certains impôts qui s'ajoutent au produit des propriétés agricoles royales.

Le poids des impôts était-il insupportable au paysan, au commerçant, au petit peuple qui constituaient la majorité de la population ? La réponse, ici comme ailleurs, varie selon les époques et ceux qui sont au pouvoir. Un fait est certain : les non-musulmans paient plus d'impôt que les musulmans, ce qui a pour effet d'accroître, ici comme dans beaucoup de pays musulmans, le nombre des convertis à l'islam. Les autorités sont mécontentes car, devenus musulmans, ils paient moins d'impôt. Le plus souvent, les nouveaux impôts sont décrétés à l'occasion d'événements exceptionnels, une guerre généralement, mais aussi pour les constructions navales, visites de personnages importants…

La Justice

Le calife, lieutenant de Dieu sur la Terre, imam des croyants, omnipotent, est aussi l'interprète de la Loi, dans tous les domaines. Il est, à ce titre, le juge des croyants. Il en exerce les fonctions s'il le désire, ce qui fut le cas des émirs et califes d'al-Andalus jusqu'à Abdar Rahman III, mais en règle générale il les délègue à des agents investis du pouvoir de juridiction. Il existe un cadi dans la capitale, nommé directement par le calife et des cadis dans les chefs-lieux de province, nommés en principe par les agents intermédiaires, vizirs, gouverneurs, mais le plus souvent par le pouvoir judiciaire central.

La justice est toujours administrée, au contentieux, par un juge unique assisté d'un conseil de juges qualifiés dont le rôle est purement consultatif. Choisi pour ses connaissances juridiques mais aussi pour ses qualités morales, il porte seul la responsabilité du jugement. Ses sentences sont

sans appel mais dans certains cas elles peuvent être révisées par le même juge ou d'autres juges ou, exceptionnellement, par un conseil réuni à cet effet. L'exécution des sentences graves est confiée aux autorités civiles ou militaires. Ayant pour charge d'appliquer la loi et aucune loi n'existant autre que religieuse, sa fonction est aussi spirituelle. C'est lui qui gère les *wakf*, biens de main-morte, fondations pieuses au profit d'indigents, entretien de tel ou tel immeuble à destination religieuse, etc. En vertu aussi de son caractère religieux, il est habilité à présider la prière du vendredi et des fêtes et toutes les prières de la communauté, celles par exemple pour demander la pluie, ou pour faire cesser les inondations, les épidémies graves.

Il existe des cadis dans chaque chef-lieu de kura et le cadi de Cordoue n'est que le premier d'entre eux mais c'est un personnage considérable. La justice, en Espagne musulmane, s'exerce de la façon la plus simple. Aucun bâtiment n'est affecté aux audiences de justice, même pas à Cordoue. Le cadi siège dans une pièce attenante à la mosquée ou dans la mosquée même, assis sur des tapis, adossé à un pilier. Sa justice est gratuite. Lui-même est mal payé et, pendant longtemps, même pas du tout. Aussi, aux premiers siècles surtout, cette charge est-elle peu recherchée. On cite des cadis de Cordoue qui l'ont refusée plusieurs fois avant de l'accepter – mais d'autres aussi qui, l'ayant acceptée, s'en prévaudront pour s'ériger en censeurs des actes du calife ou en arbitres dans les différends entre princes ou au cours des conflits qui ensanglanteront la capitale au temps de la *Fitna.*

Le cadi connaît des différends entre musulmans, et entre musulmans et chrétiens. Dans les litiges entre mozarabes, c'est un magistrat spécial qui est compétent. Il juge selon l'ancien droit wisigoth. Entre Juifs, le juge est un Juif.

La loi et l'ordre public

La loi canonique ou *charia* connaît essentiellement des conflits entre individus, rien de ce qui concerne tout le reste, c'est-à-dire avant tout

l'ordre public. De très bonne heure, les États musulmans ont ainsi institué une justice répressive, laïque celle-là, qui intervient au nom du prince, et non plus de la loi religieuse. À l'imitation des Abbassides de Bagdad, semble-t-il, les Omeyyades d'Espagne ont institué dans le domaine de la répression deux juridictions – ou *shurta* –, l'une s'appliquant à la « haute société », l'autre aux classes moyennes et populaires. Assez tôt aussi, un fonctionnaire fut chargé de la surveillance de la ville, une sorte de prévôt des marchés – *sahib al-suk* – possédant une large compétence, intervenant de lui-même comme un officier de police, sans attendre la plainte. Il veille aussi à l'accomplissement des devoirs religieux, au bon comportement des hommes et des femmes dans la rue, à l'application aussi des mesures discriminatoires à l'égard des dhimmis – les non-musulmans. Mais sa fonction principale, comme plus tard dans l'empire ottoman, le *muhtasib,* est de surveiller les marchés, les *suk*, de veiller à l'application des prix fixés, de guetter les contrefaçons, de vérifier les poids et mesures, la qualité des produits, de combattre la malhonnêteté sous toutes ses formes. Les instructions que doit faire appliquer le *sahib al-suk* sont consignées dans des traités de *hisba* qui indiquent en détail ce qu'il doit faire dans chaque cas particulier.

Les limites entre les affaires qui reviennent au cadi et celles au chef de la shurta ne sont pas parfaitement claires. On peut sommairement dire que le cadi juge des faits sur lesquels il y a litige, que le *sahib al-shurta* intervient pour les délits et actes exigeant l'intervention de la force publique. Le sahib combat la malhonnêteté sous toutes ses formes. Dans les villes de province, c'est le gouverneur qui maintient l'ordre, fait surveiller les marchés, fait appliquer les peines, qui vont de la prison à la crucifixion et à la décollation.

SEPTIÈME PARTIE

LA TERRE ET LES HOMMES

À l'époque de sa plus grande extension géographique, à la fin du xe siècle, la frontière nord d'al-Andalus – certes très mouvante – était constituée par le cours du Douro puis remontait vers le nord dans la direction de Burgos, qu'elle n'englobait pas, pour passer par Tudèle, la région de Huesca et de Lérida, l'une et l'autre en territoire musulman, et atteindre la mer au sud de Barcelone aux mains des chrétiens. Al-Andalus, disait-on, a la forme d'un triangle dont un point est situé au nord de la Corogne, l'autre au cap Saint-Vincent – sud-ouest du Portugal –, le troisième à la hauteur des îles Baléares. Plusieurs chaînes de montagnes traversent l'Espagne musulmane : la Sierra Morena, la Sierra Nevada, la Serrana de Malaga, etc.

Les terres de cette vaste Espagne conquise par les musulmans étaient, à cette époque comme aujourd'hui, compte tenu de la modernisation des moyens de production, diversement fertiles, suffisamment nombreuses pour nourrir une population très important dans certaines régions. Les années de sécheresse – de 915 à 939 il y eut quatre années de famine – on importait des céréales d'Afrique du Nord, notamment par les ports d'Oran et de Ténès et même de Tabarka, en Tunisie. Les principales régions de culture de céréales étaient les terres sèches, au sud de Jaen, Istidja au sud de Cordoue, les plaines voisines de l'Èbre. L'Andalousie proprement dite, la région à l'ouest de Séville, celle de Malaga, de Jaen étaient alors, comme aujourd'hui, de grands centres de production d'huile d'olive, dont on faisait une grande exportation. Les régions de viticulture étaient en général les mêmes que celles productrices d'huile. Le raisin n'était pas seulement destiné à être mangé frais ou séché. On faisait du vin dans toutes les régions à vignes. L'interdiction du Prophète de consommer des boissons alcoolisées était ouvertement violée. Il existait une halle au vin près de Cordoue qui alimentait de nombreux cabarets fréquentés aussi

bien par des musulmans que par des chrétiens. Mais le tenancier était un mozarabe.

Arbres fruitiers, amandiers, grenadiers, cerisiers et poiriers, figuiers, orangers – introduits assez tard en Espagne –, bananiers et canne à sucre, riz, palmiers (Elcche) poussaient surtout dans le Sud et le Sud-Est, la région voisine du littoral, grâce à l'irrigation dont les méthodes avaient été apportées d'Orient par les Arabes. On pratiquait l'irrigation surtout dans les régions de Valence, où elle permettait entre autres la culture du coton, et de Murcie, dans les vallées du Tage, de l'Èbre et du Guadiana. Au sud de Grenade et dans la région de Jaen, l'élevage du ver à soie était la ressource principale d'une grande partie de la population. Le lin, qui était largement exporté, était cultivé dans la région d'Elvira. Sauf années de sécheresse exceptionnelle, les territoires des musulmans d'Espagne étaient suffisamment vastes et équilibrés en régions fertiles et régions sèches pour nourrir la population. La pauvreté de certains sols était améliorée par des engrais, dont les Arabes avaient étudié et répandu l'emploi. Les forêts étaient suffisamment nombreuses pour fournir le bois nécessaire à la construction des navires et des charpentes des maisons. Les musulmans d'Espagne, sous ce rapport, étaient plus favorisés que leurs coreligionnaires du Proche-Orient, dont les forêts du Liban, vite épuisées, et du Taurus étaient la seule ressource en bois. Il existait des forêts de chênes, de pins et d'autres arbres à bois de construction dans le Levante, dans les régions de Cadix, de Cordoue, Malaga, Ronda, dans l'Algarve.

L'élevage pour le trait et la consommation était largement pratiqué partout où c'était possible, chevaux et bœufs dans les plaines – le bas Guadalquivir notamment –, mulets et mules en Andalousie surtout, chèvres et moutons pour la chair, la laine et le lait dans toutes les régions de maigres pâturages, dans la Sierra de Guadarama notamment.

La population

L'évaluation de la population d'al-Andalus a fait l'objet des suppositions les plus contradictoires et, pour certaines, franchement

extravagantes – le chiffre de 10 millions, par exemple, a été avancé. Comment imaginer qu'un pays comme celui-ci, avec de larges zones montagneuses, d'autres à demi désertiques, puisse réunir à cette époque autant d'habitants ? Imaginer une immigration de Wisigoths qui aurait grossi dans de fortes proportions la population suppose une arrivée en masse de ces Barbares hors de proportions avec leurs possibilités de transport, d'alimentation, etc. « Aucune armée barbare, a dit Ferdinand Lot, faute de moyens de transport et d'intendance, n'a pu dépasser 20 000 hommes au maximum. » Si l'on ajoute les familles qui suivaient dans les chariots ou à pied, on atteint 120 000, peut-être 150 000, pas davantage.

Les envahisseurs allogènes, eux non plus, n'atteignaient pas des chiffres très élevés. L'élément le plus important semble avoir été les Berbères venus du Rif ou du djebel marocain, renforcés aux x^e^-xi^e^ siècles par des groupes plus importants qui joueront un rôle de premier plan dans les affrontements entre les taifas andalous et les taifas berbères.

Les premières vagues berbères étaient des habitants des terres pauvres et défavorisées du Maghreb qui traversaient le détroit à la recherche de conditions de vie meilleures. Ils les trouvaient rarement en Espagne. Les Arabes les obligeaient à s'installer sur de hautes terres peu favorables à la culture (sud de Cordoue, régions montagneuses entre Valence et Tolède, région de Ronda à l'ouest de l'Andalousie et d'autres aussi peu fertiles) alors qu'eux-mêmes occupaient les meilleurs sols et peuplaient de préférence les villes. Il arrivait souvent, aux premiers siècles surtout, que des Berbères, particulièrement ceux qui s'étaient établis sur les hauteurs ingrates du Sud, repartent pour l'Afrique et leurs anciens villages. Ceux restés en Espagne s'arabisaient rapidement et oubliaient vite leur langue d'origine. À cette époque surtout, les Berbères forment en Espagne le groupe allogène le plus nombreux. Ils occupent les régions proches du Maghreb, c'est-à-dire les côtes sud de l'Espagne mais aussi et surtout la Meseta. Dans plusieurs régions ils sont la majorité, dans les Marches Centrale et Orientale, par exemple, les montagnes entre Tolède et Valence. Ils sont particulièrement nombreux dans la région de Valence. Leur trace a subsisté jusqu'à nos jours dans les noms de plusieurs villages. Dans les

régions qu'ils occupent, ils constituent des groupes très homogènes unis par leurs structures tribales. Leurs liens avec le calife, en revanche, sont très lâches, et, dans certaines régions, inexistants. Plus nombreux que les Arabes et confinés dans des régions pour la plupart peu fertiles, leur influence intellectuelle et politique est faible, mais elle s'accroîtra rapidement au point qu'on trouvera parmi eux, dès le IXe siècle, des théologiens de renom, des chefs de l'armée, des hauts fonctionnaires, des vizirs même. Ce n'est qu'à la fin du Xe siècle que, avec le recrutement par al-Mansur (Almanzor) de nombreux mercenaires berbères, ils constitueront une redoutable force « révolutionnaire » qui sera à l'origine des troubles qui suivront la mort d'al-Mansur et entraîneront la chute du califat.

Les Arabes

Les Arabes, bien que l'Espagne fût leur conquête la plus importante en Europe et bien que leur civilisation l'eût profondément marquée, étaient assez peu nombreux, certainement moins que les Berbères. La plupart étaient venus de Syrie, certains d'Égypte aussi, au moment de la conquête ou dans les décennies qui suivirent. Leur statut était le même que celui dont ils avaient bénéficié en Syrie. Il arriva par la suite des Arabes du Yémen, de l'Égypte, du Hedjaz, d'Ifrikiya, en somme de tout le monde arabe, en groupes plus ou moins importants. Ceux venus de Homs s'établirent dans la région de Séville, ceux de Damas à Elvira, ceux du Jourdain à Malaga. Vivant sur leurs terres du revenu de celles-ci, ils étaient en fait des soldats astreints à répondre à l'appel de l'émir de Cordoue, système que l'on retrouve dans de nombreux pays d'Orient, dans l'empire ottoman notamment (ce sera le *timar).* Peu attirés par l'agriculture, ils vivaient surtout dans les villes. S'étant fait attribuer les meilleurs terres, ils les faisaient travailler par des métayers et surtout par de la main-d'œuvre servile, souvent des Espagnols. Eux-mêmes occupaient à la cour ou dans l'administration les fonctions les plus élevées et surtout les plus lucratives. On trouvait parmi eux les commerçants les plus aisés. Ils constituèrent pendant longtemps l'aristocratie de la population.

Combien étaient les Arabes ? Comme pour les Berbères et les autres, il est difficile de répondre. Dans les premières décennies, leur nombre ne dépassa probablement pas quelques dizaines de milliers, auxquels on doit ajouter leurs familles. Ce nombre s'accrut du fait des mariages avec des femmes indigènes, ce qui n'empêchait pas bon nombre d'entre eux d'affirmer leur arabité et d'arborer de flamboyants arbres généalogiques remontant au temps du Prophète et même avant celui-ci, alors qu'ils avaient dans leurs veines beaucoup plus de sang étranger qu'arabe… Peu nombreux, ils remplaçaient leur faiblesse numérique par une agitation, un goût de la querelle qui leur donnaient dans la société une place démesurée. Vivant selon les traditions bédouines, d'une susceptibilité sans limite, batailleurs, Kaisites et Kalbites étaient les éléments les plus turbulents et les plus agressifs de la société d'Andalus. Ces deux grands groupes de tribus arabes, les Kaisites ou Arabes du Nord et les Kalbites ou Yéménites, avaient transporté leurs antagonismes et leurs querelles en Espagne où elles durèrent jusqu'au IX^e^ siècle (ailleurs, au Liban notamment, elles se perpétueront jusqu'au XIX^e^ siècle). Aux VII^e^ et VIII^e^ siècles notamment ils constituèrent un véritable danger pour l'État. La fusion entre eux et les Espagnols arabisés affaiblit peu à peu le pouvoir des grandes familles arabes dont le rôle politique, à la fin de la période omeyyade, avait considérablement diminué. L'influence arabe, dans tous les domaines, demeura néanmoins jusqu'au bout puissante, même si on voit apparaître dès la période du califat une civilisation hispano-arabe qui remplacera, sans la faire oublier, celle qu'Abdar Rahman et ses successeurs avaient apportée de l'Orient.

Les esclavons

Les esclavons (*sakaliba*) constituent, eux aussi, un élément d'importance numérique variable, puissant à certaines époques par son influence et la place qu'ils tiennent dans la société.

Capturés et achetés sur les marchés d'Europe occidentale, Verdun notamment, ces esclaves sont en majorité des Slaves et des Germains

d'Europe centrale et orientale. Certains de ces esclaves blancs recevaient une éducation très poussée et parvenaient à de hautes fonctions. Sous l'émir Abdallah, à la fin du IXe siècle, un des vizirs les plus influents portait le nom de Badr al-Saklabi, ce qui indique bien son origine. On en voit occuper les postes de directeur du *tiraz* (fabrication des robes d'honneur), Grand Fauconnier, Grand Orfèvre, Commandant de la Garde. Unis entre eux, mais aussi âpres rivaux, ils forment une sorte de « clan » européen qui, dans certaines circonstances, alla jusqu'à inquiéter les dirigeants appartenant à d'autres ethnies. On les voit plusieurs fois jouer un rôle majeur. Mansur s'appuya sur eux, les combattit aussi. Leur influence fut loin d'être négligeable dans les années qui virent l'effondrement du califat omeyyade et la formation des taifas. On voit deux généraux sakalibas, à Alméria et à Denia, faire de leur gouvernement des taifas indépendants. La cour de Denia, sous le règne d'un sakaliba, Mudjahid, devient un des plus brillants centres intellectuels de l'Occident musulman. À Valence et à Tortosa des taifas sakalibas prennent la place des gouverneurs.

Les sakalibas formaient, en général, des communautés homogènes, gardant un caractère plus ou moins « européen » en dépit de leur conversion à l'islam. L'influence des sakalibas fut aussi plus importante que leur nombre relativement faible pourrait le faire penser, surtout du fait des mariages mixtes – des femmes sakalibas avec des hommes d'autres ethnies. Blondes et de ce fait très appréciées, souvent concubines de grands personnages, les femmes sakalibas jouèrent plus d'une fois des rôles décisifs dans les innombrables intrigues des cours des émirs et des califes. On ne peut manquer de rapprocher le phénomène sakaliba d'al-Andalus de la conquête du pouvoir à Bagdad par les gardes turcs des Abbassides puis, plusieurs siècles plus tard, de la fondation vers 1250, par des esclaves presque tous turcs, de l'empire mameluk d'Égypte, un des plus brillants du Proche-Orient, qui dura plus de deux cent cinquante ans.

Les convertis

L'occupation de la péninsule Ibérique par des musulmans entraîna, plus qu'ailleurs probablement, de nombreuses conversions à l'islam. Attrait pour la nouvelle religion ? Probablement, dans certains cas, mais rarement. La cause principale de l'adhésion à l'islam – nous l'avons plusieurs fois souligné –, en Espagne comme ailleurs, réside bien plutôt dans le fait que le converti échappe aux obligations des dhimmis, les non-musulmans « protégés » frappés d'impôts spéciaux dont le fardeau est souvent très lourd (au IXe siècle, en Espagne, les dhimmis paient 3,3 fois plus d'impôt que les musulmans). Aussi, pour éviter les conversions par intérêt personnel, les convertis eux-mêmes ne sont pas considérés comme pleinement musulmans mais leurs descendants, fils, petit-fils, le sont. Les muwallads « descendants des néo-musulmans non arabes » s'intègrent généralement rapidement à la société musulmane et se prêtent sans difficulté à la fusion avec les allogènes. Ils parlent et écrivent l'arabe, adoptent dans la vie quotidienne les habitudes arabes. Ils font tout pour se faire considérer comme des musulmans de souche. Leur culture est arabe. Beaucoup finissent par oublier le roman et leurs origines. On cite des villes, Tolède notamment, peuplées de muwallads rapidement islamisés parmi lesquels des hommes de souche musulmane récente s'adonnant à l'étude des sciences religieuses et allant en Orient s'instruire auprès de Malik ibn Anas, le fondateur de l'école malékite (dont la doctrine se répandit rapidement en Espagne). D'autres vont à Kairouan compléter leur éducation religieuse. Beaucoup de muwallads perdent jusqu'au souvenir de leurs origines bien que certains aient gardé leurs noms romans ou goths : Banu Angelino, Banu Karlo, Banu Martin, etc. Au IXe siècle, on assiste à la montée en puissance des muwallads dont certains s'estiment, du point de vue juridique, insuffisamment assimilés et qui s'insurgent contre ce qu'ils considèrent comme une discrimination. Mais ils ne prêchent nullement un abandon de l'islam pour le christianisme ni un retour à un État wisigoth. Ce mouvement dura peu de temps et on observe que, s'il y eut des taifas arabes, berbères ou autres, aucune ne se prétendit muwallad.

Les muwallads, loin de constituer un élément perturbateur, contribuèrent à maintenir la paix dans de nombreuses régions où ils

s'adonnaient, dans les campagnes, aux travaux des champs, dans les villes, à l'artisanat et au petit commerce. Communauté importante par le nombre, peu désireuse de revenir à un passé oublié et en général satisfaite de son sort et pacifique, elle permit aux émirs et aux califes de régner en paix dans les zones où il leur était parfois difficile d'imposer la présence permanente de leurs soldats et de leurs fonctionnaires.

Les mozarabes

Lorsque les musulmans de Tarik, puis d'Abdar Rahman conquirent l'Espagne, au VIII^e^ siècle, l'immense majorité de la population était constituée de chrétiens convertis dès le commencement de la prédication des missionnaires. Saint Paul vint-il en Espagne, à Tarragone notamment, comme on l'a dit ? La question est très controversée. Soumis plus que conquis – il n'y eut pratiquement pas de résistance, à l'exception d'une seule bataille près de Sidonia –, un traité conclu dès 713 fixa rapidement les droits et les devoirs des populations conformément au *Dhimmat Allah* qui établit les règles de traitement des non-musulmans dans les pays conquis « Combattez ceux qui ne croient pas… jusqu'à ce qu'ils paient la djiziyya » (Coran, X, 24). Les chrétiens d'Espagne conservèrent leurs propriétés, leurs structures administratives, judiciaires et religieuses. Un *comes* (comte) représente la communauté devant l'État musulman, répondant devant le fisc de chacun des membres de celle-ci. Les établissements religieux chrétiens furent généralement conservés, sièges épiscopaux, couvents, ce qui n'empêcha pas un grand nombre de ceux-ci de passer aux mains des conquérants.

Aux premiers siècles, le nombre des chrétiens mozarabes est considérable. Des mozarabes occupent des positions élevées, tel ce Recemund, évêque d'Elvira, auteur probable du fameux *Calendrier de Cordoue*, ouvrage sur l'agriculture, qui fut notamment ambassadeur d'Abdar Rahman III auprès de l'empereur de Constantinople. Les mozarabes constituent l'immense majorité et ils le demeureront pendant longtemps.

Ils sont imprégnés de culture arabe. Les chrétiens d'Andalus qui répondront à l'appel des rois chrétiens et émigreront vers les terres conquises, au nord du Douro, emmèneront avec eux, outre leur connaissance de la langue arabe, les méthodes d'agriculture qu'ils avaient puisées en Orient, des habitudes de la vie quotidienne des Arabes, de nouveaux goûts artistiques, etc. Bon nombre d'entre eux écrivaient l'arabe, avaient travaillé dans l'administration d'al-Andalus, étaient au courant de ses méthodes, de la hiérarchie de ses fonctionnaires, connaissaient dans de nombreux domaines beaucoup de choses que les chrétiens du Nord ignoraient. Cet acquis, ils le transmirent tout naturellement aux hommes des royaumes chrétiens, en même temps que leur connaissance des problèmes de l'islam qui fera de certains d'entre eux des conseillers influents des souverains chrétiens. Leur action politique, dans certains cas, fut loin d'être négligeable.

Les Juifs

Il existait des communautés juives dans de nombreuses villes d'Espagne. Chacune, si elle était de quelque importance, avait son quartier juif *(madinat al-Yajud* en arabe, *Judería* en espagnol). On ignore le nombre total des Juifs, mais il devait être assez élevé. On sait qu'ils étaient nombreux à Valence, Badajoz, Séville, Cordoue, Saragosse, Grenade et Lucena, qui était peuplée presque uniquement de Juifs. Cette ville en possédait probablement plus que Cordoue où subsistent des appellations qui témoignent de leur présence et de leur activité, notamment le quartier qui porte encore maintenant le nom de *Judería*, des inscriptions et des restes de bâtiments.

Les Wisigoths avaient persécuté les Juifs au point d'édicter des lois antisémites dont le but était de supprimer toute présence juive. Le concile de Tolède avait décidé d'obliger tous les Juifs à se faire baptiser sous peine de lourds châtiments, y compris des tortures physiques. La circoncision était interdite, de même que l'absorption de nourritures rituelles. Il était interdit aux chrétiens de les fréquenter, jusqu'à ce qu'un concile décide de réduire tous les Juifs en esclavage et d'enlever tous les enfants juifs à leurs

parents pour les élever dans la religion chrétienne. Une énorme vague d'antisémitisme déferla sur la Péninsule. Les synagogues furent détruites. On comprend que les Juifs aient facilité la conquête arabe et accueilli les envahisseurs comme des libérateurs.

Sous la domination arabe, tous les métiers sont permis aux Juifs, à plus forte raison quand ils se convertissent. On trouve des Juifs dans l'entourage des princes, à Badajoz, à Saragosse, à Valence notamment. Certains parviennent au rang de vizir. Du fait des relations qu'ils ont à l'étranger et de leur connaissance des langues, les princes musulmans les utilisent comme diplomates. On cite parmi les plus connus Ibn Ishak ibn Shadrut, un homme de grande culture qui traduisit en arabe le *Traité de Médecine* de Dioscoride, qu'Abdar Rahman III envoya comme ambassadeur auprès du roi du Léon. Des princes chrétiens du Nord ont aussi des diplomates juifs. Pour les mêmes raisons on trouve des Juifs dans le commerce international, celui surtout avec les pays du Proche-Orient où leurs coreligionnaires sont très actifs. Certains aussi, nous l'avons vu, occupent d'importantes fonctions dans l'administration des Finances, au point de susciter l'envie et de provoquer l'hostilité de leurs collègues musulmans. Leur connaissance des problèmes de l'islam, politiques et autres, fera de certains d'entre eux d'excellents conseillers des souverains chrétiens.

C'est cependant à Grenade, auprès des Zirides, au XI^e^ siècle, que la présence des Juifs est la plus marquante. Ils ont là entre leurs mains toute l'économie du petit royaume, les Finances publiques et les Douanes, jusqu'à ce qu'un jour un mouvement populaire provoqué par l'ambition démesurée d'un Premier ministre juif du nom de Joseph soit le prétexte d'un véritable pogrom. On entendit réciter dans les rues des vers tels que ceux-ci :

> *Les juifs font bonne chère.*
> *Ils sont magnifiquement vêtus tandis que vos hardes, ô musulmans, sont vieilles et usées.*
> *Les croyants font un mauvais repas à un dirham par tête mais eux dînent somptueusement dans leur palais.*

Leur chef est aussi riche que votre roi.
Égorgez-le donc comme un bélier gras. (Cité par Pérès).

Trois mille Juifs auraient alors été tués, y compris Joseph. L'émeute dura quelques semaines puis la vie reprit son cours et les Juifs vécurent comme par le passé.

Les Noirs

Au dernier rang de la société d'al-Andalus par leur faiblesse numérique mais aussi par le peu de considération qui leur est portée, les esclaves africains. Quasi inexistants dans les années qui suivent la conquête, ils arrivent par petits groupes sous Abdar Rahman III, importés plus nombreux par Mansur. On n'en cite aucun qui soit parvenu, comme les sakalibas, à de hautes fonctions dans l'armée ou l'administration. Lorsqu'ils tentent, comme eux, de s'agiter, ils sont vite ramenés à la raison du plus fort. Ils sont présents dans l'armée ; il y a une garde noire, mais aux échelons les plus bas.

Dans la société, on emploie les Noirs comme domestiques, et surtout comme concubines du maître de maison, où, dit-on, elles sont parfaites. Mais les fruits des unions croisées sont mal considérés. Les mulâtres sont méprisés et eux-mêmes haïssent la société qui les rejette. « Si vous voilà l'esprit tranquille par suite de mon départ, mon esprit l'est encore plus de vous avoir quittés », versifie l'un d'eux qui avait été contraint à l'exil (ibid.).

Ces populations aux origines diverses, implantées depuis de longs siècles dans la Péninsule ou immigrées les unes après les autres au hasard des circonstances, aux langues et aux religions différentes, donnent un exemple probablement unique dans les pays d'islam de la fusion de tant d'éléments différents en une population d'une relative homogénéité, de la formation d'une civilisation à nulle autre pareille. La plainte d'Alvar que

nous avons citée aussi bien par exemple que l'obligation dans laquelle s'est trouvé l'archevêque de Séville, à la même époque, de faire traduire la Bible en arabe pour que ses fidèles la comprennent, reflètent bien la formation en Andalus, au IXe siècle, d'une population marquée d'un cachet particulier, hispano-arabe, résultat des influences orientales et occidentales, chrétiennes et musulmanes, sans excepter celles du passé romain et wisigoth.

Cette interpénétration des populations et de leurs cultures s'est faite de plusieurs manières. Avant tout par le fait que les muwallads – les chrétiens devenus musulmans – à de rares exceptions près ne se sont jamais vraiment séparés des mozarabes demeurés chrétiens, les premiers subissant, au fil des générations, l'influence de la langue et de la civilisation arabes. Ils continuaient à fréquenter leurs anciens coreligionnaires, leur communiquant ce que l'islam et sa culture leur apportaient. La vie quotidienne, aussi, par la force des choses, rapprochait les uns des autres et créait un climat de tolérance si caractéristique de l'Espagne musulmane. Il arrivait, par exemple, que des juges musulmans aient à résoudre des différends dans lesquels étaient impliqués certains parents d'origine chrétienne. On trouve, pendant la *Fitna*, des officiers chrétiens dans les armées des princes musulmans. À cette même époque, des mozarabes se rangent du côté des musulmans. Et tout le monde a en mémoire le Cid, qui prend parti tantôt pour les musulmans tantôt pour les chrétiens. Abdarrahman Sanchol, le fils d'Almanzor, avait dans son armée un général chrétien auquel il était apparenté par sa mère.

Les femmes, avant tout celles d'origine chrétienne, d'al-Andalus ou du Nord, furent d'une extrême importance dans l'amalgame qui forme le type espagnol, ou mieux, andalou. Les unions des musulmans avec des chrétiennes étaient très nombreuses, beaucoup plus que celles avec des Juives ou des Berbères. Les chrétiennes du nord de l'Espagne ou d'al-Andalus remplissent littéralement les harems, ce qui, estimaient certains intellectuels andalous, ne pouvait qu'avoir d'heureux effets – contrairement à l'opinion, répandue dans la plupart des autres pays d'islam, selon laquelle seul l'homme compte pour donner les meilleures qualités à la race. En Espagne, les innombrables unions mixtes et

l'interpénétration des civilisations chrétienne et musulmane qui en résulta produisirent une société dans laquelle la tolérance l'emportait sur le fanatisme, une des cultures les plus originales et les plus riches du monde musulman et de l'Occident à ce moment de l'Histoire. « L'Andalou n'est pas un Arabe pur ; il est arabe et quelque chose de plus que les psychologues et sociologues cherchent ailleurs et bien loin, chez les Indiens, les Grecs, les Chinois et les Turcs quand ils l'ont là, sous la main, sous les yeux ; l'Hispano-musulman est un amalgame d'Arabe et d'ibère, de Wisigoth et de Berbère, de Persan (de Bagdadien) et de Slave ; c'est une conjonction heureuse de sémite et d'aryen » (H. Pérès).

La société

Comme dans tous les autres pays d'islam et beaucoup de non-musulmans aussi, la population est divisée entre l'élite et le commun. En pays de langue arabe, les deux termes antithétiques sont *khassa* et *amma*, auxquels se sont ajoutés suivant les circonstances, économiques notamment, l'aristocratie de pur sang arabe, la bourgeoisie arabe et non-arabe, musulmane et non musulmane, les hommes libres et les esclaves.

L'aristocratie musulmane

En Espagne musulmane, l'aristocratie musulmane vient en tête. Au sommet de la hiérarchie, les « gens de Kouraich », ou Kouraichites, descendants d'Abdar Rahman Ier l'Immigré, lui-même issu de Marwan, le dernier des Omeyyades de Syrie. Très nombreux, ils tiennent une large place dans la société de la capitale. Pensionnés par le souverain, peu utilisés dans les emplois publics, ils composent une noblesse oisive, à laquelle s'ajoutent d'autres immigrés venus de Syrie et appartenant à la famille, proche ou lointaine, du prince. Ils sont d'une ombrageuse susceptibilité dans les affaires d'honneur. Le leur est celui du clan. Leur souci principal est de le faire respecter, fût-il fondé sur des futilités. Une simple feuille, raconte P. Guichard *(in Histoire des Espagnols*), arrachée à la

vigne d'un Kaisite par un Yéménite aurait provoqué une guerre faisant des milliers de victimes. Dans les cérémonies officielles les parents, certains très éloignés, du prince ont toujours le pas sur les hauts fonctionnaires et les vizirs. Ceux-ci précèdent le grand cadi de Cordoue et les magistrats. Dans l'ordre viennent ensuite les fonctionnaires de haut rang puis « des titulaires d'offices plus ou moins honorifiques que leur fortune, ancienne ou récemment acquise, leur avait permis d'acheter à prix d'or pour s'introduire dans la classe la plus privilégiée du royaume ». D'autres familles n'appartenant pas aux Kouraichites fournissent aussi les hauts fonctionnaires de l'État.

Le temps passant, de nouveaux venus occupent des postes dans la haute hiérarchie. Les esclavons, dont les princes apprécient les qualités d'intelligence et de travail, sont de ceux-là. Après avoir été affranchis, celui que le souverain a remarqué entre dans l'administration. À la fin du XI^e^ siècle, l'un d'eux, al-Sakalali, est un vizir important. Certains accèdent aux fonctions de Grand Orfèvre, Grand Fauconnier, etc. Des Berbères, eux aussi, accèdent à de hautes charges.

Tous ces hommes, de grande ou de petite noblesse – ou tirés de l'obscurité par la grâce du prince – faisaient rapidement de grosses, quelquefois d'énormes fortunes. Les émoluments que recevaient les gouverneurs étaient considérables. S'y ajoutaient les moyens divers que les fonctionnaires, grands et petits, particulièrement ceux détachés dans les khassas, employaient pour faire fortune. Quand la mesure était dépassée, le calife, ou l'émir, faisait rendre gorge. Le fonctionnaire préférait souvent prendre les devants en offrant au prince de somptueux cadeaux en espèces, en joyaux, en nature. Le courroux du maître, réel ou simulé, était apaisé.

Tous les moyens étaient bons pour parvenir aux hautes fonctions qui donnent la richesse et le pouvoir. On cite de nombreux exemples d'hommes partis de rien et parvenus par des intrigues au sommet de l'État, tel cet Ali Amir, dont P. Guichard retrace le portrait, un jeune Arabe qui parvint à se faire admettre au Palais comme aide-greffier, devint directeur de la Monnaie, préfet de Police de Cordoue. Finalement il

provoqua la chute du hadjib de Hisham II et mit le calife à l'écart, celui-ci se bornant à un rôle de figuration.

Les classes moyennes…

En Andalus comme partout ailleurs, existait une classe sociale moyenne, une bourgeoisie, dirions-nous, constituée par tous ceux qui ne peuvent prétendre à la noblesse et n'appartiennent pas au prolétariat. Hommes de loi, intellectuels, propriétaires terriens, marchands aisés surtout. Cette classe est à la base de l'économie et de la vie intellectuelle, au sens le plus large, d'un pays d'Orient et d'Occident.

En Espagne musulmane, à l'opposé de ce que l'on voit très tôt ailleurs, chez les Turcs notamment, il n'existe pas de corporation réunissant les hommes d'un même métier et constituant, face à l'autorité, un pouvoir capable de discuter avec elle. Il ne semble pas que les commerçants – des muwallads ou des Juifs convertis pour la plupart – aient jamais revendiqué un statut spécial. Une bourgeoisie éclairée et active jouait un rôle important, mais son existence en tant que telle n'était pas officiellement reconnue, bien que certains de ses membres fussent des hommes instruits et quelquefois même des intellectuels de haut niveau. Ceux-là appartenaient à la khassa, comme les écrivains, et étaient soumis à la même juridiction *(shurta ulya)* alors que le reste de la population dépendait de la *shurta sughra* ou même, suivant certains historiens, à une *shurta wusta* (juridiction moyenne) – ce qui n'enlève rien au fait que la classe moyenne n'était pas juridiquement reconnue.

et tout le reste

Au bas de l'échelle sociale, tout le reste de la population, la *amma*, ouvriers, artisans, petits commerçants, journaliers, décrite comme « une plèbe grossière et insolente, prompte à la rébellion ». Ces appréciations péjoratives sont fondées sur une vue aristocratique de la société qu'expriment de nombreux auteurs arabes (al-Tawidi, Ibn Hayan et

d'autres), qui n'ont pas de mots assez durs pour la partie de la population à laquelle ils n'appartiennent pas : ignorance, immoralité, absence de religion, jouet entre les mains des fauteurs de troubles, etc. Il n'est pas de défaut que cette « vile populace » ne possède pas.

Cette description désolante du peuple d'al-Andalus demande à être fortement nuancée. Si elle est certainement exacte pour les bas-fonds des villes, en Espagne musulmane comme ailleurs, avec leurs journaliers misérables et exploités, les sous-agents de l'autorité aux salaires de misère, et bien d'autres auxquels s'ajoute la foule des sans travail, chômeurs à longueur d'années vivant le plus souvent de rapines, cette plèbe, dont on peut faire sensiblement la même description en Orient et en Occident, constituait une assez faible minorité. À côté de ces hors-la-loi existait la foule des petits fonctionnaires civils et religieux, d'agents et sous-agents de toute sorte, et surtout tous ceux qui fabriquaient, vendaient, spéculaient, hommes de toutes origines et de toutes religions, musulmans, Juifs, mozarabes, inorganisés nous l'avons vu, mais tenant dans les villes la large place qui est celle de ceux qui nourrissent la population, l'habillent, contrôlent, etc. Allant du sans travail misérable au commerçant plus ou moins enrichi, du menuisier à son établi au Juif traitant des affaires de toute sorte, l'*amma* était le peuple lui-même de l'Espagne de ce temps.

La terre

Aux mains des chefs de tribus à l'époque qui suivit la conquête, la terre avait été peu à peu morcelée. La plus grande partie des meilleurs sols était devenue la propriété de l'émir, ou du calife, qui en tirait une partie des énormes revenus qui lui permettaient de vivre lui-même ou de faire vivre ceux qui l'entouraient dans l'opulence que les historiens de l'époque ont souvent décrite. Le reste était entre les mains, soit des membres de l'aristocratie qui faisaient cultiver leurs propriétés pour leur compte, mais qui n'étaient nullement des « seigneurs » au sens occidental, soit des propriétaires privés, des hommes libres. Groupés en communautés, ils avaient à leur tête un conseil et un gouverneur, à la fois juge et

commandant du château fortifié – le plus souvent une enceinte sans donjon où se réfugiait la population en cas de nécessité. Dans les régions sensibles, au voisinage des frontières notamment, le gouverneur, qui avait alors avec lui une garnison, était désigné par Cordoue, sinon il était sous l'autorité de la communauté. Au moment de la Reconquête, on voit des communautés traiter directement avec les princes chrétiens. Des fonctionnaires de l'État étaient chargés de percevoir l'impôt, de conseiller aussi la communauté sur des points délicats concernant le droit et la religion.

Le régime de la terre en Andalus, en fait, variait suivant les époques et les régions. Les communautés étaient largement répandues sous le califat, moins probablement au temps des taifas. Dans certaines parties de l'Espagne, elles n'existaient sans doute pas. Il demeure que le régime des hommes qui cultivaient la terre, en Andalus comme dans d'autres pays d'islam, était, autant qu'il est possible de l'affirmer dans l'état actuel de la recherche, moins oppressif que dans la plupart des pays d'Occident – chrétien et musulman – et que le sort des populations d'Andalus était moins dur qu'on l'a souvent décrit. En témoignent avant tout l'essor considérable que connut l'agriculture dans les siècles qui suivirent la conquête arabe, l'introduction, dont nous avons déjà parlé, d'espèces de fruits, de légumes, d'arbres inconnus jusqu'à ce moment-là et leur culture intensive dans certaines régions. La prospérité qui découlait du défrichage de grandes étendues et de la plantation de végétaux et d'arbres inconnus ne profitait évidemment pas au seul calife ni aux seuls membres de l'aristocratie. Le travail acharné qu'exigea aussi l'introduction de nouvelles méthodes de culture et d'irrigation, l'élevage des vers à soie, par exemple, n'était pas le fait d'esclaves – qui n'existaient pratiquement pas dans les campagnes – mais d'hommes et de femmes libres qui en tiraient un profit personnel. Des fouilles effectuées en diverses régions d'Andalus (P. Guichard) montrent par ailleurs à cette époque l'existence d'objets d'utilité courante et, pour certains, de bon goût, qui n'étaient certainement pas utilisés par des paysans frustes, encore moins par des esclaves. « Il est difficile de souscrire à l'hypothèse de l'existence, pourtant nécessaire, d'un prolétariat rural composé de journaliers attachés à la glèbe et menant, sans

pouvoir échapper la plupart du temps à leur condition servile, une existence spécialement misérable. » Il nous semble que la difficulté est plutôt d'admettre l'existence d'hommes à la condition misérable dans un pays dont le développement agricole, et tout ce qui en découlait, exigeait une attention sans relâche, un travail acharné et un évident intérêt permanent à produire. Par ailleurs des documents attestent que des intellectuels, des savants, des hommes de religion d'un niveau quelquefois élevé, avaient leur origine dans des villages de diverses régions reculées de l'Espagne, ce qui milite en faveur de la présence de milieux cultivés dans les régions rurales. Rien ne permet de dire que ces hommes appartenaient à la classe dominante. Ils sortaient sans doute de ces milieux d'exploitants aisés qui ont toujours fourni, à toutes les époques et dans beaucoup de pays, de très nombreux intellectuels et hommes d'étude.

HUITIÈME PARTIE

L’EFFERVESCENCE INTELLECTUELLE

La sommaire description que nous avons donnée des luttes sanglantes entre les *reyes de taifas,* l'effondrement des Almoravides puis des Almohades avec leurs cortèges de crimes et la déliquescence de leur société pourraient donner à penser que l'Espagne musulmane a glissé vers une époque de barbarie qui a fait table rase de tout l'acquis, dans tous les domaines – intellectuel surtout –, des quelque trois siècles qui se sont écoulés depuis l'arrivée de Tarik et d'Abdar Rahman sur le sol espagnol. Il n'en fut rien, bien au contraire. Les affrontements, souvent sauvages, qui remplissent le XIe siècle, les luttes entre dynasties et à l'intérieur d'une même dynastie, cachent une poussée de civilisation, une fièvre intellectuelle qui, chez ces roitelets aux origines très diverses, atteint et, pour certains, dépasse le modèle que furent si longtemps Cordoue et ses califes.

Chacun de ces reyes s'inspire du modèle cordouan pour organiser à son échelle une administration civile et militaire sur le modèle de celle de l'ancien califat, une cour aussi avec ses courtisans, ses chanteuses, ses danseuses et ses musiciennes recrutées à prix d'or dont certaines étaient de vraies savantes. Avoir un très nombreux harem (cinq cents femmes à Alméria, par exemple, dont certaines étaient achetées 3 000 dinars) était une marque de distinction.

Mais la grande ambition d'un prince est de réunir autour de lui le plus grand nombre de lettrés et de savants de toutes les disciplines. L'historien Said Andalousi (trad. Blachère) voit l'origine de ce renouveau intellectuel dans « les troubles qui forcèrent à vendre les bibliothèques et tous les meubles que renfermait le palais de Cordoue. Cela fut cédé à vil prix et pour une somme infime. Les ouvrages de ces bibliothèques furent dispersés dans toutes les contrées de l'Andalousie. Parmi eux on retrouva des fragments précieux des sciences anciennes qui avaient échappé aux

mains de ceux chargés de détruire la bibliothèque de Hakkam, au temps de Mansur ibn Amir. De plus, dans le peuple, tous ceux qui possédaient des ouvrages traitant de ces sciences anciennes montrèrent ce qu'ils détenaient. À partir de ce moment, le désir d'apprendre ce qu'avaient su les anciens ne cessa de croître. Les capitales des principautés devinrent de plus en plus des centres intellectuels ».

À Valence, à Denia, à Tolède, à Saragosse, à Séville, à Alméria et dans bien d'autres villes naît ainsi une civilisation moins arabe, moins inspirée des grands centres de l'Orient, de Bagdad notamment. Davantage qu'au temps du califat les « Espagnols », au sens le plus large – mozarabes, Juifs, muwallads, etc. –, participent à la vie intellectuelle, apportant chacun les traits qui constituent la civilisation musulmane d'Espagne à son époque la plus brillante. Chaque centre de taifa est un foyer de littérature de philosophie, de science.

Bien que les Arabes de pure souche soient très minoritaires, la langue arabe est la langue commune. Elle a pris la place de toutes les autres, même si celles-ci subsistent comme langues vernaculaires. Langue de la religion musulmane, l'arabe est celle des milieux cultivés, de la littérature, de la poésie. La production littéraire et scientifique des autres, le berbère notamment, est infime comparée à la sienne. Cette communauté de langue est un élément essentiel de l'émergence d'une communauté de pensée et de la communication des connaissances entre les savants et les cercles intellectuels qui avaient vu le jour après l'éclatement du califat. En dépit des bouleversements politiques et de la dispersion des savants qui jusqu'alors étaient presque tous à Cordoue, les travaux de toute sorte se poursuivirent. Des astronomes vont à Grenade (Ibn al-Samh qui écrivit sur les astrolabes et établit des tables astronomiques), d'autres à Denia, comme Ibn al-Saffar, auteur, lui aussi, de tables astronomiques. Denia, qui a à sa tête des sakalibas, est alors une petite ville dont la réputation de centre intellectuel et coranique s'étend loin dans le monde musulman. Majorque, aux Baléares, accueille aussi des intellectuels et des religieux, de même que Malaga, Grenade, Séville, Carmona, Cuenca et d'autres, dont les souverains rivalisent pour faire de leur capitale des foyers de culture, organisent des réunions d'intellectuels qui débattent sur des sujets donnés

– on dirait aujourd'hui des colloques –, choisissent leurs hauts fonctionnaires parmi les intellectuels et les érudits et écrivent eux-mêmes de solides ouvrages, tel au siècle précédent al-Musafir, le roi de Badajoz, auteur d'une encyclopédie de cent volumes, ou Moktasir, roi de Saragosse, mathématicien et astronome…

« La plus grande splendeur de la science espagnole » (Juan Vernet)

L'époque agitée des taifas, suivie des deux siècles des Almoravides et des Almohades, est celle de l'Espagne musulmane qui produit ses plus grands penseurs, ses hommes de science les plus illustres, ceux dont l'influence sera la plus profonde sur les civilisations de l'Orient et de l'Occident.

De grands noms dominent ces années qui précèdent l'effondrement de l'islam, attaqué de tous côtés par les royaumes chrétiens. Averroès domine tous les autres. Né à Cordoue en 1126, mort à Marrakech en 1198, son père, qui était cadi, lui fit donner une instruction à la fois juridique, médicale et religieuse. Intéressé, comme beaucoup d'intellectuels de son temps, par les philosophes et les hommes de science de l'Antiquité grecque, sa curiosité est universelle. À Marrakech, il étudie l'astronomie et les mathématiques. Il n'existe aucune borne à son appétit du savoir mais pour lui, comme pour d'autres intellectuels musulmans, le grand problème est de concilier la religion et la philosophie, la foi de l'islam et la recherche philosophique. Elles sont convergentes, dit-il. Des esprits différents peuvent concourir à la même vérité, il existe deux méthodes pour parvenir à une même conclusion « de même qu'on peut résoudre un même problème et arriver à un même résultat par l'algèbre et par l'arithmétique » (Arnaldez). Fervent disciple d'Aristote, l'aristotélisme domine toute son œuvre. Celle-ci comprend de nombreux ouvrages de philosophie : *La Destruction des destructions*, dans lequel il réfute le néoplatonisme d'Avicenne et exprime son désaccord avec al-Ghazzali, le *Livre du dévoilement* où il démontre qu'il ne peut y avoir de conflit entre philosophie et religion, de nombreux commentaires d'Aristote, une

paraphrase de la *République* de Platon, des ouvrages sur la météorologie, sur « le ciel et le monde », un grand ouvrage de médecine, le *Colliget, La Génération de la corruption*, *L'intellect et l'intelligence*, etc. Beaucoup de ces œuvres furent traduites en latin et nous ne les connaissons que par ces traductions, car de nombreux originaux arabes ont été perdus, souvent au cours des destructions des bibliothèques par des fanatiques arabes ou chrétiens. Son influence fut néanmoins considérable. « Il est peut-être l'Espagnol qui a laissé l'empreinte la plus profonde sur la pensée humaine » (Juan Vernet).

Dès que les traductions des œuvres philosophiques d'Averroès parvinrent en Europe, la question se posa de savoir dans quelle mesure les notions qu'elles véhiculaient – et qui étaient si différentes de celles que l'on considérait comme du pur Aristote – étaient conciliables avec les vérités de la Foi. Pendant tout le XIII^e^ siècle, philosophes et théologiens occidentaux se livrèrent à la lourde tâche de tenter de répondre à cette question, qui provoqua de longues controverses entre intellectuels de toute l'Europe. Tour à tour louée et condamnée par les averroistes et leurs adversaires avec, au premier plan, saint Thomas, Albert le Grand et Siger de Brabant, l'École d'Oxford avec Roger Bacon, Robert Grossetête et Guillaume d'Ockham, la pensée d'Aristote véhiculée et commentée par Averroès demeura au centre des préoccupations philosophiques et religieuses pendant les années au cours desquelles se forma la pensée européenne.

Avant Averroès, un philosophe fécond, Avempace (Ibn Badjdja), né à Saragosse, que nous connaissons surtout par ce que d'autres ont dit de lui – notamment Averroès qui l'a utilisé –, est surtout un moraliste qui soutient que la vie dans ce monde ne convient pas à un philosophe et qu'il doit se retirer dans une tour d'ivoire pour protéger sa pensée. Comme Platon il pense qu'il est possible d'atteindre la vérité sans le secours divin. Ibn Tufayl se servit de ses idées pour rejeter celles d'Avicenne. Astronome, comme beaucoup de philosophes, Avempace élabora un nouveau système planétaire. Il était aussi poète et musicien. Il écrivit un roman mettant en scène un orphelin qui atteint les buts spirituels qu'il s'est fixés grâce à la solitude volontaire.

Médecins

Dans tous les champs de la pensée cette époque voit surgir de grands savants. Dans celui de la médecine Avenzoar est demeuré un des plus fameux. Issu d'une famille de praticiens, il est le premier à avoir pratiqué la trachéotomie, l'alimentation artificielle, à avoir traité la gale. Averroès lui-même renvoie au manuel d'Avenzoar pour tout ce qui touche à la thérapeutique. Dans le même domaine, celui de la médecine, Al-Zahrawi, dit Abulcassis, né près de Cordoue en 926, passe pour le plus grand clinicien de cette époque. Dans une véritable encyclopédie en trente volumes, le *Tasrif,* il traite de toutes les maladies, de leurs symptômes, de la façon de les traiter et de les opérer si nécessaire en utilisant toutes les connaissances, depuis celles de Paul d'Egine dans l'Antiquité jusqu'à celles prises dans le monde contemporain musulman. Il décrit aussi la lèpre, l'hémophilie, les opérations de la fistule, les trépanations, les sutures, y compris celles des morsures de fourmis noires. Il fut le premier à utiliser la chirurgie, enseignant la cautérisation des plaies, la ligature des artères, les opérations des os, de l'œil. Il préconisait fortement, dit-on, l'étude de l'anatomie et la dissection. Il tirait surtout son diagnostic de la rougeur, la pâleur, la maigreur, le pouls, l'urine, etc. La médecine d'Abulcassis se distingue ainsi par l'observation clinique, une médecine concrète tandis que celle des Grecs est souvent plus générale, plus théorique.

Dans un autre domaine, celui de la philosophie et de la religion, un Juif, Maimonide, porte alors le renom de la pensée de l'Espagne musulmane loin dans le monde de son temps. Rationaliste, négateur de l'immortalité de l'âme, il se fait cependant le défenseur des lois religieuses, seules capables, dit-il, de régler la vie des hommes. La loi de Moïse est, selon lui, la plus parfaite qui puisse exister. Son rationalisme le conduit à rejeter totalement les sciences occultes, l'astrologie, le mysticisme, tout ce qu'il expose dans le *Guide des égarés.* En ce qui concerne l'islam, il rejette aussi tout ce qu'il contient de prophétisme mais lui manifeste de la sympathie. Tout en gardant ses distances envers eux il subit l'influence des penseurs arabes, Farabi, Ibn Sina, Ghazzali et d'autres. Il n'a jamais cessé d'être admiré de ses coreligionnaires juifs.

Géographes et astronomes

Comment passer sous silence le plus grand géographe de l'Espagne musulmane, al-Idrisi, que l'on étudia jusqu'à l'Europe moderne ? Né à Ceuta vers 1100, grand voyageur, en Espagne et en Afrique du Nord notamment, après avoir fait ses études à Cordoue, il s'établit à la cour du roi Roger de Sicile. C'est là qu'il publia un grand ouvrage de géographie rédigé sur l'ordre du roi et que l'on nomma le *Livre de Roger.* Destiné à être illustré par un grand planisphère il décrit la Terre par itinéraires. Selon lui, la Terre se divise en sept « climats », auxquels au siècle suivant on ajoutera un huitième au sud de l'équateur. On attribue aussi à Idrisi un *Traité des drogues simples* dans lequel il donne le synonyme de ces drogues dans une douzaine de langues.

Bien d'autres noms seraient à citer de savants de toutes les disciplines. L'astronome Azarquiel, qui s'illustra d'abord à Cordoue, puis à Séville ; Ibn al-Sahm qui commenta les éléments d'Euclide et établit une table astronomique ; Ibn Muadh, auteur d'une trigonométrie sphérique. D'autres savants étudièrent le ciel, objet à cette époque, comme plus tard, d'un très grand intérêt ; Ibn Saffar et ses tables astronomiques ; Ibn Khayyat, un astrologue qui prédit l'expulsion des musulmans d'Espagne ; Ibn al-Beghunich, qui s'est consacré plus particulièrement à l'œuvre de Galien. Ibn al-Wafid étudia à la fois la médecine et l'agriculture. Celle-ci fit à cette époque l'objet de nombreux travaux, aussi bien en ce qui concerne l'agriculture pratique que la classification des plantes en genres, espèces, variétés, etc. Des plantes nouvelles avaient été récemment apportées de l'Orient et continuaient à l'être ; on les étudiait en même temps que l'on expérimentait des méthodes de cultures elles aussi récemment introduites. Parmi les noms à citer figurent notamment Ibn Wafid, qui se livra à des expériences de fécondation artificielle ; Ibn Bassal, qui lui succéda à la tête du *Jardin du Roi* de Tolède, et combien d'autres qui sont à l'origine de l'extraordinaire développement agricole de cette époque.

Al-Arabi

Comment ne pas évoquer après ce bref survol des grands penseurs et des grands savants de l'islam espagnol la grande figure et l'œuvre monumentale du grand mystique, un des plus grands de la religion musulmane, Ibn al-Arabi, le « cheikh des soufis » ? Né en 1165 à Murcie qu'il quitta très jeune, son père s'étant établi à Séville où il commença ses études, il fit des séjours plus ou moins longs dans diverses villes d'Espagne et d'Afrique du Nord, à Bagdad, à Konya, enfin à Damas où il mourut en 1269, laissant une œuvre si considérable que lui-même, dit-on, ne pouvait énumérer tous ses livres. Pour Arabi, les branches de la connaissance se divisent en trois catégories : celle qui est acquise par la raison, celle qui est obtenue par exemple par le goût, la couleur, celle acquise par la révélation des prophètes, qui vient de Dieu. Une des sources principales de cette connaissance est le Coran. Pour al-Arabi, Dieu n'a pas d'attributs et est presque inconnaissable. L'homme, selon lui, accomplit plusieurs « voyages », l'un *à partir* de Dieu, d'où il est entraîné, un second *vers* Dieu, un troisième enfin *en Dieu*, voyage qui n'a pas de fin. Seuls ceux qui ont un don spécial peuvent parvenir à la vision de Dieu, s'unissant à lui. La philosophie d'Arabi, qui tient la raison humaine pour gravement limitée, fait de l'homme une « possibilité divine ». Le « voyageur » doit remplir quatre obligations : le silence, la solitude, la faim, la veille.

L'influence d'Arabi sur la mystique musulmane, et même chrétienne, fut considérable. Elle se développa surtout en Syrie, en Inde, au Yémen. En Turquie elle rivalisa avec celle de Djalal al-Din al-Rumi au point qu'au XIV^e^ siècle sa doctrine, que beaucoup de philosophes ont jugée proche du monisme, devint un des dogmes principaux du soufisme anatolien. On la retrouve chez le franciscain Ramon Lulle, et même chez Dante dans sa *Divine Comédie*. « Pas un mystique venu après lui n'a échappé à son influence et il a marqué de son empreinte toute la littérature mystique des âges suivants » (A.J. Arberry).

Le développement des connaissances dans les autres pays d'islam

L'islam espagnol est sans doute celui qui apporta la plus large contribution au développement des connaissances. Mais il n'est pas le seul. On assiste dans un grand nombre de pays musulmans, à partir du IIe siècle de l'Hégire, à une « course au savoir » qui fait de ce temps une des grandes époques de la Connaissance… Les Arabes, on doit le souligner, sont alors non pas seulement des « transmetteurs » des œuvres des scientifiques et des philosophes de l'Antiquité, mais de grands savants qui produisent eux-mêmes des œuvres qui ont marqué leur époque et celles qui suivirent.

Dans le domaine de la science, les Arabes ne se bornent pas à utiliser les travaux des Anciens, ils vérifient et refont leurs calculs, trouvent aux problèmes de nouvelles solutions. En astronomie, qui permet, entre autres, de fixer les heures de la prière, le début et la fin du Ramadan, ils corrigent les travaux des Indiens et des Persans, ceux de Ptolémée et d'Euclide aussi grâce à leurs méthodes d'observation et l'emploi des mathématiques. Par deux fois ils mesurent l'arc du méridien terrestre. Les premiers ils font de l'astronomie une science et non plus un moyen de prédire l'avenir. Dès Haroun al-Rachid, Naw Bakt, l'astronome des premiers Abbassides, établit des tables des mouvements planétaires et mesure un degré de méridien afin de calculer de façon plus précise la circonférence de la Terre. Les astronomes de l'Espagne vont jusqu'à rejeter la théorie de Ptolémée sur les mouvements des corps célestes. Parmi les nombreux astronomes arabes on citera al-Farghani qui calcula les longitudes, al-Soufi et son traité des étoiles fixes, Ibn Yunus al-Bitrusi qui découvrit le mouvement des planètes. Les Arabes utilisent la boussole, qu'ils empruntent aux Indiens ou aux Persans, l'astrolabe et le quadrant vers le Xe siècle. D'une manière générale, ils ne se bornent pas, alors, à des calculs théoriques. Ils vérifient, font des recherches. D'abord à Damas et à Bagdad, puis à Chiraz, ils étudient les positions des planètes, les éclipses de lune et de soleil. Plus tard, le célèbre observatoire de Maragh, au nord-ouest de l'Iran, fondé par Hülegü, le petit-fils de Gangig Khan, deviendra le grand centre de la science astronomique.

Les Arabes font faire aussi de grands progrès aux mathématiques. Kwarizmi introduit le système décimal, d'origine indienne (sifr = zéro). Son ouvrage *Précis de la restitution* (*al-Djah* en arabe) *et de l'équation* est à

l'origine de notre algèbre. Il fixe les règles des opérations avec fractions sexagésimales utilisées dans l'astronomie, qui seront traduites par Adélard de Bath et utilisées dans les universités européennes. Le grand poète Omar Khayyam résout les opérations du troisième degré et par ses travaux sur les tables astronomiques établit un calendrier d'une exactitude supérieure à celle du calendrier grégorien. Les Banu Musa développèrent et enrichirent le procédé découvert par Archimède. Les éléments d'Euclide, dont il existe une version arabe dès le IXe siècle, feront dès le siècle suivant l'objet de travaux, notamment de la part d'Abdar Rahman Badr, surnommé l'Euclide des Espagnols, puis d'un commentaire d'Ibn al-Sahm. Des traductions successives mirent, dès le XIIe siècle, cette œuvre capitale à la disposition de l'Occident.

En médecine aussi, les Arabes ne se bornent pas à étudier les Anciens – Galien en tête, d'autres aussi –, ils observent, travaillent, innovent. Avicenne – Ibn Sina – est le plus grand de tous, le maître incontesté non seulement en médecine mais en sciences naturelles, éminent philosophe aussi. Né près de Bukhara en 980, à dix-huit ans il possédait, dit-on, toutes les sciences connues. Ses deux grandes œuvres – le *Kanun* (le Canon de la médecine) et le *Kitab al-Shifa* (le Livre de la guérison de l'âme) – sont parvenues jusqu'à nous. Le *Kanun* est la somme de toute la médecine telle qu'on la connaissait en son temps, ensemble complet utilisé pendant sept siècles, jusqu'à ce qu'on utilise la science expérimentale. Divisé en cinq livres qui traitent de tout ce qui concerne la médecine, depuis des généralités sur le corps humain, la maladie, la santé, jusqu'à la pathologie étudiée organe par organe, les fièvres, la contagion et la transmission des maladies, la pharmacopée enfin, son immense ouvrage est cependant plus qu'une énumération. Envisagé sous un angle plus systématiquement philosophique, il rationalise la totalité de la science médicale héritée de l'Antiquité et enrichie par ses prédécesseurs. Le *Kanun* d'Ibn Sina fut étudié et discuté pendant des siècles par les médecins musulmans et européens.

Al-Razi, connu dans le monde latin sous le nom de Rhazès, un très éminent médecin, peut-être le plus grand clinicien de l'islam, était né lui aussi en islam asiatique, à Ray (Téhéran). Très inspiré par les travaux de

Galien, il produisit une œuvre immense de quelque deux cents volumes qui embrassent tout le domaine médical depuis le calcul des reins et de la vessie jusqu'à la variole et la rougeole, l'amour, le coït, le vêtement, la nudité. Ses œuvres non médicales touchent aux sujets les plus variés, tels que « les raisons de la préférence des gens pour les petits médecins ». « Un médecin compétent ne peut guérir toutes les maladies car ce n'est pas possible », écrit-il. Comme Galien et Ibn Sina, il est aussi philosophe. Parmi ses œuvres on compte un commentaire du *Timée* de Platon, une *Critique du mutazilisme*, une *Méthode de mesure de Inintelligence*, *La Sagesse du Créateur*, etc. Extrêmement réputé dans le monde musulman au temps des Abbassides, les étudiants de tous les pays d'Islam accouraient alors vers lui. Son influence se poursuivit pendant plusieurs siècles et on l'enseigna jusqu'au XVII^e^ siècle.

On hésite à classer Kindi, « le philosophe des Arabes », tant ses intérêts sont multiples et son œuvre est diverse. La liste de ses œuvres, telle qu'elle figure dans le *Fihrist*, comprend deux cent cinquante ouvrages qui couvrent toutes les sciences connues à son époque, à l'exception de certaines techniques : philosophies grecque, persane, indienne, sciences religieuse et rationnelle. Il emprunta à Aristote certains de ses concepts, à Platon des spéculations sur l'âme dans ses rapports avec le corps. Il écrit des *Lettres* sur Archimède, Euclide, Ptolémée, sur l'astrolabe. En médecine, il fait le calcul de l'efficacité des médicaments. Il établit, près d'un millénaire avant son auteur, la loi dite de Weber : « La croissance en progression arithmétique de la sensation est produite par une progression géométrique de l'excitant. » Adoptée par les auteurs médicaux, elle eut longtemps une grande influence. Précurseur de la philosophie gréco-musulmane – la *falsafa*, « connaissance de la réalité des choses selon les capacités humaines » –, Kindi n'hésite pas à poser la question du Créateur, écrit un *Traité sur les médicaments composés*, un *Traité sur les perspectives*, une *Théorie des miroirs.*

Dans quelle catégorie ranger al-Biruni (notre *Aliboron*), un des plus grands savants de l'islam médiéval, « le plus original et le plus profond » ? Mathématicien, astronome, physicien, naturaliste, géographe, historien, on l'appelait *Al Ustadh* (le maître). Né en 973 dans le Kwarizm, près de la mer

d'Aral, protégé et conseiller de plusieurs grands sultans qu'il accompagna dans leurs expéditions dans la Péninsule, parmi lesquels Mahmoud de Ghazni, le conquérant de l'Inde, il écrivit environ 180 ouvrages, surtout en langue arabe. Il aborde tous les sujets : traités de mathématiques, d'astronomie, livres de géométrie, d'astronomie (Le *Canon masoudique*), de minéralogie, un livre de pharmacie, et surtout une *Description de l'Inde*, véritable encyclopédie dans laquelle il décrit la population, les mœurs, la philosophie, tout ce qui touche à l'Inde, dans un pur esprit scientifique. Il se livre aussi à des calculs sur la circonférence de la Terre, inférieure de seulement de deux cents kilomètres aux calculs des savants modernes. Véritable scientifique, il considère toutes choses et tout événement sous l'angle de la raison.

La transmission du savoir à la Chrétienté

Jusqu'au début du XII^e^ siècle aucune œuvre arabe ou traduite du grec (ou du syriaque) en arabe n'avait atteint l'Europe, à l'exception de fragments très insuffisants ou de compilations peu fiables en langue latine des œuvres de l'Antiquité.

On pourrait penser que les croisés qui séjournèrent si longtemps au Levant auraient largement contribué à faire connaître à l'Occident chrétien les grandes œuvres traduites en arabe ou produites par les Arabes eux-mêmes. Force est de constater qu'il n'en fut rien. Les croisés rapportèrent dans leurs pays des aspects séduisants de la vie en Orient, des façons de se vêtir ou de se nourrir, des motifs décoratifs, des objets d'art, des étoffes – dont certaines d'inspiration chinoise, des *tiraz* –, et ce fut à peu près tout. Adélard de Bath et quelques autres intellectuels firent des séjours plus ou moins longs dans les États croisés et en rapportèrent quelques œuvres arabes, firent un certain nombre de traductions. Rien d'autre.

La voie italienne…

Une culture gréco-latine arabe s'était en revanche manifestée tôt en Italie méridionale et en Sicile au temps des Aghlabides, des Fatimides et des Kalbites (IXe-XIe siècle). Elle se développera au temps des rois normands, où se manifeste à l'époque du roi Roger une sorte de synthèse des cultures et des traditions arabe, grecque et latine. Avec les Hohenstaufen elle s'amplifie. Sans pouvoir être comparée à celle de l'Espagne, la voie vers l'Europe par la Sicile de la civilisation et des connaissances des Arabes n'est pas négligeable. Des intellectuels, italiens surtout, prennent ici contact avec les œuvres de l'Antiquité. Gérard de Crémone, dont le rôle de transmetteur des œuvres grecques traduites en arabe sera important en Espagne, est un Italien dont l'intérêt pour la médecine gréco-arabe s'était éveillé en Sicile. Platon de Tivoli, qui traduira en Espagne les travaux astronomiques de l'époque abbasside, était un Italien lui aussi. Les traductions des œuvres médicales arabes destinées à la célèbre école de médecine de Salerne avaient commencé dès le Xe siècle. Sous Frédéric Barberousse ce courant de traductions s'amplifie en même temps que les relations avec les traducteurs d'Espagne se développent, notamment par l'intermédiaire de Michael Scot. Frédéric fait venir auprès de lui des savants orientaux : Stefano d'Antioche, qui traduit les œuvres médicales de Halyabbas, Alam ad-Din al-Hanafi, Fibonacci, l'éminent mathématicien Ibn al-Sawzi, un philosophe qui accompagna Frédéric à la croisade et lui donna des leçons de logique. Le plus éminent savant de la cour de Frédéric fut sans doute Théodore d'Antioche, qui avait fait ses études à Mossoul et à Bagdad et que le souverain ayyubide al-Kamil lui envoya en 1236. Un Juif espagnol, Yahuda Cohen, rejoignit l'équipe de savants de Frédéric. Il publia à Palerme une grande encyclopédie scientifique en arabe, qu'il traduisit en hébreu. Manfred, le fils de Frédéric, qui partageait avec son père les mêmes goûts pour la culture et la civilisation arabes, fit traduire en latin par Bartolomée de Messine l'*Éthique* d'Aristote.

Les centres intellectuels de Sicile et d'Italie sont cependant, dans le domaine qui nous occupe, d'une importance relative auprès de ceux d'Espagne, en contact immédiat avec l'Europe occidentale. La période d'activité des savants et des traducteurs d'Italie du Sud fut trop brève pour

qu'elle comptât vraiment dans le grand courant qui draina vers l'Europe les œuvres de l'Antiquité. Elle concerna aussi un nombre trop restreint d'intellectuels pour que cette région devînt un grand centre de traduction et de diffusion. Et la Sicile n'était pas la grande Espagne. Le nombre et l'importance des œuvres de l'Antiquité disponibles en arabe en Espagne était aussi sans commune mesure avec celles traduites en Sicile. Enfin, la proximité des foyers intellectuels d'al-Andalus et de ceux d'Europe occidentale était telle qu'on serait en droit de s'étonner que les contacts entre eux ne se soient pas établis plus tôt, si l'on ne savait quels obstacles constituaient les conditions politiques qui prévalaient alors.

et celle de la Catalogne

Avant la grande période des traductions de l'arabe en latin du XII^e^ siècle, des contacts d'importance limitée s'étaient institués, par l'intermédiaire surtout de la Catalogne, entre des intellectuels d'Europe occidentale et le monde arabe – des moines à la recherche de reliques, par exemple. La figure la plus connue de ceux qui franchirent les Pyrénées pour aller, les premiers, aux sources de la culture arabe est celle du moine Gerbert, qui devait devenir pape sous le nom de Sylvestre II (999-1003), envoyé par ses supérieurs en Catalogne pour y étudier les mathématiques et l'astronomie. D'après un récit, certainement légendaire, il serait allé aussi à Cordoue où il aurait étudié auprès des Arabes l'alchimie et les « sciences interdites, séduit la fille de son maître et volé ses livres ». Ce qui est beaucoup plus certain, c'est que Gerbert ramena de ses contacts avec les Arabes des connaissances en mathématiques et en astronomie qu'en Europe occidentale on ne possédait pas. Il construisit une nouvelle forme d'abaque en utilisant des chiffres arabes. Gerbert fut sans doute le premier mathématicien digne de ce nom en Europe occidentale. C'est grâce à lui et à quelques autres intellectuels de ce temps que la connaissance des mathématiques et de l'astronomie commence à se répandre d'Espagne musulmane en Europe. On commence à connaître, en même temps que l'astrolabe (il y en avait un à Liège en 1025), le quadrant, qui permet de

déterminer la hauteur du soleil, les cadrans solaires et les procédés de leur construction, la clepsydre, etc.

Dans le domaine de la médecine, au x^e^ siècle, un Juif nommé Donnolo, qui avait été prisonnier des Arabes, écrivit un livre de médecine en hébreu et, au siècle suivant, Constantin l'Africain, un Arabe christianisé établi à Salerne, traduisit des ouvrages médicaux parmi lesquels ceux de Halyabas, le célèbre médecin irakien, Hippocrate et Galien.

Tout n'a-t-il pas déjà été dit ?

Les premiers contacts intellectuels, dont nous avons tracé les grandes lignes, entre le monde musulman et l'Europe se réduisent, nous l'avons vu, à peu de chose et à quelques noms. Et ils s'arrêtent à la fin du x^e^ siècle. Manque d'intérêt des Européens envers la science et la philosophie arabes ? Certainement, nous le verrons. S'y ajoutent des circonstances qui se prêtent mal, pour dire le moins, à des contacts entre chrétiens et musulmans. On voit alors, dans les premières décennies de la Reconquête, les chevaliers de France et d'autres pays chrétiens, soutenus par les ordres monastiques, se battre aux côtés des souverains chrétiens d'Espagne contre les Maures. L'heure n'est pas aux échanges intellectuels. Personne, parmi les moines qui accompagnent les chevaliers, ne se soucie d'étudier les œuvres scientifiques ou philosophiques qui remplissent les bibliothèques des incroyants. On pense d'abord à ramener dans le giron de l'Église les terres autrefois chrétiennes. Le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle se développe, le *camina frances* s'organise. Et personne ne pense alors à se hasarder sur ces terres païennes au sujet desquelles courent tant de récits horrifiques – plus rares peut-être encore sont ceux qui croient que dans ces pays aux mains des sectateurs de l'abominable Mahomet puisse exister une société policée, lettrée, qui détient dans d'immenses bibliothèques certains des plus grands trésors que l'humanité eût jamais possédés. Et puis – cause principale sans doute du manque d'intérêt des élites intellectuelles chrétiennes à l'égard des produits d'une pensée qui leur était, à tous égards, étrangère –, tout n'avait-il pas déjà été

dit par la prédication du Sauveur ? Tout n'était-il déjà écrit dans les Évangiles, les Épîtres des Apôtres, les travaux des Pères de l'Église ? Comme le disait, dans ces mêmes années, saint Anselme, le but était « non point de comprendre pour croire, mais de croire pour comprendre », la foi seule pouvant nous amener à l'intelligence du réel. La plupart des penseurs se cantonnaient strictement dans le domaine occupé par la foi. À l'exception de très rares esprits qui entrevoyaient que la révélation ne répondait peut-être pas à toutes les questions que l'homme peut se poser au regard de la nature et de la vie, personne ne pensait qu'il était possible d'aller plus loin dans la recherche de la place que la première des créatures de Dieu occupe dans l'univers.

La rencontre des cultures arabe et latine en Espagne

Au XII^e^ siècle, tout change en quelques années. C'est le moment où la conquête chrétienne avance en Espagne du Nord, dans les régions de la Navarre au Tage, avec la prise de Tolède en 1085, celle de Saragosse en 1118. L'idéal de la reconquête s'impose rapidement, soutenu par les royaumes chrétiens qui poursuivent sans relâche leur offensive, qui finira par cantonner la domination musulmane dans le Sud-Est de la Péninsule, en Andalousie. Les conséquences politiques de cette poussée chrétienne en terre musulmane sont évidemment considérables, les conséquences dans le domaine intellectuel ne le sont pas moins. Les cultures arabe et latine, si proches dans l'espace, si éloignées dans les esprits, pour la première fois se rencontrent. Une osmose des cultures se produit. Ce moment est capital dans l'histoire de la pensée. Les intellectuels de l'Europe peuvent, pour la première fois, prendre connaissance, autrement que par bribes, des grandes œuvres de l'Antiquité, Aristote en premier, d'abord par les auteurs et les hommes de science arabes qui en sont imprégnés, puis par les traductions latines. Les érudits de France et des autres pays d'Occident se précipitent en Espagne, conscients maintenant de l'ignorance dans laquelle ils avaient été tenus des grandes œuvres, source de leur civilisation. Ils prennent aussi connaissance de l'énorme production des Arabes des siècles passés, de celle aussi des savants (Maimonide, Averroès,

Abulcassis et les autres) qui produisent au XIIe siècle des œuvres de grande qualité.

Toute la culture européenne est irriguée de cette masse de connaissances qui lui sont apportées. Elle en est comme bouleversée. En quelques années, vers le milieu du XIIe siècle, une transformation des esprits s'opère, qui aboutit, sinon à rejeter, au moins à ne plus prendre la vérité révélée comme point de départ de toutes choses. On s'inspire moins maintenant des Écritures que des philosophes profanes, avec lesquels on construit de nouveaux systèmes de pensée. Réalistes et Nominalistes s'opposent. Aristote est la base de la méthode et de la théorie de la connaissance d'Abélard. Ses hardiesses effrayent l'Église qui intente des poursuites contre lui. Les disputes d'école, qui opposent tenants de la tradition et partisans de la libre recherche, se multiplient. Rien n'eût été possible sans la rencontre de l'islam d'Espagne, porteur de l'énorme héritage des Anciens et fort de ses propres recherches, et d'un Occident latin assoiffé de connaissances et las des vérités imposées.

La grande époque des traductions

La traduction de l'arabe au latin et le grand mouvement qui porta les intellectuels occidentaux vers l'étude des œuvres de l'Antiquité et des savants arabes commença à se développer dès la prise de Tolède par Alphonse VI, le roi de Castille, en 1085. Un Juif converti, Pedro Alfonso, qui jouissait d'une grande réputation de savant, publia plusieurs ouvrages qui attirèrent l'attention des intellectuels latins vers la culture arabe. Il alla en Angleterre et créa autour de lui un cercle d'hommes cultivés auxquels il enseigna les rudiments de l'astronomie arabe, écrivit un ouvrage sur les mouvements lunaires et surtout entra en relation avec Adélard de Bath qu'il persuada d'aller étudier à l'étranger les travaux des Arabes. Le grand savant anglais, qui traduisit entre autres les *Tables kwarezmiennes,* les *Éléments* d'Euclide dont il réalisa trois versions (Gérard de Crémone en fera, lui aussi, une traduction), devait être de ceux qui apportèrent à la pensée occidentale le nouvel esprit qui ébranla la tradition dogmatique.

C'est sous l'influence d'Adélard que se développa un esprit scientifique qui culminera au XIII^e siècle avec Roger Bacon et Robert Grossetête.

À partir de 1120 le mouvement des traductions s'intensifie en Espagne et gagne la Navarre et Tolède. Doit-on parler d'École de Tolède ? Il semble que l'on ait sensiblement exagéré le rôle de Tolède et de l'archevêque Raymond dans le mouvement des traductions de l'arabe au latin. Les traductions ont commencé dans la région de la Navarre et de l'Èbre notamment, soit avant la conquête de Tolède, soit en même temps. Il demeure que de nombreux Juifs de langue arabe et des musulmans restèrent dans cette ville après sa conquête et que l'archevêque Raymond contribua à y attirer savants et traducteurs, Pierre le Vénérable par exemple. La grande figure de Tolède est celle de Jean de Séville, probablement d'origine juive, éminent mathématicien, astronome et astrologue, « l'esprit le plus prolifique, le plus critique et le plus original de la seconde génération des traducteurs de l'arabe au latin », traducteur de nombreux livres arabes, auteur lui-même d'ouvrages, notamment d'astrologie – un *Ysagogue* entre autres – et de très nombreux ouvrages de tous ordres, surtout scientifiques, un *Liber de Algorismi*, des travaux sur l'astrolabe, mais aussi sur Ghazali, le grand philosophe et théologien soufi. Parmi les très nombreux autres traducteurs et savants de la même époque citons Hermann de Carinthie, Robert de Chester, adaptateurs autant que traducteurs, Hugues de Santalla, spécialisé dans les sciences occultes, Gundisalvi (archidiacre de Ségovie), traducteur de la *Métaphysique* d'Avicenne, Platon de Tivoli, traducteur de l'arabe et de l'hébreu, qui traduisit en association avec Abraham Bar Hiyya, un Juif, des ouvrages hébreux et arabes parmi lesquels des ouvrages d'astrologie, dont une *Géomancie*. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, écrit un *Contra Judaeos* et fait, pour la première fois, traduire le Coran, pour le réfuter. Herman le Dalmate, Rodolphe de Bruges, Walcher de Malvern et combien d'autres qui nouent des relations avec les autres savants, les philosophes, les théologiens, les astronomes, les scientifiques de toutes spécialités de France, d'Angleterre, d'Allemagne, forment ainsi des réseaux d'intellectuels qui irriguent l'Europe du savoir que les Arabes leur ont transmis.

La grande figure qui domine cette époque est celle de Gérard de Crémone, qui consacra sa vie à l'étude, apprit l'arabe et traduisit une centaine d'ouvrages de l'arabe au latin, l'*Almageste* de Ptolémée notamment, en 1175, le Canon *(Kanun)* de la médecine d'Avicenne, les œuvres de Galien, d'Hippocrate, de Razi, Farabi, d'Aristote surtout, jusque-là plus célèbre par le côté *occultiste* qu'on lui prête que par sa philosophie. Le vrai Aristote est révélé par Gérard de Crémone, événement capital pour l'évolution de la pensée occidentale.

Un peu plus tard, vers 1250, Alphonse le Savant, roi de Castille, avec la collaboration de chrétiens, de Juifs et de musulmans, fondait à Séville une école de traductions en langue espagnole des grandes œuvres latines et arabes. Dans le domaine de l'Histoire il fit rédiger une *Chronique générale*, dans celui de la littérature populaire la traduction du fameux conte populaire *Kalila et Dimna*. En astronomie il ordonna la traduction du *Livre des Figures* d'Abdar Rahman al-Sufi, qui ajouta des noms d'étoiles à ceux déjà connus en Europe.

La géographie et la navigation

Dès les temps les plus anciens, les Arabes, grands commerçants et voyageurs, ont toujours tenu une large place dans les innovations des techniques de la navigation et dans la connaissance du monde. C'est en grande partie grâce à eux que les Européens ont acquis des notions sur la configuration des terres jusque-là inconnues, en Orient et en Afrique notamment. Le premier auteur d'une description du monde connu fut al-Idrisi, né en Afrique du Nord mais qui vint à Cordoue avant d'entreprendre ses longs voyages, des îles Britanniques à l'Asie. Sa mappemonde était divisée en « *climats* » auxquels, un peu plus tard, succédèrent les parallèles.

Aux Arabes appartient aussi l'apport à l'Occident de la voile latine (triangulaire), soit qu'ils l'aient prise aux Chinois, soit que ce fut le contraire, la technique du sondage, la navigation astronomique, le gouvernail d'étambot, chinois lui aussi – à moins ici aussi que ce ne furent

les Chinois qui le leur empruntèrent : la synthèse de tous ces éléments fut réalisée à Majorque. D'une manière générale, la plupart des inventions touchant à la navigation sont d'origine arabe – très souvent arabe d'Espagne –, comme l'indiquent les noms arabes utilisés dans cet art (amiral, calfat, câble, felouque, caravelle).

NEUVIÈME PARTIE

LA RECONQUISTA

Les circonstances, en ces années qui voyaient Almohades et Almoravides se combattre plus violemment que jamais en Espagne même, en Afrique du Nord et en Méditerranée, étaient éminemment favorables à une grande offensive des chrétiens. Elle tarda longtemps du fait des tiraillements entre Aragonais et Castillans. Mais Silves, sur la côte sud du Portugal, avait été attaquée et prise par le roi de Léon Sancho Ier assisté de croisés français et anglais se rendant en Palestine. Le roi de Castille avait, de son côté, entrepris des opérations contre Alcala de Guadaira, Reina et d'autres villes. Yusuf Yakub, qui se trouvait en Ifrikiya, traversa en toute hâte le détroit et reprit Silves. Une trêve fut signée mais, devant les attaques incessantes des chrétiens, il accourut à nouveau avec d'importantes forces berbères.

Les chrétiens étaient, une fois de plus, en pleines querelles, Alphonse VIII en désaccord avec le Léon et la Navarre. Yusuf Yakub, en juillet 1195, infligea près de Ciudad Real, à al-Arak, une totale défaite aux troupes castillanes. Les chrétiens épuisés et assoiffés s'enfuirent après un long combat. Calatrava – où est fondé, à la même époque, le fameux ordre de chevalerie – et les villes voisines furent pillées, Salamanque et Guadalajara, qui étaient tombées aux mains des chrétiens, reprises. Yusuf Yakub rentra à Séville en triomphateur. Il prit le titre honorifique de *Mansur billah.* Au printemps suivant il s'empare de plusieurs places chrétiennes, Trujillo, Santa Cruz notamment et poussa son armée jusque dans la région de Tolède. L'année suivante l'amena devant Madrid, Alcala de Henarès et Guadalajara. La Reconquista recevait des coups dont beaucoup pensaient, dans les pays chrétiens, qu'elle ne se relèverait jamais. Le calife retourna au Maroc en 1197, où il mourut deux ans plus tard.

L'effet de la défaite des chrétiens à al-Arak, célébrée dans toutes les villes almohades d'Espagne et du Maroc comme un immense succès, à long terme fut mince. Le long combat des chrétiens et des musulmans se poursuivait sans relâche, avec des succès et des revers des deux côtés, mais le solde était toujours en faveur des chrétiens. La *Reconquista* était lancée. Elle mobilisait tous les États chrétiens d'Espagne appuyés de contingents de chevaliers d'autres pays d'Occident, de France surtout. La défaite d'al-Arak avait incité les rois et les chevaliers chrétiens à s'unir, répondant à l'appel lancé par l'évêque de Tolède Jimenez de Rada.

L'apogée des Almohades

Le règne de Yusuf Yakub marque l'apogée des Almohades d'Espagne. Administrateur de talent, énergique, remarquable chef de guerre, ses succès militaires auraient laissé une trace indélébile dans l'Histoire s'ils n'avaient été sans cesse remis en question par la longue croisade chrétienne pour reprendre les territoires reconquis par les musulmans. Entouré d'une cour somptueuse, utilisant des fonctionnaires formés par lui-même aussi bien dans les sciences religieuses que dans les exercices physiques et l'art de la guerre, il en envoyait une partie en province, sous les ordres de gouverneurs. Auprès de lui un nombre relativement restreint de hauts fonctionnaires administraient l'État sous les ordres du *katib*, secrétaire principal qui remplissait les fonctions de vizir. Protecteur des savants, grand bâtisseur, il rappelle ses illustres prédécesseurs, les califes Abdar Rahman II, Abdar Rahman III et al-Hakam II. Il attira à sa cour quelques-uns des plus grands savants de son temps, tels Ibn Zuhr, savant religieux et médecin, Avempace, philosophe et musicien, et d'autres. Averroès, à qui le père de Yusuf Yakub avait confié la charge de cadi de Séville puis de Cordoue, demeurera d'abord en faveur puis tombera dans une disgrâce provoquée par ses rivaux, ce qui était courant alors dans les cours musulmanes.

L'homme qui succède à Yusuf Yakub en 1199, son fils Mohammed Nasir, ne le vaut pas. Bon administrateur, il est un politique et un chef de guerre médiocre. Il le montrera rapidement. Dès son avènement se

présente l'éternel problème que doivent affronter Almoravides et Almohades, celui d'avoir à combattre à la fois en Afrique du Nord et dans la Péninsule, ce qui sera une des causes de l'effondrement de la domination musulmane en Espagne.

La grande défaite des musulmans

Ce furent, cette fois, les Berbères de la région de Fès et les îles Baléares qui se soulevèrent. La rébellion de Fès fut matée sans grandes difficultés mais Yahya, un Almoravide qui occupait alors Majorque, leva l'étendard de la révolte et s'empara sans difficulté des villes de la côte du Maghreb jusqu'à Mahdia. Il mit même le siège devant Kairouan mais, battu par les troupes de Mohammed lancées à sa poursuite, il s'enfuit au Sahara.

Cette campagne en Afrique du Nord avait fait perdre du temps à Mohammed, qui ignorait sans doute alors qu'une grande expédition chrétienne se préparait afin, cette fois-ci, de porter un coup décisif à la domination musulmane en Espagne.

En Aragon, le roi Alphonse II avait étendu ses possessions en direction du Béarn et du Roussillon et, avec les moyens financiers importants dont il disposait, avait fortement accru son armée. Il n'avait pas pu réaliser tous ses projets contre les musulmans mais, après sa mort, son fils Pierre II, avec Alphonse VIII de Castille, reprend la tactique des grandes incursions dans le Sud, la région de Valence et jusqu'à Cordoue, semant la panique parmi les populations. La Reconquista prend aussi, et de plus en plus, une dimension internationale. Le pape lance un appel à la croisade contre les musulmans d'Espagne et promet des indulgences. Des centaines de chevaliers de toutes les provinces de France répondent à l'appel – mais beaucoup, dit-on, abandonneront avant les grandes batailles. De son côté, Mohammed convoque toutes les troupes disposées à se joindre au djihad. Il traverse le détroit à Ceuta avec, dit-on, 300 000 hommes d'Afrique du Nord, chiffre probablement exagéré mais correspondant tout de même à d'importants contingents. Il espérait écraser les chrétiens comme son père à al-Arak.

À son arrivée à Séville Mohammed commet une première erreur en faisant exécuter Yusuf, le gouverneur de Calatrava qui avait capitulé devant Alphonse et rendu le fort. Yusuf était un homme aimé du peuple et sa mort suscita un tel mécontentement contre Mohammed que les contingents andalous décidèrent de rester l'arme au pied le jour de la grande bataille. Puis il perdit plusieurs mois en mettant le siège devant un petit fort sans importance. Par ailleurs, la solde des troupes de Mohammed ne leur avait pas été versée depuis plusieurs mois. En face de lui, des soldats, sinon très unis du moins très nombreux, de Castille, du Léon, d'Aragon, du Portugal et de Navarre, avec des contingents de France et d'Angleterre. La discorde entre chrétiens, notamment sur le partage du butin que l'on allait prendre, n'empêcha pas leur progression. Le total de leurs troupes équivalait à peu près à celui des musulmans mais leur cavalerie était plus nombreuse, mieux entraînée et mieux équipée.

La grande victoire chrétienne

La rencontre eut lieu à Las Novas de Tolosa, sur un flanc de la Sierra Morena, au nord de la ville actuelle de Linarès. Du côté musulman, les contingents andalous formaient l'aile droite, les troupes régulières le centre, au milieu duquel avait été dressée sur un tertre la tente du calife, entourée de chaînes et de piquets de fer. L'armée chrétienne s'établit sur un plateau ovale, la Mesa de Rey, qui dominait les positions des musulmans et qui permettait de descendre aussi bien à l'est qu'à l'ouest. Le 14 juillet 1212, les troupes des deux camps étaient face à face. Elles s'observèrent pendant deux jours. Le calife avait fait partir son harem et son trésor. Le 17, les tambours musulmans donnent le signal de l'assaut. Les chrétiens attaquent les premiers, sans parvenir à percer les lignes ennemies. La cavalerie chrétienne charge alors les contingents andalous, qui s'enfuient sans cause apparente. Les mercenaires en font autant. Les troupes régulières almohades, qui ne sont plus protégées, subissent alors tout le poids des chrétiens, qui se lancent à leur poursuite et font un grand massacre. Les musulmans sont en pleine panique et s'enfuient de tous côtés. Le calife, sur le point d'être encerclé, quitte le champ de bataille en

direction de Jaen et Séville avec ce qui reste de l'armée. Les pertes musulmanes sont énormes, 60 000 hommes selon un bulletin de victoire chrétien, qui ajoute que 2 000 chevaux ne suffisaient pas pour porter les armes abandonnées par les musulmans. Quelques jours plus tard, Alphonse VIII massacrait presque toute la population de Baeza et des villages voisins, 60 000 au total, affirme-t-on. Mohammed adressa un message à ses sujets « cachant la vérité sous des fleurs de rhétorique », dit l'historien Himyari, puis il passa le détroit et rentra à Marrakech, où il abdiqua en faveur de son fils Mustansir. Il mourut deux ans plus tard, probablement empoisonné. Des dizaines de milliers de musulmans d'al-Andalus qui se sentaient menacés par l'avance des chrétiens s'enfuirent en Afrique du Nord.

Les chrétiens dominent toute l'Espagne

Las Navas de Tolosa était assurément une grande victoire chrétienne. L'Église institua pour cette date la fête du Triomphe de la Croix. La lourde défaite des musulmans mettait un point final aux invasions des musulmans d'Afrique du Nord. L'esprit d'offensive prenait maintenant le pas sur la crainte que les populations chrétiennes éprouvaient depuis si longtemps de voir leurs terres envahies, leurs villes et leurs villages pillés, les hommes et les femmes emmenés en esclavage. Les royaumes d'Aragon, de Castille, de Navarre s'organisent, en annexant les territoires conquis, en véritables États qui lèvent des troupes et des impôts, avec des frontières encore plus ou moins bien délimitées qui changeront suivant leurs conquêtes, comme l'a prévu, par exemple, le traité de Cazola entre l'Aragon et la Castille. Ils sont loin d'être parfaitement unis entre eux. À peine a-t-on fini de célébrer l'exploit de Las Navas que les querelles ont repris, que l'on se dispute le mérite d'avoir joué le premier rôle dans la bataille – et surtout les dépouilles énormes laissées par le calife. Pierre d'Aragon, qui était allé au secours de Raymond de Toulouse, meurt accusé de catharisme à Muret en 1213, Alphonse de Castille l'année suivante, tous deux remplacés par des enfants ou des jeunes gens. Des minorités ressurgissent, peu propices aux grandes expéditions guerrières.

Mais la puissance almohade est brisée. « Les gens du Maghreb ne furent plus en état de reprendre des expéditions », dit Himyari. Faiblesse militaire, anarchie, désordre dans les villes sont le dénominateur commun des règnes des successeurs de Mohammed. Les quatre premiers peuvent aisément être passés sous silence. Le cinquième, Abu al-Mamun, qui avait été gouverneur de Séville, tenta de rétablir le pouvoir de sa famille sur Andalus. Ferdinand III de Castille l'aida à combattre des unités africaines envoyées contre lui, mais il eut ensuite à repousser les Castillans quand ils prirent et pillèrent Loja et Priego, et assiégèrent Jaen. Il parvint à reprendre les villes perdues, mais, comme souvent ses prédécesseurs avaient eu à le faire, il dut partir précipitamment en Afrique du Nord où une révolte avait éclaté (septembre-octobre 1229). En son absence, des troubles éclatent un peu partout dans la Péninsule. Et les chrétiens poursuivent leur avance. L'empire almohade achève de se disloquer au profit – temporaire – de chefs de tribus. Trois des plus importantes se proclament indépendantes : les Banu Hud à Murcie, les Banu Mardanish à Valence et les villes voisines, les Banu Ahmar à Arjona puis à Grenade, où ils seront remplacés par les Banu Nasr (les Nasrides), qui s'y maintiendront pendant deux siècles et demi. Au Maroc, le processus de désintégration est le même. Abd al-Wadid fonde en 1236 une dynastie à Tlemcen. L'année suivante c'est au tour des Hafsides à Tunis. Marrakech tombe entre leurs mains en 1269. Ils y régneront pendant plus de cent cinquante ans.

La domination des Almohades en Andalus fut, à de nombreux égards, loin d'être négligeable. Yakub Yusuf fut un grand calife. Plusieurs de ses successeurs, sans le valoir, ne furent pas indignes de lui. Le califat almohade en Andalus eût pu, probablement, se maintenir si le mal profond qui tenait à ses origines, l'établissement sur un sol étranger de conquérants venus de l'Afrique du Nord, n'avait contraint chacun de ses souverains, ou presque, à se rendre tantôt du Maghreb en Espagne, tantôt d'Espagne au Maghreb, pour y résoudre des crises, y réprimer des soulèvements que sa seule absence suffisait à provoquer. De plus, et peut-

être surtout, les Almohades étaient porteurs de la nouvelle doctrine religieuse d'Ibn Tumart, le Mahdi, un Berbère, conçue en milieu berbère, pour des Berbères, en opposition totale avec le malékisme pratiqué par les musulmans d'Espagne. Les ulémas malékites se sont toujours déclarés en désaccord total avec la doctrine d'Ibn Tumart, dont on a pu dire que son opposition au malékisme « reflète le désir des Berbères de s'affirmer face aux Arabes » (M. Watt). Cette opposition, à fondement religieux entre les musulmans installés en Andalus et les envahisseurs, traduisait le profond malaise social qui existait entre les uns et les autres. Les Almohades ne réussirent jamais à obtenir l'adhésion des populations. Considérés à la fois comme des occupants militaires étrangers et comme porteurs d'une doctrine religieuse qui ne répondait pas aux besoins spirituels de la majorité des musulmans d'Andalus, le désaccord était total. Il ne pouvait conduire qu'à l'éviction de ceux considérés comme de simples envahisseurs.

L'irrésistible vague chrétienne

La défaite de Las Navas avait scellé le sort de l'Espagne musulmane. La conquête subira de longs temps d'arrêt – rarement des reculs –, rien n'arrêtera la vague chrétienne qui recouvrira, trois siècles plus tard, toute la Péninsule. Les royaumes chrétiens recevront de l'étranger des appuis importants, français notamment, l'Église leur accordera des aides financières, les ordres militaires – ordres de Santiago, de Calatrava, d'Alcantrava, parmi d'autres – obtiendront des privilèges, mais ce sont les souverains d'Espagne, les rois de Castille-Léon, d'Aragon, de Catalogne, qui seront les artisans de la grande entreprise visant à mettre à nouveau sous le pouvoir chrétien et à repeupler les vastes territoires que les envahisseurs avaient occupés plusieurs siècles plus tôt.

Ferdinand III de Castille, qui unit la Castille définitivement au Léon en 1230, est le grand artisan de la reconquête de l'Andalousie et du royaume de Murcie. Au cours des décennies qui suivent Las Navas, Cordoue est occupée après avoir capitulé, en 1236. Jaen suit deux années plus tard. Ferdinand l'avait réduite par la faim en l'assiégeant pendant sept mois. En

1248, c'est au tour de Séville d'être reconquise après de sanglants combats. Ce fut Ferdinand qui s'attaqua lui-même à Séville avec, auprès de lui, l'infant Alphonse d'Aragon et le comte d'Urgel – une véritable croisade –, assisté des prières de toute la Chrétienté. Le siège dura dix-sept mois. Sa chute, après cinq cent trente-cinq ans de domination musulmane, marquait la fin des Almohades en Espagne. Elle auréolait aussi Ferdinand d'un immense prestige dans toute la Chrétienté. Il sera canonisé en 1671 par le pape Clément X. Les historiens l'ont comparé à Saint Louis, dont il était cousin germain. Séville sera repeuplée avec des Génois, des Francs, des Juifs, plus de 20 000 au total. Cadix sera prise à son tour en 1262, Murcie l'année suivante, Carthagène en fin en 1274.

En Aragon régnait, depuis la mort de Pierre II, en 1213, son fils Jacques I^er^, qui recevra le surnom, largement mérité, de *Conquérant.* Mineur à la mort de son père, il eut d'abord à venir à bout de ses vassaux. Cette lourde tâche accomplie, il entreprit de conquérir les Baléares. Le 31 décembre 1229, à la tête d'une armée de croisés, il s'emparait de Majorque et faisait le roi prisonnier. En 1235 Ibiza tombera à son tour. Minorque sera prise plus tard, en 1287, par Alphonse III de Catalogne. Sitôt les musulmans expulsés de ces îles, elles sont repeuplées, Majorque et Minorque par des Catalans, Ibiza par des colons venus de France.

La conquête du royaume de Valence, attaqué en 1223, exigera de Jacques beaucoup plus de temps et d'efforts. Le Nord avait été conquis en quelques mois. Mais l'armée, peu nombreuse, s'emparera de Puig, à peu de distance au nord de Valence, en 1236 seulement. Le 28 septembre 1238, Valence était enfin occupée et, avec elle, un des meilleurs ports de la Méditerranée. Des navires de secours, envoyés de Tunis par Zakariyya, l'émir hafside qui régnait sur l'Ifrikiya, n'avaient pas pu forcer le blocus. Le royaume de Valence est incorporé à celui d'Aragon. Il portera loin ses ambitions, du côté du Languedoc et de la Provence. Il y renoncera cependant en échange d'un abandon de Saint Louis à ses droits sur le Roussillon et la Catalogne. Mais le prestige du roi d'Aragon en Europe est considérable. L'ambition de Jacques ne l'est pas moins. Il regarde maintenant du côté de Naples et de Palerme, une expansion qui conduira

l'Aragon, au siècle suivant, jusqu'en Méditerranée orientale, en Sardaigne et en Grèce.

Une nouvelle Espagne

La Reconquête, bien évidemment, modifia dans une large mesure le sort des populations musulmanes. Au début, les départs et les expulsions des musulmans furent rares. Les musulmans demeurèrent, dans de nombreuses régions, la majorité mais, de dominants, ils étaient devenus sujets, les chrétiens ne formant que des îlots et se bornant à contrôler le pays. Ils étaient des vaincus sur lesquels le poids des conquérants allait devenir de plus en plus lourd. Au cours des années qui avaient suivi la conquête, des « traités », dans de nombreuses régions, avaient été conclus entre conquérants et musulmans garantissant le maintien de la situation existante dans le domaine de la religion, de la fiscalité, de la Justice, etc. Mais peu à peu les choses changèrent. Les engagements pris par les autorités chrétiennes furent de moins en moins respectés jusqu'à disparaître, dans certaines régions au moins, celles surtout où les musulmans étaient les moins bien organisés et les chrétiens en large majorité. La pression des garnisons chrétiennes se fit de plus en plus lourde, des colonies chrétiennes vinrent s'installer à côté des musulmans – souvent à leur place – appuyées par des troupes chargées seulement de faire respecter l'ordre mais qui, peu à peu, devinrent des organes de gouvernement et de domination. Dans les villes, les départs forcés de musulmans et l'expropriation de leurs biens se produisit très tôt. Là où ils furent autorisés à se maintenir, ils furent transférés dans des quartiers distincts de ceux habités par les chrétiens. Cette ségrégation se développera rapidement pour aboutir à une sujétion totale des musulmans et à la disparition des organismes – tribunaux notamment – qui avaient été maintenus, remplacés par leurs homologues chrétiens. Le poids des impôts s'alourdit, laissés souvent à la discrétion des seigneurs. Dans certaines régions, à Valence par exemple, ceux-ci exigeaient des paysans musulmans des prestations en nature ou en main-d'œuvre particulièrement élevées. La justice passa progressivement entre leurs

mains. À Alicante, la propriété de la terre devint un monopole chrétien, les musulmans étant seulement autorisés à exercer des professions dans l'artisanat et le commerce. Parqués dans des sortes de ghettos – le plus souvent hors des murs de la ville –, le maintien dans leurs villes de ces hommes travailleurs et habiles était de l'intérêt des Espagnols chrétiens, qui trouvaient là une main-d'œuvre compétente et bon marché. Les chrétiens, dans plusieurs domaines, adoptèrent certaines habitudes musulmanes, notamment celle des bains, dont les autorités ordonnèrent la construction, en même temps que le plan général des villes se modifiait.

Avec la conquête et la fin des combats le rôle des agglomérations, grandes et petites, changea. De places militaires elles devinrent, avec les années, des marchés agricoles et commerciaux, des centres de transformation des produits du sol s'ouvrirent, qui, avec le temps, modifièrent la physionomie des villes. Les marchés, faute de place, se tenaient généralement à l'extérieur de l'enceinte mais les boutiques, étaient généralement au centre des agglomérations. Ces transformations ne s'imposèrent que lentement et longtemps les villes, grandes et petites, gardèrent l'aspect qu'elles avaient à l'époque musulmane.

À ces changements imposés par la modification de leurs fonctions, s'ajouta pour beaucoup d'entre elles la réorganisation imposée par les autorités selon l'origine de leurs habitants et, plus encore, leur religion, auxquels on assigna des espaces particuliers. Certaines, Séville par exemple, furent entièrement repeuplées, Murcie seulement restructurée et partagée entre chrétiens et musulmans, etc. Les chrétiens, après la conquête, créèrent rarement des villes (Villa Real, par exemple, par Jacques I^{er}). Madrid elle-même, si elle connut plus tard le prodigieux développement que l'on sait, fut fondée par les musulmans, sous la forme, d'abord, de forteresse, vers la fin du IX^{e} siècle.

Grenade

Avec la disparition de Ferdinand et de Jacques le Conquérant se terminait la grande période de la *Reconquista.* Elle se poursuivra sous leurs successeurs, qui auront surtout à consolider les conquêtes, à étouffer aussi les tentatives d'insurrection de nobles, d'anciens gouverneurs, de chefs de bandes qui tenteront, avec l'appui des populations musulmanes, de reconstituer les principautés que les rois chrétiens avaient vaincues.

Un refuge pour les croyants

Dans la région de Murcie, en 1228, un noble, Ibn Hud, qui prétendait descendre des Hudides – une des plus importantes dynasties de *reyes de taifas* –, se révolta et s'empara de Murcie, qui reçut l'allégeance des gouverneurs de Denia et d'Aleira, puis de Grenade, Malaga et autres villes de la région. Mais il s'était rapidement révélé un incapable et un tyran détesté des populations. Un rival se dressa contre lui, Mohammed b. Yusuf b. Nasr, qui prétendait, lui, descendre d'un compagnon du Prophète. Il s'était fait proclamer en 1232 sultan dans la région de Jaen, dont il avait reçu l'allégeance ainsi que de Cadix et Baeza, sur la rive droite du Guadalquivir. Peu après, les notables de Grenade lui demandèrent de les gouverner.

Remarquable guerrier mais aussi excellent diplomate, Mohammed se soumet en 1236 à Ferdinand de Castille auquel il rend Jaen, dont il devient le vassal et auquel il verse un important tribut. Mais il est le maître de Grenade qui s'accroît de nombreux musulmans venus de tout al-Andalus. Grenade est un refuge pour des croyants, en même temps qu'elle se développe. L'Albaicin est construite pour les réfugiés. Mohammed, dès son entrée dans la ville, avait donné des ordres pour la construction de l'Alcazar. L'Alhambra est la résidence des sultans avant qu'elle ne devienne la merveille d'architecture que nous connaissons. Conscient de sa force mais aussi des dangers qui le menace, il demeure le vassal respectueux du roi de Castille, auquel il a apporté son soutien en plusieurs circonstances – ce qui ne l'empêche pas d'entrer en conflit avec Alphonse X, soit que celui-ci ait voulu tenter d'effacer de la carte de la Péninsule le dernier royaume musulman, soit que Mohammed ait monté

un complot contre lui. En réalité, le roi chrétien voulait mettre fin au dernier État musulman en Espagne. Mohammed résistait de toutes ses forces. Peut-être entretenait-il le projet chimérique d'être celui qui aurait été l'initiateur de la Reconquête musulmane. En 1264, il attaqua Alphonse X. Les Mudéjars de Castille lui apportaient leur concours et il avait l'appui des Hafsides de Tunis et des Marinides, la dynastie berbère qui avait supplanté les Almohades au Maroc. Les uns et les autres envoyèrent des troupes qui mirent le siège devant Jerez puis devant Murcie.

L'entreprise aurait pu réussir si les Castillans, avec le concours de Jacques d'Aragon, n'étaient rapidement et massivement intervenus. L'offensive fut vite brisée. Quoique fissent les musulmans, même avec l'aide de leurs coreligionnaires du Maghreb, leurs tentatives de reprendre l'initiative en Espagne étaient vouées à l'échec.

Les deux royaumes chrétiens étaient maintenant trop puissants pour qu'ils aient la moindre chance. À sa mort, en 1273, Mohammed laissait, à Grenade, une capitale politique qui allait devenir l'une des plus belles des pays d'islam, avec pour siège du gouvernement l'Alhambra, superbe témoin du règne long et agité des Nasrides.

Pour Mohammed II, qui succède à son père, le problème essentiel – qui le demeurera longtemps – est de faire échec aux tentatives chrétiennes, la Castille en tête, d'achever la *Reconquista* en s'emparant du dernier bastion de l'islam dans la Péninsule, tout en contenant les Marinides de Fès, qu'il utilise mais dont le but est de conquérir l'Espagne à leur profit. En 1275, les Marinides lui envoient un corps expéditionnaire fort, disent les historiens, de 50 000 hommes. À la suite d'intrigues compliquées, le gouverneur marinide de Malaga lui remet cette ville, ce qui ouvre à Grenade de meilleures perspectives économiques. Mais les ambitions des Marinides deviennent dangereuses. L'objectif de Mohammed est alors moins d'affaiblir les Castillans que de se protéger des Marinides, ce qui le pousse à constituer contre eux une alliance avec la Castille, l'Aragon et Tlemcen. Finalement les Marinides lui cèdent toutes leurs forteresses dans la Péninsule. Il préparait une offensive contre la Castille quand il mourut en 1302. Son successeur, Mohammed III, un sadique soupçonné de

parricide, a-t-on dit, parvient à mettre la main sur Ceuta, dont il se fait proclamer le seigneur. Cet énorme succès – beaucoup trop énorme – ne pouvait être accepté ni des Castillans ni des Aragonais, et pas davantage des Marinides. Mohammed est forcé d'abdiquer.

La résistance de Grenade

Nasr, son fils, le remplace. Âgé de vingt-deux ans, la situation qu'il trouve en montant sur le trône est peu brillante, pour dire le moins. En guerre avec la coalition Castille-Aragon et avec l'alliance Marinides-Aragon, Grenade était seule. Bon diplomate, Nasr parvient à détacher les Marinides en sa faveur. Moyennant la cession d'Algésiras et de Ronda, les Marinides acceptent de prêter assistance à Grenade. Par ailleurs, l'offensive de Castille-Aragon avait échoué. Ferdinand IV fut heureux de sortir de ce guêpier en acceptant l'offre de Nasr de lui restituer plusieurs forteresses qu'il lui avait prises. Le jeu à quatre – Castille-Grenade-Aragon-Marinides – continuait. En 1310, les Aragonais partirent. Ils ne devaient jamais revenir en territoire grenadin. Une tentative de reconquête avait échoué. On est surpris, près de sept siècles plus tard, de voir la faible Grenade résister avec pareil succès aux grands royaumes chrétiens, appuyés au-delà des Pyrénées sur de grandes et fortes puissances, en proie, il est vrai, à un désarroi religieux et politique sans précédent.

Quelques années plus tard, en 1319, la Castille lança une nouvelle attaque contre Grenade. Mal préparée, elle échoua. L'infant Don Pedro, qui commandait l'armée, après avoir traversé la Vega était arrivé sous les murs de la ville. Les Marinides étaient du côté des Grenadins. Le combat fut dur, la défaite des Castillans totale, Don Pedro fut tué. La Castille accepta la paix, pour peu de temps, il est vrai. Moins de dix ans plus tard, en 1329, une grande croisade était organisée contre Grenade par la Castille, l'Aragon, la Bohême, la France et l'Angleterre. Elle était dirigée surtout contre le danger marinide, alors particulièrement menaçant. Mais, comme toujours, la désunion se mit rapidement parmi les coalisés. La campagne se fit en ordre dispersé. Les Castillans parvinrent à reprendre

Gibraltar mais les Marinides la reprirent aussitôt. Une trêve fut signée. Dans ce sanglant imbroglio entre chrétiens et musulmans, chrétiens entre eux et musulmans entre eux, le sultan de Grenade, Mohammed, perdit la vie, assassiné par des musulmans, soit parce que ses relations avec les Marinides fussent considérées comme trop étroites, soit parce que son comportement envers le roi de Castille fût jugé trop amical lors de la signature de la trêve. Une fois de plus, les musulmans avaient été sauvés par les Marinides du Maroc, une fois de plus aussi le désordre dans le camp chrétien empêchait de concrétiser ses succès.

Une lourde défaite musulmane

Quelques mois plus tard, on verra se reproduire le même scénario, ou presque. Le sultan de Grenade était alors Yusuf I^er^, un homme intelligent. Un traité fut signé entre la Castille, Grenade et Fès, mais chacun des trois pensait plus à la guerre qu'à la paix, Alphonse de Castille parce qu'il craignait une invasion des Marinides en Espagne, le sultan de Fès parce qu'il rêvait de rétablir à son profit l'islam dans toute l'Espagne. Chacun préparait une flotte. Ce furent les musulmans qui attaquèrent les premiers. Ils battirent les Castillans dans la baie d'Algésiras puis leur armée, exceptionnellement puissante, mit le siège devant Tarifa, à l'extrême pointe de la Péninsule. Une grande bataille s'engagea sur les bords du rio Solado. Ce fut un désastre pour les musulmans, « un jour de deuil et d'épreuve », a dit Ibn Khaldun. La lourde cavalerie castillane écrasa les légères unités de son adversaire, gênées par la configuration du terrain qui les empêchait de se développer selon leur tactique habituelle d'enveloppement de l'adversaire après avoir feint la fuite. Le Marinide s'enfuit par mer au Maroc, où il craignait les conséquences de sa défaite, Yusuf rentra à Grenade. Les chrétiens firent un horrible massacre de la population musulmane.

La déroute du rio Solado eut parmi ses conséquences celle de décourager les Marinides de vouloir rétablir le pouvoir musulman en Espagne. En revanche, elle encouragea Alphonse à poursuivre le combat. Il s'empare d'Alcala ben Zaide (Alcala la Real) et de Priego. Puis il met le

siège devant Algésiras. Pour la première fois un canon est utilisé – par les musulmans – lors d'un siège (1342), quatre ans avant Crécy. Les opérations traînent en longueur. Finalement, Yusuf s'incline et remet Algésiras à Alphonse moyennant une trêve de dix ans ainsi que l'évacuation sans dommage des habitants et de la garnison.

Prospérité et guérillas

Alphonse mourut de la Peste Noire (on était en 1350 et la peste sévissait depuis plusieurs années, culminant en 1348). Son fils Pierre signa un accord avec Yusuf, qui disparut bientôt, assassiné (1354). Yusuf est resté dans l'histoire des musulmans d'Espagne comme un homme de grande culture, protecteur des écrivains et des artistes, et comme un grand bâtisseur. Il fit notamment agrandir et embellir l'Alhambra, dont toute une partie, le *Cuarto de Comares*, fut édifiée sur son initiative, bâtir la *Madresa* de Grenade, de grande renommée, des mosquées et des écoles dans de nombreux villages. C'est lui qui ordonna les travaux des aqueducs destinés à amener l'eau de la Sierra Nevada à l'Alhambra dans deux grands réservoirs de marbre. Une administration de la ville fut organisée, la sécurité assurée par des rondes de nuit, une surveillance des marchés instituée.

Les années de règne de Mohammed V, le fils aîné de Yusuf, qui monta deux fois sur le trône, interrompues par la brève usurpation de Mohammed VI, furent une longue période de paix. L'habile diplomate qu'était Mohammed conclut avec ses voisins chrétiens une série de traités qui mirent un terme – provisoire – aux incessants combats et coups de main réciproques, la plupart sans résultat. Il démantela les défenses d'Algésiras et reprit Gibraltar aux Marinides. Lui aussi souverain pacifique et bon administrateur, il développa le système d'adduction d'eau et d'irrigation, si important en Andalousie, avec pour résultat de grands progrès de l'agriculture, de l'industrie et du commerce… À sa mort, Grenade était au sommet de sa prospérité et de son pouvoir grâce à la paix et à la stabilité qu'il lui avait assurées. Il contribue largement aussi aux travaux de l'Alhambra et à son embellissement.

Ces années comportent aussi leur part d'ombre. Mohammed V avait compris qu'il ne serait pas capable de résister longtemps aux royaumes chrétiens et qu'il devait éviter la guerre autant qu'il était possible. Les raids contre les territoires grenadins devenaient de plus en plus fréquents. Des croisades populaires s'organisaient contre eux. Et il ne fallait plus compter sur les Marinides. Au début du XV^e^ siècle, les opérations se multiplient. Des trêves sont conclues, aussitôt violées. En 1407, un massacre de Castillans fournit à Enrique de Castille l'occasion d'ouvrir de plus vastes opérations. Une trêve est négociée l'année suivante mais la détérioration de Grenade – qui n'a plus l'appui des Maghrébins – face à la Castille est de plus en plus évidente. L'intransigeance de la Castille, qui a à sa tête le régent Ferdinand et se remet du désastre de la peste noire, s'accroît rapidement. Yusuf III, le souverain de Grenade monté sur le trône en 1408, n'aspire lui qu'à la paix et se prépare mal à subir les assauts chrétiens. Dans de telles conditions, l'attaque, en 1410, d'Anteguerra, une forteresse au milieu d'une région fertile, ne peut que se terminer, après cependant une résistance de quatre mois, par un désastre pour les Grenadins. La paix conclue, Ferdinand y gagne la célébrité, avec le surnom de Ferdinand d'Anteguerra. Grenade doit payer un lourd tribut annuel.

Querelles intérieures

Une période de paix relative commence alors pendant laquelle Grenade, au lieu d'en profiter pour renforcer son armée et se préparer aux combats que tout laisse prévoir, s'enfonce dans d'infinies querelles intérieures. En 1419, une famille arabe, les Banu Sarradj, se soulève contre le vizir qui gouverne au nom du souverain, Mohammed VIII, un enfant de huit ans, le tue et impose un usurpateur, Mohammed IX. Les souverains vont se succéder, se massacrant les uns les autres. Mohammed IX, Mohammed X, Yusuf IV, Mohammed XI règnent une fois, deux fois, dans une extrême confusion. Les uns sont imposés par la Castille, d'autres par les Banu Sarradj. Castille et Aragon manœuvrent pour s'assurer la neutralité du Hafside de Tunis et du Marinide de Fès. En 1431, les Castillans infligent aux Grenadins, à Elvira, près de la capitale, une défaite

qui leur aurait probablement ouvert les portes de la ville mais qu'ils n'exploitent pas. Les Castillans se bornent à pratiquer une tactique de harcèlement – ce qu'ils feront longtemps –, arrachant à Grenade des lambeaux de territoire les uns après les autres, attaquant les populations démoralisées et désespérées, ravageant le pays qu'ils veulent transformer en désert. Les Grenadins ripostent mais les razzias constantes et les incendies diminuent la capacité de résistance de l'armée et des habitants. Ils parviennent cependant à reprendre des places que les Castillans leur avaient enlevées quelques années auparavant. En 1449 et les années suivantes, ils lancent des attaques jusqu'à la frontière du royaume de Valence et parviennent même jusqu'à quelques lieues de Séville.

La confusion la plus extrême continue à régner à Grenade. Deux rois se partagent alors le pouvoir, l'un, Mehmed XI, règne sur la ville, l'autre, Sead, un neveu de Yusuf III, établi à Archidonia, a sous son autorité la région à l'ouest de Ronda. Les Castillans, qui ont ravagé, pillé et détruit une grande partie du territoire de Grenade, proposent une trêve – que le sultan refuse. Dans Grenade, Abencérages et Nasrides se massacrent les uns les autres, le désastre est total. La situation est telle que, par deux fois, en 1441 et en 1464, le sultan de Grenade alors au pouvoir envoie un messager au Caire demander de l'aide au sultan mamelouk. Celui-ci répond par de nobles paroles, de nombreux et superbes présents, et un refus très courtois. L'Espagne est trop loin pour que l'Égypte puisse faire parvenir à Grenade l'assistance en hommes et en matériel dont elle a besoin. Al-Andalus n'était évidemment pas dans la sphère d'intérêt des sultans mamelouks, au surplus trop préoccupés par la menace ottomane et la situation sur le plateau anatolien pour regarder dans d'autres directions. C'était le moment où Mehmed II prenait Constantinople, s'emparait l'une après l'autre des principautés d'Anatolie, de la Serbie et de la Morée. Toute l'Europe orientale et le Proche-Orient tremblaient. On avait, au Caire, d'autres soucis que d'intervenir dans la lointaine Espagne où l'islam, on ne le savait que trop, était en train de mourir. En 1487, le sultan du Caire, Kaitbay, fit envoyer par l'église de la Résurrection, de Jérusalem, deux franciscains chargés d'intervenir auprès des rois chrétiens – celui de

Naples notamment – pour qu'ils conseillent aux rois d'Espagne de cesser leurs attaques contre Grenade, sans succès évidemment.

En finir avec Grenade

En 1479, un événement se produisit qui devait accélérer encore le recul musulman et renforcer chez les chrétiens la volonté d'en finir avec Grenade. À la mort du roi d'Aragon Jean II, la couronne échut à Ferdinand, époux d'Isabelle – qu'on n'appelle pas encore la Catholique –, fille de Jean II, roi de Castille et qui ne devint reine qu'après la mort de son père. L'union personnelle des deux royaumes était réalisée. Les deux souverains réorganisent le pouvoir politique, l'administration des Finances, remettent de l'ordre dans le pays, et surtout ils se préparent à achever la *Reconquista.*

Au début de 1482, les troupes chrétiennes, commandées par Ponce de Léon, s'emparèrent de la forteresse d'al-Hama, à une quarantaine de kilomètres de Grenade, qu'ils voulaient utiliser comme base pour conquérir la ville. Abul Hasan, le sultan de Grenade, ne parviendra jamais à la reprendre. En revanche, quelques mois plus tard il bat les troupes catholiques à Loja, à une cinquantaine de kilomètres au sud de Grenade, leur barrant le chemin le plus court pour prendre la ville. Victime d'un complot, il est remplacé peu après par Abu Abdallah, ou Boabdil, le nom sous lequel il passera à l'Histoire. Abul Hassan se réfugie à Malaga. Le royaume est partagé en deux, Grenade et Alméria à l'est, Ronda et Malaga à l'ouest. Mais Boabdil est appuyé par la Castille, car il est plus disposé à « collaborer » avec elle. Abul Hassan est meilleur soldat.

De toute manière, la supériorité de la Castille est écrasante, à tous égards. Par son armée d'abord, dont l'artillerie est puissante et bien utilisée, par la méthode de guerre d'usure qu'elle emploie et qui vise à saper le moral de l'adversaire, à détruire son économie en dévastant le pays, brûlant les récoltes, tuant le bétail. Elle a aussi la supériorité du nombre, avec l'énorme réserve que constituent le royaume de Castille-Aragon et ses alliés, et s'il le faut, les combattants de France et d'autres pays chrétiens. Face à cette grande puissance et ses alliés, le poids de

Grenade est presque infime, à la mesure de son territoire, de ses ressources et de son isolement. Elle ne peut plus compter maintenant sur les réserves en hommes et en ressources du Maghreb affaibli par ses querelles internes ; pas davantage, pour les mêmes raisons, sur les Hafsides d'Ifrikiya. Quant aux secours des autres pays d'islam, on a vu la réponse que fit le sultan mamelouk à l'appel de celui de Grenade. Mais plus encore que dans la supériorité militaire de la Castille et son poids en hommes et en ressources, le danger que court le dernier État musulman réside avant tout dans ses dissensions internes et l'incapacité d'unir pour une cause commune non seulement les Nasrides, qui s'épuisent en luttes de factions, mais les Grenadins eux-mêmes qui ne comprirent jamais que leurs mesquines querelles d'intérêts, les disputes entre artisans, cultivateurs et autres ne pouvaient qu'aboutir à la défaite et à la fin de l'islam en Espagne. Au sommet de l'État, nobles et dignitaires donnent l'exemple de l'égoïsme et de la légèreté. Dans Grenade même, les disputes tournent aux batailles de rue. En 1486, la population de l'Albaicin et celle d'autres quartiers de la ville se livrent pendant deux mois à de sanglantes batailles de rue, utilisant canons et catapultes les uns contre les autres. Les rois catholiques, eux, à l'opposé des musulmans, donnent des exemples de fermeté dans la décision. Les querelles des familles royales, si nombreuses en Castille et en Aragon, n'interfèrent plus avec les projets politiques et militaires mettant en cause les intérêts de l'État. Dans de telles conditions, auxquelles s'ajoute chez les chrétiens un facteur religieux qui paraît n'avoir guère compté chez les musulmans, il eût été miraculeux que Grenade pût longtemps résister.

L'offensive chrétienne

Au printemps de 1486, les rois catholiques prirent l'offensive. Leur but était d'encercler Grenade en commençant par la ville fortifiée de Loja, à l'ouest. Elle fut prise après de furieux combats. Les chrétiens disposaient d'une forte artillerie. Les Grenadins n'en avaient pas. Comme toujours à cette époque – et plus tard –, ce fut elle qui fit la décision. La population émigra à Grenade. D'autres villes ou forteresses tombèrent bientôt : Salar,

Ilora, Colomera, Montefrio, etc. La Vega fut une fois de plus pillée et ravagée. À la fin de l'année, les affrontements recommencèrent, à Grenade cette fois-ci, entre Boabdil et Zagal, son oncle. Les cadavres, dit-on, s'entassaient dans les rues. Finalement, Boabdil l'emporta. Ferdinand fit alors porter tout son effort sur la région de Malaga. La ville fut rapidement prise. La population émigra en Afrique du Nord. L'année suivante Ferdinand attaquait Baza, à une centaine de kilomètres à l'ouest de Grenade. Les rois catholiques firent de grands préparatifs militaires. Après plusieurs mois de siège, Baza, isolée et affamée du fait que la campagne voisine avait été totalement ravagée, se rendit. Vingt mille personnes, dit-on, avaient péri. Les autres villes de la région se rendirent les unes après les autres : Almunecar, Purchena, Alméria, Salobrena, Cadix enfin. Zagal partit pour Oran avec quelques centaines d'hommes où il s'établit dans une petite principauté.

Boabdil, le vassal de Ferdinand et d'Isabelle, s'était engagé à leur remettre Grenade dès que Zagal serait vaincu. Mais il craint les réactions de la population et tarde à remplir sa promesse. Les rois catholiques commencent alors le siège (printemps 1490). Attaques et contre-attaques se succèdent jusqu'à la fin de l'année. Elles reprennent au printemps suivant. L'artillerie des rois catholiques ouvre des brèches dans les remparts, les Grenadins font des sorties nocturnes pour s'emparer de blé et de bétail. Mais les vivres manquent de plus en plus. Selon des sources arabes, Boabdil avait entamé en secret des négociations à la fin août 1491. Le 25 novembre, la capitulation de Grenade était signée. Boabdil quitta la ville au début de janvier, escorté de cinquante cavaliers, remit les clés à Ferdinand puis son sceau à celui qui serait à l'avenir le gouverneur de la ville, le comte de Tendillo. « Gouvernez Grenade avec ce sceau et que Dieu vous donne plus de chance qu'à moi », lui aurait-il dit. Du haut de la Tour de la Vêla un héraut proclama : « Grenade aux rois catholiques ! »

Les accords qui avaient été signés stipulaient que la sécurité et les biens des musulmans seraient assurés et qu'ils pratiqueraient leur religion en toute liberté. Ils seraient libres de vivre, de s'habiller, suivant leurs coutumes et leurs lois. Leurs biens seraient respectés. Les litiges entre eux et les chrétiens seraient jugés par des tribunaux mixtes. Les impôts qu'ils

paieraient seraient les mêmes que ceux qu'ils versaient jusque-là aux autorités musulmanes. Tous les prisonniers musulmans seraient libérés. L'accord indiquait aussi que les musulmans seraient libres de quitter le territoire espagnol. Boabdil reçut en toute propriété un domaine dans les Alpujarras, la région voisine de Jaen.

Le dernier des territoires qu'Abdar Rahman Ier, miraculeusement rescapé du massacre des Omeyyades de Syrie, avait conquis à la pointe de son épée était tombé aux mains des Infidèles. « C'est une des catastrophes les plus terribles qui aient frappé l'islam », écrivit alors Ibn Iyas, le chroniqueur égyptien. Quelques jours plus tard, Ferdinand et Isabelle faisaient leur entrée dans la ville. Ils séjourneront quelque temps à l'Alhambra. Boabdil gagnera sa propriété un peu plus tard. Il passera ensuite en Afrique du Nord, et mourra à Fès en 1533.

Ainsi avait pris fin cet étrange royaume de Grenade, condamné, aurait-on pu penser, dès qu'il vit le jour, et qui dura deux siècles. Soumis à la constante pression des royaumes chrétiens, mais aussi à celle des musulmans d'Afrique du Nord, avant tous les autres les Marinides, en danger d'être écrasé par les premiers, réduit à l'état de protectorat – ou annexé – par les seconds, ses princes et ses vizirs, en dépit des dangers constants qui les menaçaient, sont parvenus à maintenir un équilibre entre les uns et les autres. Les chrétiens se déchiraient entre eux, fomentaient intrigues et complots, les musulmans de Grenade en faisaient autant, tour à tour menacés et appuyés par leurs dangereux voisins du Maghreb, en même temps vassaux des rois catholiques. Il eût suffi d'une simple décision de ceux-ci ou du sultan de Marrakech, par exemple, pour écraser cette minuscule principauté. Comment, par ailleurs, ne pas souligner, en s'étonnant, que le voisinage de la mer et ses facilités de communication avec les grands pays musulmans d'Orient ne furent jamais utilisés pour recevoir les secours qui l'auraient sauvée des menaces de ses grands voisins de la Péninsule ? Rien de tel, jamais, ne se produisit. Grenade, seule, isolée, survécut deux siècles, constamment menacée, jamais secourue.

La fin des musulmans d'Espagne

L'acte de capitulation qui garantissait l'existence de la minorité mudejare de Grenade ne fut pas longtemps respecté. Dès 1498, moins de dix ans après la conclusion de l'accord entre Ferdinand et Boabdil, les autorités catholiques, sous l'inspiration de l'archevêque de Tolède, Francesco Jimenez de Cisneros, déclenchèrent des actions pour amener la conversion des musulmans. Les méthodes employées eurent de l'effet sur une minorité de musulmans mais une majorité préféra l'émigration. Ce courant vers le Maghreb s'amplifia lorsque la Castille, en 1502, obligea les musulmans à choisir entre la conversion, l'émigration ou la mort. Beaucoup choisirent alors la conversion. C'était une véritable épuration qui commençait, semblable à celle qui avait frappé les Juifs, limitée cependant parce qu'en Castille les musulmans n'étaient pas très nombreux. Les conséquences de ses mesures furent, de ce fait, sans réelle gravité. Il en fut autrement lorsque, en 1526, la conversion des *Moriscos* d'Aragon et de Valence fut ordonnée. À Valence, 30 pour 100 de la population était musulmane, dont la grande majorité vivait dans les campagnes, en Aragon 20 pour 100, des paysans eux aussi. À Grenade ils étaient 40 pour 100. Une campagne de christianisation fut ordonnée, par la propagande et la persuasion pacifique : interdiction de posséder des livres islamiques, interdiction d'observer certaines coutumes prétendument islamiques, les bains par exemple. Les effets de cette politique furent limités, principalement parce que les Moriscos payaient un impôt spécial dont les seigneurs ne voulaient pas se priver, ensuite parce que les musulmans parvenaient en négociant à retarder l'intervention de l'Inquisition. Les mesures contre les musulmans se succédaient cependant, interdiction de parler arabe, de célébrer en public les fêtes traditionnelles, etc. Les conséquences de ces mesures étaient minces. Mais, en 1568, des Moriscos étrangers à Grenade entrèrent dans la ville, ameutant quelques centaines de musulmans qui se joignirent à eux, 4 000 rebelles, qui se réfugièrent dans la montagne après l'échec du soulèvement. Des Turcs les rejoignirent, le soulèvement s'étendit. Quelques semaines plus tard les insurgés, qui étaient maintenant 150 000, dont 45 000 en armes, établirent

une liaison avec Alger, c'est-à-dire les Turcs de l'empire ottoman. La nouvelle de l'insurrection se répandit en Europe, où elle déchaîna les passions et les inquiétudes. En Espagne, on prit la chose très au sérieux. « L'alarme est très chaude, en tout le royaume », écrit l'ambassadeur de France à Charles IX.

La riposte aux insurgés dans leurs montagnes est difficile, la longue côte de l'ouest de la Péninsule est propice aux débarquements d'hommes et d'équipements envoyés par les autres pays musulmans, c'est-à-dire avant tout l'énorme empire ottoman. Les offensives se succèdent, sans grands résultats. Philippe II, sans le manifester, est inquiet. Comment annoncer une éclatante victoire lorsque l'on a affaire à des bandes retranchées dans leurs repaires de la sierra ? Don Juan d'Autriche est nommé commandant en chef des unités contre les révoltés, en même temps qu'on apprend que le sultan de Constantinople, Sélim II, qui a succédé à Soliman le Magnifique, se prépare à la guerre. Dans quelle direction ? On en est réduit aux suppositions, sans exclure l'Espagne, loin de là. On craint aussi que les autres musulmans d'Espagne se révoltent, comme ceux de Grenade. Les bruits les plus divers courent, tels ceux de la promesse qu'aurait faite la Porte – le gouvernement turc – d'envoyer aux Maures d'Espagne « des millions d'arquebuses » et du débarquement prochain d'« une armada » d'hommes, de préparatifs contre l'Espagne des souverains musulmans d'Afrique du Nord, etc. Et la guerre de Grenade coûte très cher. Dans les villes d'Espagne, où vivent des milliers de musulmans, les foules se déchaînent contre eux, les arrêtent et les vendent comme esclaves, eux et leurs femmes. Les chefs des insurgés sont assassinés l'un après l'autre. Enfin, en 1570, la paix est conclue avec le chef de la rébellion. Les Maures sont pardonnés. Ils sont autorisés à porter leur costume traditionnel, mais ils doivent sans délai déposer les armes. De petits navires continuent à débarquer, la nuit, des armes du Maroc. Et, dans les montagnes, les foyers de guerre ne sont pas tous éteints. Les musulmans, dans leurs retranchements, refusent de se soumettre, à moins d'être autorisés à rester dans les Alpujarras, ce que n'acceptent pas les autorités. Une sorte de guerre des maquis s'institue, la moins propice à des succès chrétiens.

L'expulsion

L'idée commence à cheminer, parmi les dirigeants chrétiens, d'une expulsion en masse des musulmans. On en craint cependant les conséquences économiques. Au surplus, ni les évêques espagnols, ni le Vatican ne sont favorables à cette idée. Mais de larges secteurs de l'opinion publique le sont, d'autant plus que les insurgés échappent à tous ceux qui les pourchassent à travers plaines et montagnes. Finalement, la décision de les expulser fut prise pour des raisons de sécurité. On reprochait depuis longtemps aux Moriscos leurs relations avec les Turcs et les États musulmans du Maghreb. Or, l'Espagne préparait alors une expédition en Afrique dans le but de mettre la main sur Larache, qu'elle convoitait depuis longtemps. À la cour de Madrid, on haïssait les musulmans, pour de multiples raisons, surtout religieuses. On peut s'étonner que Philippe II, dans son fanatisme, n'ait pas pris depuis longtemps la décision de se débarrasser de ces populations dont tout le séparait. Il avait déjà cependant proscrit l'usage de la langue et des livres arabes ainsi que le costume traditionnel. Ce fut le duc de Lerne, son principal conseiller, qui acheva de le convaincre, en alléguant des raisons de sécurité, c'est-à-dire en les accusant de comploter avec des pays étrangers. L'édit du 16 septembre 1609 donnait aux Moriscos un délai de trois jours pour quitter le royaume sous peine de mort. Ils étaient autorisés à emporter ce qu'ils pouvaient transporter avec eux. Des chrétiens vinrent s'installer sur leurs belles terres. Les seigneurs chrétiens furent indemnisés des pertes qu'ils subissaient ainsi, car les musulmans étaient très travailleurs et personne ne les remplaça. Un semblant de résistance s'organisa parmi eux pour tenter de s'opposer aux ordres des autorités avec, à leur tête, un nommé Turigi. Il fut fait prisonnier et supplicié, sa tête exposée à l'une des portes de Valence. À la fin de 1609 vint le tour des Moriscos d'Andalousie, d'Aragon quelques mois plus tard. Les déportés encombraient les routes et leur état lamentable apitoyait les cœurs les plus durs. On cite une lettre de don Juan à Ruy Gomez : « C'était la plus grande tristesse du monde, disait-il, car au moment du départ il y eut tant de pluie, de vent et de neige que ces pauvres gens se suspendaient les uns aux

autres en se lamentant. On ne saurait nier qu'assister au dépeuplement d'un royaume est la plus grande pitié qui se puisse imaginer. » Des colonnes de ces malheureux furent assaillies, dépouillées et tuées par des chrétiens.

Sur combien de personnes ont porté les déportations ? Les estimations varient considérablement, de 50 000 à un million. La vérité se situe probablement entre 200 000 et 300 000, sur une population totale que certains estiment à huit millions, chiffre sans doute très exagéré. Des communautés entières furent transportées par mer en Afrique du Nord, Algérie ou Maroc, en Tunisie surtout, où le dey favorisa leur établissement. Des Maures d'Estramadure débarquèrent à Salé, sur la côte du Maroc, et avec d'autres déjà arrivés au Maroc créèrent là une « république » de pirates qui devint redoutable. Des minorités échappèrent à l'expulsion et restèrent en Espagne, en Castille notamment. Certains se livrèrent au brigandage mais la plupart continuèrent à vivre en paix et parvinrent à se faire oublier.

Les expulsions portèrent surtout sur les Morisques des villes, plus faciles à identifier et à atteindre. Presque tous durent partir, abandonnant leurs boutiques de petits commerçants ou d'artisans. Dans les campagnes, des villages furent épargnés, d'autres perdirent presque toute leur population. Mais, dans une grande proportion, échappèrent aux déportations les Morisques des montagnes, des villages isolés, les paysans perdus dans la campagne ou dans certaines régions côtières loin des agglomérations – et plus encore ceux dont le seigneur avait la possibilité de les garder pour les faire travailler. En ce qui concerne les enfants, petits-enfants et descendants des innombrables mariages mixtes, il est bien évident que leur immense majorité a échappé aux déportations.

Pourquoi ?

Quant aux raisons profondes de l'édit de 1609, peut-on raisonnablement croire que ce serait la seule crainte des relations des musulmans d'Espagne avec les ennemis de l'étranger – le Maroc, les États

barbaresques, l'empire ottoman – qui ait décidé le pouvoir espagnol à jeter sur les routes, à contraindre à partir au-delà des mers, des milliers d'hommes et de femmes dont l'absence dans l'économie de la Péninsule ne pouvait qu'avoir des effets dommageables pour celle-ci ? Les raisons religieuses l'emportent sur toutes les autres. Depuis le début du christianisme, la première religion qui fit sienne l'admirable devise « Aimons-nous les uns les autres », la tolérance n'a pas toujours été la vertu principale de ceux qui s'en réclament. Les occupants de l'Espagne eussent-ils été d'une religion autre que musulmane, la haine à leur endroit eût été la même, celle que les fidèles d'une religion aussi profondément ancrée en Espagne que la religion chrétienne éprouvent envers ceux qui n'adorent pas le même Dieu. L'époque de l'expulsion d'Espagne des musulmans et des Juifs est une de celles qui virent le fanatisme se manifester en Europe sous toutes les formes, y compris les plus odieuses. En Espagne il n'alla pas contre les musulmans – sauf rares exceptions – jusqu'aux violences physiques systématiques. Mais la preuve était faite que les musulmans d'Espagne, convertis ou non, demeuraient profondément attachés à leur religion, aussi bien qu'à leur civilisation. « Ce sont de vrais mahométans, comme ceux d'Alger », disait le cardinal de Tolède. Il est impossible de les assimiler, ils ne deviendront jamais des Espagnols, entendait-on de plus en plus. Les convertis continuent à parler arabe entre eux, ils ne remplissent jamais leurs devoirs religieux, ne reçoivent jamais les sacrements. Leurs conversions sont de pures façades, etc. De là à les considérer comme des ennemis du christianisme, il n'y avait qu'un pas, qui fut vite franchi. On en vint à penser qu'il était impossible de laisser subsister en Espagne une pareille masse d'individus qui refusaient de se laisser intégrer. Plusieurs solutions avaient été envisagées, notamment celle de garder les enfants, faciles à former, et à déporter en Afrique du Nord les adultes. Une autre consistait à installer les Moriscos dans les campagnes, en les noyant parmi les vieux chrétiens. Finalement on opta pour l'expulsion de tous les musulmans, sans distinction.

L'expulsion des Juifs

L'année même de la prise de Grenade – 1492 –, trois mois plus tard, en mars, Ferdinand et Isabelle publiaient un décret ordonnant l'expulsion des Juifs.

Depuis longtemps, les relations entre Juifs et Espagnols, comme dans beaucoup d'autres pays chrétiens, passaient par des périodes de tolérance, de tensions, quelquefois de persécutions. Ils portaient la tache originelle d'être les descendants de ceux qui avaient crucifié le Sauveur, on ne l'oubliait pas. Tous les prétextes qui ont été invoqués au cours des siècles se ramènent à cette rancune tenace des chrétiens, que les Livres Saints rappellent sans cesse et que le clergé, jusqu'à une époque récente, faisait sienne à chaque occasion. Ils n'étaient pas une race, encore qu'au Moyen Âge et loin dans les Temps modernes, lorsque l'on ne disposait pas des études scientifiques que l'on possède aujourd'hui, on le crût fermement. Pas une race, mais une civilisation. Ils portaient des habits ou des signes particuliers, vivaient très souvent dans le même quartier, même quand cela ne leur était pas imposé, comme tant d'autres peuples qui se groupaient par métiers, par villages d'origine, mangeaient des plats différents qu'ils préparaient différemment (l'huile plutôt que le lard), s'abstenaient de certaines nourritures et demeuraient quasi immobiles un jour par semaine. Ils parlent aussi une langue différente, bien que nombre d'entre eux, dans les régions reconquises, se soient mis à l'espagnol. Ils ont un étonnant don des langues. On n'a pas oublié la place qu'ils occupèrent dans la transmission vers l'Europe de la pensée et des œuvres de l'Antiquité. Ils sont parmi les premiers à utiliser l'imprimerie, pour laquelle ils se passionnent, et qu'ils apporteront en Turquie, qui ne l'utilisera pas avant le XVIII^e^ siècle. On sait aussi les intermédiaires actifs qu'ils sont dans les échanges commerciaux grâce aux groupes de leurs coreligionnaires disséminés dans toute l'Europe. Dès le IX^e^ siècle, on signale des Juifs rhadanites (rhodaniens) qui font trafic d'esclaves slaves, d'épées franques, par Verdun et la vallée de la Meuse. Et nous avons indiqué plusieurs fois au cours de ces pages la place que les Juifs tenaient auprès des émirs et des califes. Ils sont différents, ce qui, dans tous les pays et à toutes les époques, n'est pas toujours une garantie de bonne considération.

Un mouvement inéluctable

À la fin du xv^e^ siècle, la Reconquête touche à sa fin, L'Espagne veut, consciemment ou non, l'unité religieuse. L'arrivée sur le trône de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille précipita un mouvement devenu inéluctable. Le hasard – l'absence d'héritier né du mariage de Ferdinand et d'Isabelle de Foix, la mort de celle-ci puis le remariage de Ferdinand avec Isabelle de Castille – fit que les deux royaumes furent unis sous une même couronne. Leur seul lien est la religion. « C'est par la religion que s'est faite l'unité espagnole, c'est la religion qui fera de l'Espagne, depuis si longtemps un des pays les plus ouverts à tous les courants de pensée, un des plus fanatiques, jusqu'à trouver dans ce fanatisme même l'élément essentiel de sa conscience nationale » (Renaudet). L'influence d'Isabelle, dans le domaine religieux, fut déterminante. Il lui était insupportable que des hommes appartenant à la race de ceux qui avaient supplicié et tué le Christ puissent vivre paisiblement dans son royaume.

Depuis longtemps déjà les griefs s'accumulaient contre les Juifs : crimes rituels, profanation de lieux et d'objets du culte catholique : le christianisme tourné en dérision. Et par-dessus tout le bruit répandu suivant lequel de nombreux marranes n'étaient que de faux convertis, des hommes et des femmes qui faisaient semblant de pratiquer le catholicisme et qui, en fait, continuaient à observer les rites du judaïsme. L'Inquisition installée en 1481 ouvrit des procès contre eux, produisit des témoins vrais ou faux, qui affirmèrent que les Juifs exerçaient des pressions, les menaçaient pour les convaincre de revenir au judaïsme. Un inquisiteur aurait emmené le gouverneur de Séville sur une tour qui dominait le quartier des marranes en lui disant : « Regarde, nous sommes un samedi et, par cette soirée d'hiver, tu ne vois pas une fumée sortir des cheminées : tous les Juifs convertis observent le sabbat ». Plus que tout, probablement, l'époque – la mode, la tendance de l'opinion publique, dirait-on aujourd'hui – est à l'éviction des Juifs. La France s'est débarrassée d'eux en 1394 mais un bon nombre reviennent un peu plus tard. Milan les chasse

en 1597, Venise, Raguse en font autant. Ils reviennent rapidement. En 1492, la Sicile chasse aussi les siens.

L'édit des Rois Catholiques du 31 mars 1492 donnait le choix aux Juifs entre la conversion et le départ avant le 1er juillet, délai qui fut prolongé de neuf jours. On a prétendu que les Juifs auraient offert 30 000 ducats d'or pour que le décret d'expulsion soit annulé, ce qui n'a pas été prouvé et n'aurait certainement été d'aucune utilité. Assez nombreux furent ceux qui acceptèrent de se convertir. Les autres se préparèrent au départ. On leur avait d'abord fait croire qu'ils pourraient emporter leurs biens en or et en argent, ce qui s'avéra faux. Ils échangèrent leurs objets précieux contre des soieries ou des fourrures ou le plus souvent contre des lettres de change.

Combien étaient les Juifs d'Espagne ? Les chiffres les plus fantaisistes – comme pour les Arabes – ont été avancés, jusqu'à 500 000 et plus. Il semble bien que le chiffre total n'ait pas dépassé 150 000 – certains historiens vont jusqu'à 200 000 – sur lesquels la moitié se seraient convertis et seraient restés. Les autres se mirent en route, offrant le spectacle désolant de tous les hommes et les femmes contraints de quitter leur foyer et leur pays. « Certains mouraient, d'autres naissaient, les maladies en abattaient beaucoup et il n'y eut chrétien qui n'eût pitié d'eux et ne leur suggérât le baptême. Certains, par chagrin, l'acceptèrent, mais très peu » (Benassar). Beaucoup prirent, tout d'abord, la direction du Portugal. Certains s'y établirent mais la plupart partirent ensuite pour d'autres pays, principalement ceux proches du bassin méditerranéen : Provence, Italie, États pontificaux, Venise, beaucoup aussi au Maroc et en Tunisie, au Caire, où ils tinrent pendant longtemps une place importante dans la banque et le négoce. À Constantinople plusieurs quartiers étaient habités par des Juifs (notamment ceux en bordure de la Corne d'Or). À Salonique, ils constituèrent longtemps une part importante de la population, jusqu'à leur extermination par les Allemands pendant la Deuxième Guerre mondiale. Un voyageur français (M. Febvre) écrivait au XVIIe siècle : « Il ne se trouvera pas une famille considérable entre les Turcs et les marchands étrangers où il n'y ait un Juif à son service soit pour estimer les marchandises et en connaître la bonté soit pour servir

d'interprète ou pour donner avis sur tout ce qui se passe… Les autres nationalités orientales comme les Grecs, les Arméniens, etc., n'ont pas ce talent et ne sauraient arriver à leur adresse… » (Montron). Les Juifs furent les premiers (1494) à établir une imprimerie à Constantinople afin d'imprimer la Bible.

Regretta-t-on plus tard, en Espagne, d'avoir chassé les Juifs ? Ce n'est pas impossible. En 1605, rapporte un auteur espagnol, il avait été question de donner à 10 000 Juifs licence de s'établir en Espagne pour aider à mieux organiser les finances du roi catholique que sous le régime des *asentistas* chrétiens. Et on rapporte ce mot, probablement apocryphe, du sultan ottoman Bayezid II : « Vous appelez sage ce roi Ferdinand qui a appauvri son pays pour enrichir le mien ? »

Au XVII^e^ siècle, un rabbin d'Izmir (Smyrne) prétendit être le messie. Il recruta des adeptes un peu partout dans la diaspora juive d'Asie Mineure et à Salonique. Comme son mouvement prenait de l'ampleur et gênait les autorités, il fut arrêté et conduit devant le sultan, qui lui fit choisir entre la mort et sa conversion à l'islam. Il choisit la conversion. Un nombre assez important de ses adeptes fit de même et forma un groupe dit *deunmes* (convertis). Ce groupe, qui subsiste toujours, pratique la religion islamique, y compris le pèlerinage à la Mecque. Jusqu'à ces dernières années les deunmés ne se mariaient qu'entre eux. Ils constituent aujourd'hui encore un groupe actif, travailleur, sensible à la littérature et aux arts et totalement loyal au pouvoir établi.

DIXIÈME PARTIE

L’EMPREINTE URBAINE

Les villes

Empreinte de l'islam et décor emprunté aux civilisations orientales mis à part, rien ne ressemblait autant, dans son plan général, à une ville chrétienne d'Occident qu'une ville musulmane d'Orient – ou d'Occident – au Moyen Âge. Même lacis de ruelles qui s'élargit au voisinage des grands monuments religieux et civils, une muraille percée de portes qui entoure la ville, des rues sans revêtement avec une rigole centrale où circule tout ce que les habitants déversent, ordures ménagères surtout mais aussi autres immondices qui s'entassent jusqu'à ce que les habitants les fassent enlever à frais communs. Ces venelles s'élargissent de distance en distance pour former de petites places mais c'est seulement à la sortie de la ville que les espaces permettent à des marchés de s'installer, des oratoires d'être construits et aux habitants de respirer en sortant de la puanteur dans laquelle ils vivent. Au-dehors mais au voisinage de la ville, des cimetières où l'on se rend pour visiter les tombes ou rencontrer des amis. La ville s'agrandit peu à peu par des espaces vides voisins où l'on construit des maisons. Plus loin, des habitations de plaisance de la haute société souvent entourées de jardins ou de parcs. Au centre de la ville, suivant l'importance de celle-ci, des palais ou la maison, souvent assez simple, du gouverneur, les services administratifs. Tel était l'aspect général d'une ville au Moyen Âge, modifiée évidemment selon son importance politique ou économique, sa position à l'intérieur des terres ou au bord de la mer – suivant aussi la religion qui y était pratiquée.

Aucun plan d'ensemble n'a jamais présidé à la construction des villes en Occident arabe, aussi bien qu'en Syrie ou en Irak (à l'exception, bien

entendu, de Bagdad, la « Ville Ronde » construite sur l'ordre du calife Mansur). Le tracé et la largeur des rues variaient suivant l'intérêt, ou la fantaisie des propriétaires des terrains. « Les rues sont si notablement étroites, dit un voyageur à Grenade au XV^e^ siècle, que souvent les toits des maisons qui se font face se touchent en haut et qu'en bas deux ânes qui iraient en sens inverse ne pourraient pas se croiser. » Et un autre voyageur, à la même époque, disait de la même ville que les rues étaient si étroites que d'une fenêtre on pouvait toucher celle d'en face avec la main. Il y avait beaucoup de quartiers où des hommes à cheval ne pouvaient passer leur lance à la main… Le *muhtasib,* ce fonctionnaire qui surveillait dans les villes à la fois l'honnêteté des commerçants, les mœurs et l'ordre public, se bornait à veiller à ce que les maisons qui tombaient en ruine ne s'écroulent pas sur les passants. Quand on construisait un édifice, on examinait la qualité des matériaux, et c'était tout.

Dans les villes grandes et moyennes, quelques grandes voies unissaient les portes du nord et du sud, de l'est et de l'ouest. On les retrouve aujourd'hui encore à Cordoue où l'une des rues principales passe entre l'Alcazar et la grande mosquée tandis qu'une autre unissait, d'est en ouest, la Puerta de Gallegos à la Puerta de Hierro. Grenade possédait deux grandes rues qui reliaient, elles aussi, des portes de la ville. Malaga a également une grande voie au tracé ancien qui d'est en ouest traverse des rues qui, au XV^e^ siècle encore, étaient « si tristes et si étroites qu'un cheval un peu vif pourrait à peine faire un écart ». Plusieurs villes, Séville, Jerez entre autres, possédaient longtemps après la *Reconquista* des rues « au sept détours » et même Malaga une rue aux « douze détours ». Bien entendu, les marchandises devaient toutes être transportées à dos de mulet ou d'âne à travers ce lacis de ruelles coupées par des voûtes et des passages suspendus qui unissaient les maisons, couvertes à hauteur suffisante pour qu'un cavalier puisse passer dessous « avec ses armes sans être gêné ». Typiquement musulmans, les moucharabiehs aux fenêtres grillagées qui s'avançaient sur la rue afin que les femmes puissent jouir du spectacle des passants sans être vues. À part ces balcons, les ouvertures des maisons sur la rue étaient rares, les façades nues interdisaient à tout étranger à la famille de voir l'intérieur des maisons. Il était interdit de construire une

porte en face de celle de la maison d'en face ou celle d'un magasin. Elles étaient toujours fermées et on ne les entrouvrait que pour laisser passer un hôte après l'avoir identifié à travers une lucarne grillagée pratiquée dans la porte.

De nombreuses villes qui ont eu leur importance dans l'histoire de l'Espagne musulmane pourraient être citées et sommairement décrites. Nous nous bornerons aux principales. L'Espagne était, à l'époque musulmane, un des pays les plus riches en villes grandes et petites, à l'opposé de la plupart des pays d'Occident où les populations mirent plus longtemps à se grouper. Quant à l'onomastique, elle est d'origine tantôt romaine tantôt ibérique. Valentia devint Balansiyya, Caesar Augusta Saragosse, tandis que Malaca se transforme en Malaka, Italica en Talika, Emerida en Marida (puis Mérida), al-Mariyya en Alméria, etc. D'autres prennent le nom de ceux qui les ont peuplées. Benicasim prend son nom de Banukasim, Benicarlo des Banukarlo, Calatrava de Kalat Rabah, etc.

Cordoue

À l'époque romaine, Cordoue est déjà une ville d'une certaine importance du fait de sa position sur le moyen Guadalquivir et de la fertilité de la région qui l'entoure. Capitale de la Bétique, une des provinces les plus riches, avec la Lusitanie et la Tarragonnaise, patrie de Sénèque et de Lucain, elle fut toujours un centre de haute culture. Dévastée par les Vandales, occupée par les Byzantins de 554 à 571 puis par les Wisigoths, elle est prise en 711 par Mughit, le lieutenant de Tarik, qui confie aux Juifs la garde de la ville. Cinq ans plus tard la capitale d'Andalus était transférée de Séville à Cordoue qui connaîtra alors une éclatante prospérité et la conservera pendant toute la période omeyyade. Le vieux pont romain, qui s'était écroulé, est rapidement restauré, la muraille reconstruite. La population s'accroît d'hommes et de femmes de toute l'Espagne et d'Afrique du Nord par la réputation de vie facile qui lui est faite et bientôt par celle de son incomparable mosquée construite à dessein en face du majestueux pont romain. Splendeur des splendeurs, Abdar Rahman Ier, le fondateur de la dynastie, l'avait construite à la fin de

son long règne. Ses successeurs en poursuivront la construction jusque vers l'an mil, pendant plus de deux cents ans, chacun ajoutant sa part de beauté à cette œuvre unique.

De nombreux palais, au cours des longs siècles de la domination musulmane, ont transformé et embelli la capitale. Abdar Rahman Ier construisit le palais officiel du souverain, l'Alcazar, au cœur de Cordoue, près du Guadalquivir et de la grande mosquée. « À la fois le Louvre et le Saint-Denis des Omeyyades d'Espagne », c'est là que se déroulent les cérémonies officielles, les prestations de serment, les réceptions des ambassadeurs. Ses cinq portes ne sont jamais ouvertes en même temps. À l'une d'elles sont exposés les corps des condamnés. À une autre, le souverain reçoit les suppliques. De grandes pages de l'histoire des musulmans d'Espagne y furent écrites. Abdar Rahman II borda le palais d'une chaussée, Mohammed, son fils, l'agrandit et embellit le jardin. Abdar Rahman III ajouta de nouvelles constructions, entre autres le dar ar-Rawda (*La maison au parterre fleuri*) pour laquelle il fit venir des artisans du Proche-Orient et de Byzance. Rien n'en subsiste aujourd'hui. L'alcazar actuel n'a rien de commun avec celui des califes. Les jardins ont quasi disparu. Une caserne, une prison, le palais épiscopal ont remplacé la somptueuse demeure des califes.

Avant de s'installer à l'Alcazar, Abdar Rahman Ier s'était fait construire une résidence au nord-ouest de la ville, à laquelle il avait donné le nom de la *Rusafa* syrienne que son grand-père, le calife Hisham, s'était fait aménager dans la région de l'Euphrate pour y passer les mois d'été et où il se fit enterrer. Abdar Rahman passait dans sa Rusafa la plus grande partie de son temps et en fit le premier jardin botanique que l'on ait vu en Andalus. Il y fit planter des essences rares apportées d'Orient, la grenade, le palmier probablement. Rusafa demeura pendant longtemps une résidence des émirs et des califes qui y venaient chasser et où ils recevaient les visiteurs importants. Entre le palais et la ville se développa un faubourg qui porta aussi le nom de Rusafa. La résidence califale fut détruite à l'époque de la Fitna. Seul subsiste son souvenir chanté par les poètes.

Madinat al-Zahira fut la grande œuvre d'Abdar Rahman III. Nous l'avons évoquée plus haut. Les travaux qu'ont entrepris les archéologues espagnols et qui se poursuivent toujours permettront bientôt sans doute de donner de cette « Versailles des Mille et Une Nuits » (P. Guinard) l'image que le grand calife a voulu laisser à la postérité, celle d'un prodige d'architecture et de décoration surpassant tout ce qui avait été vu jusque-là.

D'autres *muna* (résidences proches de la ville), telle Munya Nasr, sur la rive gauche du fleuve, *Munya al-Naura*, elle aussi au bord du fleuve qui irriguait grâce à une machine hydraulique ses beaux jardins, d'autres encore entouraient Cordoue de leurs parcs et de leurs jardins d'essences rares souvent apportés à grands frais de l'étranger.

…et ses habitants

Combien d'habitants comptait Cordoue au x^e^ siècle, l'époque de sa plus grande expansion ? Une estimation même approximative est, là comme pour les autres villes du Moyen Âge, très difficile. Pour les uns – B. Leroy – elle aurait alors atteint le million, chiffre beaucoup trop élevé, dit Levy-Provençal qui préfère n'en donner aucun. Pour Torrès-Balba, 100 000 serait un maximum, ce qui est très peu, nous semble-t-il. Un historien espagnol, R. Carande, propose 500 000, P. Guinard 500 000 aussi. Le périmètre de la ville, en tout cas, était très vaste, et les estimations, ici, sont moins imprécises. Elles varient, sommairement calculées, de onze à quatorze kilomètres, ce qui est considérable. Mais de larges étendues étaient occupées par des jardins et des parcs, des terrains non construits.

La *Madina*, ou *Kasaba*, constituait le centre de la ville. Entourée, à toutes les époques de son histoire, d'un rempart de pierres édifié sur les structures d'un rempart romain, il était probablement doublé par un fossé. De la forme d'un parallélogramme dont la base, d'environ huit cents mètres, était appuyée sur le Guadalquivir, une grande voie la traversait du nord au sud d'où partait, vers l'est, la route qui conduisait à Madina al-Zahira, au quartier mozarabe et aux faubourgs peuplés après la

construction d'al-Zahira. À l'est aussi, des muna, entourées de jardins « où les fleurs les plus diverses formaient des parterres odorants » construits pour les dignitaires de l'État et la haute société. Dans la ville, à l'intérieur de l'enceinte, le quartier juif et sa nombreuse population de commerçants et d'artisans. À l'ouest, entre la mosquée et l'enceinte, les souks où se faisait la majeure partie du commerce de la ville, grand et petit. L'enceinte de la Madina était percée, au sud, de la principale porte de la ville, la porte d'Algésiras (Bab al-Djazira), d'où partait la route vers Séville, Elvira et le sud de l'Andalousie. Au nord-est, une porte conduisait à l'ancienne voie romaine vers Saragosse et Tarragone. Il y avait aussi la porte de Léon, la Porte de l'Ossuaire (Bab al-Ossaria), la Porte de Talavera appelée aussi Porte des Juifs, la Porte de Séville, la Porte des Noyers, sept au total.

La madina était rapidement devenue trop petite pour contenir une population qui s'accroissait. Bien avant les grands siècles du califat, de milliers d'hommes et de femmes étaient venus de toute la Péninsule et de l'Afrique du Nord, et parmi eux, de très nombreux commerçants et artisans attirés par l'énorme centre de consommation qu'était la capitale dont Hroswita, la religieuse saxonne que nous connaissons déjà, dira au x^{e} siècle : « Joyau brillant du monde, cité neuve et magnifique, fière de sa force, célébrée pour ses délices, resplendissante par la pleine possession de tous les biens. » À cette époque Cordoue possède quarante-cinq mosquées, sans compter les oratoires de quartier dont l'évaluation est impossible.

Cette population est de composition extrêmement diverse, depuis les sakalibas blonds à la peau blanche jusqu'aux Noirs d'Afrique, tous appelés des Soudanais – Bilad al-Sudan, pays des Noirs –, amenés dans la capitale par les hasards de la traite. C'est parmi eux que le souverain choisit les hommes de sa *Garde noire*, tous grands, somptueusement vêtus et richement armés, les uns à pied, les autres à cheval. Les hommes de la classe dirigeante font volontiers leurs concubines de femmes noires, au corps élancé et belles. Elles sont aussi renommées pour leur aptitude aux travaux de la maison. Les mulâtres étaient aussi nombreux. Les femmes les plus prisées étaient cependant les blondes aux yeux clairs, amenées dans des convois d'esclaves de tous les pays d'Europe, celui des Francs notamment, et de la Marche Supérieure. Elles jouaient dans la société

andalouse un rôle semblable à celui des femmes tcherkesses amenées du Caucase à Istanbul pour les harems des sultans et des grands personnages. Les esclaves de toute sorte étaient nombreux à Cordoue, certainement plus que dans les autres villes du fait de son attrait. La place qu'ils tenaient était sans doute plus grande que dans toute autre capitale des pays d'islam à la même époque. On en voit alors accéder à de hautes charges et jouer des rôles de premier plan auprès des souverains. Au XIe siècle, des taifas seront gouvernés par d'anciens esclaves.

Les mozarabes vivent à Cordoue, comme dans les autres villes, à côté des autres catégories de population, d'une vie sensiblement la même que celles-ci – mises à part de brusques et brèves flambées de violence de la part des musulmans, ou des périodes exceptionnelles de fanatisme telle que celle des suicides. Ils sont nombreux dans la capitale, concentrés surtout dans le quartier au-delà des murs, voisin de la route qui conduit à Madinat al-Zahira, mais il n'existe pas de ségrégation. On compte, établis en dehors de la ville, de nombreux couvents, des églises aussi, dans lesquelles les musulmans ne se font pas faute d'entrer, telle cette nuit – racontée par lui-même – que le poète Abu Amir Suhaid « passa dans une des églises de Cordoue que l'on avait tapissée de myrte et enguirlandée de gaieté et de joie familière ; à entendre les sonneries de cloches, il éprouvait un doux émoi, quand la clarté scintillante du vin, tel un éclair, s'alluma comme une lampe. Alors le prêtre apparut au milieu des adorateurs du Messie… Ibn Said resta au milieu d'eux, à boire du vin comme s'il avait bu (la fraîche salive) d'une lèvre purpurine… Puis il improvisa ces vers : "C'est souvent que j'ai flairé dans le couvent d'un moine cabaretier le bouquet du vin de la jeunesse alors qu'il se mêlait au plus pur jus que servait ce moine… Les beaux esprits médisaient de lui, mais ils buvaient de son meilleur vin et mangeaient de son porc" » (cité par H. Pérès).

Les poètes arabes d'Andalus rapportent à foison les amours de musulmans et de jeunes chrétiennes – ou jeunes chrétiens –, ce qui montre bien que le fossé entre les uns et les autres n'était ni large ni profond.

Séville

Siège du gouvernement arabo-musulman d'al-Andalus de 713 à 718, en perpétuelle rébellion pendant toute la période de l'émirat, Séville connut une période de grande prospérité au temps d'Abdar Rahman III. C'est le moment où l'agriculture prend son plus grand essor, la culture de l'olivier avant toutes les autres. L'huile est consommée dans tout Andalus et largement exportée dans les pays d'Orient. Le coton, les céréales, les fruits, les produits de l'élevage, bovins et chevaux, sont aussi exportés en grande quantité. Ce district est de ceux qui rapportent au Trésor le plus d'impôt. Sa population, après le départ des Wisigoths, est composée surtout d'Arabes yéménites qui établissent rapidement leur domination et s'approprient les terres.

Entourée d'une enceinte construite par Abdar Rahman II et renforcée de sept tours par les Almoravides, Séville était réputée imprenable. Lorsque ces fortifications furent bâties, elles représentaient ce qui pouvait alors exister de meilleur dans le domaine de la défense militaire. Ce fut aussi Abdar Rahman II qui fit bâtir la grande mosquée, qui sera agrandie par les Almohades. Ils en feront une mosquée plus grande et plus belle encore, avec son célèbre minaret, la Giralda. Bâtie en brique, elle comporte non pas un escalier intérieur comme la plupart de ces constructions mais une rampe en pente douce permettant d'accéder à la partie supérieure de la tour. Haute de plus de cinquante mètres, elle est le second des grands minarets almohades après la Kutubiyya de Marrakech qu'elle rappelle à plusieurs points de vue. La Giralda est comme le symbole et le reflet de l'art musulman sévillan fait de perfection et de subtilité dans le dessin.

Séville connaît son apogée au XI^e^ siècle, au temps des *reyes de taifas,* lorsque le cadi de la ville, Abu Kasim al-Abba, parvient à se faire proclamer roi de la ville et de la province. Son fils agrandit considérablement le territoire mais c'est son petit-fils, al-Mutamid, qui en fait, de 1069 à 1091, le plus important des royaumes nés de l'écroulement du califat. Il annexe la principauté de Cordoue et parvient à dissuader Alphonse de Castille, moyennant un fort tribut, de s'emparer de Séville. On est alors en pleine *Reconquista.* Sommé de devoir céder son royaume

au roi chrétien, il appelle les Almoravides du Maroc. C'est lui qui porte la responsabilité de l'invasion des Berbères en Espagne. Il mourra au Maroc dans la misère.

Le règne de Mutamid, plus que l'époque du califat, compte parmi les périodes au cours desquelles les arts et les lettres brillèrent à Séville de leur plus vif éclat. Rien ne reste du palais de Mutamid, qui fut démoli, mais sa réputation de splendeur a traversé les siècles. Après lui, les Almoravides feront de Séville leur capitale.

Ville riche, entourée d'une plaine grande productrice d'huile et d'autres denrées alimentaires, son commerce était aux mains de grandes familles établies là depuis longtemps. L'une d'elles, les Banu Haldun, possédait 650 hectares de céréales, 350 hectares d'oliviers, 150 000 pieds de figuiers. Une autre, les Banu Baji, 650 hectares de cultures diverses. Les membres de ces grandes familles habitaient Séville, par où transitaient les marchandises à l'exportation, à laquelle ils étaient étroitement mêlés, faisant de Séville et de sa région une importante zone de commerce international. Des lignes maritimes régulières existaient entre Séville et Alexandrie, par exemple, où les commerçants venus d'Espagne vendaient des céréales notamment, et d'où ils rapportaient de produits de luxe. Des marchands sévillans s'étaient installés à Alexandrie – où ils avaient leur plus importante colonie –, à Oran, à Salé, parmi d'autres.

De grandes familles arabes exploitaient aussi des propriétés de rapport dans le voisinage des autres villes de la région : Silves, Niella, Alméria, dont al-Himari dit qu'« il n'y a pas dans l'ensemble d'al-Andalus de populations comptant d'aussi grandes fortunes, plus adonnées à l'industrie et aux commerces divers et sachant mieux bénéficier des fluctuations des cours et du stockage ». Des familles de riches cultivateurs s'associaient pour affréter des navires et exporter leurs produits.

Tolède

Aucune ville d'Espagne, sauf Cordoue, avec son fleuve et sa mosquée, ne reflète autant que Tolède, « la Rome espagnole », les civilisations qui

l'ont modelée, « miroir de tous les âges qui porte l'empreinte de l'Occident et de l'Orient ».

Capitale des Wisigoths jusqu'en 708, centre intellectuel et religieux de première importance, elle ne cessa de tenir en Espagne une place à part. C'est elle qui mérite le mieux le surnom de « Capitale des Trois Religions ». Musulmans, chrétiens et Juifs occupent des quartiers entiers, collaborant à l'embellissement de leur ville et lui donnant son éclat intellectuel.

Une sorte d'école ou plutôt d'académie, sous la protection de l'archevêque Raymond, produisit aux XII^e^ et XIII^e^ siècles un grand nombre d'ouvrages, principalement des traductions d'œuvres de l'Antiquité et de l'époque arabe, surtout de l'arabe au latin – avec le concours de chrétiens, de Juifs et d'Arabes. De grands savants collaborèrent à cette grande œuvre : Gérard de Crémone, le plus illustre, Gundisalvi, Michel Scott, Daniel de Morlay, Robert de Chester et beaucoup d'autres. Tolède, contrairement à l'opinion la plus répandue, ne fut cependant pas le seul centre de traductions en Espagne – notamment de l'arabe en latin. Il en existait aussi à Cordoue, à Séville, Saragosse, Pampelune. Il demeure que Tolède « représente l'idéal de la collaboration positive, constructive et ouverte sur d'autres hommes et d'autres peuples qui liront, au loin, les lourds manuscrits qui recueillent le savoir antique et qu'elle a traduits » (M. de Epalza).

Sous le califat, Tolède est une ville riche et belle. Elle possède un marché important qui concourt à sa prospérité. De nombreux vergers et de fertiles terres à céréales l'entourent. Grâce à leur remarquable tolérance réciproque cohabitent sans difficulté musulmans, Juifs et mozarabes. Ceux-ci sont probablement les plus nombreux de toute l'Espagne. La situation de Tolède, sur une colline que le Tage entoure de trois côtés, lui donne une importance militaire de premier ordre. Un pont romain à l'extrémité duquel se dressait une porte conduisait à la ville, hier comme aujourd'hui. Mansur avait fait construire non loin du pont un kiosque fait de vitraux aux mille couleurs, joints par des tiges d'or qu'arrosait un dispositif placé au sommet, qui faisait couler l'eau le long des vitraux. Il s'y retirait à la belle saison pour jouir de la fraîcheur des soirs d'été.

Tolède sera la première ville musulmane importante occupée par les chrétiens et Alphonse de Castille, en 1085.

Au temps de sa plus grande extension, Tolède compte environ 30 000 habitants, ce qui est beaucoup à une époque où les grandes villes d'Europe en possèdent 15 000 ou 20 000, les grandes capitales moins de 100 000. Des murailles l'entourent, comme toutes les villes du Moyen Âge. Des places, à l'intersection des rues – aussi étroites qu'à Cordoue et ailleurs –, réunissent à jours fixes les marchands, musulmans et juifs. Les *zocos* (de l'arabe *suk*) sont spécialisés dans la vente de tel ou tel produit. Le principal est le marché aux bestiaux, le *suk al-Dawa* ou *Zocodaeb*, où on vend chaque mardi des animaux, des bestiaux mais aussi des chevaux – les célèbres chevaux d'Andalousie. Des marchés sont spécialisés dans le commerce de tel ou tel produit, la soie à l'Alcaceira, par exemple, la rue des Marchands, aux mains surtout de commerçants juifs.

Loin d'être seulement un centre intellectuel et religieux, Tolède est ainsi une ville vivante où s'échangent de nombreux produits de la région et importés, une ville de garnison où, au temps de la *Reconquista*, se préparent les expéditions contre les États musulmans.

Valence du Cid

Valence, la Valence du Cid, dont nous parlerons plus loin, n'acquit que tard son développement et sa renommée en dépit d'une remarquable position au milieu de sa fertile heurta arrosée par le Turia. Fondée par les Romains, elle tomba tôt aux mains des musulmans, en 714, probablement peu de temps après le débarquement de Tarik. Vite arabisée, elle devint un foyer de l'arabisme dans la Péninsule, tout en demeurant pendant longtemps une ville d'importance secondaire. Ce n'est qu'à l'époque des taifas, au moment où se désagrège le califat et où arrivent les Nord-Africains, que Valence commence à tenir sa place dans l'histoire des Arabes d'Espagne. C'est le moment – milieu du XI^e^ siècle – où le désordre politique s'installant, les Espagnols du Nord redoublent d'assauts contre les États musulmans, s'immisçant dans leur politique intérieure, et

parviennent à les soumettre les uns après les autres. Valence connaît alors une grande prospérité, avec de nombreuses mosquées, de grands bazars et de nombreux jardins dans le voisinage de la ville qui accroissent sa prospérité. C'est aussi le moment où apparaît la figure légendaire du Cid, qui donnera sa renommée à la ville – dont elle porte officiellement le nom : *Valencia del Cid.*

Né à Burgos, probablement en 1049, le Cid, dont le nom était Rodrigo Diaz de Vivar, descendait d'une noble famille castillane. On le voit vers 1064, aux côtés de Sancho de Castille, contre Sancho de Navarre dont il bat un des chevaliers. Général en chef de l'armée castillane avec le titre de Campeador (« champion qui sort des rangs pour défier un ennemi en combat singulier »), il est aux côtés de Sancho de Castille quand celui-ci s'empare du royaume de Léon. On le voit alors combattre tantôt du côté d'un roi chrétien, puis d'un autre – et aussi à la tête d'unités musulmanes. Un des traits principaux de cette époque est en effet l'interpénétration des populations de la Péninsule. Chrétiens et musulmans sont beaucoup moins étrangers les uns aux autres que les combats incessants auxquels ils se livrent pourraient le laisser croire. Les principautés du Nord ont, dès les premiers siècles, des musulmans parmi leurs sujets. L'inverse est vrai aussi, on l'a souvent vu. Émirs et califes ont eu très tôt des sujets chrétiens. Tout est flou et vague parmi la population de la Péninsule, à l'image de la répartition des territoires. Les frontières sont loin d'être ce qu'elles sont aujourd'hui, rigides et fixées au mètre près. Elles sont déterminées par une bande souvent très large de territoire – les Marches – dont la possession par l'un ou par l'autre des États est laissée dans le vague. La propagande des chrétiens ou des musulmans a beau jeu de s'y répandre.

En 1072, le roi de Castille Alphonse VI, qui avait succédé à Sancho tué devant Zamora, donnait en mariage à Rodrigo Diaz sa cousine germaine Jimena (Chimène), afin de s'attacher davantage encore El Campeador. Quelques années plus tard, les choses tournèrent autrement. Envoyé par Alphonse VI auprès du souverain abbasside de Séville al-Mutamid, Rodrigo est accusé par lui de s'être approprié des présents que lui avait

confiés pour lui le souverain musulman. Il lui est aussi reproché d'avoir attaqué sans son accord le royaume de Tolède. Il le bannit de son État.

C'est alors que commence la vie de condottiere de Rodrigo, très proche de celle, plus tard, des condottieres d'Italie, combattant tantôt pour un parti tantôt pour un autre, sans autre but que leur intérêt personnel ou leur ambition. Rodrigo combattra les musulmans aussi bien que les chrétiens, pour lui-même ou pour les princes de l'une ou l'autre religion. Il quitte Alphonse en 1081, accompagné, comme c'était l'usage, de plusieurs centaines de cavaliers. Le Berenguer de Barcelone, auquel il offrit ses services, ne l'accepta pas et il se dirigea vers Saragosse où régnaient les Hudides, une des plus importantes dynasties des rois de taifas. Son souverain, al-Muktadir, accepta sans hésiter l'offre du Campeador de se joindre à son armée, lui et ses troupes. Muktadir étant mort peu après, Rodrigo prit parti pour l'aîné de ses fils, al-Mutamin, qui disputait l'héritage à son frère cadet. Mutamin étant appelé à combattre les Aragonais et les Catalans – des chrétiens –, le Campeador remporta sur eux une éclatante victoire. Il fit prisonnier le comte de Barcelone, et entra triomphalement dans cette ville. Sa gloire se répandit dans toute l'Espagne. Saragosse l'accueillit en vainqueur.

Sa politique ondoyante continua, du côté tantôt des chrétiens, tantôt des musulmans. Il se réconcilie avec Alphonse VI, se brouille à nouveau avec lui, ravage toute la côte du Levant. Il reçoit des tributs du comte de Barcelone aussi bien que des princes musulmans. Il est virtuellement le maître de Valence. Le roi de Castille tente de la lui enlever, sans succès. Une circonstance qu'il n'avait pas provoquée allait lui confirmer la possession de la ville.

En 1092-1093, à la suite d'un soulèvement de la population, qui avait porté au pouvoir le cadi de la ville Ibn Djahhaf, le Cid marchait sur la ville, s'en emparait sans difficulté et faisait brûler vif le cadi – qui avait pris le titre de président de la république de Valence –, et exécuter ceux qui l'avaient mis à leur tête et aidé à prendre la ville (1095). Le Cid pouvait régner sans rival sur Valence, dont il allait faire son quartier général et sa capitale, qu'il embellit et agrandit. La grande mosquée fut transformée en église, siège d'un évêché. Il maria ses filles, l'une, Maria, à Ramon

Berenguer, comte de Barcelone, l'autre, Christine, à l'infant de Navarre, Ramiro – ce qui marque bien l'oubli des griefs que les princes chrétiens avaient contre lui et son retour dans leur camp. Mais il avait eu le chagrin de perdre Diego, son second fils. Il tente de conquérir Jativa sur les Almoravides, sans succès, et il doit leur rendre des places fortes. Ce sont ses derniers combats. Miné par la maladie et les douleurs que lui causent d'anciennes blessures mal fermées, il meurt en 1099. Chimène le fait inhumer au couvent de San Padro de Cardenas près de Burgos. Elle s'y retirera quelques années plus tard, quand elle devra cesser la résistance aux Almoravides, qu'elle avait prise en main dès la mort du Cid. À la fin, assiégée par les musulmans plus nombreux que les soldats chrétiens, elle avait fait mettre le feu à la ville, dont les Almoravides n'avaient trouvé que des ruines.

ONZIÈME PARTIE PARTIE

L'ART HISPANO-MUSULMAN

« Le charme de l'Espagne est d'être le lieu où l'Orient et l'Occident se sont rencontrés. »

Émile Mâle

L'art de l'Espagne des émirs et des califes, « puissance musulmane transportée en Occident », est essentiellement le reflet d'une double influence orientale, celle des Omeyyades de Syrie, des Arabes longtemps soumis à Rome puis à Byzance, qui avaient laissé, avec des monuments, leur influence, et celle des Abbassides d'Irak, des Arabes eux aussi, qui regardaient surtout vers l'Iran et son passé sassanide, l'Iran d'où était venue, dans la première partie du VIII^e^ siècle, la révolution qui les avait portés au pouvoir. Les Omeyyades d'Espagne, surtout pendant les premières décennies qui avaient suivi la conquête, avaient conservé des liens puissants, dans tous les domaines, avec Damas, le « paradis perdu » – en attendant de succomber aux charmes et aux délices de Bagdad la resplendissante, où était vite apparue une civilisation raffinée et une haute culture dont Zyriab, l'illustre dandy, s'était fait en Espagne le thuriféraire et le propagandiste. Grecs et Romains, qui avaient occupé pendant plusieurs siècles la Péninsule, y avaient laissé des traces peu profondes, moins encore les Ibères. L'art hispano-musulman – ou mauresque – est ainsi un art aux multiples facettes dans lequel l'influence musulmane domine très largement, sans être la seule. Émirs et califes, *reyes de taifas*, Almoravides et Almohades étaient en contact permanent, par le commerce et leurs relations familiales, avec les populations des côtes sud de la Méditerranée. L'Ifrikiya, sous la souveraineté, au moins nominale, des Abbassides, fut pendant longtemps un des principaux intermédiaires entre

Bagdad et son immense zone d'influence d'une part, Cordoue et la péninsule hispano-musulmane de l'autre. Par ses navires arrivaient en Espagne non seulement les produits et les traditions artistiques des Abbassides mais aussi ceux de Byzance, de la Syrie, de l'Égypte, de l'Inde et des pays plus lointains.

La décoration

Du fait même de ces influences, variées et nombreuses, que subit l'art de la Péninsule, le décor des monuments – palais et mosquées – mais aussi des objets précieux, qui sont venus jusqu'à nous, est d'une remarquable diversité. Tous les matériaux sont utilisés : pierre, marbre, bois, terre cuite sous toutes ses formes, brique décorée ou non, stuc en forme de fleurs, de feuilles de vigne stylisées, de feuilles d'acanthe, d'entrelacs, de rinceaux, d'écritures, de grilles de fenêtre, apportés de Syrie et de Bagdad – on en a trouvé en abondance à Samara – par l'intermédiaire surtout des Aghlabides d'Ifrikiya.

La technique de la terre émaillée, venue de l'Irak abbasside, découpée et assemblée en placages, avec ses reflets métalliques, est, elle aussi, très répandue. À Cordoue, à Zahra et ailleurs, on l'utilise largement, découpée et assemblée pour former des lettres d'écriture coufique, pour décorer des arcs et des bandeaux, comme pavage, etc. La céramique à reflets métalliques sera plus tard une des plus belles productions artistiques de l'Espagne post-musulmane. Elle a sans doute pour origine les carreaux de faïence lustrée apportés de Bagdad à Kairouan puis à Malaga, dont la technique se répandit dans plusieurs centres de l'Espagne aux XV^e^ et XVI^e^ siècles.

La mosaïque, elle, avait été apportée de Byzance. Selon Ibn Idrisi, l'empereur Nicéphore Phocas, à la demande du calife al-Hakam, envoya à celui-ci, en même temps que trois cent vingt quintaux de cubes de couleur, un mosaïste chargé d'apprendre le métier à des esclaves du calife qui, dit l'historien, « acquirent un talent d'invention qui les fit dépasser leur

maître ». Des mosaïques à fond d'or d'une extrême richesse recouvrent les panneaux et l'arcature de la grande mosquée de Cordoue.

L'apport romain et byzantin est évident dans les colonnes de la grande mosquée de Cordoue, à Zahra, entre autres. La plupart ont été enlevées aux monuments antiques, mais il en existe aussi en grand nombre de fabrication musulmane. Les chapiteaux, les corniches, les sculptures au trépan, notamment à la mosquée de Cordoue, à la cathédrale de Tarragone, combinent souvent le corinthien et le dorique, œuvres en majorité d'artistes musulmans. La peinture était largement utilisée, sur bois ou sur plâtre. Le plafond de la mosquée de Cordoue, dont on a retrouvé des fragments, était revêtu d'un décor floral de couleurs blanche, rouge, bleu, verte et noire. Les chapiteaux de la mosquée étaient dorés. Toutes les formes de décor sont utilisées – témoins aussi de la diversité des influences. Beaucoup d'inscriptions en caractères coufiques sculptés dans la pierre, le marbre, taillés dans du stuc ou en mosaïque, la plupart étant des citations du Coran ou des hadiths. Les murs extérieurs sont couverts de décors géométriques : polygones étoilés, carrés, rectangulaires, combinaisons diverses permettant à l'imagination des constructeurs de se donner libre cours.

On verra bientôt, en Andalus, apparaître la *mukarbas*, analogue pour l'essentiel au *mukarnas*, ce type de décoration formé d'une série de niches groupées autour d'un petit nombre d'axes, que l'on compare souvent à un rayon de miel ou à une stalactite. Originaires de l'Iran ou de Bagdad, les mukarnas ont été employés très tôt pour décorer des niches. Ils se sont répandus dans le monde musulman. On les voit en Espagne à la mosquée de Séville (fin du XII^{e} siècle), à l'alcazar de cette ville puis dans presque tous les monuments postérieurs. Les mukarbas, par exemple, seront un élément essentiel et somptueux de la décoration de la Cour des Lions, à l'Alhambra de Grenade. Ils ne tiendront cependant jamais en Espagne la place qui est la leur dans l'architecture de l'Égypte et de l'Asie centrale où ils font partie intégrante de la culture et de la mentalité islamiques.

L'architecture

Les sources de l'architecture hispano-mauresque sont, elles aussi, d'une extrême diversité. La grande mosquée de Cordoue, à elle seule, en fournit presque tous les exemples.

Le fait majeur, qui suscite étonnement et admiration, est la présence d'arcs polylobés et d'arcs en fer à cheval qui tantôt s'entrecroisent, tantôt sont disposés les uns au-dessus des autres. Clavaux (clefs de voûte) sculptés et clavaux simples formés de pierres et de briques donnent à ce monument cette impression colorée et originale qui séduit tant le visiteur. On pense aux grands aqueducs romains, celui de Mérida par exemple, lui aussi avec ses clavaux de pierre et de brique. La trace de l'Orient syrien et persan se manifeste dans les entrecroisements des nervures en étoiles, les coquilles des trompes au départ des coupoles, dans les arcs polylobés que les Abbassides avaient largement utilisés. Édifice dans l'immense édifice, rareté architecturale, le *mihrab* est couronné d'une coupole aux arcs trilobés, en feuille de trèfle, supportés par des colonnes de marbre et des chapiteaux d'or. Premier exemple d'un mihrab de ce type, son architecture se retrouve dans plusieurs mosquées du Maghreb, à Tlemcen notamment, dans la porte de la mosquée de Kairouan aussi. La nef centrale de la mosquée de Cordoue, à son extrémité, et les deux autres nefs supportent, elles aussi, deux coupoles reposant sur des arcs polylobés, comme à Damas, dont on retrouve, ici aussi, l'influence. On y observe une similitude avec les croisées d'ogives des églises construites chez nous à peu près aux mêmes époques. Influence des Andalous sur les maîtres d'œuvre français ?

Toujours est-il qu'on ne peut manquer d'observer avec quelle facilité les conceptions de l'art se transmettent entre des régions éloignées, puisqu'on a retrouvé des coupoles sur nervures en Arménie, qui elle-même avait été influencée par Damas. Cette forme de coupoles par groupes de trois se retrouve aussi à Tolède dans la mosquée de Bib el-Mardom, aujourd'hui une église, où l'on voit huit coupoles groupées autour d'une neuvième plus élevée. On retrouve aussi les coupoles groupées au Maghreb, à Tlemcen notamment.

L'arrivée dans la Péninsule des Almoravides puis des Almohades modifia considérablement l'architecture religieuse de l'Espagne

musulmane. Bien qu'il subsiste relativement peu de constructions de ces deux dynasties, un fait, dans le domaine de l'architecture, domine tous les autres : le remplacement des colonnes, qui donnent une grande partie de leur beauté aux mosquées omeyyades, par des piliers de briques, plus conformes à l'idéal d'ascétisme et de rigueur de ces Berbères venus d'Afrique réformer l'islam andalou. D'origine mésopotamienne, cette architecture ne peut que paraître lourde comparée à celle des Omeyyades. Assez peu de bâtiments almoravides et almohades se sont conservés en Andalus. On peut en voir surtout en Afrique du Nord, à Alger et à Tlemcen. La mosquée de Séville, ou ce qu'il en reste, appartient à la fin de la période almoravide. Les Almohades surtout, d'un ascétisme sans concession conforme à leurs prétentions de restaurer l'islam des premiers siècles, réduisirent l'ornementation à son strict minimum. Leurs mosquées sont de vastes monuments symétriques et solides, en réaction contre le retour au laxisme des derniers Almoravides, avec de grandes portes analogues à des portes de ville qui reflètent l'idéal de solidité, mais aussi de grandeur, qui les animait – en même temps que leur volonté de faire table rase de tout ce qui était venu, au fil des années, s'ajouter à l'islam primitif et l'avait corrompu. Leur idéal de rigueur ne les empêchera pas de prendre pour modèle la mosquée de Cordoue lorsqu'ils construiront en Afrique du Nord leurs grandes mosquées, celle de Marrakech notamment.

L'Alhambra

« Grenade est une invention romantique », a dit un des bons spécialistes de l'Espagne et de son art (P. Guinard), sans doute quelque peu agacé de voir l'art hispano-musulman réduit, aux yeux de beaucoup de touristes, à la colline rouge qui dresse à l'une de ses extrémités l'un des monuments les plus visités d'Europe. Depuis les premières années du IX^e^ siècle, il existe une « mystique » de Grenade et de l'Alhambra, un des lieux privilégiés des écrivains romantiques d'Occident, Chateaubriand, Théophile Gautier, Washington Irving, pour ne citer que les plus illustres. Le site dominé par les neiges de la sierra est l'un des plus beaux d'Europe et, pour le touriste, le monument qui reflète le plus parfaitement l'islam

idéal. En Espagne beaucoup de fervents de l'art de l'islam opposent au palais de Grenade la mosquée de Cordoue, dans le monde musulman la Suleymanié d'Istanbul plus chargée d'histoire et plus majestueuse, le turbé de Mevlana à Konya, reflet parfait de l'âme musulmane, la mosquée d'Omar, d'autres encore. Il n'empêche. Dans le raffinement et la diversité des styles qui le composent, l'Alhambra est émouvant aussi par les souvenirs qu'il rappelle, dont le moindre n'est pas le dernier combat des musulmans sur la terre d'Europe.

La construction de l'Alhambra s'échelonna sur un siècle et demi. Sa colline constituait une remarquable défense naturelle. Le roi nasride Mohammed I^er^, qui avait mis sous son autorité les territoires voisins, fît rapidement bâtir sur son sommet une enceinte de deux kilomètres de long pourvue de tours carrées crénelées, aux extrémités de laquelle deux autres plus puissantes encore, la Tour du Guet et la Tour Vermeille, assuraient au plateau une sécurité absolue. Son fils Mohammed II renforça encore les défenses et poursuivit les travaux de construction d'un palais que son père avait commencés. On amena de l'eau de la rivière. À la mort de Mohammed II, l'Alhambra avait tous les aspects d'une ville avec des magasins, des maisons… Mohammed III poursuivra ces travaux. Il fera bâtir entre autres une mosquée. Les sultans qui se succéderont ensuite feront de même.

Le plan général de cette ville-forteresse est celui de patios autour desquels sont disposés des bâtiments reliés par des couloirs et des salles plus petites. L'Alhambra ne fut pas construit d'une seule haleine. Des palais, des bâtiments divers furent édifiés puis détruits et rebâtis par d'autres sultans qui le modifièrent suivant leur propre goût, ou plus souvent, comme c'est l'habitude chez les souverains d'Orient, pour laisser une trace matérielle de leur passage sur la terre. Yusuf I^er^ fit bâtir, outre la Madresa de Grenade, la Porte de la Justice et la partie orientale du complexe palatial, celle dite Palais de Comares ou de l'Alberga, et les salles voisines qui donnent sur la Cour des Myrtes avec au milieu un grand bassin bordé de larges plates-bandes de myrtes. À chaque extrémité, de minces colonnes supportent des arcs mauresques. Cette composition exprime le type même de l'architecture grenadine. Une cour plus ou moins

grande avec, en son centre, un bassin autour duquel s'ouvrent au rez-de-chaussée les portes des pièces voisines, à l'étage des fenêtres géminées. Une porte conduit à la salle du Trône ou salle des Ambassadeurs, carrée et surmontée d'un dôme reposant sur les murs. On est loin ici de Cordoue et de sa forêt de colonnes. Autour de la fameuse Cour des Lions, Mohammed V, successeur de Yusuf, fera construire un second palais – de nombreuses inscriptions citent son nom –, avec en son centre une pièce d'eau alimentée par une vasque que soutiennent douze lions de pierre. Des portiques aux colonnes cannelées entourent cette cour fameuse, qui pourrait évoquer un cloître, sur laquelle s'ouvrent quatre grandes salles de forme et de dimensions différentes. Au sud la salle dite des Abencérages, à l'est celle du Tribunal, au nord la salle des Deux-Sœurs avec son plafond de mukamas d'une richesse inouïe, vaste salle d'apparat voisine des salles d'un harem, de même que les appartements du premier étage aux fenêtres grillagées. À l'ouest une salle rectangulaire étincelle de son décor de mukarnas, qui couvrent la voûte et les arcs, comme jamais on n'en avait probablement vu en Occident.

Le décor intérieur, lui aussi, est aux antipodes de Cordoue et de ce qui s'inscrivait jusque-là dans la tradition artistique hispano-musulmane. La sobriété cède maintenant la place à l'exubérance. On trouve ici même des traces de l'art chrétien. Dans la Tour des Dames, par exemple, très probablement de la main d'artistes européens, des peintures représentent des scènes de chasse à courre, des chasses au sanglier ou à l'ours. Des hommes et des femmes conversent (amoureusement ?), des cavaliers galopent non loin, scènes qui ne surprendraient nullement sur les murs d'un château du sud de la France ou des bords de la Loire. Le bas des murs est recouvert de céramiques tandis qu'au-dessus s'élèvent jusqu'au plafond des stucs qui se développent en arabesques s'entrecroisant à l'infini. Des palmes forment des arbrisseaux, des fleurs ondulent, des branches enchevêtrent leurs feuilles, tout un décor d'une nature stylisée court le long des murs. La fantaisie se donne libre cours dans ces fleurs et ces plantes qui se dissolvent en rosaces, palmettes, étoiles. Beaucoup de plafonds de l'Alhambra sont peints. La collaboration d'artistes chrétiens, tant pour les stucs que pour les peintures, est très vraisemblable. Certains

étaient des prisonniers de guerre, d'autres des artistes engagés contre rétribution. Des formes, notamment végétales, sont importées de l'étranger, de même que des figures d'hommes et d'animaux. Des artisans et des artistes du sultan, de leur côté, allaient travailler chez le roi de Castille.

L'art épigraphique est largement présent, lui aussi, avec son coufique sobre aux lettres verticales tandis que le naskhi développe à l'infini ses courbes, ses pleins et ses déliés, qui se prête si aisément et si harmonieusement aux arabesques, tout un décor que l'on pourrait croire improvisé tant il se développe avec fantaisie, se marie avec des fleurs, des motifs géométriques nés de l'imagination et du talent d'artistes sans aucun doute d'un très haut niveau. Les mukarbas, d'une infinie variété, de toutes dimensions et de toutes formes, se retrouvent un peu partout dans les palais – les coupoles de la salle des Abencérages, celle des Deux-Sœurs notamment –, se mêlant à des inscriptions versifiées, mais ils atteignent le sommet de la beauté dans la Cour des Lions, « véritable cathédrale du mukarbas hispano-mauresque pour la variété de ses solutions ».

Si beau que soit l'Alhambra, on peut se demander si certaines constructions de plaisance voisines ne l'égalent pas par leur légèreté et l'équilibre de leurs proportions, le Generalife le premier. Une longue allée de beaux cyprès, avec un étroit bassin au centre, y conduit. On le retrouve, dans ses grandes lignes, tel que Yusuf le fit construire. C'est là qu'il se retira avec ses proches lors de l'épidémie de peste de 1348 qui frappa l'Espagne comme tous les pays de la Méditerranée. Transformé dans ses détails à plusieurs reprises il demeure pour nous un bijou d'élégance et de grâce, avec sa galerie à jour qui borde un de ses côtés. Un grand patio allongé s'ouvre sur des salles précédées de portiques. Toutes ne sont pas décorées mais leurs proportions sont parfaites. Des tonnelles, des petits pavillons ont été aménagés dans les jardins parmi les roses et le jasmin, à l'ombre des hauts cyprès. Des fontaines alimentent des bassins dans lesquels se reflète le paisible paysage. Rien de trop vaste ni de trop sévère, une harmonie des formes à l'échelle humaine, après l'Alhambra qui magnifie le souverain et sa gloire, une harmonie de la nature qui inspira quelques-uns des plus grands compositeurs de l'Espagne. D'autres

pavillons, notamment le Partal et ses peintures qui nous renseignent si bien sur l'habillement des hommes du XIVe siècle, sont encore là mais la plupart des gracieuses constructions que les nobles grenadins avaient bâti dans la Vega ont disparu, à l'exception du dar al-Arusa, un ensemble édifié par les Nasrides.

L'art mudéjar

« L'art mudéjar est l'art des musulmans continuant à vivre et à travailler sous le joug du vainqueur chrétien », suivant l'excellente définition de Georges Marçais.

La *Reconquista* s'étant faite sur une longue durée, des provinces musulmanes tombèrent sous la domination chrétienne dès le milieu du XIe siècle tandis que d'autres ne furent prises qu'à la fin du XVe siècle. Ainsi, la production artistique s'est, elle aussi, étendue sur une longue période. À partir de 1492, est mudéjare toute œuvre créée en Espagne par des musulmans, mais il en est qui le furent quatre siècles plus tôt. L'art mudéjar s'étend ainsi en même temps que la conquête des terres musulmanes par les chrétiens.

Tolède prise en 1085 par Alphonse de Léon fut une des premières où s'exerça le talent des artistes mudéjars. Deux églises de ce style subsistent. L'une, Santa Maria la Blanca, rappelle la grande mosquée de Cordoue, avec ses grands arcs en plein cintre outrepassés et ses galeries polylobées. Les piliers sont couronnés de chapiteaux sculptés dans le plâtre, les tympans sont décorés d'arabesques. D'autres éléments font penser à la mosquée de Tlemcen. Il apparaît bien que des œuvres musulmanes servirent de modèles à l'époque chrétienne. À Tolède l'architecture d'un palais du XIVe siècle est visiblement d'inspiration andalouse. Des maisons privées possèdent des frises en forme de rosace étoilée et des décors géométriques plus musulmans que chrétiens. Un des monuments les plus célèbres de Tolède, la Puerta del Sol, probablement bâti au XIVe siècle, rappelle dans toute son architecture – galeries superposées en fer à cheval ou en plein cintre, arcs lobés ou entrelacés – l'art musulman.

Ce qui reste à Séville de l'art musulman est, dans sa plus grande partie, difficile à décrire, et même souvent à identifier, tant les travaux exécutés au temps de Pierre le Cruel, Ferdinand et Isabelle, Charles Quint et les autres souverains jusqu'au XIX^e^ siècle causèrent de dégâts. L'Alcazar lui-même a subi d'irréparables dommages. Tout montre cependant que les constructions mudéjares abondaient, à commencer par les salles, patios, couloirs de l'Alcazar dont les premières constructions furent exécutées sous Abdar Rahman II. Une cour dite Cour des Poupées *{Patio de la Muñeca*), avec ses arcs en plein cintre outrepassés et dentelés, ses stalactites, ses multiples points communs avec l'Alhambra, fut ornée et décorée au XIV^e^ siècle. Elle est l'œuvre de musulmans, de même que le Salon des Ambassadeurs voisin, très transformé plus tard. Baies aux arcs en plein cintre, large utilisation de la terre émaillée, inscriptions coufiques et dessins géométriques, tout ici est musulman, de même que les stalactites, l'entrelacs étoilé du plafond. Dans le Salon de Charles Quint transformé par Pierre le Cruel tous les éléments du décor classique musulman sont représentés. Bien d'autres exemples pourraient être donnés, à l'Alcazar, à Séville et dans d'autres villes, les clochers d'Aragon qui rappellent la Giralda de Séville. Dans tous les domaines de l'art, les travaux superbes et raffinés des artistes et des artisans musulmans postérieurs à la Reconquête perpétuent après leur départ l'art du long et superbe passé artistique de l'islam d'Occident.

Les arts mineurs

Les arts dits mineurs, dont il reste malheureusement peu d'objets, sont – plus encore que l'architecture – parmi les productions les plus originales, les plus belles souvent, celles aussi où se manifeste avec le plus d'éclat l'héritage de l'art abbasside ancien.

La céramique

Comme ailleurs en Occident à partir du x-xie siècle, en Espagne musulmane, la céramique occupe une place importante dans l'art décoratif, dans l'art domestique et en général dans tous les usages que l'on pouvait faire des pièces de forme, des plaques de tailles et de couleurs diverses. Elle était arrivée de Chine à Bagdad au temps d'Haroun al-Rachid (viiie-ixe siècle) sous forme de céladons envoyés par l'empereur de Chine au calife de l'Islam. Les Mésopotamiens, héritiers d'une longue tradition, les imitèrent rapidement. Leur production de céramique lustrée atteignit un haut niveau artistique. On trouve, peu de temps plus tard, ces belles productions en Ifrikiya sous la forme de l'envoi au prince aghlabide Abou Ibrahim de carreaux fabriqués à Bagdad destinés au mirhab de la mosquée de Kairouan. Le prince demanda alors au calife qu'il lui envoyât un bon potier. Ainsi commença la vogue des céramiques en Afrique du Nord. Comme beaucoup de techniques et de modes, ces céramiques, enrichies de motifs puniques, gagnèrent l'Algérie et le Maroc où elles eurent l'immense succès que l'on sait, avant d'atteindre l'Espagne, là aussi extrêmement appréciées. Appelées majoliques, du nom de Malaga, on les trouve vite en Italie où, entre autres, elles décorent les façades des églises et des clochers. En Espagne, la vogue des céramiques s'étend à mesure que leur palette s'enrichit : le vert et le blanc d'abord, puis le brun de manganèse, le jaune, le bleu sombre et le bleu clair. Les vases d'Espagne à reflets métalliques vont devenir célèbres dans toute l'Europe, notamment les grands vases dits « vases de l'Alhambra » aux reflets verts et aux peintures bleues sur glaçure blanche, comportant des décors calligraphiques, des figures stylisées d'animaux et même des figures humaines, résultat, le plus souvent, de diverses combinaisons d'oxydes métalliques. Au xve siècle, la production de Valence est particulièrement célèbre, avec ses arabesques, ses lettres en coufique ou en naskhi, ses plats lustrés au décor zoomorphe stylisé, ses figures humaines aussi. On les exportera jusqu'à Venise, au Caire et à Alexandrie, vers les villes du Maghreb et même en Syrie. Des découvertes, au cours des dernières années, confirment qu'il existait d'importants trafics de céramiques entre les côtes d'Andalus et le Levant, les villes de la Méditerranée occidentale aussi bien qu'orientale, vers l'Atlantique aussi.

Les bijoux

Un art, tout de finesse aussi, atteignit en Espagne musulmane un haut degré de perfection, celui de la joaillerie : bracelets, anneaux de cheville, colliers, etc. Là aussi, il est aisé de reconnaître de fortes influences orientales, notamment dans une paire de boucles d'oreilles (Musée de Koweit City) datant probablement du XII^e^ siècle, un travail de fils entrelacés composant la citation d'un passage bien connu du Coran (sourate 112) : « Au nom de Dieu le Bienfaiteur miséricordieux ». Cet art tout de finesse est arrivé en Espagne par l'intermédiaire des Fatimides d'Égypte, par exemple les cloisonnés que l'on verra longtemps orner les bijoux d'Afrique du Nord et d'Espagne. Une sorte de collier, que l'on cousait sur le vêtement à la façon des Wisigoths, est composé d'une vingtaine de plaques de métal en forme d'étoile ornées de petites bosses. Le collier se termine par une étoile plus grande avec, en son centre, des cabochons de pâte de verre, un bijou dont la fabrication requiert une extrême technique. Ce collier et d'autres objets avec lesquels il a été trouvé montrent des influences africaines et même seldjoukides. De même origine, sans doute, un trésor trouvé à Loja, à l'ouest de Grenade, nous montre aussi des médaillons sertis de pierres précieuses.

Les ivoires

Les ivoires d'Andalus sont parmi les plus beaux de l'art musulman du Moyen Âge. Les représentations sculptées sur ces objets sont souvent celles de la vie de cour, des chasses, des triomphes du souverain. Une pyxide ayant appartenu à Ziyad ibn Aflah, le préfet de police de Hisham II, montre dans un médaillon ce haut fonctionnaire à dos d'éléphant sous un dais, un jaguar en croupe, une image que l'on retrouve sur des objets abbassides ou même sassanides. Dans un autre médaillon, un fauconnier à cheval, décor classique, lui aussi, de l'Orient ancien. Une boîte plus tardive (XIII^e^-XV^e^ siècle), en argent doré, de même forme mais avec une décoration différente, témoigne de l'influence qu'exercèrent sur l'art espagnol chrétien les artistes de l'Espagne musulmane, surtout si on compare cet

objet à une cassette, de superbe facture, dont une inscription nous apprend qu'elle fut offerte à Hakam II par son fils Hisham quand celui-ci fut fait prince héritier. Un grand joaillier, du nom de Jawdar, en fut l'auteur. Faite de bois, de dorure et d'argent incrusté, ce bel objet au décor de feuilles stylisées, de médaillons, d'inscriptions coufiques est un des plus rares exemples de cet art que les joailliers arabes d'Espagne portèrent au plus haut niveau. Dans un médaillon d'un autre coffret, un prince, deux lions couchés à ses pieds, boit à une coupe en compagnie de sa favorite et de son joueur de luth. Nous sommes ici en plein Orient abbasside – comme dans les médaillons sculptés de l'étonnante église d'Akdamar, une petite île du lac de Van, en Arménie turque. Sur une boîte au nom d'al-Mughirat, fils d'Abdar Rahman II, de chaque côté d'un arbre de vie, deux cavaliers affrontés et un souverain trônant entre deux personnages, les uns et les autres sur un fond d'animaux, de feuillages sculptés avec vigueur. Au bas du couvercle une inscription porte ces mots en coufique : « Bénédiction de Dieu, et bienfait, joie et contentement à al-Mughirat, le fils du prince des croyants. Que Dieu ait pitié de lui. Ceci a été fait en l'année 357 (968). » Cet objet est parfait dans ses moindres détails, témoignage d'un art très sûr. Il rappelle, lui aussi, les sculptures et les peintures des temps abbassides, celles de Samarra parmi d'autres. Aucun de ces superbes objets ne surpasse cependant un grand coffret rectangulaire que l'on peut voir (à la cathédrale de Pampelune) entièrement sculpté, avec des médaillons polylobés contenant des scènes d'hommes chassant ou combattant des animaux sauvages, ou au repos les jambes croisées parmi des arbres et des hommes entourés de lions, de cerfs, etc. Sur le couvercle, une inscription en coufique : « Bénédiction de Dieu, félicité, bonheur, espoir de bonnes œuvres, recul du fatal dénouement soient au chambellan Abd al-Malik al-Mansour, ce coffret fait sur son ordre sous la direction de son chef eunuque Numair ibn Mohammed al-Aumeri, son esclave, en l'an 395 (1005). »

Certains de ces objets sont du très grand art, très sûr de ses moyens d'expression et d'une extrême habileté technique, héritier d'une longue tradition venue de l'Orient sassanide et abbasside ainsi que de Byzance, mais aussi perfectionnée et enrichie en Espagne musulmane, qui lui donna

la vigueur et surtout la fantaisie que l'on trouve rarement dans l'art des époques plus anciennes.

Les sculptures

Proches des ivoires sculptés, par leur décor et leur inspiration, sont les panneaux sculptés au trépan (à Medinat al-Zahira) que l'on voit sur les cuves à ablutions bordées de poissons et d'oiseaux, avec leurs combats de bêtes, des lions qui terrassent des gazelles. À Madinat al-Zahira on retrouve la décoration exubérante des ivoires – feuilles, palmettes en marbre –, la même que celle du soubassement en marbre du mihrab de la mosquée de Cordoue. Une de ces cuves à ablutions (Musée de Madrid), rectangulaire, au décor de pommes de pin et de fleurs stylisées, confirme l'influence syrienne en Espagne, au moins aux premiers siècles après la conquête.

Plus rares sont, en Espagne musulmane, les sculptures indépendantes des monuments. La fameuse Fontaine aux Lions de l'Alhambra de Grenade en est un exemple qui n'a guère d'équivalent si ce n'est, à l'Alhambra même, une vasque de marbre décorée de lions dévorant des cerfs, de style assez archaïque bien que datée de 1305, ce qui permet de penser que c'est peut-être une copie d'un monument plus ancien. Des animaux en bronze, lions, griffons, révèlent une influence des artistes de l'Égypte ou d'Ifrikiya, confirmant les relations étroites des pays de Méditerranée centrale et, au-delà, de la Mésopotamie avec Andalus.

Les grands chemins des pèlerinages

Au siècle dernier encore, le voyageur pouvait voir à Ctésiphon, prolongeant le grand arc imposant et majestueux, une longue façade de trois étages d'arcs polylobés. Une partie a disparu, mais ce qui subsiste nous ouvre un immense horizon, jusqu'à la mosquée de Cordoue et, plus près de nous, les églises du Sud-Ouest de la France, la cathédrale du Puy-en-Velay et de nombreuses églises de sa région.

L'arc polylobé, venu de la Perse sassanide, fut emprunté à celle-ci par les architectes abbassides, comme en témoignent, à Samarra, les restes d'une mosquée dont subsistent plusieurs de ces arcs. Il constituera l'un des éléments essentiels de l'architecture musulmane, sous diverses formes, trilobé par exemple, imitant un trèfle à trois feuilles. On le voit dans les mosquées d'Ifrikiya (Kairouan) et, rapidement, en Espagne, à Cordoue, où il constitue un des traits principaux de la décoration intérieure et extérieure, puis au-delà des Pyrénées, à La Charité-sur-Loire notamment, où il figure à tous les étages du transept de l'église, certainement construite par un de ces architectes qui avaient franchi les Pyrénées et visité Tolède. Celle-ci avait gardé après la Reconquête un aspect très arabe, avec sa grande mosquée qui ne devait être démolie qu'un siècle plus tard. Ainsi, à La Charité-sur-Loire – prieuré de Cluny, dont on a pu dire que l'ordre « fut l'âme de cette croisade espagnole » –, on retrouve partout l'arc polylobé, de même qu'à Clermont-Ferrand, à l'église Notre-Dame-du-Port, tréflé ou en plein cintre. En Espagne chrétienne, au premier étage de la basilique de Saint-Jacques-de-Compostelle, les arcs en plein cintre des fenêtres y sont comme doublés par des arcs à cinq lobes. À Barcelone, les arcades du cloître de l'église Saint-Paul-des-Champs sont formés d'arcs à cinq lobes et d'arcs tréflés. Par ailleurs, Émile Mâle fait observer qu'à Notre-Dame-du-Port la corniche de l'abside et des chapelles est soutenue par des modillons à copeaux (sorte de console placée sous une corniche ou appliquée à un mur) très proches de ceux que l'on voit à la mosquée de Cordoue, où ils constituent un des éléments principaux de la décoration intérieure et extérieure, ce qui tend à montrer que l'architecte français avait sans doute séjourné dans la capitale de l'Espagne musulmane. Ces modillons à copeaux se retrouvent dans de nombreuses églises de France, en Auvergne surtout, à Saint-Sernin de Toulouse, dans le Berry, en Poitou, et même à Jumièges. Certains sont la réplique exacte des modillons cordouans. De même que les mosaïques que l'on a retrouvées à Notre-Dame-du-Port, ces modillons sont des copies des modèles arabes apportés en France. Par qui ?

De Ctésiphon
à la cathédrale du Puy-en-Velay

Les échanges entre les musulmans d'Espagne et le grand pays du Nord, avec lequel les relations connaissaient et avaient connu tant de vicissitudes, étaient plus nombreux et plus intenses qu'on ne peut l'imaginer, à une époque où les peuples n'avaient guère de moyens de se rencontrer. Il y avait d'abord, et avant tout, le grand chemin de Compostelle qui drainait vers l'Espagne chaque année des dizaines de milliers de pèlerins. Plusieurs routes conduisaient à ce centre religieux, le plus important d'Europe occidentale après Rome. L'une partait du Puy-en-Velay et, par Conques et Moissac, atteignait Roncevaux et Pampelune pour gagner Puente la Reina, où toutes les routes se rejoignaient ; la seconde conduisait d'Arles à Narbonne et Carcassonne et, de là, au col du Somport et Jaca ; une troisième allait de Vézelay à Limoges, Périgueux et Roncevaux, de même que celle qui passait par Orléans, Poitiers, Bordeaux et Dax. De Puente la Reina, les uns et les autres se rendaient à Saint-Jacques par Burgos et Léon.

Parmi ces immenses foules se trouvaient de toute évidence des hommes de culture, des artistes, des artisans aussi curieux les uns que les autres de connaître les œuvres et les techniques de ceux, chrétiens et musulmans, qui exerçaient le même métier qu'eux-mêmes. Il n'était pas difficile à ces Infidèles de visiter les mosquées. Certains avaient très probablement fait le voyage de Cordoue. Il ne manquait pas non plus, en Espagne, de mosquées dont les architectes s'étaient inspirés du chef-d'œuvre de l'islam occidental ou d'églises mozarabes, en Espagne chrétienne, plus ou moins proches de l'art de Cordoue. On peut aussi penser, sans risque d'erreur, que des Arabes étaient allés en France. Émile Mâle rapporte que selon l'auteur du *Spéculum Morale*, un texte du XIII^e^ siècle, « les Sarrasins d'Occident, à ce qu'il a entendu dire, offrent des présents à Notre-Dame-du-Puy pour qu'elle les préserve, eux et leurs champs, de la foudre et de la tempête ». Ces voyageurs du Moyen Âge, dont nous savons peu de chose, pratiquaient un syncrétisme et se livraient à des gestes religieux qui, aujourd'hui, nous paraissent aberrants. Certains

Arabes, sans doute en petit nombre, artistes et hommes de culture, entraient en relation avec leurs homologues français, leur décrivaient, dessinaient peut-être les monuments musulmans d'Espagne et leur décoration. Parmi eux, probablement même en majorité, des mozarabes étaient attirés par les lieux des grands pèlerinages d'au-delà des Pyrénées et rencontraient à cette occasion les architectes et les artisans des églises, monastères et autres lieux religieux chrétiens, du Languedoc, du Limousin, du Velay surtout.

Du Puy-en-Velay…

C'est en Velay, en effet, dans ce pays au décor volcanique, à la géologie tourmentée, qui devait se présenter au Moyen Âge comme une fin du monde habité, que les rencontres entre architectes, artisans, décorateurs français et musulmans ont laissé leurs traces les plus évidentes et les plus belles, par-dessus tout au Puy, sur une de ces *collines sacrées* qui marquent plusieurs de nos provinces d'une si forte empreinte.

À l'époque gallo-romaine, selon la légende, la Vierge serait apparue sur un dolmen à une femme malade, au sommet du rocher Corneille, une éminence aujourd'hui au milieu de la ville du Puy, et lui aurait demandé qu'une église soit érigée à cet endroit. Construit vers 420, par des mains mystérieuses – toujours selon la légende –, le sanctuaire encore modeste fut édifié en réalité sur l'emplacement d'un temple romain, démoli lorsque les empereurs chrétiens ordonnèrent la destruction de tous les édifices païens. Plusieurs églises successives, de plus en plus vastes et belles, furent construites là jusqu'au XII^e^ siècle, époque à laquelle la dernière travée fut construite.

Lieu de culte vénéré – le « Lourdes du Moyen Âge » –, c'est sans doute là que l'influence de l'art musulman est le plus sensible en France, et peut-être dans tout l'Occident, la Sicile exceptée, au point que le visiteur qui a vu les grandes mosquées du monde de l'islam, celles de l'Espagne surtout, ne peut manquer, en voyant les arcades aux pierres blanches et noires, les arcs polylobés, les modillons du Puy, de penser à Cordoue, une mosquée

de Cordoue plutôt qu'étendant ses rangées de colonnes pour la prière, les dressant vers le ciel. Le cloître surtout, aux clavaux de couleurs alternées, rivalise de beauté et de somptuosité avec les alignements de colonnes de pierres de couleurs, alternées elles aussi, de Cordoue. Au portail, des arcs tréflés et polylobés, de caractère très proche du coufique, encadrent une des portes, un étrange porche, ici, fait de deux arcs superposés : rien de tel n'existe dans aucun monument français du Moyen Âge. Le nef est couverte de coupoles sur trompes, et non d'une voûte, comme en Perse sassanide, fait observer Émile Mâle.

À Bourges et à Moissac

D'autres églises du Velay et de l'Auvergne montrent des influences orientales évidentes, des portails polylobés notamment, qui séduisirent tant d'architectes de ce temps-là, à Notre-Dame-du-Port de Clermont-Ferrand, où s'ajoutent des modillons à copeaux et de petites coupoles, au clocher de Saint-André-de-Cubzac. Bien d'autres églises de France montrent d'évidentes influences musulmanes, à Bénévent en Limousin, à l'abbatiale de Déols dans le Berry, à Oloron (coupole et voûte aux arcs entrecroisés). Jusqu'à la cathédrale de Bourges, dont le portail central s'ouvre par deux baies polylobées en plein cintre, que l'on rencontre fréquemment dans les églises de la région sur la route allant de Bourges à Clermont. En Angoumois, de La Réole à Angoulême, on peut voir dans les églises des modillons à copeaux, des arcs polylobés. Dans la direction d'Angoulême, de nombreuses églises possèdent des arcs polylobés. Au cloître de Moissac, une des étapes vers Le Puy, on peut voir des bordures en caractères coufiques, des arcs et des palmettes.

DOUZIÈME PARTIE

LE COMMERCE EXTÉRIEUR

Les produits du sol

Pays de culture et d'élevage, l'Espagne musulmane vendait essentiellement à l'étranger les produits de ses campagnes, dans lesquelles vivait la grande majorité de sa population. Des produits de la terre, au sens le plus large du mot, venaient ainsi en tête de son commerce extérieur, suivis de ceux de son artisanat.

La soie

Arrivé en Andalus de la Chine par la Perse sassanide et le Proche-Orient, le ver à soie était élevé principalement dans la région du haut Guadalquivir, protégée par les montagnes de la Sierra Nevada et de la Sierra Morena et très favorable à la culture du mûrier : les villes et les villages des vallées qui descendent de la Sierra Nevada, Baza, Cadix et surtout les villages autour d'Alméria. La grande spécialité d'Alméria était la fabrication d'étoffes tissées d'argent, les rideaux, de nombreuses étoffes décorées des motifs les plus divers, les voiles, etc. La région de Jaen *(Djayyan al-Harrir*: Jaen de la soie) dans 3 000 villages, affirmait-on ; les villages proches de Malaga, la région qui sera la *vega* de Grenade, Elvira et ses campagnes. On possède un témoignage de l'importance que l'on attribuait à la soie et à sa valeur dans un passage de l'historien Ibn Faradj, qui raconte que le vizir d'Abdar Rahman III offrit à celui-ci 1 000 livres de soie ouvrée et 1 000 livres de soie teinte, que le chef de l'atelier des tissages des tiraz plaça dans une chambre spéciale où le calife gardait ses matières

précieuses. Séville possédait un atelier de tissage dès la fin du IXe siècle. Cordoue en fabriquait de superbes. On faisait alors en Espagne des tissus de soie rendue imperméable par une gomme que l'on faisait venir d'Awdaghost, dans l'Ouest africain.

Les califes et les dignitaires de la cour faisaient de la soie un usage qui dépasse les descriptions les plus inouïes des *Mille et Une Nuits* et que l'on a peine à imaginer aujourd'hui. En 947, par exemple, le calife Abdar Rahman III, pour recevoir une ambassade de l'empereur de Byzance, fit tendre de superbes étoffes de soie non seulement le palais de Madinat al-Zahira lui-même mais toutes les maisons qui l'entouraient. Lors de la réception d'une ambassade chrétienne du Nord, on recouvrit d'étoffes de brocart tout le sol depuis l'entrée de la cour jusqu'à l'intérieur du palais « et plaça à des endroits déterminés des dignitaires que l'on eût pris pour des rois car ils étaient assis sur des sièges magnifiques et revêtus d'habits de brocart et d'or ». À chaque arrivée de l'ambassade d'un souverain chrétien ou musulman, on sortait des réserves les étoffes les plus somptueuses, tout un décor de soieries, afin d'impressionner l'hôte étranger. Al-Mansur, en 989, à la réception d'envoyés du prince de Catalogne, s'entoura de mille esclaves vêtus de soies brochées d'or et d'argent.

La production et la vente de la soie sous toutes ses formes rapportaient des sommes considérables. La soie d'Espagne était exportée dans toute la Méditerranée et au-delà, « jusqu'en Égypte et au Khorasan et dans le monde entier », dit le philosophe Razi. Les marchands allaient jusqu'à Aden et en Inde, où leurs marchandises faisaient l'objet de grandes spéculations. Lorsque les bateaux arrivaient, la soie n'était pas mise en vente immédiatement sur le marché. Les négociants attendaient que la pénurie fasse monter les prix. Un marchand juif, selon une lettre de la Geniza, écrivait d'Alexandrie que si on offrait 20 ou 23 dinars pour dix livres de soie grège, personne ne la vendait. On attendait qu'elle eût atteint 35 ou 40 dinars.

Les soieries de l'Espagne musulmane étaient vendues aussi dans les royaumes chrétiens, certainement en Espagne du Nord, ainsi que l'attestent de nombreux documents et de précieuses étoffes trouvées dans

les tombes des grands personnages chrétiens de cette époque. Les références aux belles étoffes d'Andalus sont fréquentes dans les textes, notamment aux XII^e^ et XIII^e^ siècles. Le voyageur anglais Roger de Hoveden dit que Alméria est la ville « où on produit la belle et noble soie appelée "Sericum de Alméria" » (cité par Constable). De nombreux romans du temps, la *Chanson de Roland*, le *Roman d'Alexandre*, font allusion aux soieries d'Espagne, particulièrement à celles d'Alméria. Il est aussi souvent question des étoffes d'Espagne, des tapis de soie – dont on faisait un grand commerce avec de nombreux pays – dans les lettres commerciales, les contrats de transport de marchandises avec les pays d'Europe. On trouve aussi des références aux droits imposés par des villes espagnoles chrétiennes à l'entrée d'étoffes venant d'Andalus. En France, on sait que Louis le Pieux offrit à l'abbaye de Saint-Wandrille une superbe couverture d'Espagne et que Charles le Chauve reçut plusieurs étoffes de Cordoue. On apprend aussi par les textes que des papes offrirent des étoffes d'Espagne à des églises d'Amalfi et de Naples, des tiraz notamment.

Bientôt cependant, dès le XII^e^ siècle, la soie d'Espagne déclinera. La *Paix mongole* ouvre la route de la soie aux marchands étrangers. En réalité elle en amènera assez peu mais le trafic par mer avec l'Extrême-Orient s'accroît. Les Occidentaux et les Orientaux achètent aussi de plus en plus de soie aux Byzantins. L'Italie développe sa propre industrie et peut subvenir à ses besoins, avec les achats à Constantinople, plus proche géographiquement. Et surtout la grande époque de la soie d'Espagne est passée. Les soies de Grenade seront parmi les dernières exportées, au XV^e^ siècle. Les grands acheteurs musulmans et la main-d'œuvre spécialisée ont disparu, beaucoup ont émigré. La vogue va maintenant surtout aux laines d'Angleterre et des Flandres, aux tissus d'Italie. Les pays d'Europe s'ouvrent, les marchandises circulent plus facilement.

La laine

L'élevage du mouton et l'industrie de la laine, à une échelle plus ou moins grande, commencèrent très tôt en Espagne, dès l'époque ibère et la

domination romaine. Les auteurs de l'Antiquité vantent les laines de la Péninsule, celles de la Bétique surtout mais aussi celles que produisent les pentes des sierras, du Guadiana à l'Estramadure. Plus tard, à l'époque musulmane, les voyageurs vantent la qualité exceptionnelle des laines espagnoles et les importantes exportations – à l'échelle de l'époque – dont elles sont l'objet. C'est alors que se développe l'élevage du mouton mérinos, dont on rapproche le nom soit de la tribu des Banu Marin, de l'ouest du Maghreb, soit de l'adjectif arabe *marin* (souple). Il semble bien que, en ce qui concerne les techniques de l'élevage, les musulmans d'Espagne se soient largement inspirés de celles des tribus nord-africaines, probablement aussi pour l'organisation de la *mesta* qui se développa surtout à partir du x^e^ siècle, toute une organisation fixant les règles de la transhumance entre pâturages d'été et pâturages d'hiver, les droits des propriétaires des troupeaux et ceux des terres cultivées, les juridictions qui tranchent les litiges entre les uns et les autres. En 1273, Alphonse X émettra des décrets organisant la *mesta* dans tous ses territoires, unifiera et précisera les droits et les obligations de tous les éleveurs.

On note des exportations de laine à la fin du XIII^e^ siècle vers l'Angleterre, d'autres en direction de Bruges un peu plus tard. Pourquoi à cette époque cette intensification de la production et du commerce de la laine ? Probablement du fait de la crise de l'agriculture, consécutive aux campagnes militaires de la Reconquête, des brassages de populations, du départ des cultivateurs musulmans. Tous ces facteurs favorisèrent l'extension de la friche, les cultures extensives et l'élevage aux dépens des productions exigeant davantage de main-d'œuvre qualifiée. Facteur important aussi, le développement des industries de la laine dans les Flandres, en Italie du Nord, en France et ailleurs, qui créent un appel pour la laine des pays méditerranéens.

Valence, Murcie, Cuenca, dont l'historien Idrisi vante la qualité des tapis, Bocairente – entre Denia et Jativa –, dont les étoffes de laine sont « souples et blanches comme le papier » (Idrisi), sont alors de grands centres de fabrication de tissus et des marchés de laine brute. À Sasin, « les femmes fabriquaient des tissus de couleur turquoise avec la très belle laine du pays mêlée à des poils de cochon » (Bakuwi). Ces tissus et ces tapis de

laine vont à partir du XIIe siècle circuler dans tout le bassin méditerranéen et ailleurs, même dans les pays d'Orient les plus connus pour la beauté de leurs tapis, tel Ispahan. On possède des commandes de commerçants égyptiens de tapis d'Espagne en grande quantité. Au XIIe siècle la cour fatimide en faisait un grand usage. Les écrivains et les voyageurs ne manquent pas de citer les tapis d'Espagne parmi les belles choses qu'ils ont vues. Dans plusieurs pays d'Orient, on trouve des tapis d'Espagne dans les inventaires après décès.

Les étoffes de grand prix, celles que l'on exporte surtout, servent à tous les usages, rideaux, tapis de prière, tentures, costumes d'homme et de femme, etc. Au début du XIe siècle, Don Sancho roi de Navarre « s'habille à la musulmane ». Il n'est pas le seul. Tous ceux qui en ont les moyens, en pays chrétien, font venir des étoffes plus luxueuses les unes que les autres. Les centres de tissage, en Espagne, en fabriquent ainsi en quantités énormes, destinées aussi bien à la confection des vêtements des princes et des riches bourgeois qu'à l'ameublement, au revêtement des sols, à la thésaurisation aussi. On garde dans des chambres fortes les étoffes, tapis, tentures, que l'on inscrit parmi les richesses d'un patrimoine. Ces trésors se transmettent par héritage au même titre que la monnaie et l'or en lingots. Ils comptent aussi parmi les insignes de la royauté, même en pays chrétien, témoins ceux, relativement nombreux, que l'on trouve dans les tombes des souverains et des hauts dignitaires de ces époques. Aux XIIe et XIIIe siècles, les tissus d'Espagne sont des concurrents sérieux pour ceux du Proche-Orient, en particulier pour ceux de très grand prix que l'on fabriquait alors dans le delta égyptien.

Le coton

Le coton est originaire de l'Inde, d'où il est parvenu à la Méditerranée par l'Arabie et la Haute Mésopotamie, et est cultivé en Espagne dès la fin du Xe siècle. Le *Calendrier de Cordoue* le mentionne en 961 et donne de nombreux détails sur sa culture. On le sème en mars, dit-il, et on le cueille en août et septembre. Ses principaux centres de culture sont la basse vallée

du Guadalquivir, la région de Séville surtout, ainsi que celle de Malaga et de Cadix et, un peu plus tard, Majorque. On le mentionne peu dans les documents de commerce avec l'Est méditerranéen. Dans ceux de la Geniza, il est rarement cité. Il est surtout utilisé sur place, le surplus étant principalement expédié en Afrique Noire.

Le lin

Dès l'Antiquité, l'Espagne est un important producteur de lin. Rome en importe, de Galice surtout. On produit aussi alors du lin dans la région atlantique, le Portugal actuel, dans la région de Tarragone et de Lérida, de Valence aussi, notamment à Jativa. Celle-ci deviendra plus tard, au début de l'époque musulmane, avec celle de Malaga, le centre de production le plus renommé de ce textile qui est alors exporté dans tout le Proche-Orient, même en Égypte car la qualité de son lin n'égale pas celui produit en Espagne. Dans plusieurs régions on fabrique du lin pour l'habillement. On y fait pour le public et pour la cour des vêtements de lin « qui ne sont nullement inférieurs au *dabik*, le fin tissu de lin fabriqué primitivement à Dabik, en Égypte », dit le géographe Ibn Hawkal. Plus tard, la culture du lin sera abandonnée au profit du lin importé d'Égypte, comme l'indiquent de nombreuses lettres de marchands de la Geniza. Il sera tissé en Espagne et réexporté vers l'Orient, notamment vers l'Égypte.

Les métaux

Les pays musulmans ne sont pas de grands producteurs de métaux. Mais ils exploitaient leurs mines et surtout, pour couvrir leurs besoins, en faisaient venir des pays lointains.

Le fer était produit en Espagne, mais en faible quantité, notamment dans la Sierra Morena, dans les régions de Cadix et de Huesca. On en exportait en quantités limitées dans les Flandres et en Angleterre. On en importait encore plus, notamment du Caucase – Daghestan –, et surtout de l'Inde – le *Ferrum Sericum* (le pays des Sères) de l'Antiquité –, dans le

centre et le nord du Deccan. L'acier est transformé dans quelques centres célèbres, Damas bien sûr, mais aussi Tolède, dont les épées sont bien connues à l'étranger et se vendent fort cher. On utilise aussi le fer dans les grands ports et les chantiers navals pour la construction des navires.

La grande production de l'Espagne est cependant le cuivre que l'on extrait à Rio Tinto, dans la région montagneuse à l'ouest de Séville et à al-Justrel, au sud du Portugal actuel. On l'exportait soit sous forme de lingots soit sous celle d'objets manufacturés, usuels ou de luxe, que l'on trouve souvent parmi les objets mentionnés dans les documents de la Geniza. L'Espagne musulmane exportait aussi, en petites quantités, de l'étain, du soufre et du mercure.

Pour les épées et autres armes de métal, l'Espagne est aussi un important intermédiaire entre les Francs, qui en font de fort belles, et le monde musulman, à qui celles qu'il fabrique ne suffisent pas, et qui a des difficultés à s'en procurer directement ; il en importe soit par les pays des Sakalibas – les Slaves – soit par l'Espagne et le couloir rhodanien où les Juifs se livrent à d'intenses trafics, ou par Venise qui enfreint les ordres de l'empereur de Constantinople et des rois chrétiens de ne pas vendre des armes aux musulmans. La Sérénissime n'eut jamais grand scrupule à se livrer à la contrebande.

Les cuirs

Les cuirs dits de Cordoue étaient déjà connus quand les Arabes entrèrent en Espagne. Les peaux de chèvre et de vache étaient travaillées selon des méthodes et avec des produits naturels qui leur donnaient la souplesse, le brillant et la solidité qui faisaient leur renommée. Selon les documents que l'on possède, ils étaient exportés surtout vers les pays chrétiens, encore que l'on trouve plusieurs références à des envois de cuirs espagnols dans des pays d'islam, en Égypte notamment. Dans un diplôme donné par Chilpéric II à l'abbaye de Corbies en 716, on trouve mention de divers produits qu'il autorise à prélever dans le cellier de Fos parmi lesquels figurent dix peaux de Cordoue, en même temps que divers

produits de l'Orient (poivre, pistaches, papyrus, etc.) Il est aussi fait mention de l'achat chaque année par l'abbaye de Saint-Wandrille, en Normandie, de peaux de Cordoue. On trouve aussi la mention d'achats de cuirs de Cordoue dans des documents italiens. La réputation de ces cuirs de luxe s'étendait dans toute l'Europe. On disait qu'il n'en existait pas de plus beaux. Leur prix était en proportion de cette réputation.

Le bois

Le monde musulman est pauvre en bois, alors qu'il en a le plus grand besoin pour ses constructions navales d'abord, comme combustible ensuite pour ses industries du fer et de la verrerie, pour d'autres besoins aussi, tels que la fabrication du sucre, la construction des maisons dans les villes, l'ébénisterie.

Dès le haut Moyen Âge, il y a pénurie. L'Égypte par exemple, grande importatrice et sans forêts, recherche partout du bois. Les forêts du Liban ont disparu très tôt. On s'en procure de toutes les manières, par exemple en montant des expéditions sur les côtes des pays riches en forêts, telles la Sicile, la Crète, la Dalmatie et l'Anatolie. On importe du teck de l'Inde, on achète du pin, sapin, mélèze en Occident par l'intermédiaire de Venise et d'Amalfi en dépit des prohibitions des empereurs de Byzance, qui entendent se réserver surtout les longues pièces de bois utilisées dans la construction navale.

L'Espagne avait la chance de posséder des forêts, sur la côte est surtout, dans les régions de Tortosa et de Denia, au sud-ouest aussi, autour de Silves, dans les montagnes de l'Algarve. Les bois espagnols utilisés dans les chantiers navals avaient une excellente réputation et étaient recherchés. On en vendait à l'étranger sous forme de billes de bois ou de navires entièrement construits. Les marchands d'Égypte, d'Ifrikiya, des côtes est de la Méditerranée en achetaient autant qu'il leur était possible. Mais la prohibition du commerce du bois deviendra de plus en plus sévère. Pour les rois chrétiens, c'est à la fois un matériau stratégique et une source de revenus. Ils considèrent le bois utilisé dans les chantiers navals comme

un instrument de la Reconquête et comme un matériau que le pouvoir religieux interdit de vendre aux musulmans. Les interdictions se succèdent, on brûle les bateaux des contrebandiers (par exemple, en 971, on fait brûler trois bateaux chargés de bois). Il faudra attendre les XIII^e^ et XIV^e^ siècles pour que le trafic du bois diminue et ait des effets sensibles sur l'équilibre des forces navales au profit des chrétiens en Méditerranée.

Le papier

Le papier était aussi un des produits qui comptaient dans le commerce extérieur de l'Espagne musulmane. Introduit en Orient par Djafar, le vizir barmécide de Haroun al-Rachid, quelques années après la bataille de Talas (711) entre Chinois et Arabes, le papier s'était rapidement répandu en Syrie puis en Andalus. On le fabriquait notamment à Jativa (entre Valence et Alicante), qui faisait un papier *satibi,* nom donné aujourd'hui encore au Maroc à une certaine qualité de papier, puis dans d'autres régions. Il est alors fabriqué surtout avec du chiffon et du lin et atteint rapidement une grande renommée pour sa souplesse, son brillant et sa solidité. On le recherche dans tout l'Orient, dans les pays méditerranéens et en Europe. Il en est plusieurs fois question dans les archives de la Geniza. Les importateurs égyptiens en achètent de grandes quantités qu'ils vendent sur place ou qu'ils réexportent.

Les produits alimentaires

En tête des produits de la terre largement commercialisés s'inscrit le fruit de l'olivier sous forme d'olives mais surtout sous celle d'huile. Connue avant l'arrivée des Arabes, ils la développèrent largement. L'huile d'olive remplaça les graisses produites avant eux par les grands troupeaux de bestiaux du nord de la Péninsule. Comme dans d'autres secteurs du domaine agricole ils introduisirent de nouvelles méthodes de traitement des arbres et de production de l'huile. La grande région productrice était celle du Guadalquivir, notamment l'Aljaref, au nord-est de Séville, qui était

un grand centre du commerce de l'huile d'olive, ainsi que les huertas de Valence. Les Génois figuraient parmi les grands commerçants de cette denrée en Méditerranée. Les exportations se faisaient surtout en direction du Maghreb occidental et de l'Ifrikiya qui, bien que productrice elle-même, achetait de l'huile espagnole – et aussi de l'Égypte. Alexandrie en recevait d'importantes quantités qui étaient revendues dans le pays, qui n'en produisait pas. L'appel pour l'huile d'olive d'Espagne était considérable en raison de son excellente qualité. On l'utilisait non seulement dans la cuisine mais aussi dans la fabrication d'autres produits, notamment le savon et les huiles de toilette qui sont le support des parfums. L'Espagne chrétienne achetait aussi de l'huile des régions productrices du Sud.

Le vin avait été, à l'époque romaine, une des grandes productions de l'Espagne. Il était largement exporté, vers Rome notamment, mais les interdits musulmans firent reculer les vignobles. Les califes menaçaient de faire arracher les vignes, mais là comme dans d'autres domaines la prohibition demeurait lettre morte. En fait, aucune mesure draconienne ne fut jamais prise contre les vignerons. On cultivait la vigne surtout dans le sud du pays, à Malaga, à Priego dans la même région, à Jerez dont les plants avaient été apportés de Chiraz, en Iran. Les exportations se faisaient surtout par Séville, en direction de l'Égypte et de l'empire byzantin, mais la plus grande partie était consommée sur place. La production de raisins secs, qui entraient dans la préparation de beaucoup de mets orientaux, quasi inconnue avant l'arrivée des Arabes, fut considérablement développée par eux (Malaga). On en exportait de grosses quantités vers l'Égypte et les ports du Levant. Au XI^{e} siècle, avec les Almoravides et les Almohades, musulmans rigoristes, la prohibition de la plantation de la vigne deviendra plus stricte et la production diminuera.

Les figues sèches étaient aussi un produit largement vendu à l'étranger, par Malaga principalement, tout comme les amandes. Elles étaient surtout exportées vers les pays chrétiens, notamment pas l'intermédiaire de Gênes. On en envoyait aussi à Bruges et à Southampton, de même que le safran, qui faisait l'objet d'un lucratif commerce d'exportation.

Les esclaves

Les esclaves d'al-Andalus provenaient du *bilad as-Sakalibas,* le pays des forêts de l'Europe centrale et orientale, de loin le principal « réservoir ». Les deux autres étaient le *bilad al-Atrak*, les steppes de l'Asie Centrale, et le *bilad as-Sudan,* le pays des Noirs.

Le bilad as-Sakalibas se situait approximativement dans les régions où les Slaves s'étaient arrêtés vers l'ouest, après les migrations germaniques : l'Elbe, la Dalmatie, les Balkans, à la lisière de la grande forêt nordique. Les Scandinaves, qui avaient fondé au IXe siècle la principauté de Kiev, sont les principaux vendeurs d'esclaves, en majorité des Slaves et des Germains capturés dans la forêt ou vendus avec leur consentement. Acheminés vers les pays du haut Danube et du Rhin par des marchands, juifs pour la plupart, ils sont amenés dans certaines villes spécialisées dans ce trafic, notamment Prague, puis Verdun, le plus grand centre de ce commerce. De là, les marchands juifs les acheminent par le Rhône et la Saône en direction de Lyon, puis d'Arles et de Narbonne, d'où ils sont envoyés soit en Espagne soit en Égypte et en Syrie. Venise est aussi un centre important du trafic. Le commerce était là entre les mains de Grecs, Napolitains, Vénitiens et autres Européens qui s'y livraient en dépit des condamnations et des menaces des autorités religieuses. Les esclaves étaient généralement castrés avant leur arrivée en territoire musulman. Vers le Xe siècle, la castration se fera en Espagne même, le plus souvent à Alméria, port spécialisé dans ce trafic, en correspondance avec les commerçants juifs de Lucena, où ce trafic était aussi pratiqué. Selon les géographes arabes, des esclaves blancs qui venaient des pays proches de l'Espagne étaient aussi vendus sur les marchés de la Péninsule, notamment des Francs, hommes et femmes, celles-ci très appréciées comme concubines par l'aristocratie arabe qui, à certaines époques, subit leur influence. Sous les Almoravides et les Almohades, le commerce des esclaves diminua en importance, soit que les hommes et femmes réduits en esclavage soient alors emmenés et vendus surtout dans les pays du Proche-Orient, soit que ceux qui gouvernaient alors l'Espagne aient préféré alors les Noirs amenés d'Afrique. Est-il nécessaire d'ajouter que les

royaumes chrétiens, d'Espagne surtout, mais d'autres aussi, utilisèrent des esclaves ?

Les voies des échanges

À l'intérieur de l'Espagne, des voies relient les diverses régions de ce vaste pays, les unes récentes, que les Arabes ont ouvertes ou largement améliorées, d'autres plus anciennes, construites par les Romains, comme dans la plupart des pays qu'ils ont occupés, sinon par les Ibères et les Wisigoths, plus rares. Les principales partaient de la capitale, qu'elles reliaient aux autres grandes villes d'où partaient à leur tour des voies vers les villes de l'intérieur. Les grands axes sont ceux de Cordoue-Séville, Cordoue-Tolède, Cordoue-Almeria, Cordoue-Valence, d'où part une route descendant le long de la côte vers Murcie, Alméria et Malaga. La route qui va de Cordoue à Saragosse est la même que celle vers Tolède, prolongée vers Guadalaraja et Calatayud.

En direction de l'étranger, les échanges se faisaient vers le nord par Narbonne, d'où partent les marchands juifs pour la Syrie et l'Égypte, et par Arles, important marché où on vend aussi « des tissus d'or de l'Orient, des cuirs de Cordoue et des monnaies d'or », par les cols des Pyrénées, Bayonne, le col de Velat et Pampelune, Saint-Jean-Pied-de-Port, Roncevaux, ou aussi le Somport, vers Jaca et Saragosse. Ces routes, dit M. Lombard (in *Espaces et réseaux*), ouvraient aux pays mosans et rhénans tout l'horizon de l'Espagne musulmane : économique, intellectuel et artistique. C'est par ces routes que s'échangent les draps de Flandres, les armes, les métaux du Nord contre les soieries, les épices, les teintures du monde musulman. C'est aussi par ces routes – et ceci est capital – que pénètrent en Occident l'héritage des Anciens, transmis par les hommes de l'islam, et les « sciences arabes ». C'est par elles que la religieuse saxonne Hroswita apprend qu'il existe loin dans un pays du Sud une superbe ville appelée Cordoue. Par la voie de mer, les navigateurs, sans cesser, s'il était possible, de perdre de vue la côte, se dirigeaient vers Barcelone, Tarragone, Valence et les autres ports.

Les transports maritimes ne se faisaient pas seulement dans le sens sud-nord ou inversement. Il existait un courant d'échanges maritimes plus rapide, sinon plus sûr, qui longeait les côtes du Maghreb. Outre les trafics de personnes et de marchandises avec les ports du Maroc, une voie de mer existait depuis longtemps – depuis les Romains – entre les ports de la péninsule Ibérique et ceux de l'Ifrikiya et de la Méditerranée centrale et orientale, Alexandrie parmi les plus importants, mais aussi plus loin, jusqu'à Tripoli du Liban, aux ports de la mer Rouge et au Yémen. C'est par la voie de mer que se faisait le transport des produits pondéreux, le bois par exemple, les produits agricoles, la laine, le coton, l'huile, mais aussi les passagers, notamment les pèlerins de la Mecque qui, en dépit des dangers de la mer, préféraient cette voie à la lenteur de celle des caravanes, dure et non exempte de dangers. Certains musulmans des villes de la côte ou des Baléares possédaient de véritables petites flottes. On cite un esclavon qui s'était constitué une sorte de principauté maritime à Denia. Des navires étrangers, évidemment, venaient aussi échanger des marchandises ou des passagers dans les ports d'Andalus. C'était, le plus souvent, des bateaux d'Égypte ou d'Ifrikiya qui transportaient les mêmes marchandises, avec des passagers, que les navires d'al-Andalus. Un trafic important se faisait aussi, par des bateaux musulmans ou chrétiens, entre les ports d'Andalus et les ports des royaumes du Nord, Barcelone, Ampurias entre autres. Ils échangeaient *grosso modo* les mêmes produits que ceux transportés par les navires étrangers. Des navires italiens, pisans et génois notamment s'ajouteront aux navires musulmans auxquels ils feront une rude concurrence.

Des navires des ports méditerranéens d'Andalus se rendaient aussi dans les ports de l'Atlantique, le littoral marocain actuel. Les navires de Denia, Alméria, Malaga et d'autres – Séville notamment, allaient à Anfa, Safi, Mazagan et au-delà jusqu'à Massa, au sud d'Agadir, afin d'acquérir des produits pondéreux – blé, sucre – en échange de soies, de figues séchées, de goudron et autres.

Les commerçants

Le commerce d'al-Andalus, à l'époque omeyyade, était, pour la plus grande partie, entre les mains des musulmans et des Juifs, les mozarabes occupant une place modeste qu'ils garderont jusqu'à la révolution commerciale européenne, au x^e siècle.

Les Juifs, méprisés et persécutés par les Wisigoths, étaient presque inexistants, dans quelque domaine que ce fut. L'aide qu'ils apportèrent aux Arabes au moment de la conquête leur donna, en même temps que la liberté – quelquefois relative –, l'occasion d'établir en Espagne, et surtout avec leurs coreligionnaires de l'étranger, des réseaux d'échanges commerciaux qui leur procurèrent pendant toute la période omeyyade une position de premier ordre, surtout dans le commerce international. Les Juifs, on l'a vu, avaient en main une grande partie du trafic entre les pays du sud de l'Europe et le Nord. On connaît les noms de certains d'entre eux, qui commerçaient avec l'Italie et les autres pays de l'Occident. Parlant souvent plusieurs langues, disposant de relations familiales dans le pourtour méditerranéen, ils détenaient à certaines époques la part la plus importante du trafic international dans la Péninsule, y compris de celui avec les royaumes chrétiens d'Espagne. Ils avaient installé dans les centres commerciaux principaux, notamment à Arles, Verdun, Lyon où étaient établies d'importantes communautés juives, des entrepôts pour les marchandises et des locaux où étaient gardés les esclaves en attendant leur transfert. Narbonne, entre autres, possédait un important quartier juif où étaient établies des maisons de commerce qui faisaient des affaires aussi bien avec les pays de l'Orient musulman, où étaient installées des colonies juives, qu'avec les villes d'Espagne, Barcelone, « où les Juifs étaient aussi nombreux que les chrétiens », Tarragone, Valence, Alméria. Dans ces villes, les commerçants juifs étaient particulièrement actifs, au moins jusqu'au x^e siècle. Leur position sociale était quelquefois considérable. On cite un Juif, marchand et fabricant de textiles de profession, qui fut nommé par Hisham II percepteur général des Juifs de l'Espagne.

Les Juifs sont, en Andalus, les plus actifs de ceux qui s'adonnent au commerce, mais ils ne sont pas les seuls. Les musulmans, et les chrétiens dans une moindre mesure, le sont aussi. Le plus souvent, cependant, le commerce n'était pas l'activité principale des musulmans. Mis à part les

commerçants locaux, détaillants ou grossistes, les commerçants qui échangeaient des marchandises avec l'étranger exerçaient d'autres professions, telles que celles de médecin, professeur, desservant du culte. Le marchand professionnel était moins répandu parmi les musulmans que parmi les Juifs. Non qu'il y eût dans la religion musulmane un interdit quelconque à l'égard des commerçants. Mohammed lui-même convoya des marchandises, avant d'épouser Khadidja, la propriétaire de ces marchandises, une riche veuve commerçante. Dans la *Sunna* (faits et paroles du Prophète rapportés par la Tradition), on trouve plusieurs fois des propos élogieux à l'égard des commerçants. « Le marchand sincère et de confiance sera (au jour du Jugement) parmi les prophètes, les Justes et les martyrs. » Omar, un des premiers successeurs de Mohammed, aurait dit : « Je ne puis en aucun lieu être aussi agréablement saisi par la mort que là où je traite des affaires en achetant et en vendant. » Mais les pratiques frauduleuses, le commerce des objets impurs (le vin, la viande des animaux égorgés non rituellement, etc.), sont sévèrement interdits. Ainsi, en Andalus, rien ni personne n'empêche de bons musulmans de faire du commerce, intérieur ou extérieur.

Le petit et moyen négoce était celui que l'on connaît partout et toujours : commerçants tenant boutique des denrées et des objets les plus divers, vivant plus ou moins aisément du produit de leur travail. Les commerçants que l'on mentionne le plus souvent étaient, là comme ailleurs aussi, ceux qui pratiquaient le grand commerce international, nombre d'entre eux, nous l'avons vu, s'y adonnant sous des professions diverses, entre autres celle de savant allant faire des études vers les centres religieux et intellectuels du Proche-Orient. Des pèlerins allant aux Lieux Saints (La Mecque, Médine et les autres) emportaient avec eux des marchandises pour les vendre dans les marchés d'Égypte et du Levant, sans parler de ceux qui se disaient pèlerins et qui étaient en fait de simples marchands. Dans le sens inverse, des commerçants du Levant disaient aussi qu'ils allaient à la recherche de la science en Andalus, à l'époque omeyyade au moins, et étaient en fait des commerçants.

Les marchands musulmans faisaient du commerce surtout avec les pays musulmans – Maghreb, Proche et Moyen-Orient – jusqu'en Inde et

en Chine, suivant une ancienne tradition (Sindbad le Marin, des *Mille et Une Nuits).* On les voyait peu dans les pays du nord de la Méditerranée. Les habitudes de l'islam – non la loi – les décourageaient de débarquer chez les Infidèles, et ils se méfiaient d'eux. En Espagne ce n'était pas la même chose. Des commerçants d'al-Andalus se rendaient dans les pays chrétiens du Nord. Il arrivait que les autorités chrétiennes limitent le commerce des musulmans à quelques produits mais en général ceux-ci jouissaient en terre chrétienne d'une assez grande liberté.

Les chrétiens

À l'époque omeyyade, la place des chrétiens dans le commerce d'Andalus est assez mince. Les autorités ne s'y opposent pas, tout en exigeant que les commerçants chrétiens soient en possession d'une permission *(*l'*aman)* qu'elles délivrent assez facilement. La raison principale de l'absence relative des chrétiens dans les échanges réside surtout dans le fait que les commerçants chrétiens ne se risquent guère à se rendre dans des pays dont les habitants leur sont décrits comme « des sectateurs de l'abominable Mahomet », comme on dira plus tard. Les autorités religieuses chrétiennes, de leur côté, ne favorisaient pas – pour dire le moins – les échanges avec les pays d'islam. Ces obstacles variaient aussi suivant les conditions politiques. En temps de paix, les permissions de commercer étaient facilement délivrées, et respectées. À d'autres époques, notamment au temps des Almoravides et des Almohades, musulmans stricts sinon fanatiques, il en allait autrement. Il y avait alors, pour les chrétiens, de sérieux risques à faire du commerce en Andalus. Il était quelquefois impossible à un non-musulman de voyager à l'intérieur de la Péninsule. Les autorités almoravides et almohades montraient plus de libéralisme en ce qui concerne les voyages par mer, pour la simple raison qu'un marchand débarquant d'un navire et vendant sa marchandise dans un port était plus facile à contrôler que celui qui parcourait le pays et dont on perdait facilement la trace. Une des conséquences de cet « encouragement » au commerce par mer fut le développement, auquel on commença à assister à partir du X^e^-XI^e^ siècle, des échanges avec les ports

chrétiens, notamment italiens, Gênes surtout, dont l'expansion du commerce en Andalus fut alors considérable. On connaît les noms de certains gros commerçants génois – ou opérant à partir de Gênes – qui font du commerce avec Andalus, les Burano, les Venta, Blandardus, et d'autres… Ils opéraient soit en achetant et allant vendre des marchandises, soit par le système de la « commande ». Avec les Florentins un peu plus tard, Séville deviendra une des places bancaires de l'Occident. C'est le moment aussi où la Castille et surtout l'Aragon et la Catalogne, avec leurs longues côtes, développent leurs échanges par mer et rivalisent avec les Italiens.

Les techniques des échanges

Les méthodes de commerce pratiquées en Andalus étaient celles connues depuis longtemps dans le monde musulman. La première et la plus simple est celle utilisée depuis que les hommes ont éprouvé le besoin d'acquérir des produits qu'ils ne possédaient pas : l'échange d'un produit contre un autre – le troc –, mais il est rare qu'à l'époque d'Andalus elle soit encore pratiquée. La première manière de faire des affaires, et pendant longtemps la principale, est d'aller vendre ou acheter soi-même des produits. C'est celle de Sindbad le Marin dans les *Mille et Une Nuits* : s'embarquer sur un navire qui part pour un port où on sait qu'on vendra facilement ses marchandises à un bon prix, et si possible en rapporter d'autres sur lesquelles on fera un bénéfice. C'est la méthode la plus simple mais aussi la plus risquée. Plusieurs hommes peuvent aussi louer un navire sur lequel ils embarquent des marchandises qu'ils vont vendre ailleurs. Ce système fut rapidement remplacé par un autre, la commande, qui sera la plus répandue dans le monde musulman : des capitalistes fournissent les marchandises à des hommes qu'ils chargent d'aller vendre. Les bénéfices sont alors partagés selon une proportion fixée à l'avance : 75 pour 100 pour les investisseurs, 25 pour 100 pour ceux chargés d'exécuter les opérations. Des maisons de commerce se créent par l'association de plusieurs personnes qui investissent dans des entreprises plus ou moins importantes. Il est fréquent de voir des maisons de commerce réunissant

des personnes d'une même famille : le père dirige l'entreprise de la ville où elle a son siège, un fils installé par exemple en Égypte, un autre à Aden, d'où il se rend pour acheter et vendre jusqu'en Inde, quelquefois jusqu'en Chine. On est commerçant de métier, d'occasion aussi, tel le poète Abu Bakr, dont parle M. Lombard, à qui ses œuvres rapportèrent une grosse somme d'argent et qui s'installa à Alméria, où il se livra à un fructueux commerce. Toutes les formes d'association sont possibles, par exemple la remise par un capitaliste à une tierce personne d'une somme plus ou moins importante, à charge pour celle-ci de la faire fructifier. Les bénéfices seront partagés selon une proportion convenue d'avance. Pour les transferts de fonds, les musulmans utilisaient depuis longtemps des chèques (*sakka*). On émettait aussi des lettres de change, des lettres de crédit, des règlements par jeux d'écriture. Les juristes musulmans, même les plus rigides, au temps des Almoravides et des Almohades, par exemple, ont toujours montré en Espagne une extrême habileté à mettre en accord les principes de la religion, qui interdit les bénéfices excessifs mais encourage le commerce.

EN GUISE DE CONCLUSION

Au terme de ce survol des quelque huit siècles de domination musulmane sur une large partie de l'Espagne, une question, bien évidemment, se pose : cette domination d'étrangers – étrangers quant à la religion aussi bien qu'aux modes de vie – prolongea-t-elle pour la Péninsule les « ténèbres du Moyen Âge », entraînant pour elle un retard sur les autres nations, ou lui transmit-elle des connaissances nouvelles, intellectuelles et matérielles, qui aidèrent à la faire entrer dans le monde moderne ? Les apports qu'elle reçut de l'Orient et qui servirent dans une large mesure de base aux travaux de ses philosophes, de ses mathématiciens, de ses médecins et de tous les autres eurent-ils des résultats positifs, ou négatifs ? Et les travaux de ceux-ci, à leur tour, firent-ils progresser les connaissances dans le monde occidental ?

Il est aisé de répondre par l'affirmative. Sans tomber dans l'outrance on ne peut qu'être émerveillé de l'éclat et de la profondeur de la civilisation hispano-musulmane à laquelle l'Europe doit tant et dans tant de domaines, de l'agriculture aux mathématiques, à l'astronomie, par-dessus tout à la philosophie, la religion aussi (l'*Arbre de la Félicité*, la *Vision béatifique*…). Chez Dante, et même saint Thomas d'Aquin, que de traces d'Averroès, d'Avicenne, de Farabi… Sans les savants arabes, mozarabes, juifs et les autres, de Cordoue, de Séville, de Tolède et des autres centres intellectuels d'Andalus, nos grandes universités de France, d'Angleterre, d'Italie et des autres pays de l'Occident auraient-elles atteint le haut degré qui fut le leur à la fin du Moyen Âge ?

Il est incontestable aussi que c'est grâce à la haute civilisation de l'islam, enrichie de la culture antique, que l'Espagne put s'engager à son

tour sur le chemin de la Renaissance. Et peut-on passer sous silence la contribution de savants comme Averroès – « peut-être l'Espagnol qui, dans toute l'Histoire, a laissé l'empreinte la plus profonde sur la pensée humaine » (J. Vernet) – au développement des sciences en Orient (Perse, Syrie, etc.) ?

Il fut à la mode, il y a quelques décennies, chez certains historiens, d'affirmer que les siècles musulmans furent néfastes pour l'Espagne, qu'ils la mirent en retard sur les autres pays européens. Sans entrer dans cette polémique, éteinte ou presque, on ne peut maintenant que constater, après avoir reconnu l'immense apport intellectuel des musulmans à l'Espagne et à l'Europe, que s'il y eut dommage dans l'ordre matériel et dans l'ordre politique, la responsabilité en incombe aux Espagnols les premiers. L'expulsion des musulmans fut pour l'agriculture, l'artisanat, le développement du pays en général, une grosse erreur. Ils constituaient une main-d'œuvre compétente, travailleuse et, dans certaines régions, nombreuse. Les Espagnols des classes supérieures, grands bourgeois musulmans compris, vivaient, dans beaucoup de régions, du travail des paysans musulmans. Eux partis, la terre fut aux mains de populations avec une mince expérience des travaux des champs. Absorbés par la tâche de la *Reconquista,* les chrétiens y avaient accordé peu d'attention. Fanatisés par ce qui était pour eux un devoir sacré, guerriers avant tout, beaucoup d'entre eux étaient totalement étrangers aux viles tâches de l'exploitation des terres. C'était l'époque où commençait à affluer l'« or des Amériques », qui absorbait, plus que le défrichage du sol de l'Espagne, toute l'attention des fiers hidalgos. De son côté, la Couronne se souciait davantage de sa « grande » politique étrangère orientée vers des rêves de domination de l'Europe et des cinq continents, alors que s'accroissait le retard que l'Espagne prenait sur les autres nations, et qu'elle mettra plusieurs siècles à combler.

ANNEXES

ANNEXE I

PÉLAGE, LE PREMIER RÉSISTANT

La conquête musulmane est alors presque achevée. Un nombre assez élevé de chrétiens se sont convertis à l'islam, les uns – les plus rares – par conviction, beaucoup d'autres pour éviter les lourdes taxes qu'ont à verser les non-musulmans. Le gouverneur Anbasa (721-725), par exemple, pour couvrir les grosses dépenses de ses campagnes en Asturie et en Gaule, avait doublé les impôts, déjà insupportables, des chrétiens. Des îlots de chrétiens subsistèrent cependant dans les régions montagneuses. Une des figures de cette première résistance, dont le nom a traversé les siècles, est celle de Pélage, un noble Wisigoth qui s'était enfui de Cordoue en 717 et qui avait constitué dans les Asturies des groupes chrétiens qui combattaient les musulmans. Ils s'étaient retirés et fortifiés dans le massif de Covadonga. Anbasa envoya contre eux des unités commandées par un de ses lieutenants, qui fut battu, et lui-même tué. Après sa victoire, retranché dans un village qu'il avait sommairement fortifié, Pélage eut à subir de nombreux assauts des troupes musulmanes, chaque fois repoussés. À la fin, seuls demeuraient en vie trente hommes et dix femmes dont la légende raconte qu'ils n'avaient plus pour se nourrir que le miel des abeilles sauvages. Devant cette poignée d'hommes et de femmes mourant de faim et désormais inoffensifs, les troupes musulmanes se retirèrent.

Des historiens espagnols ont vu dans cet épisode semi-légendaire le début de la *Reconquista* et l'ont mis en relation avec la fondation quelques années plus tard, en Galice et au nord du Portugal, du royaume des Asturies par Alphonse I^er^, descendant du roi wisigoth Recared. Les gouverneurs musulmans, alors aux prises avec les Arabes et les Berbères en querelle, ne purent s'y opposer.

Pélage demeurera une des figures symboliques de cette époque pendant laquelle commencent à se dessiner les frontières qui sépareront les zones musulmane et chrétienne, et les marches qu'ils se disputeront longtemps.

ANNEXE II

AUX ORIGINES DE LA RECONQUÊTE

L'esprit de reconquête des terres occupées avec une étonnante facilité par les musulmans s'est manifesté tôt chez les chrétiens. Dès la fin du VIIIe siècle, peu après la malheureuse expédition de Charlemagne, les chrétiens des villes de la région d'Oviedo ont constitué un « royaume des Asturies » jusqu'au Douro et au Tage. Incapables de protéger dans sa totalité un aussi vaste ensemble exposé aux attaques des Arabes, ils évacuent les principales villes, Braga, Porto, Salamanque, Léon, Zamora, et créent une sorte de *no man's land* entre les territoires chrétiens et l'émirat de Cordoue. Cette « marche » se maintiendra longtemps. Elle sera aussi le théâtre d'affrontements périodiques entre chrétiens et Arabes. Les Omeyyades y lancent des raids presque chaque année, ramenant des prisonniers et du butin. Le roi des Asturies, qui régnera cinquante-deux ans, établit la capitale à Oviedo où il s'attache à faire revivre les us et coutumes des Wisigoths, dont il prétend descendre. Mais surtout il établit des relations avec Charlemagne en dépit de sa désastreuse expédition de 778.

Au milieu du IXe siècle, le royaume des Asturies s'agrandit de la Castille, sans parvenir à mettre fin aux querelles intestines ni aux attaques des Arabes qui les exploitent avec habileté. Burgos est fondée en 844, Coïmbre est prise, Oviedo se couvre de nouvelles constructions parmi lesquelles un palais royal. On voit apparaître l'idée d'un « empereur d'Espagne », probablement par imitation de l'empire carolingien. On possède une lettre dans laquelle Alphonse III, en 906, demandait aux moines de Saint-Martin de Tours de lui vendre une couronne impériale carolingienne qu'ils étaient censés posséder. C'est à ce moment-là que se développe le culte de saint Jacques, le frère de saint Jean, dont le corps aurait été miraculeusement amené, après sa mort, de Jérusalem et enterré

en Galice, près de Iria Flavia (Padaon). Une première église fut fondée sur le tombeau, puis une seconde sur le lieu qui devait devenir Saint-Jacques-de-Compostelle, l'un des grands lieux de pèlerinage de l'Occident. Vers 910 la capitale des Asturies est transférée d'Oviedo à Léon, au milieu de la Meseta, dans un site moins bien protégé qu'Oviedo, témoignage de la confiance que le souverain et la population ont en eux-mêmes et de la certitude que les musulmans d'Andalus ne parviendront jamais à s'en emparer. En 912, les Castillans atteignent le Douro. Mais les chrétiens ne se bornent pas à conquérir des terres. Ils les repeuplent et les développent, notamment dans la région entre les monts Cantabriques et le Douro, que les chevauchées musulmanes et chrétiennes avaient rendues incultes, et que repeuplent maintenant des colons qui s'étaient réfugiés dans la montagne, et des mozarabes fuyant la domination musulmane. Des châteaux et des monastères sont construits dans la vallée du Douro surtout, repeuplée et développée avec l'appui du souverain. Vers l'an 1000, le principal royaume chrétien est solidement installé, en dépit des querelles intérieures et des échecs que lui font subir les califes, telle celle qu'en 920 Abdar Rahman inflige à Ordono II le roi de Léon et à son allié Garcia Sanchez, de Pampelune… Vingt ans plus tard le même calife est sévèrement battu à Simancas par Ramiro II, une des plus fortes personnalités du monde chrétien ibérique. D'année en année succès et revers alternent, le royaume de Léon se développe. Beaucoup trop faible pour constituer une menace pour les musulmans, il a le mérite d'exister, ce qui est déjà beaucoup face à la puissance des califes et de leurs vassaux.

Les premiers siècles du royaume de Pampelune, noyau du royaume de Navarre et du comté d'Aragon, demeurent enveloppés d'obscurité. L'un et l'autre peuplés de Basques, ils forment d'abord un seul État, puis l'Aragon se détache en 1035. Pauvres en ressources naturelles, ils tirent l'un et l'autre leurs revenus du commerce et des pèlerins qui vont à Compostelle. De nombreux mozarabes se réfugient dans leurs montagnes. La frontière avec les musulmans, dans cette zone, est encore plus imprécise et mouvante qu'ail-leurs. Des relations, quelquefois étroites, existent avec les populations d'Andalus dans de nombreux domaines, culturels entre autres, ce qui n'empêche pas les chrétiens de s'armer, d'établir même, avec les

bénéfices de leur commerce, des ligues de défense, guidés ici aussi par l'idée, vague encore mais qui apparaîtra plus clairement après l'effondrement du califat, de chasser les étrangers de l'Espagne.

ANNEXE III

SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE

« Comme il longeait la mer de Galilée (Jésus) aperçut Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère, qui étaient dans leur barque en train de réparer leurs filets. Et aussitôt il les appela. Ils laissèrent leur père Zébédée dans la barque et ils le suivirent » (Marc, I, 16). Ainsi apparaît pour la première fois dans l'Histoire, sous la plume de saint Marc l'Évangéliste, Jacques le Majeur, un des douze apôtres du Christ, le pêcheur de Galilée, dont il fit un pêcheur d'hommes. C'est lui qui aurait évangélisé la Galice.

Selon une des nombreuses légendes qui couraient, au Moyen Âge, sur saint Jacques, son corps aurait été retrouvé à la pointe de la Galice, à Iria Flavia, par un paysan qui labourait son champ et dont les bœufs auraient heurté de leurs sabots une étoile sortant de la terre *(campus stellae*). C'est là qu'on aurait exhumé le corps du saint enfermé dans un tombeau. Quelques années plus tard, en 829, une église était construite à cet emplacement, puis un couvent de bénédictins. L'endroit devint rapidement un sanctuaire, surtout après que l'apôtre eut apparu à Ramiro I^{er}, roi d'Aragon, au cours de la bataille de Clavijo contre les musulmans, en 844. Les pèlerins affluent de tous les horizons. L'église, devenue trop petite, est remplacée par une plus vaste à la fin du IX^{e} siècle.

Commence alors l'époque des grands pèlerinages venus de toute l'Europe chrétienne, le second après Rome. C'est du Puy-en-Velay que part le premier grand pèlerinage français, une des voies principales qui conduisent les pèlerins d'Europe à Compostelle. L'évêque du Puy, Godescalc, le préside. C'est aussi au Puy qu'ils se retrouveront en grand nombre pour voyager en groupes, munis de leur coquille, d'un bourdon et d'une gourde. Trois autres « chemins de Compostelle » s'ajouteront bientôt à celui du Puy. Bientôt, en France, les moines de Cluny prendront le pèlerinage sous leur protection. En Espagne, les souverains catholiques

ordonneront que toutes les mesures soient prises pour que les pèlerins, dont le nombre ne fera que croître avec les siècles, ne soient ni molestés ni dévalisés sur les chemins de la Péninsule, alors peu sûrs. Compostelle est plusieurs fois attaquée. Ce sont d'abord les Normands qui pillent le sanctuaire, puis démolissent l'église. Elle est réparée et sera entièrement reconstruite après sa destruction par al-Mansur, qui avait rasé la ville et l'église en 997 et fait emporter les cloches par des prisonniers chrétiens. (Elles seront rapportées sur le dos de captifs musulmans sur l'ordre de Ferdinand III en 1236). La ville fut reconstruite en 1003 et entourée de murailles pour la protéger contre de nouvelles invasions. La reconstruction de la cathédrale – celle que l'on voit aujourd'hui – ne sera commencée qu'en 1075, probablement par des maîtres français, Bernard le Vieux et Robert, avec cinquante tailleurs de pierre. En 1105, on inaugurait le transept et l'abside. Il semble que l'ensemble ne fut terminé qu'en 1128. En forme de croix latine, conçue pour les grands pèlerinages, avec sa triple nef principale, longue de près de cent mètres, large de vingt mètres, et son *Portique de la Gloire* – le Triomphe du Christ –, Saint-Jacques-de-Compostelle est bien « l'aboutissement de toute une série des superbes églises qui jalonnent le Camino ». Saint-Martial de Limoges, Sainte-Foy de Conques, Saint-Sernin de Toulouse, parmi d'autres.

ANNEXE IV

LES PREMIERS TRADUCTEURS DES ŒUVRES DE L'ANTIQUITÉ

Dès la fin du IVe siècle, l'Église chrétienne, qui s'était rendu compte de la nécessité d'instruire ses clercs et ses fidèles, avait ouvert des centres d'enseignement, d'abord à Edesse (auj. Urfa), puis à Nisibe (auj. Nusaybin) et à Séleucie, près de Ctésiphon. Ces écoles consacrèrent d'abord la plus grande partie de leur activité à la théologie mais, peu à peu, elles s'orientèrent vers un enseignement plus général, philosophie, grammaire, astronomie, mathématiques, médecine, avec pour base les œuvres des savants et des philosophes de l'Antiquité grecque. Les traductions occupèrent une place croissante dans l'activité de ces écoles, surtout lorsque Chosroès Ier ouvrit celle de Gundeshapur, à l'est de l'Iran, après la fermeture de l'École d'Athènes, en 529, par Justinien. On y enseignait les sciences exactes, la médecine, l'astronomie, mais surtout Aristote. Parmi les traducteurs dont les noms sont venus jusqu'à nous, citons Probus qui a traduit le *De Interpretatione* et les premiers *Analytiques*, Sergius l'*Organon.* D'autres traduisirent la *Logique* et des traités d'astronomie, de mathématiques, etc. L'empire sassanide disparu, l'activité de Gundeshapur s'éteignit peu à peu et les Abbassides appelèrent auprès d'eux ses savants et ses traducteurs. De Harran, en Syrie, où s'était perpétué un ancien centre gnostique, d'Antioche, de Bactriane, de l'Inde et d'ailleurs, des savants allèrent aussi à Bagdad, dont Haroun al-Rachid, Mamun et leurs successeurs voulaient faire le grand centre intellectuel et scientifique de l'Orient. Ils font venir des manuscrits grecs de partout où ils pensent pouvoir en trouver. La plus importante des missions de savants est celle que le calife Mamun envoya dans l'empire byzantin et qui rapporta une masse de manuscrits qu'il ordonna de traduire aussitôt. Sur l'ordre des frères Shakir, de grands et riches savants, une mission de traducteurs, parmi lesquels le célèbre Unain ibn Ishak, partit aussi pour Byzance d'où ils revinrent porteurs de livres « intéressants et rares » sur la philosophie,

la géométrie, la musique, l'arithmétique et la médecine. Mamun créa à Bagdad une « Maison de la Sagesse », sorte de centre de la recherche scientifique où travaillaient les traducteurs, largement payés. Des couvents faisaient aussi traduire les manuscrits, qu'ils fussent ou non religieux. Des savants allaient aussi d'eux-mêmes à la recherche de manuscrits. Ainsi al-Abrash, un savant aux gages des Barmécides – une très importante famille de dignitaires et de hauts fonctionnaires au temps de Haroun al-Rachid –, rapporta ainsi et traduisit la *Physique* d'Aristote.

Ces textes, apportés de tout l'Orient, faisaient l'objet de travaux selon des méthodes rigoureuses. Quand on possédait plusieurs manuscrits sur un même sujet, on les collationnait soigneusement de telle manière que l'on eût un texte unique présentant toutes les garanties d'exactitude. Unain ibn Ishak – un chrétien nestorien parmi les plus fameux traducteurs – raconte qu'il a traduit de la façon suivante le *De Sectis* de Galien : « J'ai traduit (cette œuvre) d'après un manuscrit très fautif. Plus tard, ayant obtenu plusieurs manuscrits grecs, j'ai collationné tous ces manuscrits de manière à établir un seul texte correct, après quoi j'ai collationné ce texte avec mon ancienne traduction syriaque et je corrigeai celle-ci. Puis je l'ai traduit en arabe. » Djahiz, l'illustre savant irakien, va jusqu'à exiger que le traducteur soit du même niveau intellectuel que l'auteur, qu'il soit versé dans les deux langues d'une façon égale (tout en ajoutant qu'il n'existe pas de correspondance parfaite entre les différentes langues, chacune ayant son génie propre). Ainsi, les traductions que nous ont léguées les Arabes et où les savants occidentaux ont pris pendant longtemps leur connaissance de la pensée antique peuvent-elles être considérées comme représentant le plus parfaitement possible la pensée des auteurs.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES GÉNÉRAUX

Atlas de l'Islam, éd. W.C. Price. Leyde.

Atlas de la Découverte du Monde. Paris. 1984.

The Cambridge History of Islam. 1970-1978.

Histoire des Espagnols, Benassar (B.). Paris. 1985.

Histoire de la littérature arabe des origines à la fin du XV^e^ *siècle,* Blachère (R.). Paris. 1952.

Encyclopédie de la Pléiade, T. II. Paris. 1978.

La Civilisation islamique. Burlot (J.). Paris.

Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne sous les Arabes, Dozy (R.).

Histoire des Musulmans d'Espagne, Dozy (R.). Leyde. 1932.

Histoire universelle, sous la direction de R. Grousset et G. Léonard. Paris. 1957.

Encyclopédie de l'Islam, I-1913-1938 ; II-1960.

Peuples et Civilisations, sous la direction de L. Halphen et P. Sagnac. Paris.

Histoire de l'Espagne musulmane, Levy-Provençal (E.). Paris. 1953.

Historia de la conquista de España por los musulmanos, Menendez-Pinal.

A History of Islande Spain, Merriman (W.M.). Édimbourg. 1965.

Historia General de España. Barcelone. 1900-1911.

Historia de España. Alfaguara. Madrid. 1973-1983.

L'Islam et sa civilisation, Miquel (A.). Paris. 1990.

Les Routes millénaires, Mollat (M) et Desanges. Paris. 1968.

Histoire d'Espagne, Mousset (A.). Paris. 1947.

Les Grands Courants de l'Histoire universelle, Pirenne (J.).

Géographie universelle, Reclus (E.). 1876-1885.

Memento chronologique de l'histoire musulmane, Sauvaget (S.).

Dictionnaire de civilisation islamique, Thoraval (Y.). Paris. 1995.

The Islamic Dynasties, Watt (M.). Édimbourg. 1967.

Le Coran, trad. R. Blachère. 1977.

OUVRAGES ET ÉTUDES

Arie (R.), *L'Espagne musulmane au temps des Nasrides.* Paris. 1990.

Ashtor, *History of the Jews in Muslim Spain.* 1960.

Bednoory (A.), *Moorish Architecture in Andalusia.* Cologne. 1992.

Bennassar (B.), *Histoire des Espagnols.* Paris. 1985.

Bennassar, *Les Chrétiens d'Allah.* Paris. 1989.

Béraud-Villars, *Les Touaregs au pays du Cid. Les invasions almohades en Espagne aux* XI^e^ *et* XII^e^ *siècles.* Paris. 1946.

Brenier (L.), « L'art roman du Puy et les influences islamiques ». Journal des savants.

Cahera, *Abdar Rahman y su epoca.* Cordoue. 1961.

Collins (R.), *Early Medieval Spain.* Londres. 1983.

Dawson (Ch.), *The Expansion of Moslim Culture in The Making of Europe.* London. 1946.

Dufourcq (Ch.E.), *La Vie quotidienne dans l'Europe médiévale sous domination arabe.* Paris. 1978.

Fontaine (J.), *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Europe wisigothique.*

Fontaine (J.), *L'Art mozarabe.* Paris. 1977.

Gayangos, *History of the Mohameddan Dynasties of Spain.* 1940.

Glick (T.F.), *Islamic and Christian Spain in the Early Middle Ages.* Princeton. 1979.

Gonzales-Palencia (A.), *Historia de la litteratura arabiga-espanola.* Barcelone. 1945.

Guichard (P.), *Tribus arabes et berbères en al-Andalus.* Paris. 1973.

Guichard (P.), *Les Arabes ont bien envahi l'Espagne.* Annales. 1974.

Guichard (P.), *Structures sociales « orientales » et « occidentales » dans l'Espagne musulmane.* Paris. 1977.

Huici (A.), *Histoire politique de l'Empire almohade.* Paris. 1956.

Hunke (S.), *Le Soleil d'Allah brille sur l'Occident.* Paris. 1963.

El Hajj (Ahmad), « The andalusian relations with the Vikings during the Umeyyad period ».

Hesperis. T. VIII.

Imamuddin (S.M.), *A Political History of Muslim Spain.* Dacca. 1969.

Imamuddin (S.M.), *The Economic History of Spain under the Omeyyads.* Dacca. 1963.

Idrisi. *Description de la grande mosquée de Cordoue.* Trad. Dessus-Lamare. Alger. 1949.

Leroy (B.), *L'Espagne au Moyen Âge.* Paris. 1988.

Lambert, *L'Histoire de la grande mosquée de Cordoue aux* viii^{e} *et* ix^{e} *siècles.* Annales univ. Alger XXX.

Lemay, *Les Traductions de l'arabe au latin.* Annales ESC. 1963.

Levy-Provençal (E.), *La Civilisation arabe en Espagne.* Paris. 1948.

Levy-Provençal, « Le Cid de l'Histoire ». Revue Historique. 1937.

Lombard (M.), *Les Textiles dans le monde musulman.* Paris. 1968.

Lombard (M.), *L'Islam dans sa première grandeur.* Paris. 1971.

Lombard (M.), *Espaces et réseaux du Haut Moyen Âge.* Paris. 1972.

Lombard (M.), *Le Fer et les métaux précieux.* Paris. 1975.

Mâle (É.), « Les influences arabes dans l'art roman ». Revue des Deux-Mondes. 1923.

Marçais (G.), *L'Architecture musulmane d'Occident.* Paris. 1954.

Mercier (R.), *Charles Martel et la bataille de Poitiers.* Paris. 1944.

Mercier (M.), *Le Feu grégeois.* Paris-Avignon. 1962.

Millet (R.), *Les Almohades.* Paris. 1923.

Millet-Gérard, *Chrétiens mozarabes et culture islamique.* Paris. 1984.

Pastor (R.), « Problèmes d'assimilation d'une minorité : les mozarabes de Tolède. » Annales.

Pellat (Ch.), (trad.) *Le Calendrier de Cordoue.* Leyde. 1961.

Pérès (H.), *La Poésie andalouse en arabe classique.* Paris. 1953.

Peyronnet (G.), *L'Espagne et la civilisation islamique.* Paris. 1992.

Sanchez Albornoz, « L'Espagne et l'Islam ». Revue Historique. 1932.

Sanchez Albornoz, « Invasiones normandes a la España durante el siglo ixe », Settimane XXX. 1969.

Sanchez Albornoz, *España, un enigma historico.* Buenos Aires. 1956.

Scales (P.C.), *The Fall of the caliphate of Cordoue.* Leyde. 1994.

Sourdel (J.), « Introduction générale à l'art islamique ».

Revue des Études Islamiques.

Terrasse (H.), *L'Art hispano-mauresque des origines au* XIII^e^ *siècle.* Paris. 1932.

Terrasse (H.), *Islam d'Espagne.* Paris 1958.

Torrès-Balba, « Les villes musulmanes d'Espagne ».

Annales de l'Université d'Alger XXX.

Tucoo-Chala, *Quand l'islam était aux portes des Pyrénées.* Biarritz. 1994.

Verlindën (O.), *L'Esclavage dans l'Europe médiévale.* Paris. 1955.

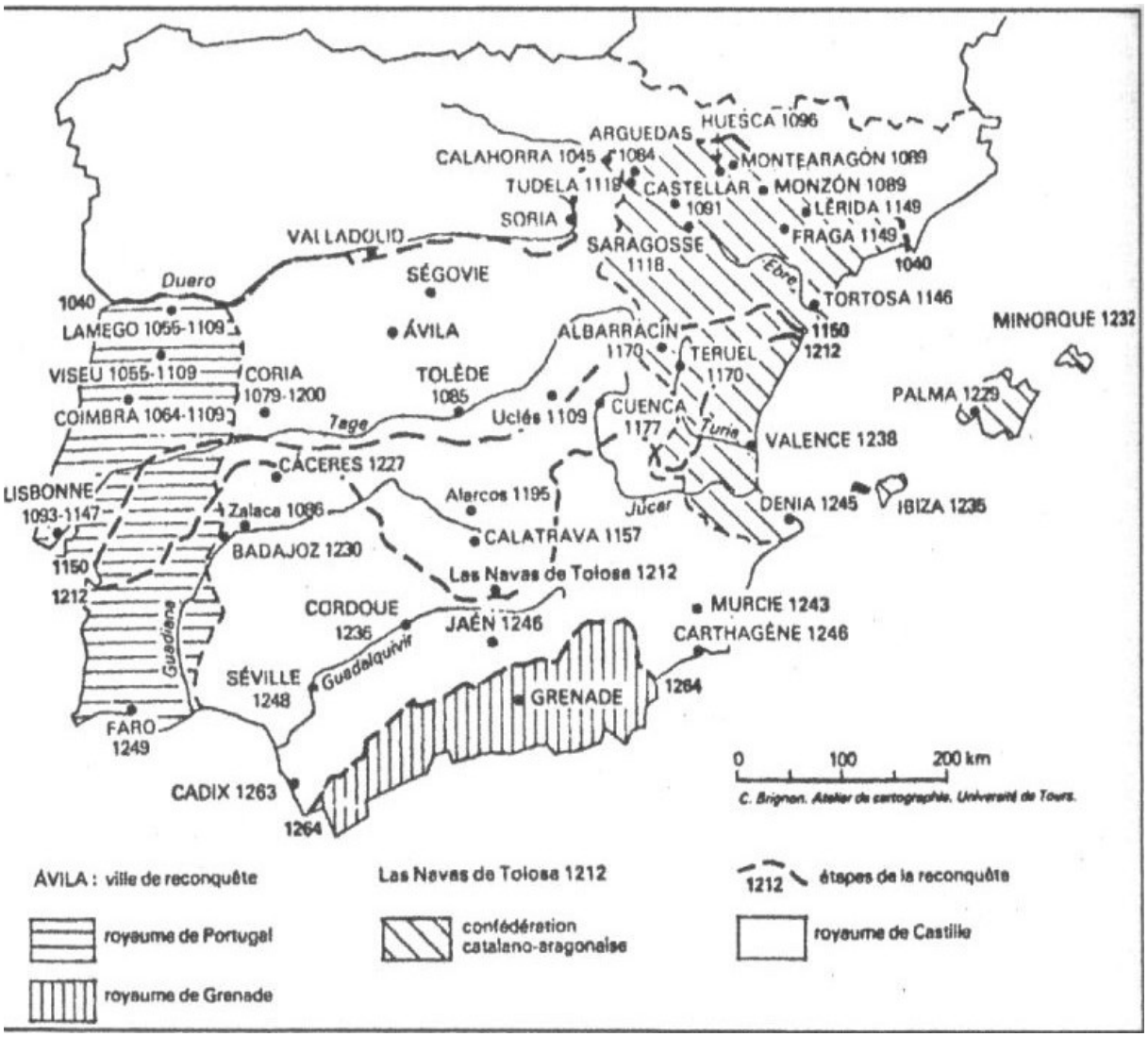
Vernet (J.), *Ce que la culture doit aux Arabes d'Espagne.* Paris. 1985.

Wahid Abdul, *The Moslim Immigration and Settlement of North Africa and Spain.* 1989.

Watt (M.), *Islam and Integration of Society.* London. 1961.

CARTES

La Reconquête *(Source :* B. Benkassar, *Histoire des Espagnols*, p. 187)



Page suivante : La conquête musulmane de l'Espagne *(Source*: W.C. Price, *An historical Atlas of Islam.)*

Gijón
Oviedo
Lugo
León
Palencia
Valladolid
Zamora
Salamanca
Ciudad Rodrigo
Coimbra
Plasencia
Cáceres
Mérida
Badajoz
Évora
Beja
Sevilla
Huelva
Jerez de la Frontera
Cádiz
Algeciras
Gibraltar
Tarifa
Málaga
Marbella
Córdoba
Granada
Almería
Cartagena
Alicante
Murcia
Valencia
Castellón de la Plana
Tortosa
Tarragona
Barcelona
Zaragoza
Huesca
Pamplona
Logroño
Burgos
Toulouse
Carcassonne
Narbonne
Braga
Chaves
Astorga
Ponferrada
Benavente
Toledo
Talavera de la Reina
Aranjuez
Madrid
Guadalajara
Cuenca
Albacete
Ciudad Real
Puente del Arzobispo
Trujillo
Mérida
Écija
Osuna
Carmona
Sevilla
Itálica
Tolosum
Emerita
Hispalis
Corduba
Gades
Malaca
Carthago Nova
Tarraco
Dianium
Saguntum
Valentia
Caesaraugusta
Pompaelo
Calagurris
Clunia
Asturica Augusta
Bracara Augusta
Lucus Augusti
Portus Cale
Conimbriga
Olisipo
Ebora
Pax Iulia
Norba
Augusta Emerita
Corduba
Hispalis
Italica
Gades
Malaca
Carthago Nova
Tarraco
Barcino
Dianium
Saguntum
Valentia
Caesaraugusta
Pompaelo
Calagurris
Clunia
Asturica Augusta
Bracara Augusta
Lucus Augusti
Portus Cale
Conimbriga
Olisipo
Ebora
Pax Iulia
Norba
HISPANIA CITERIOR
HISPANIA ULTERIOR
LUSITANIA
AUTRIGONIA
CELTIBERIA
CARPETANIA
VETTONIA
BAETICA
Roads romaines
cordres et régions
administratives de
l'Espagne visigothe (C.G.A.D.)
Roules médiévales
Campagnes de la conquête
Tarik 711, 712, 714
Abd al-Aziz 716, 717
al Samah 719
Musa 712, 713, 714
al-Hurr 716, 718
Ambasa 721

TABLE DES MATIÈRES

1. L'ESPAGNE MUSULMANE VIIIe-XVe
    1. INTRODUCTION
        1. Premiers débarquements arabes
        2. Une lourde tâche : maintenir la paix
    2. PREMIÈRE PARTIE LES ÉMIRS OMEYYADES
        1. La longue errance d'Abdar Rahman l'émigré
        2. Hisham Ier, un brillant souverain
        3. Le terrible al-Hakam
    3. DEUXIÈME PARTIE LES GRANDS OMEYYADES L'apogée de l'Espagne musulmane
        1. Abdar Rahman II
        2. Mohammed
    4. TROISIÈME PARTIE LE CALIFAT
        1. Abdar Rahman III, le Grand
        2. Hakam II, la culture au pouvoir
        3. « Almanzor »
    5. QUATRIÈME PARTIE LA FITNA
    6. CINQUIÈME PARTIE LES REYES DE TAIFAS
        1. Les Almoravides
        2. Les Almohades
    7. SIXIÈME PARTIE L'ÉTAT ANDALUS
    8. SEPTIÈME PARTIE LA TERRE ET LES HOMMES
        1. La population
        2. La société
        3. La terre
    9. HUITIÈME PARTIE L'EFFERVESCENCE INTELLECTUELLE
        1. « La plus grande splendeur de la science espagnole » (Juan Vernet)
        2. La transmission du savoir à la Chrétienté

10. NEUVIÈME PARTIE LA RECONQUISTA
    1. Grenade
    2. La fin des musulmans d'Espagne
    3. L'expulsion des Juifs
11. DIXIÈME PARTIE L'EMPREINTE URBAINE
    1. Les villes
12. ONZIÈME PARTIE L'ART HISPANO-MUSULMAN
    1. Les arts mineurs
    2. Les grands chemins des pèlerinages
13. DOUZIÈME PARTIE LE COMMERCE EXTÉRIEUR
14. EN GUISE DE CONCLUSION
15. ANNEXES
    1. Annexe I PÉLAGE, LE PREMIER RÉSISTANT
    2. Annexe II AUX ORIGINES DE LA RECONQUÊTE
    3. Annexe III SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE
    4. Annexe IV LES PREMIERS TRADUCTEURS DES ŒUVRES DE L'ANTIQUITÉ
    5. BIBLIOGRAPHIE
    6. CARTES
    7. TABLE DES MATIÈRES
    8. QUATRIÈME DE COUVERTURE
16. NOTES

Imprimé en France par CPI
en juin 2015
pour le compte des Éditions Perrin 12, Avenue d'Italie 75013 Paris

N° d'édition : 1964
N° d'impression : 2016880
Dépôt légal : décembre 2004
Suite du premier tirage :
juillet 2015 K02301/09

QUATRIÈME DE COUVERTURE

L'ESPAGNE MUSULMANE

ANDRÉ CLOT

La domination musulmane en Espagne commença en 711 avec le débarquement du berbère Tarik, s'étendit rapidement grâce au prince omeyyade Abdar Rahman, qui fonda l'émirat de Cordoue (756) et culmina à la fin du x^e^ siècle. L'auteur dépeint les hauts faits et la civilisation des grands émirs qui consolidèrent, agrandirent le royaume et combattirent les royaumes chrétiens du nord de la péninsule. Il fait une large place au rôle de l'Espagne musulmane, toutes religions confondues, dans la transmission de la pensée et des œuvres des écrivains, des philosophes et des mathématiciens de la Grèce antique, aux « intellectuels » d'Occident. Il dépeint l'essor de l'architecture dont l'influence se répandit dans toute la France centrale et la société hispano-musulmane. C'est la reprise de Tolède en 1085 qui fut la première grande étape de la « Reconquista ». En 1270, l'Espagne musulmane se réduisit au petit royaume de Grenade qui subsista encore 222 ans, et dont la conquête par les Rois catholiques acheva l'unité de la péninsule.

André Clot, historien et journaliste, a publié chez Perrin : *Mehmet II, le conquérant de Byzance ; Les Grands Moghols* ; *L'Égypte des Mamelouks.*

Notes

1 « Nulle contrainte en la religion » (Coran II, 257). « Ne marque pas de précipitation contre eux [les Infidèles]. » (Coran XIX, 87).

2 Le feu grégeois se présentait sous la forme d'un mélange liquide ou pâteux à base de naphte, de salpêtre, de soufre, de poix, de charbon et d'autres produits enfermés dans des pots de terre qui s'enflammaient en se brisant, que l'on enflammait ou qui étaient lancés aux moyens de tubes. Le feu grégeois fut utilisé avec un tel succès par les Byzantins que, selon des historiens, il aurait retardé de plusieurs siècles la chute de Constantinople notamment lors des attaques des Arabes qui se poursuivront longtemps, surtout à l'époque abbasside (750-1258). *Cf.* A. Clot, *Haroun al-Rachid et le Temps des Mille et une Nuits,* Paris (1986).

3 Encore qu'on ait, le plus souvent, surévalué le nombre des Barbares. « Aucune armée barbare, dit Ferdinand Lot, faute de moyens de transport et de services d'intendance, n'a pu dépasser 20 000 ou 30 000 hommes au maximum. »

4 Selon les ariens, Dieu est un et éternel, le Verbe est sa première créature, qui a été tirée par lui du néant et dont il s'est servi pour créer le monde. Le Verbe est donc supérieur et antérieur à toutes les créatures, mais on ne peut l'appeler Dieu qu'en tant que créateur du monde. Le Saint-Esprit est la première créature du Fils et il lui est par là même inférieur.

5 Ibn Khaldun et Makkari notamment.

6 Le kharidjisme est une doctrine à tendance égalitaire qui admet, par exemple, que tout croyant « fût-il un esclave noir » peut être porté à la dignité suprême s'il est reconnu moralement et religieusement irréprochable. D'un rigorisme moral total, les kharidjites refusent le titre de croyant à quiconque a commis un péché capital.

7 Les historiens arabes attribuent beaucoup moins d'importance à la bataille de Poitiers que les historiens occidentaux alors qu'ils relatent toujours avec une grande honnêteté les revers comme les succès des conquérants arabes. Ibn al-Hakkam (803-871), l'historien de la conquête de l'Afrique du Nord et de l'Espagne, lui consacre tout juste quelques phrases. Ni Tabari ni Ibn al-Kutiyya, le grand historien de l'Espagne musulmane, ne font allusion à Poitiers. En revanche, les historiens écrivent de longues pages sur l'échec des Arabes devant Constantinople, dont les conséquences furent infiniment plus graves que celui des Arabes en Occident. Toute une geste existe sur les expéditions arabes vers Constantinople, presque rien sur celles vers l'Occident.

8 Plusieurs fois, au cours de l'Histoire, les armées musulmanes furent vaincues du fait de l'étirement excessif de leurs lignes de communication, aux temps ottomans notamment, lorsque Soliman le Magnifique échoua devant Vienne, en 1529. On pourrait citer d'autres exemples analogues, sous les Abbassides notamment, lorsque les Arabes assiégèrent plusieurs fois Constantinople, toujours en vain.

9 Collins.

10 Oiseau de proie.

11 Tribu de la Mecque à laquelle appartenait le Prophète.

12 Surnom d'Abdar Rahman Ier, venu de Syrie.

13 Les *rachidun,* « ceux qui marchent dans la voie droite ».

14 Descendants de musulmans non arabes.

15 Le malékisme fut adopté par plusieurs pays d'Afrique du Nord, la Mauritanie, le Hedjaz, l'Égypte. Il compte des groupes importants au

Soudan, dans plusieurs pays d'Afrique noire, notamment au Nigeria.

16 De même que dans l'empire abbasside à la même époque.

17 Dozy. *Histoire*. T. 1, livre II.

18 Rien de pareil chez les Juifs. Ils subissent peu de persécutions véritables, mais les interdits pleuvent sur eux et leurs communautés, à ce moment comme sous les règnes de tous les émirs et les califes : interdictions de posséder des esclaves, de faire du prosélytisme, de réparer leurs synagogues, de monter à cheval, obligation, à certaines époques, de porter un signe dépréciatif (écharpe de telle ou telle couleur par exemple). Mais ils sont loin de rechercher le martyre. Ils acceptent leur sort qui, la plupart du temps, n'est ni meilleur ni pire que celui du reste de la population. Ils sont toujours nombreux à peupler les bureaux de l'État et des diverses administrations, ils exercent sans difficulté le métier de médecin, font du commerce, cultivent la vigne, etc. Ils tiennent une large place parmi les intellectuels. Leur rôle est important dans le courant de traductions des œuvres de l'Antiquité.

19 Mahmud, dit Kuchadjim.

20 Qui devint *Majrit*, et Madrid.

21 Appliquées jusqu'à aujourd'hui encore, notamment dans la région de Séville.

22 « Le vertige oriental du chiffre. »

23 Voir « Les esclaves ».

24 Après la destruction de l'empire perse sassanide, les Arabes dirigèrent contre l'empire byzantin de nombreuses expéditions, dont plusieurs contre Constantinople elle-même. Nombreuses sous les Omeyyades de Damas, elles continuèrent, plus espacées sous les Abbassides. Haroun al-Rachid lui-même en conduisit une qui l'amena jusqu'à Usküdar (Scutari), de l'autre côté du Bosphore, en face de Constantinople.

25 Levy-Provençal.

26 K. Otto-Dorn.

27 Forces de même origine ethnique, des Arabes pour la plupart, établies sur des concessions octroyées au cours des années qui suivirent la conquête.

28 Morales. *Antiguedades de España.* Cordoue.

29 *Ibid.*

30 La *maksura* est une loge réservée au souverain et placée non loin du minbar.

31 *Minbar*: chaire élevée d'où se faisaient les annonces solennelles et d'où les sermons étaient prononcés.

32 Telle qu'on la voit aujourd'hui, si l'on oublie les fâcheux travaux de 1523, l'impression que produit ce monument unique dans le monde musulman est bien celle que traduisait Théophile Gautier : « Il nous semble plutôt marcher dans une forêt que dans un édifice. De quelque côté que vous vous tourniez votre œil s'égare à travers des allées de colonnes qui se croisent et s'allongent à perte de vue comme une végétation de marbre spontanément jaillie du sol… Le demi-jour qui règne dans cette futaie ajoute encore à l'illusion. »

33 Elle prit dans le Trésor 80 000 pièces d'or, qu'elle mit dans une centaine de cruches ; puis elle versa par-dessus du miel, de l'absinthe et autres liqueurs de ménage et ayant mis une étiquette sur chaque cruche, elle chargea quelques Slaves de les porter au-dehors de la ville, à un endroit qu'elle nomma. Sa ruse lui réussit. Le préfet n'eut point de soupçons et laissa passer les Slaves avec leur fardeau (d'après Dozy).

34 Ibn Idhari. Bayan.

35 *Chronicon Burgense* (cité par Dozy).

36 Kahtan est l'ancêtre des tribus du Sud, celles du Yémen entre autres.

37 Le souvenir de Zahira restera longtemps dans la mémoire de ceux qui l'avaient connue. On la pleurera puis on l'imaginera comme un paradis qu'on ne reverra jamais plus : « Ô paradis sur lequel le vent de l'adversité a soufflé en tempête pour le détruire comme il a soufflé sur ses habitants pour les anéantir » (Ibn Suhair, cité par Pérès). Et un autre : « Est-ce qu'un exilé pourra revenir à Zahira après que l'éloignement aura épuisé jusqu'à ses dernières larmes ?

Reverrai-je des boudoirs royaux aux murs si resplendissants ? Les soirées nous y paraissaient comme des aurores » Abdul Wahid Zaidun (*ibid.*).

« Je n'ai pas cessé de pleurer, de pleurer en ce lieu, mais hélas, à quoi peuvent servir des larmes ?

On dirait que les vestiges de ceux qui sont partis sont des pleureuses qui se lamentent sur des ports ! » (*ibid.*).